NDO PIZZOFALCO

NAZIONALE

B. Prov.

XII

466

NAPOLI

BIBLIOTECA

VITT. EM. III

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XVI

Palchetto

Num.° d' ordine 5078

Mo
0
4-2

B. Rem.
XII
466-469

Digitized by Google

POLLION

OU

LE SIÈCLE D'AUGUSTE.

TOME PREMIER.

DE L'IMPRIMERIE DES SOURDS-MUETS,
sous la direction d'ANGE CLO.

644533

POLLION

OU

LE SIÈCLE D'AUGUSTE,

PAR M. L. P. DE BUGNY.

En
Romanos rerum dominos gentemque togatam.

TOME PREMIER.

A PARIS,
CHEZ GARNERY, RUE DE SEINE, N° 6.

1808.

A MON PETIT-FILS

MARCELLUS ÆSERNINUS.

Tu as vu dans mon histoire des guerres civiles, par quelle suite de désastres la république romaine, déchue de l'état le plus florissant, a été obligée de se réfugier sous la protection d'un gouvernement nouveau. Mais le récit des événemens politiques ne suffit point à ta curiosité, mon cher Æserninus ; tu ne cesses de m'interroger sur les vertus et les faiblesses des hommes célèbres qui les ont dirigés, et sur les changemens que cette révolution a entraînés dans nos mœurs, dans nos loix, dans notre gouvernement. Les regrets si souvent irréfléchis qui nous ramènent vers le passé, t'ont fait prendre l'intérêt le plus vif à la peinture des convulsions effrayantes d'une liberté qui a produit parmi nous presque autant de malheurs que de faits héroïques. Combien de particularités d'ailleurs que n'admet point la sévérité de l'histoire, et qui cependant me paraissent plus favorables à l'étude du cœur humain, que des actions publiques et préparées ! C'est autant pour ton instruction que pour ta curiosité que j'en ai réuni un si grand nombre dans ces mémoires.

Quelle source d'admiration et de regrets nous laisse aujourd'hui cette foule de talens supérieurs qui ont illustré, par leurs ouvrages immortels, le siècle où j'ai vécu ! La nature, prodigue un instant, nous les a presque tous enlevés, sans leur laisser de successeurs. Ton enthousiasme, qui s'accroît chaque jour pour le génie sublime de nos grands écrivains, te rend attentif aux moindres détails

dans lesquels je puis entrer sur leurs habitudes familières, et sur les anecdotes qui les concernent. Pour répondre à tes instances, j'ai rassemblé mes principaux souvenirs sur les derniers instans de la gloire romaine. Littérature, sciences, arts, politique, mœurs, usages, professions diverses, j'ai passé en revue tout ce qui peut servir à éclairer le tableau de notre situation actuelle. Eh! quelle époque sera jamais plus digne de fixer l'attention des Romains, puisqu'elle marque à la fois et le plus haut degré de notre grandeur, et notre premier pas vers la décadence?

Tu trouveras peut-être que mes recherches se sont arrêtées sur un grand nombre de détails minutieux ou superflus; mais si mes descendans conservent soigneusement ces mémoires, combien, dans quelques siècles, ces mêmes détails deviendront intéressans! combien les moindres circonstances relatives à nos mœurs, à nos usages, à nos opinions seront recueillies avec empressement! Loin de se plaindre alors des longueurs où j'ai pu me laisser entraîner, le principal reproche qui sera fait à cet ouvrage, sera de n'être point assez étendu.

Au reste, ne juge pas ces mémoires, réunis à la hâte, d'après la réputation que m'ont acquis mes précédens ouvrages : mon imagination, maintenant refroidie par la vieillesse, chercherait en vain à retrouver cette richesse de pensées, et ce charme de style qui seuls peuvent assurer des succès littéraires; ce n'est plus à quatre-vingts ans que l'on écrit pour la postérité. Mais c'est à ma famille seule que je destine ces souvenirs; le sentiment qui m'a engagé à les retracer suffira, j'espère, pour les lui rendre précieux.

INTRODUCTION.

Considérations générales sur l'histoire des Romains, et sur leur caractère.

En comparant l'histoire de la Grèce à celle de la république romaine, on voit avec surprise, qu'une faible contrée qui n'a pu suffire pour former une de nos provinces, rivalise cependant la gloire du plus puissant empire qui ait encore existé. Mais les Grecs, quelqu'illustres que soient leurs exploits, ont dû leur principale réputation à la culture des sciences et des beaux-arts; leurs poëtes, leurs orateurs, leurs philosophes, se sont élevés à un degré de supériorité qu'il nous a été impossible de surpasser, quoique nous les ayons peut-être égalés quelquefois.

Les conquêtes d'Alexandre montrent assez ce que cette nation eût pu faire dans la jeunesse de sa vertu guerrière; mais elle était alors conduite au combat par des généraux héréditaires qui, malgré leur nom

de rois, ne pouvaient offrir cette admirable succession de talens qui a fait du consulat romain la première magistrature du monde. Lorsque les diverses cités de la Grèce se sont formées en république, les guerres ont été plutôt de vengeance ou de rivalité que d'ambition; les ligues qui unissaient les plus faibles Etats, empêchaient qu'il ne s'y formât de puissance assez prépondérante pour opprimer la liberté générale.

A l'époque où l'on fixe ordinairement la fondation de Rome, l'Italie était au contraire habitée par différentes nations, dont la langue et les mœurs n'avaient presque aucun rapport; il était donc impossible qu'il s'y formât, comme dans la Grèce, aucune de ces confédérations si puissantes lorsqu'elles se défendent, si faibles lorsqu'elles attaquent : l'attention de ces peuples rivaux et divisés était trop fortement occupée, pour remarquer une réunion peu nombreuse de pasteurs, d'exilés, d'esclaves fugitifs qui s'étaient emparés de quelques collines arides pour y fonder un nouvel Etat. Comment pouvait-on imaginer que sur un terrain con-

tenant à peine dix-huit mille arpens, s'éleverait une puissance dont les conquêtes s'étendraient sur les trois parties du monde? Rome naissante fut gouvernée par six rois électifs, qui y déployèrent successivement les talens qui distinguent le général et le législateur. C'est par les loix royales que furent établis les auspices, les cérémonies religieuses, le sénat, la distinction entre les ordres; en un mot, les principales institutions auxquelles la république a dû sa gloire et sa prospérité. Le dernier de nos monarques, le seul qui ait dû le trône à sa naissance (1), força les Romains, par sa tyrannique domination, à se mettre sous le gouvernement du sénat. Malgré leurs grandes qualités, quatre de nos rois sont péris victimes de la vengeance ou de l'ambition; ce trait suffit pour peindre les Romains de ces temps barbares. Passant tour à tour de l'a-

(1) Et cependant que de maux n'eût point épargnés à la Pologne une monarchie héréditaire! Ce qui était un vice dans la constitution de ce pays, fut la principale cause de la grandeur des Romains.

griculture au maniement des armes, ils voulaient que leurs jeux mêmes présentassent une image de la guerre; aussi l'art militaire a-t-il été pendant cinq cents ans le seul qui fut en honneur parmi eux.

Cette austérité de mœurs s'est trouvée encore renforcée par les troubles civils qui suivirent de près l'expulsion de nos rois. Animés par les obstacles mêmes qu'on leur présentait, les plébéïens passaient une grande partie de leur vie sur la place publique ou les armes à la main; c'était en quelque sorte un besoin pour eux de conquérir des priviléges sur les patriciens, ou des terres sur les ennemis de l'Etat. Leurs victoires sur les uns et sur les autres, ont suivi à peu près la même progression, et lorsque les Romains se sont vus les maîtres de l'Italie, déjà les patriciens avaient été réduits à des priviléges purement honorifiques; la continuité d'obstacles que la république eut à vaincre, fut une des causes principales de sa grandeur. Le censeur Appius, ayant remarqué combien les vertus romaines dégénéraient au sein du repos, répétait sans cesse qu'il

fallait tenir le peuple en activité (1).

Au reste, les entreprises des deux ordres tendaient également à s'opprimer l'un l'autre, et notre Tite-Live, toujours si favorable aux patriciens, est obligé d'avouer que le peuple était en proie aux vexations de l'aristocratie, lorsqu'il n'avait pas de tribuns intrépides pour les réprimer. Qu'était-ce donc que la sagesse si vantée du sénat romain? l'ouvrage de la nécessité. Eh! la sagesse humaine fut-elle jamais autre chose?

Aucun peuple n'eut plus que le nôtre l'esprit de patriotisme, cet esprit qui, de tous les citoyens semble ne faire qu'un seul individu. Au milieu des dissentions les plus animées, l'ennemi paraissait-il, tous les efforts se réunissaient pour le repousser, et l'on combattait avec confiance sous les ordres de ces mêmes patriciens, qui avaient été l'objet de déclamations si violentes. Lorsque la tyrannie voulut s'établir au sein de Rome, ce fut presque toujours la vengeance

(1) *Negotium populo romano melius quam otium.* Jeu de mots impossible à traduire.

d'un attentat particulier qui rappela le peuple à la liberté. La mort de Lucrèce fit chasser les rois; celle de Virginie fit tomber les décemvirs. C'est la vue d'un débiteur sortant d'une prison particulière, couvert de haillons et de blessures, qui a causé la première insurrection contre les patriciens. Environ cent soixante-dix ans après, la violence d'un créancier contre un jeune homme, à qui la nature avait donné des charmes qu'on ne doit remarquer que dans un autre sexe, fit porter la loi par laquelle il est défendu de tenir en chartre privée un citoyen romain.

Cette manière de sentir nous ayant rendu personnelles les injures faites à nos alliés, les Etats, trop faibles pour se défendre par eux-mêmes, eurent recours à notre protection; et notre générosité nous servant mieux que la politique la plus adroite, c'est en offrant à tous les peuples nos secours et notre alliance, que nous avons conquis l'Univers. Dans l'intervalle qui s'écoula entre la première et la seconde guerre punique, des pirates illyriens ayant troublé le commerce de

l'Italie, Rome se hâta d'envoyer des ambassadeurs à leur reine Teuta, qui répondit que ce n'était pas l'usage des rois d'Illyrie, de défendre à leurs sujets d'aller en course pour leur utilité particulière. Quant à nous, répliqua le plus jeune des ambassadeurs, une de nos plus belles coutumes est de venger en commun les injures faites aux particuliers, et, avec le secours des dieux, nous saurons t'obliger à réformer les usages des rois d'Illyrie.

Conduits par une inspiration qui ne leur faisait rien trouver d'impossible, tant que les Romains n'ont rencontré que des obstacles humains, ils les ont presque toujours vaincus. Leurs désirs de grandeur leur paraissaient autant d'arrêts du destin dont leur courage assurait l'exécution; mais lorsqu'ils ont voulu forcer les élémens à leur obéir, ils ont porté la peine de leur témérité, et leurs armées navales ont été plus d'une fois détruites par cette confiance qui leur faisait braver des dangers contre lesquels toute valeur est impuissante.

Quoiqu'il y ait un certain nombre de

traits caractéristiques qui ont dans tous les temps distingué les Romains, il est aisé de concevoir quelles variétés les révolutions de leur gouvernement, leurs victoires, leur mélange avec d'autres peuples ont dû apporter dans les mœurs et dans l'esprit de la nation. A toutes les époques de leur histoire, vous retrouverez cette valeur sage qui fut toujours soumise au frein de la discipline militaire; cette croyance religieuse, principal lien des hommes entre eux; cette patience qui les a mis au-dessus de tous les revers; enfin, cet orgueil national qui est parvenu à si bien établir nos titres de supériorité, qu'il les a fait reconnaître de l'Univers entier.

Il est difficile de se faire une idée de ce que Rome fut sous ses rois; l'imagination de nos historiens a trop souvent suppléé à ce qui leur manquait du côté des traditions. Il est certain que le territoire de Rome était alors resserré dans les bornes les plus étroites, et néanmoins les monumens qui nous restent de ces temps reculés, sont encore l'orgueil de la capitale du monde. Le défaut de civilisation devait rendre le peuple ignorant,

grossier, crédule, et par conséquent assez facile à gouverner; mais on vit de tout temps la noblesse supporter avec impatience toute administration dont les parties principales n'étaient pas entre ses mains. C'est elle seule qui fit chasser les rois, et qui profita de leur expulsion; quoiqu'elle réunît alors toutes les dignités civiles et religieuses, l'équité et la modération dont elle se para, pendant les premières années de la république, rendirent son gouvernement agréable à ceux mêmes qui s'en trouvaient exclus: ses vertus disparurent, aussitôt que la mort de Tarquin eut fait cesser toutes ses craintes sur le rétablissement de l'autorité monarchique. Tel était alors son orgueil, qu'elle croyait qu'aucune alliance ne pouvait être permise entre les deux ordres, sans souiller la pureté de son sang. Quoique les plébéïens fussent traités sans aucun égard, il fallut, pour qu'ils se plaignissent, que le poids des usures eût rendu leur condition intolérable. Deux fois on leur avait promis d'y remédier, deux fois on leur manqua de parole. La retraite du peuple sur le mont

Sacré força enfin le sénat à vaincre sa répugnance, et à lui accorder des protecteurs sous le nom de tribuns.

Cet événement mit d'abord une certaine égalité entre les deux ordres ; mais les patriciens n'avaient pour défendre leurs prérogatives qu'une puissance d'opinion qui devait tomber à mesure qu'on en discuterait les titres : de là naquit dans le sénat romain cette condescendance politique qui faisait céder à propos quelques priviléges pour conserver les autres. Le peuple, sous la direction de ses tribuns, commençait à s'éclairer sur ses vrais intérêts ; mais pour le distraire de ses prétentions, les patriciens cherchaient sans cesse à occuper son activité dans des guerres étrangères, et la grandeur de Rome naquit des dissentions qui ont affaibli tous les autres Etats.

A peine ces plébéïens, d'abord si soumis, eurent-ils senti leur force, qu'ils devinrent fiers, impatiens du joug et jaloux de leurs droits. La noblesse, après avoir cherché longtemps à couvrir ses priviléges d'un voile religieux, fut assez éclairée pour s'apercevoir

que

que la supériorité de talens pouvait seule maintenir la supériorité de puissance, et dès-lors son ambition fut presque toujours justifiée par des vertus éclatantes.

Ce qui contribua le plus à affaiblir le pouvoir du sénat, ce fut son obstination à rejeter les propositions les plus justes, lorsqu'elles étaient mises en avant par les tribuns du peuple. Tant que le luxe et le commerce furent inconnus, les intérêts qui divisaient les particuliers entre eux, étaient si peu compliqués, que l'équité naturelle suffisait pour en décider; elle fut, pendant près de trois cents ans, la seule règle des jugemens parmi les Romains. L'accroissement des richesses fit enfin sentir la nécessité d'avoir des loix fixes et reconnues; mais le sénat opposa une longue et odieuse résistance à la formation de ce code, qu'il eût dû présenter lui-même au juste empressement des Romains. Les patriciens jouissaient d'une telle prépondérance, qu'ils parvinrent à faire consacrer dans les douze tables toutes les prétentions de leur ordre; mais les loix ne se maintiennent qu'autant qu'elles sont d'ac-

cord avec l'esprit public : celles qui prohibaient toute alliance entre la noblesse et le peuple, ne tardèrent point à être abolies. Cette première victoire des plébéïens présageait celle qui allait rendre également accessibles à tous les citoyens, les charges les plus importantes de la république.

Ce n'est pas que je croie à la fable absurde, et pourtant citée partout comme incontestable, de cette fille de Fabius Ambustus, dont l'amour propre fut blessé des honneurs rendus au mari de sa sœur, comme magistrat patricien, et qui fit partager avec tant de succès sa jalousie à son époux et à son père. On suppose que cette jeune personne, qui était mariée à un riche plébéïen, se trouvant chez son beau-frère, fut effrayée par le bruit que firent les licteurs en frappant la porte avec leurs faisceaux, usage qui, de temps immémorial, annonce l'entrée de nos premiers magistrats. Le sourire par lequel sa sœur la rassura, lui fit sentir l'infériorité de sa condition, et la fit tomber dans une mélancolie presque mortelle, qui ne put être guérie que par une révolution dans le gouvernement.

L'auteur de ce conte mal-adroit aurait dû choisir pour son héroïne une femme d'une maison moins illustre. Elevée au sein des honneurs héréditaires dans sa famille, comment la jeune Fabia pouvait-elle n'être pas familiarisée avec l'appareil du pouvoir souverain ? Pour achever l'invraisemblance, le magistrat patricien, dont il est ici question, n'était que tribun consulaire, dignité dont les plébéïens, depuis plus de trente ans, étaient en possession concurremment avec le premier ordre de l'Etat, et qui, par conséquent, ne pouvait plus être entre eux un objet de jalousie.

Quoi qu'il en soit, cette grande révolution qui semblait appeler les vertus et les talens à toutes les fonctions publiques, n'eut d'autre effet que de produire une noblesse plébéïenne, aussi peu disposée que la première à soutenir les intérêts du peuple. Cette époque fut cependant le véritable âge d'or de la république. Dans l'intervalle de la deuxième à la troisième guerre punique, la concorde fut parfaite entre les différens ordres de l'Etat, qui tous contribuaient de concert

à la prospérité publique. L'accroissement des richesses avait introduit parmi nous de nouvelles jouissances, mais on ne connaissait de luxe que celui qui s'accorde avec l'utilité générale. Les édifices publics étaient les seuls pour lesquels on se permît de la magnificence ; la gloire de l'Etat l'emportait sur tout sentiment personnel ; jamais la rivalité n'était dégradée par l'envie, et c'était en servant la république, et non en la bouleversant par des brigues séditieuses, que l'on se disputait les suffrages des citoyens.

Les guerres contre les Carthaginois avaient forcé nos ancêtres à déployer toutes leurs vertus et tous leurs talens ; mais lorsqu'après cent vingt ans de combats ou de repos hostile, l'entière destruction de cette grande ennemie eut affranchi les Romains de toute crainte extérieure, les séditions succédèrent aux débats de la place publique, la noblesse voulut pousser son pouvoir jusqu'à la domination absolue, le peuple sa liberté jusqu'à la licence : plus l'inégalité de fortune s'accroissait entre les citoyens, plus les loix mettaient d'égalité entre leurs suffrages.

Cette cause, jointe à l'influence des loix agraires, suffit pour expliquer les troubles sans cesse renaissans qui ont conduit la république à sa perte.

Les Romains n'accordaient presque jamais la paix qu'en se faisant céder une partie du territoire des cités qu'ils avaient vaincues. Une portion des terres conquises était réservée pour alimenter le trésor public; l'autre devait être distribuée entre les plus pauvres citoyens, sous la condition d'une légère redevance : mais les principaux de l'Etat, abusant de leur crédit et de leurs richesses, avaient réussi à les faire passer presque toutes entre leurs mains. Les tribuns qui ne cherchaient qu'à émouvoir le peuple, ne manquèrent pas de s'élever contre l'injustice de ces usurpations, et de provoquer un nouveau partage; ce fut en mêlant cette proposition à celle qui rendait le consulat commun aux deux ordres, qu'ils les avaient fait adopter toutes deux. Mais lorsque leur ambition fut satisfaite, les riches plébéïens qui possédaient eux-mêmes des terres de conquêtes, furent les premiers à éluder la

loi et à s'opposer à son exécution. Elle était oubliée, depuis plus d'un siècle, lorsque deux frères, d'une famille illustre, quoique plébéïenne, entreprirent successivement de venger les droits du peuple. On a voulu flétrir leur conduite populaire, en la supposant dirigée par des intentions ambitieuses; mais cette accusation sans preuve ne démontre que la haine de leurs ennemis. Justes dans leurs prétentions, mais coupables par les moyens qu'ils employèrent pour les soutenir, ils sont péris, victimes des dissentions qu'ils avaient excitées, sans laisser d'autre fruit de leur administration orageuse, qu'un esprit de faction qui ne cessa d'agiter la république, jusqu'à ce qu'il l'eût entièrement détruite.

L'intrigue disposa presque seule des dignités; on promit, on distribua ouvertement de l'argent pour les obtenir; on pilla les provinces pour acheter la capitale; un petit nombre de grands dominaient sous le nom du sénat et du peuple. La jeune noblesse étendait si loin son avidité et ses profusions, qu'elle semblait née pour jouir de tout et

ne rien retenir. Le luxe devint d'autant plus effréné qu'il n'était dirigé par aucune espèce de goût, et l'on vit s'étendre rapidement tous les genres de jouissances en usage chez les nations étrangères. Au lieu des vertus qui avaient distingué l'ancienne administration, le peuple n'exigeait plus des candidats que des spectacles magnifiques et des distributions abondantes. Les soldats, retenus trop long-temps loin de leurs foyers, avaient mis toutes leurs espérances dans l'élévation de leurs généraux : sans aucune propriété qui les attachât à leur patrie, ne connaissant d'autre domicile que leurs camps, ils ne reparaissaient au milieu de leurs concitoyens que pour les soumettre au joug qu'ils subissaient eux-mêmes; toujours soldats, même au sein des comices, ils faisaient recevoir une loi ou décidaient une élection, avec la même violence qu'ils avaient emporté autrefois une forteresse sur les ennemis de Rome.

L'énorme multitude de citoyens qui composaient nos trop fréquentes assemblées publiques, ajoutait aux désordres de l'Etat, et

les rendait irremédiables. Un tribun voulut cependant accroître la cité de tous les habitans de l'Italie qui n'avaient pas encore obtenu le droit de suffrages. Cette proposition qui coûta la vie à son auteur, excita une guerre civile; vingt peuples, qui depuis si long-temps combattaient pour les intérêts de Rome, se soulevèrent contre elle, et les armes à la main, vinrent demander qu'elle les admît parmi ses enfans. Mon grand-père Erius Asinius, un de leurs chefs, périt sans avoir vu se terminer cette grande querelle (1). Le sénat voyant l'Italie désolée par les succès variés de cette guerre, mit en usage sa politique accoutumée, et, en accordant le droit de cité aux peuples qui se montrèrent disposés à embrasser son parti, il réduisit ses ennemis à un si petit nombre, qu'il les força aisément à la soumission.

(1) Il fut tué dans la guerre sociale, en combattant contre Sylla, alors lieutenant de Marius.

POLLION

OU

LE SIÈCLE D'AUGUSTE.

CHAPITRE PREMIER.

De l'orateur Marc-Antoine et de sa famille. Voyage à Athènes. Des philosophes grecs sous les Romains. Premières armes de Pollion.

Les talens que mon père avait déployés dans la guerre sociale, lui méritèrent l'estime de ceux mêmes contre lesquels il avait combattu; et ce fut d'après les invitations des plus illustres sénateurs, qu'il vint fixer sa résidence à Rome. En partant pour l'Asie, Sylla lui donna pour patron le fameux orateur Marc-Antoine, qui le fit loger dans sa propre maison. Aussitôt que ce général eut quitté l'Italie, le parti qui lui était opposé se souleva, Marius reparut et se montra aux Romains plus terrible encore qu'il ne l'avait été à leurs ennemis. Tous les amis de son rival furent sa-

crifiés à sa vengeance. Marc-Antoine, prévoyant les coups dont il était ménacé, sortit de Rome, après avoir recommandé ses enfans à mon père, et se retira chez un de ses fermiers, dont l'attachement lui promettait un sûr asile. Mais le zèle mal-adroit d'un esclave trahit le secret de sa retraite; Marius en est instruit, et il donne l'ordre aussitôt de lui apporter la tête du plus éloquent des Romains. Jamais la haine d'un vainqueur n'a manqué d'instrumens prêts à la servir : un tribun, à la tête de quelques soldats, s'empresse de suivre le délateur. Il fait entrer ses satellites dans la ferme, et reste à la porte, en attendant que le crime soit consommé. L'épée à la main, les meurtriers pénètrent dans l'intérieur : à l'aspect d'Antoine, tous demeurent immobiles, sa contenance assurée et son regard intrépide les étonnent; cet orateur les harangue avec tant de force et d'adresse, que leurs bras suspendus n'osent le frapper. Le tribun impatient veut connaître la cause de ce retard, il entre; plus surpris que touché d'un tel spectacle, il coupe lui-même la tête de l'orateur, et va en demander le prix à Marius.

Mon père se tint caché pendant quelque temps, et lorsque Sylla fut descendu à Brindes, il conduisit auprès de lui les deux fils d'Antoine, dont la valeur lui fut utile dans plusieurs batailles. Sylla

s'étant fait nommer dictateur, aussitôt après son retour à Rome, les récompensa par la questure et par l'édilité. Sa protection fut aussi utile à mon père, qui contracta un riche mariage avec la fille d'un chevalier romain : mes parens détrompés de toute espérance ambitieuse, partagèrent leurs loisirs entre l'éducation de leurs enfans, et la culture des lettres et des arts.

L'ancienne liaison de nos familles m'unit de bonne heure de l'amitié la plus tendre avec ce Marc-Antoine, qui eut tant de part à la ruine de la république, et dont la vie fut plus célèbre que glorieuse. Il était encore dans l'enfance lorsqu'il perdit son père, dont il hérita ce caractère facile et cette générosité sans bornes, qui lui firent quelques amis et tant d'ingrats. Julia, sa mère, de l'illustre famille des Jules, avait un caractère tout opposé, et l'on pourra juger par le trait suivant des discussions qui naissaient chaque jour entre les deux époux. Un des cliens de Marc-Antoine vint un jour lui exposer ses besoins : celui-ci voulait l'obliger, mais n'ayant pas la bourse mieux garnie que de coutume, il se trouvait fort embarrassé : il s'avisa enfin d'envoyer querir, par un de ses esclaves, un bassin d'argent comme pour se laver les mains; et, après avoir congédié l'esclave, sous le prétexte d'une autre commission, il dit à ce client d'emporter le bassin. Le lendemain, l'at-

tentive Julia le fit chercher jusque dans les recoins les plus secrets, toute la maison fut bouleversée ; voyant ses perquisitions inutiles, elle finit par soupçonner que ses esclaves le lui avaient volé, et elle allait les faire mettre à la question, lorsqu'Antoine, qui avait ri jusqu'alors de ses inquiétudes, s'empressa d'avouer qu'il était le seul coupable ; il demanda un pardon qu'on lui accorda de mauvaise grace, et en exigeant de lui des promesses qu'il ne tint pas mieux qu'il n'avait coutume de faire.

Les défauts naturels du jeune Marc-Antoine furent encore fomentés par Caïus Antonius, collégue de Ciceron, dans son consulat, et surtout par le second mari de sa mère, ce Lentulus qui dégrada son illustre naissance par des vices honteux, et qui, après avoir été chassé du sénat par les censeurs, finit par être complice, dupe et victime de la conjuration de Catilina.

Pour soigner mon éducation, mon père avait acheté un savant grammairien grec, qui m'instruisit de bonne heure dans les deux langues. Ma jeunesse fut marquée par des succès prématurés, qui prouvaient peut-être moins mes talens que l'habileté de mes maîtres. Tout ce que nous avions d'hommes distingués avait été prendre des leçons dans les écoles célèbres de la Grèce ; mon père en connaissait trop bien l'im-

portance, pour ne m'y pas envoyer à mon tour. C'est cette contrée, en effet, que les arts, les lettres et la philosophie semblent avoir choisi pour domicile ; c'est là qu'il faut aller puiser le sentiment de ce vrai beau, dont les Grecs nous ont offert des modèles en tout genre.

Marc-Antoine, instruit de nos desseins, me proposa de m'accompagner. Il avait aussi le projet de prendre des leçons d'éloquence à Athènes, en attendant l'arrivée de son oncle qui, à l'expiration du consulat, dans lequel il avait Ciceron pour collégue, devait passer au gouvernement de la Macédoine. Ce magistrat, malgré la jeunesse de son neveu, l'avait fait nommer l'un de ses lieutenans, certain que la valeur dont il avait déjà fait preuve, lui serait d'un grand secours contre les barbares, qui infestaient sans cesse les frontières de cette province.

Tout entier au désir de m'instruire, je ne voyais dans la Grèce que la patrie des grands orateurs, des philosophes célèbres et des premiers poëtes du monde ; il me semblait que le sol qui les avait produits, devait m'inspirer aussi bien qu'eux. J'étais sans cesse sur le tillac de notre trirème, l'œil avide, tourné vers cette terre fameuse, cherchant de loin ces villes renommées, théâtre de tant de grandes actions. Nous approchons du Péloponèse, et je n'aperçois partout

que des ruines ; c'était Egine, Mégare, Corinthe, dont l'enceinte n'offre plus que les débris des monumens qui ornaient jadis ces illustres cités. Cet aspect, qui me retraçait d'une manière aussi grande les révolutions des empires, fit naître dans mon ame mille pensées mélancoliques qui se succedèrent, jusqu'au moment où nous descendîmes au Piréc.

Lorsque j'entrai dans Athènes, la beauté et la multiplicité des monumens publics surpassèrent mon attente, et me firent connaître quelle différence de génie existe entre les deux nations. Chez les Romains tout est vaste et majestueux ; le grand cirque, les cloaques souterrains, le capitole, quoique bâtis par une cité naissante, faisaient déjà présager qu'elle serait un jour la reine des nations. Dans Athènes, au contraire, tout semble avoir été créé pour la jouissance ; on est plus frappé du choix des proportions que de leur grandeur, et l'œil admire moins qu'il n'est satisfait.

Quand on parle des Grecs, je ne sais quel charme se communique à notre ame : si ce peuple aimable est le premier qui ait offert un culte aux Graces, jamais divinités n'ont mieux répondu aux vœux de leurs adorateurs ; elles se sont unies aux plaisirs pour présider à ses fêtes religieuses. Ses grands hommes subjuguaient la renommée, par leur esprit autant que par leurs exploits ; l'imagi-

nation est séduite par les grandes idées de leurs philosophes, et même par leurs brillantes erreurs. En voyant le nombre et la perfection des chefs-d'œuvres que les beaux-arts ont fait naître dans la Grèce, qui ne seroit tenté de les croire un produit naturel de cette heureuse contrée? Avec quel charme inexprimable je me livrais à tant d'impressions différentes! il me semblait avoir acquis des sens nouveaux, ou plutôt que mes sens saisissaient, pour la première fois, leurs véritables jouissances.

Mon père m'avait recommandé au célèbre ami de Ciceron, qui devait à l'affection qu'il montrait pour les Grecs, le surnom d'Atticus. J'allai le trouver dans la magnifique maison de campagne qu'il avait fait bâtir aux portes d'Athènes, avec le luxe d'un Romain et le goût qui distingue les Grecs. Elle était environnée d'un parc immense, dont l'ombrage épais bravait toutes les ardeurs du soleil; des eaux, descendant en cascades, rafraîchissaient l'air de divers côtés, et formaient des nappes superbes, dont la limpidité permettait de distinguer la variété des poissons, qui les animaient par leurs jeux. Je remis à cet illustre chevalier, les lettres que mon père lui adressait, et il me promit de seconder les vues qui m'avaient fait entreprendre le voyage d'Athènes.

Ne crois pas retrouver ici, me dit Atticus, les

Grecs dont les exploits et les productions sublimes ont si souvent charmé ton imagination. Malgré l'avilissement dans lequel ils sont tombés, fiers des travaux de leurs ancêtres et de la réputation qu'ils leur ont méritée, ils en jouissent avec plus d'orgueil que n'en éprouvèrent jamais leurs aïeux. Mais s'ils n'ont plus le génie qui inspire les grandes choses, ils possèdent encore à un très-haut degré le goût délicat qui sait les apprécier. Il faut les plaindre plus que s'en étonner, lui répondis-je; ils ont perdu, avec leur liberté, les talens et les vertus qui en étaient le plus bel ornement. Romains! m'écriai-je, voilà le sort qui vous menace; craignez que le luxe ne corrompe vos mœurs. Oui, vous renfermez dans votre sein des ennemis plus dangereux que tous ceux dont vous avez déjà triomphé. Atticus sourit de mon enthousiasme républicain, et pour m'en guérir, il me conduisit à la fête que tous les ans les disciples d'Épicure célèbrent dans les jardins de ce philosophe.

Les disciples d'un homme qui n'a cessé de soutenir que rien n'existe après la mort, n'ont pas laissé de vouer une espèce de culte à la mémoire du fondateur de leur secte. Tout ce qui lui avait appartenu a été conservé avec respect; la maison qu'il habitait n'est plus qu'une espèce de masure; cependant, quelques années après mon départ d'Athènes, le dessein qu'on eut alors de

bâtir sur son emplacement, produisit une alarme générale parmi les épicuriens ; et ils ne négligèrent rien pour obtenir la conservation de ces vénérables ruines (1). Au reste, cette fête est remarquable par l'ordre, la décence et la frugalité qui y règnent; et l'hommage qu'on y rend à la volupté, serait digne d'être offert à la vertu même.

En me livrant à l'étude de la philosophie, je ne me prévins pour aucune secte; j'allais tous les matins écouter les leçons d'Antiochus au gymnase ptoloméen, ou celles de Diodore au lycée : le premier, me familiarisait avec les principes de Platon; le second, avec ceux d'Aristote. Le voyage que je fis à Rhodes avec Atticus, me donna l'occasion d'entendre le célèbre Posidonius, développer la doctrine du portique, dont sa vie ne démentait point l'austérité. J'étais près de lui, lors de la fameuse entrevue qu'il eut avec Pompée : en entrant chez le philosophe, ce général défendit à ses licteurs de battre la porte, selon leur coutume, et les faisceaux du vainqueur de l'Orient rendirent hommage au génie de l'homme de

(1) Ciceron, malgré son éloignement pour cette secte, fut chargé de cette négociation. On peut voir, dans ses lettres, l'importance que les épicuriens attachaient à sa réussite.

lettres. Quoique couché sur son lit, où il était en proie aux attaques de la goutte la plus aiguë, il n'en discuta pas moins, d'une manière aussi abondante qu'énergique, la maxime fondamentale des stoïciens, qu'il n'y a de bon que ce qui est honnête. Au milieu de son discours, sentant les atteintes de la douleur redoubler, il répéta plusieurs fois : *Douleur, tu me tourmentes en vain; tu es incommode, jamais je n'avouerai que tu es un mal.* Ces principes étaient bien différens de ceux d'Épicure, qui m'étaient enseignés par Phèdre, convive très-assidu d'Atticus, dont il était chéri.

Il ne me fut pas difficile d'apercevoir que rien ne nuit plus aux progrès de la vérité que l'esprit de secte. Attentif à ne donner aucune prise à ses adversaires, on ne dit plus ce qu'on croit vrai, mais ce qui s'accorde avec le système que l'on professe. Le doute académique me semblait peu d'accord avec la morale. Les principes stoïques me plaisaient par leur fière austérité, mais ils me paraissaient trop opposés à la nature. Épicure, en plaçant la volupté sur le chemin de la vertu, a mal connu le cœur humain, ou n'a cherché qu'à le corrompre. Le sectateur d'Aristote, qui place au premier rang les qualités de l'ame, mais qui convient de l'influence que les affections des sens exercent sur le bonheur, me parut professer les principes les plus conformes à la nature.

Aux agitations politiques qui avaient si longtemps troublé la ville d'Athènes, avaient succédé les discussions plus paisibles de la philosophie. L'esprit subtil des Grecs aimait à s'égarer dans les dédales d'une frivole argumentation. Atticus, pour égayer ses convives, appelait souvent à sa table ceux de ces prétendus philosophes qui prêtaient le plus au ridicule. Parmi eux, était un jeune homme, se disant sectateur de Zénon, grand parleur, et par suite fort inconséquent. Il se vantait d'avoir étudié tous les principes des différentes sectes; il nous accablait d'une suite de syllogismes, de termes obscurs, de propositions ambiguës, et de tous les mystères de l'école. A l'en croire, il régnait en souverain sur toutes ses passions; la douleur, les tourmens, les horreurs du trépas n'auraient pu détruire, pas même altérer son système de bonheur. Après lui avoir laissé débiter sa longue tirade, on lui présente une coupe remplie de vin; à peine l'a-t-il effleurée de ses lèvres, qu'un esclave accourt, lui arrache la coupe, et la renverse, en s'écriant : Arrête; le vin est empoisonné. Le philosophe tremble, pâlit; à ses gestes on croirait que le poison déchire déjà ses entrailles, lorsqu'enfin Atticus, partant d'un grand éclat de rire : Hé bien! grave stoïcien, lui dit-il, c'est donc ainsi que tu braves la mort? Il suffit d'une simple plaisanterie pour te mettre

hors de combat. Le sectateur du portique sortit, en pâlissant de honte, et n'osa plus reparaître.

Un autre stoïcien, nommé Taurus, cherchant à me faire embrasser ses principes, me mena voir un de ses amis qui était malade. Nous trouvons un homme en proie à des douleurs aiguës, et dont la respiration fréquente et comprimée indiquait moins encore un mortel qui souffre, qu'un philosophe qui combat le sentiment de la douleur. Taurus mande le médecin, fait composer un remède, comble d'éloges la patience héroïque de son ami, l'exhorte à ne se point démentir, l'embrasse, et revient avec moi à la maison d'Atticus. Cette scène, me dit-il, n'est point agréable, mais c'est une excellente leçon : quel plus sublime spectacle que la vue d'un philosophe aux prises avec la douleur ! Il n'en souffre pas moins, interrompis-je. Nous ne détruisons pas les affections naturelles, reprit-il, mais nous les domptons : il n'y a que la folie qui puisse se révolter contre la nécessité. Votre principe, que tout ce qui arrive est nécessaire, offre, lui dis-je, une excellente excuse aux fripons. Pas autant que tu le penses, me répondit-il. Notre fondateur Zénon s'étant aperçu qu'un de ses esclaves venait de lui faire un vol, l'avait condamné à subir la peine du fouet. Celui-ci se jetant à ses pieds, s'écria : qu'il avait, sans doute, été prédestiné à

dérober; et à être battu, interrompit Zénon, en faisant préparer les courroies.

Au dessert, Atticus se plaisait à proposer des questions bizarres, telles que celles-ci : Quand peut-on dire qu'un homme se meurt? Est-ce quand il est dans les bras de la mort, ou quand il est encore en vie? Tandis que nos sophistes cherchaient à se surprendre mutuellement par des argumens subtils : que d'esprit mal employé, dis-je tout bas à Taurus! Garde-toi bien, me répondit-il d'un ton mécontent, de mépriser ces sortes de questions, qui ont très-sérieusement occupé les plus grands philosophes.

La discussion commençant à se ralentir, un de nos philosophes mit en avant, qu'on ne devoit pas obéir à ses parens; et comme chacun se récriait contre un tel principe : ce que nos parens ordonnent, ajouta-t-il, est juste ou injuste; si leurs ordres sont justes, ce n'est plus à eux, c'est à la raison que nous obéissons; s'ils sont injustes, la vertu même défend d'y céder. Ses adversaires se rejetèrent sur les choses indifférentes. Il prétendit prouver qu'il n'y en avait point, par des argumens que je me dispensai d'écouter. Révolté de l'importance qu'on attachait à de pareilles subtilités, je m'approchai d'un vieillard, nommé Polidore, qui s'était retiré à l'une des extrémités du salon. J'approuve ton aversion pour

toutes ces arguties, me dit-il; on les croit propres à former l'esprit des jeunes gens, elles ne servent qu'à le rendre faux. Est-ce en déraisonnant que l'on peut apprendre à raisonner? Dans la physique, je n'admets que ce qui est appuyé sur des faits constans; dans la morale, que ce qui sert à me rendre meilleur. Malgré ma vieillesse, je ne crois encore avoir bien employé ma journée, que lorsque j'ai ajouté à mes connaissances une vérité utile. Voici la maxime qui, dans l'âge des passions, m'a le plus servi à les dominer. Une bonne action est quelquefois pénible; est-elle achevée ? la peine n'existe plus, et l'on se félicite toute la vie, de ce qu'on a fait. Mais après une courte jouissance, il ne reste, de la volupté, que la honte d'y avoir cédé (1). L'intérêt avec lequel semblait me voir Polidore m'inspira la plus douce confiance. J'aimais la société de ce bon vieillard, dont les reproches mêmes avaient quelque chose d'encourageant, et qui m'entraînait vers la vertu avec une sorte de séduction.

Atticus parcourait quelquefois avec moi les gymnases d'Athènes; ce sont aujourd'hui les lieux

(1) Aulu-Gelle. Que ceux qui douteront de la fidélité du portrait que l'on fait ici des philosophes grecs, lisent ses *Nuits attiques*.

où les philosophes se plaisent à disserter. On y voit l'attention des spectateurs, se partager à la honte de la philosophie, entre un jeu de disque et une dissertation sur le bonheur; et presque toujours l'athlète l'emporte sur l'orateur. Vers le milieu du jour, étant passés au gymnase consacré à Minerve, nous aperçûmes une foule assez considérable, qui se pressait autour d'un sectateur de l'académie : il s'exprimait bien, et avec chaleur; jamais je n'avais vu un auditoire aussi attentif, lorsque tout à coup un malheureux esclave fait retentir le nom de Glaucon. Glaucon! Glaucon! s'écrient aussitôt les spectateurs; il faut aller voir lutter Glaucon. Ce mouvement fut si subit, que notre philosophe n'eut pas même le temps d'achever sa période.

Comme je marquais à Atticus ma surprise sur l'espèce de philosophie que l'on enseignait à Athènes : c'est la seule, me dit-il, qui obtienne des éloges et de la considération. Que l'on mette en honneur un genre de folie, tu verras mille gens chercher à s'y surpasser. Je trouve, lui répondis-je, qu'une pareille sagesse n'en est pas éloignée. Le hasard, reprit-il, ne t'a pas encore fait voir les plus incommodes des fous de cette espèce.

A peine il achevait ces mots, qu'un homme couvert d'un mauvais manteau, les cheveux en

désordre, s'avance vers nous, et demande l'aumône à Atticus. Qui es-tu, lui dit celui-ci? Qui je suis, répondit l'inconnu, d'un ton piqué? Ne vois-tu pas que tu parles à un philosophe? Je trouve bien singulier, qu'après m'avoir envisagé, tu me fasses une pareille question. Je vois, à la vérité, reprit Atticus, une barbe et un manteau; mais excuse-moi de ne point apercevoir le philosophe. Polidore prévint Atticus, que c'était un vagabond qui accablait d'injures ceux qui repoussaient ses importunités, un habitué de tavernes, un méchant indigne de secours. Hâtons-nous d'user du moyen le plus court pour l'éloigner, répondit Atticus, en lui jetant quelques pièces.

Voilà donc, dit en riant Polidore, ce que sont aujourd'hui les dignes successeurs de Diogène. Toute leur philosophie consiste à se mettre au-dessus des loix de la décence. Pour soutenir ce rôle, reprit Atticus, il faut néanmoins une sorte d'esprit, qui n'est heureusement pas assez commun, pour que le cinisme puisse devenir dangereux.

Chaque jour, j'allais mûrir les leçons de mes maîtres dans mes entretiens avec Polidore; dégageant sa conversation de tout appareil scientifique, avec Zénon, il élevait mon ame au-dessus des revers et des séductions de la fortune; avec Aristote, il me faisait sonder, d'une main sûre, le

le chemin difficile qui conduit à la vérité; avec Platon, j'étais entraîné vers ce beau idéal, objet constant de ses recherches et de sa contemplation. L'académie où enseignait ce disciple de Socrate, était consacrée à Minerve; mais on y avait érigé une statue à l'amour, et on lui offrait des sacrifices en commun avec cette déesse. Quel emblême plus ingénieux de la sagesse et du charme de sa doctrine!

Un trait assez plaisant vint égayer nos leçons. Gellius, au sortir de sa préture, fut envoyé à Athènes pour une mission assez importante, ce qui lui donna occasion de fréquenter les écoles des philosophes. Plein d'admiration pour leur science, mais étonné, et en quelque sorte scandalisé de leurs débats, il s'avisa un jour de convoquer tous les philosophes qui étaient à Athènes, et de les presser très-sérieusement de mettre un terme à leurs discussions; il les engagea à conférer entre eux sur les points qui divisent leurs sectes, et il se proposa pour être leur médiateur, lorsqu'ils seraient en terme d'accommodement.

Que ce bon homme est loin de les connaître, s'écria Polidore! Que deviendrait l'importance philosophique, si la pure lumière de la vérité venait tout à coup à éclaircir leurs discussions? C'est la vanité qui décide presque toujours à quelles opinions ils doivent s'attacher, et leur morale est tout-à-fait étrangère à leur conduite. Vivre sans

passion, n'estimer que ce qui est honnête, mépriser la gloire et les richesses, voilà ce qui remplit les discours de ces philosophes qui n'enseignent qu'à prix d'argent, et qui sont les premiers à se courber devant le char de la fortune. Combien de fois, mon cher Pollion, ne les as-tu pas vus à la table des grands, déshonorer leur doctrine et leur caractère (1)? Leur extrême irritabilité les rend esclaves des plus petites passions, et il n'est rien qu'ils ne soient prêts à leur immoler. Aussi a-t-on remarqué, en Grèce et en Italie, que les philosophes qui se sont emparés du pouvoir suprême, ont déployé, dans leur tyrannie, plus de cruauté que les autres usurpateurs. Leur conduite prouve que la plupart n'ont pris le parti de la sagesse que pour se venger de leur pauvreté: c'est l'envie seule qui fait naître leurs clameurs contre la richesse et contre la puissance (2). Rien n'est plus dangereux dans les sciences, dans la morale, dans l'administration des États, que les hommes médiocres qui visent à la réputation : ne pouvant atteindre aux grandes choses, ils veulent au moins se faire remarquer par des bizarreries, ou étonner par des destructions.

Les discours mordans de Polidore lui firent des ennemis, mais rien ne pouvait retenir sa vertueuse indignation. Voyant un philosophe devenu

(1) Lucien, traduction française et latine.

(2) Appien id.

sénateur, qui relevait avec beaucoup d'ostentation sa robe de pourpre; de quoi t'énorgueillis-tu, lui dit-il, une bête l'a portée avant toi.

Un des parasites d'Atticus crut faire une excellente plaisanterie, en disant à Polidore que le mets dont il demandait, était trop délicat pour un sage. Tu voudrais bien, lui répondit-il, que les bonnes choses ne fussent faites que pour les sots?

Quelques jours après, comme il tournait en ridicule les systèmes des philosophes, un d'entre eux l'interrompt, pour lui demander : En quoi consiste la félicité? A être libre, répond Polidore. — Quel est l'homme libre? — Celui qui n'est ému, ni par la crainte, ni par l'espérance. — Comment se mettre au-dessus de ces deux passions? — En considérant combien il est peu de choses qui soient dignes d'exciter l'une ou l'autre.

Les regrets qu'inspirait le supplice de Socrate, n'avait pas corrigé les Athéniens de leur intolérance. Polidore, accusé de mépris envers les dieux, comparut devant les juges. On lui demanda pourquoi il n'avait point offert de sacrifices à Minerve? — Parce que je ne croyais pas qu'elle en eût besoin. — Pourquoi il ne s'était pas fait initier aux mystères de Cérès Éleusine? — Parce que je n'aurais pu m'empêcher de les dévoiler, pour engager les autres à s'y faire initier, s'ils étaient utiles, ou pour les en détourner, s'ils étaient dangereux.

La simplicité de ses réponses confondit l'espérance de ses ennemis, et toutes leurs calomnies ne purent empêcher son absolution. Malgré cette épreuve de leur haine, il s'opposa toujours avec la même fermeté aux entreprises dangereuses pour les mœurs, ou contraires au bien de l'État. On discutait devant le peuple, si l'on éleverait un amphithéâtre pour les combats des gladiateurs; Polidore monte aussitôt à la tribune, et s'écrie : Détruisez donc auparavant le temple de la miséricorde. Par ce peu de mots, il empêcha les Athéniens de joindre la cruauté à la corruption des mœurs (1).

Antoine avait passé l'hiver et une partie du printems au milieu des plaisirs, et ne se livrait que par intervalles à l'étude de l'éloquence. Le style asiatique était celui qu'il préférait, comme plus conforme à son caractère impétueux, confiant et inégal. La différence de nos goûts et de nos inclinations, sans détruire notre amitié, en avait un peu relâché les liens. La gaieté licencieuse qui accompagnait ses parties de plaisir et la satiété

(1) Environ un siècle après le voyage de Pollion, Néron ayant rendu aux Grecs leur première indépendance, l'abus qu'ils en firent obligea Vespasien de les en priver. Ce prince les déclara de nouveau tributaires des Romains, et leur donna un préteur pour les gouverner, disant que *les Grecs avaient désappris la liberté.* (Pausanias, trad. de Gedoyn).

qui les suivait souvent, ne m'inspiraient aucune envie de les partager.

Il y avait près de deux mois que nous ne nous étions rencontrés, lorsque je le vis entrer dans ma chambre, une lettre à la main. Je voulus lui montrer une composition nouvelle qui m'avait attiré les éloges de plusieurs rhéteurs, et que je transcrivais pour l'envoyer à mon père. Laisse à ces vils Grecs, me dit-il, le soin de symétriser et de cadencer des phrases : la gloire d'un Romain est de combattre et de vaincre. Mon oncle m'appelle auprès de lui, et me reproche déjà mes retards. Viens avec ton ami faire tes premières armes; profitons d'une guerre si fort à notre portée. Dans peu, quand les Romains voudront en apprendre le métier, ils seront obligés de la chercher aux extrémités du monde, ou de se la faire entre eux.

Nous nous embarquâmes le lendemain, et un vent favorable nous ayant fait arriver en peu de jours à Bysance, nous nous rendîmes aussitôt au camp du proconsul. Nous trouvâmes le général et l'armée, très-peu satisfaits l'un de l'autre : on était dans une ignorance absolue de la situation de l'ennemi qui, retiré dans ses montagnes, harcelait nos troupes par ses détachemens, et multipliait chaque jour ses petits avantages. En outre, l'extrême cherté des vivres était une source fréquente de murmures et de désordres. En arri-

vant, Antoine fit distribuer une gratification générale, toujours si agréable aux soldats. Son affabilité, jointe à une générosité sans bornes, le rendit bientôt l'idole des troupes. Elle leur faisait braver tous les dangers, dès qu'il s'agissait de lui obéir. On le voyait, surtout dans les circonstances difficiles, s'asseoir au milieu des légionnaires, partager leurs travaux, boire et manger avec eux. Dans ses discours, présomptueux et railleur jusqu'à l'importunité, il riait le premier des plaisanteries qui l'attaquaient lui-même. Il joignait, à sa physionomie imposante, une taille et une constitution d'athlète; rien en lui ne démentait le sang d'Hercule, dont il prétendait descendre. Il n'a manqué à son bonheur, que d'avoir su prendre sur lui-même l'empire qu'il semblait avoir naturellement sur les autres.

Pour nourrir l'armée, on enlevait de vive force les subsistances des habitans, qui essayaient par tous les moyens, de les soustraire à nos recherches. Antoine obligea son oncle à changer de méthode; et afin de faire renaître la confiance, il fit d'abord payer comptant tout ce qui était livré aux troupes. Une guerre heureuse, répétait-il sans cesse, n'est jamais trop chère. Puis il réussit à faire accepter des bons de fourniture payables à la fin de la campagne. En dépouillant ces malheureux, il faut au moins, disait-il en riant, leur laisser l'espérance.

Tournant ensuite ses vues sur l'organisation de l'armée, il demanda au proconsul ce qu'il prétendait faire de sa lourde cavalerie. Il faut employer ses chevaux à traîner les bagages, et former une cavalerie nouvelle avec les petits chevaux du pays, accoutumés à gravir les collines. Cette infanterie pesamment armée, n'est bonne qu'à attendre les coups de l'ennemi; il faut l'habituer à agir par de petits détachemens, à se rompre et à se rallier avec facilité. Pour vaincre ces barbares, faisons de nos soldats des chasseurs d'hommes, plutôt que des guerriers. Bientôt les Dardaniens, étonnés de cette nouvelle manière de combattre, se retirèrent sur des hauteurs escarpées; nos espions nous apprirent qu'ils avaient déposé leurs approvisionnemens dans trois forteresses, dont l'abord était plus effrayant que difficile. Par une manœuvre adroite, leur magasin principal fut cerné avant qu'ils eussent le moindre soupçon de l'attaque; ils le défendirent avec une sorte de rage. Le succès de l'action qui nous en rendit maîtres, fut, en partie, décidé par la valeur du fils aîné du grand Pompée; nous combattions l'un près de l'autre. Le bélier ayant ouvert tout à coup une brèche considérable, il s'y précipite, et se trouve le premier sur le rempart ennemi. Il était seul à combattre contre une troupe entière. Je m'avance avec rapidité; d'une main, je tue l'ennemi qui allait le percer; et de l'autre,

je le couvre de mon bouclier. Les troupes qui nous suivaient nous eurent bientôt dégagés; malgré leur défaite, les barbares combattaient encore, et se faisaient tuer plutôt que de se rendre. Antoine les fit envelopper, et un petit nombre seulement réussit à se sauver, à la faveur des bois.

Le lendemain, lorsque le proconsul, du haut de son tribunal, et environné de l'armée entière, distribua les récompenses aux guerriers qui s'étaient distingués, quelle fut mon ivresse! J'étais dans la foule des volontaires dispersés autour du tribunal; un héraut proclame mon nom le premier : une couronne civique, s'écrie-t-il, est décernée à Pollion, pour avoir sauvé la vie au fils du grand Pompée. Antoine qui, en sa qualité de lieutenant-général, était assis à côté de son oncle, me cherche des yeux, se précipite vers moi, et me fait monter sur le tertre de gazon, au milieu duquel siégeait le proconsul. Le jeune Pompée s'avance, prend la couronne de chêne, la pose sur ma tête, et embrasse, au milieu des applaudissemens universels, celui que la fortune destinait à précipiter un jour sa défaite et sa mort. Lui-même reçut, des mains du général, la couronne d'or que l'on défère à celui qui entre le premier dans une place assiégée; mais cette couronne, malgré son éclat, a toujours cédé la priorité d'honneur à la simple branche de chêne dont mon front était alors décoré.

On distribua ensuite des colliers et des bracelets, en petit nombre, et avec ce sage discernement qui fait le prix des distinctions militaires. Un des tribuns présente un soldat à Marc-Antoine, comme ayant droit à une récompense. Je l'ai déjà distingué, mais j'attendais plus encore, de sa valeur, dit mon généreux ami, en faisant tomber dans les mains du soldat une bourse remplie d'or. Celui-ci prend la bourse, et se retournant, il la jette avec dépit. Antoine s'en aperçoit : brave soldat, lui dit-il, oui, tu la mérites cette récompense que tu envies, et ce noble dépit t'en présage de plus brillantes encore; en même-temps il le conduit au général, qui le décore d'un bracelet d'argent (1).

Un succès aussi décisif, couvrait de gloire Antoine, à qui l'on ne pouvait en disputer l'honneur. Déjà le proconsul avait laissé éclater en plusieurs occasions la jalousie qu'il éprouvait en voyant les soldats prodiguer à son neveu leurs applaudissemens. Se trouvant maître des principales forteresses des Dardaniens, il se crut obligé à moins de ménagemens envers un lieutenant qui l'éclipsait. Toutes les mesures que proposait Marc-Antoine étaient contredites au conseil; il suffisait qu'il proposât un avis, pour qu'on embrassât le parti opposé. Instruit de cette mésin-

(1) Valère-Maxime.

telligence, le préteur de Cilicie offrit à Antoine le commandement de sa cavalerie, que son oncle lui permit d'accepter; ils se quittèrent avec une joie mutuelle. Quant à moi, les ordres de mon père ne me permettant pas de passer en Asie, je retournai à Athènes, pour y reprendre le cours de mes études.

L'armée de Macédoine, découragée par le départ du seul officier qui eût sa confiance, n'eut plus que des revers. Les concussions que le proconsul exerçait dans sa province, et la défaite réitérée de ses troupes, obligèrent enfin le sénat à lui envoyer un successeur. Après une administration si désastreuse et si coupable, il aurait été absous, si ses ennemis ne l'eussent fait punir comme complice de Catilina, dont cependant il avait achevé de ruiner les complots, dans la bataille où ce conjuré perdit la vie; aussi les partisans de Catilina marquèrent-ils par une fête la joie que leur inspirait ce jugement. Le proconsul exilé se retira dans l'île de Céphalonie dont le territoire faisait presque en entier partie de ses domaines. Il y bâtit une ville nouvelle, qu'il n'acheva point, parce que les révolutions qui survinrent à Rome, lui firent obtenir son retour; mais il mourut peu de temps après, au milieu des espérances que ce changement de destinées lui faisait concevoir.

CHAPITRE II.

Mort du père de Pollion. Retour à Rome.

Je commençais à jouir du fruit de mes études ; passant tour à tour de l'éloquence à la poésie, des spéculations de la politique aux sciences naturelles, je savais encore trouver des momens pour me livrer à l'admiration des chefs-d'œuvres que les beaux arts m'offraient en foule dans la ville d'Athènes. Les applaudissemens d'Atticus et de mes propres rivaux m'avaient donné un élan qui ne me permettait plus de rien voir d'impossible ; j'étais heureux d'espérance, seul bonheur pur qu'il soit permis à l'homme de goûter. C'est dans ce moment que la fortune vint me frapper du coup le plus imprévu. Il y avait peu de jours qu'une lettre de mon père m'avait donné de nouvelles preuves de sa tendresse, lorsque je vis arriver un de nos affranchis, dont la tristesse et les habits de deuil, m'annonçaient la perte que je venais de faire. Je résolus aussitôt de retourner à Rome : toutes mes facultés étaient anéanties, et ce ne fut qu'au sein de ma famille que je pus retrouver des larmes pour soulager ma douleur.

Je trouvai l'attention publique fixée toute entière sur le spectacle imposant qui se préparait. Après avoir anéanti les pirates et réduit plusieurs

Etats sous la domination romaine, Pompée, accompagné des principaux compagnons de ses victoires, attendait aux portes de la ville le jour marqué pour le triomphe que lui avaient déféré le sénat et le peuple. La tristesse où j'étais plongé me rendit insensible à l'éclat et à la magnificence d'un tel spectacle; mes amis me forcèrent, en quelque sorte, d'en être le témoin. Tandis que les citoyens éclairés calculaient en tremblant, l'usage que ce général pouvait faire de son armée, le vulgaire admirait la pompe avec laquelle il traversa Rome pour monter au capitole. Deux jours suffirent à peine pour étaler aux regards du peuple, l'immense quantité de dépouilles qu'il avait enlevées aux nations les plus opulentes de l'Orient. L'image du triomphateur, toute entière en perles, précédait sa marche. On voyait paraître ensuite les statues en or de Minerve, de Mars et d'Apollon, et une montagne de même métal, sur laquelle semblaient errer des cerfs et des lions, au milieu d'arbres fruitiers, et qui était entourée d'une vigne également en or; une chapelle en perles consacrée aux Muses, au sommet de laquelle, était un cadran solaire. On admirait surtout un échiquier, large de trois pieds et long de quatre, composé de deux pierres précieuses, et dans l'intérieur duquel se trouvait une lune d'or, pesant trente livres. Le trône, le sceptre et la statue en or de Mithridate attachaient moins

les regards, par la richesse de la matière, que par les grands souvenirs qu'ils rappelaient. Une immense quantité de chars remplis d'armes, d'éperons de navires, de prisonniers habillés à la mode de leur pays, mit le comble à l'enthousiasme qu'inspirait tant de magnificence. A l'orgueil des Romains se joignit un mouvement de pitié, lorsqu'ils virent passer les captifs les plus illustres, parmi lesquels on distinguait le fils de Tigrane, roi d'Arménie, sept enfans du grand Mithridate, les rois de Colchide et de Judée, les chefs des pirates Ciliciens, plusieurs princesses Scythes, les généraux des Ibériens et des Albanois, enfin le commandant général de la cavalerie de Mithridate. Différens tableaux retraçaient aux citoyens les principaux événemens de la guerre d'Orient; on ne pouvait s'empêcher de plaindre le sort du plus grand monarque de l'Asie, à l'aspect du tableau où on le voyait réduit, par la trahison de son fils, à se donner la mort, et expirant entre les bras de deux de ses filles, qui voulurent mourir avec lui. Les dieux des nations vaincues étaient eux-mêmes traînés en triomphe, avec les images des princes, que la mort ou la pitié du vainqueur avaient soustraits à l'ignominie d'y figurer eux-mêmes.

Enfin, on vit paraître le triomphateur sur un char brillant de pierreries; il était revêtu d'une chlamyde, qu'on disait avoir été portée par

Alexandre-le-Grand. Ses principaux officiers environnaient son char, et s'enorgueillissaient de l'illustration de leur général.

Pompée distribua mille talens (5,400,000 liv.) à ses lieutenans et à ses questeurs : aucun de ses soldats ne reçut moins de six mille sesterces (1,350 liv.), et cependant il versa dans le trésor public vingt mille talens (108 millions.) Mais il s'éleva dans l'opinion publique bien plus qu'il ne l'avait fait par l'éclat même de son triomphe, lorsqu'il licencia une armée qui était bien plus la sienne que celle de l'Etat. Jamais il n'avait paru plus grand aux yeux des Romains, que lorsqu'ils le virent s'avancer au milieu du forum environné de sa seule gloire.

Le bonheur que j'avais eu de sauver la vie à son fils, avait fait pendant quelques jours, la nouvelle de Rome, et avait donné à mon retour une sorte d'éclat, bien fait pour me flatter, si ma douleur avait laissé place à d'autres sentimens. Pompée m'envoya un de ses affranchis, pour m'inviter à me rendre à son audience du matin. En entrant dans son palais, je crus me voir entouré de tous les prestiges de la grandeur. Une foule de cliens attendaient sous ses portiques le moment où il devait sortir, pour le suivre au forum, en l'accompagnant de leurs acclamations. Les dépouilles des ennemis faisaient la plus riche décoration du magnifique vestibule où je fus introduit d'abord.

Soixante licteurs ou viateurs, assis à la porte de Pompée, les magistrats eux-mêmes se disputant ses regards, et abaissant devant lui leurs superbes faisceaux, tout semblait annoncer que la majesté du peuple romain était réunie dans sa seule personne : ses traits pleins de dignité, et cette noble figure, sur laquelle semblaient empreints les respects de toutes les nations, en auraient imposé à l'ame la plus fière. Il recevait les hommages des citoyens avec cette bonté fastueuse, par laquelle il croyait rehausser l'éclat de ses triomphes. Il grattait d'un seul doigt (1) le sommet de sa tête, sur lequel ses cheveux étaient relevés un peu en désordre. Un des consuls penché vers lui écoutait en souriant quelques mots qu'il lui dit à l'oreille. Deux de ces tribuns, dont un seul mot pouvait suspendre tous les actes du gouvernement, attendaient d'un air soumis, qu'il voulût bien leur faire connaître ses volontés. Aussitôt que mon nom fut prononcé, Pompée me fit avancer avec un geste affectueux : tous les rangs s'ouvrirent à mon passage; il me prit par la main, et me présenta aux magistrats qui l'entouraient, comme le libérateur de son fils. Aux acclamations unanimes qui se firent entendre, je parus déconcerté; le consul

(1) Ce geste de Pompée est devenu célèbre par les reproches de ses ennemis. (Plut. Césars de Julien, trad. Licinius Calvus, dans Sénèque le père).

alors glissant une main sous mon bras, m'attira vers lui et me fit asseoir à ses côtés. Pendant quelques instans la conversation fut toute entière relative à mes voyages et à mes succès. Comme je paraissais attendri au souvenir de mon père, le vainqueur de l'Orient, me prenant la main : Essuye tes larmes, me dit-il, avec une fierté tempérée par la bienveillance, je te promets de le remplacer; la faveur de Pompée peut consoler de la perte d'un père.

Je fus invité, quelque temps après, à un repas qu'il donnait à ses amis, jour que je compterai à jamais, parmi les plus heureux de ma vie; ce fut celui où commença ma liaison avec Cicéron, alors au comble de sa gloire. Pompée avait une considération plus apparente qne réelle pour ce grand homme, qui lui avait rendu des services importans, mais dont il redoutait l'influence, parce qu'elle pouvait contrarier ses projets ambitieux.

Lorsque j'arrivai dans la maison de Pompée, il n'était pas encore de retour, et je passai dans sa bibliothèque où je trouvai Ciceron entouré des ouvrages de plusieurs philosophes, dont il me parla avec cet enthousiasme qu'il savait communiquer à tous ceux qui l'écoutaient. En variant mes études, me dit-il, je sens que mon esprit se repose et s'étend; la philosophie, qui est en quelque sorte la mère de tous les arts, ouvre l'entrée à une foule de connaissances, indispensables à l'orateur.

l'orateur. Saura-t-il diriger les passions, s'il n'en a pas approfondi la nature? Comment conduira-t-il les autres vers la vérité, s'il n'est pas instruit des caractères qui la distinguent? Il me parla des maîtres qu'il avait entendus à Athènes et à Rhodes; sa reconnaissance lui fit rappeler surtout les deux Scœvola, aux soins de qui son père l'avoit recommandé, et dont il ne s'était jamais séparé volontairement, depuis qu'il portait la robe virile. Il me développa tous les avantages de cette institution sublime, qui attache la jeunesse aux hommes célèbres, dont les talens et les vertus savent exciter en elle, une généreuse émulation. C'est ainsi que se forme une filiation admirable, par laquelle les Romains verront, de jour en jour, le règne de l'éloquence s'affermir parmi eux. Si mon père vivait encore, lui dis-je, je sais bien quel est l'homme célèbre qu'il m'offrirait comme maître et comme modèle; mais dans l'abandon où je me trouve, cet instant est peut-être le seul où je pourrai l'admirer d'aussi près. Ta position, me répondit-il, ajoute encore à l'intérêt que tu m'inspires. Je t'apprendrai à aimer la gloire et la patrie; avec ces deux sentimens profondément gravés dans le cœur, sois-en sûr, Pollion, on ne reste pas un homme ordinaire.

Il était assez tard, lorsqu'on vint nous avertir que les convives allaient se rendre dans la salle

du festin. En entrant, je fus étonné de voir déjà placé, près de la table, un homme vêtu d'une manière recherchée, et la tête enfoncée dans sa toge, que deux sénateurs saluèrent avec déférence, mais sur qui Ciceron jeta un regard de dédain. Nous nous sommes fait attendre, dit en riant Pompée, et vous savez que l'estomac de Demetrius n'attend jamais; il aime qu'on le serve au premier mot. Il doit y réussir mieux qu'un autre, reprit malignement Ciceron; il a suivi le précepte d'un sage, qui veut que l'on obéisse, pour apprendre à commander. A cette apostrophe, Demetrius se détourna, pour cacher un dépit qu'il ne pouvait maîtriser. Tu vois l'affranchi qui a le plus abusé du pouvoir de son patron, me dit Ciceron, en se penchant vers moi. Les traits de l'orateur se dirigèrent tour à tour contre chacun des convives; c'était une source de saillies qui ne tarissait point : il réservait les plaisanteries les plus amères pour ceux qu'il pouvait mépriser impunément. J'admirai cette heureuse facilité de génie, qui faisait, du plus éloquent des Romains, le convive le plus aimable : mais je m'apercus avec regret, que s'abandonnant sans reserve à son penchant pour la raillerie, il devait se faire beaucoup d'ennemis, à une époque où l'on redoutait d'autant plus la satire, que les mœurs générales y prêtaient davantage.

CHAPITRE III.

Caractère de Pompée. Visite chez Crassus.

Je ne tardai pas à profiter de l'accès que Ciceron m'avait donné auprès de lui; son abord facile et ses manières indulgentes, tempéraient l'éclat de ses talens supérieurs. Le fracas des affaires publiques, ni l'importunité des affaires civiles n'exerçaient aucune influence sur l'aménité de son caractère. La seule espérance de me voir admis dans sa maison, m'avait plus flatté que l'offre de toute la faveur de Pompée; je ne le lui cachai pas à lui-même. Un tel aveu, me répondit Ciceron, me touche plus qu'il ne me surprend. Le faste de ton illustre protecteur, repousse en même temps qu'il éblouit. Pour se faire des amis, cher Pollion, il faut aimer soi-même, oublier toutes les distinctions de la richesse ou de la naissance, et devenir l'égal de ceux dont on recherche l'amitié; mais dans une fortune élevée, on ne se plaît à entendre que les flatteurs, dont le langage s'accorde avec la haute opinion que l'on a de soi-même. L'amitié est une affection si vive, qu'elle rend tous les sentimens communs, et si nécessaire aux hommes, qu'ils ne peuvent se flatter

d'avoir vécu, s'ils ne l'ont point éprouvée. Ce sentiment peut-il exister entre deux personnes, dont l'une se refuse à dire la vérité, et l'autre à l'écouter? Pompée, qui ne peut souffrir d'égaux, ne peut avoir d'amis. Ouvrage des circonstances, plus encore que de ses talens, quelle chute il fera, s'il se trouve un jour dépouillé des prestiges de l'opinion et de la fortune! Environné de tant de concurrens ambitieux et habiles, par quel art, lui dis-je, est-il donc parvenu à leur faire reconnaître sa supériorité? Nous jugeons trop souvent les hommes, reprit-il, par les succès qu'ils obtiennent; nous n'examinons pas assez, si c'est dans leurs vertus et dans leur génie, qu'ils ont trouvé les moyens qui les leur ont fait obtenir.

Pompée était fort jeune encore, quand il perdit son père, qu'un coup de foudre fit périr au milieu même de son armée; il en était tellement haï, que ses restes mutilés furent en proie à mille outrages. Ce proconsul méritait sa destinée; il était le premier qui eût donné le fatal exemple d'assassiner un général romain, pour lui succéder. Autant il avait paru dur, avare et repoussant, autant son fils se montra d'abord indulgent, affable et généreux; tout, en lui jusqu'au son même de sa voix avait quelque chose de séduisant. Maître de ses passions, fidèle à sa parole, obligeant par inclination il vit bientôt les nombreux cliens de

son père, se joindre aux siens ; à cette époque, on lui trouvait une sorte de ressemblance avec les portraits qui nous restent d'Alexandre, et il n'était pas fâché qu'on lui donnât le nom de ce conquérant.

Le trait que je vais te citer, te prouvera combien, même dans sa jeunesse, il se laissait peu maîtriser par l'amour. Il s'était attaché à la courtisane Flora, qui avait répondu à sa tendresse par l'affection la plus vive. Géminius, un de ses amis, ressentit aussi le pouvoir de ses charmes ; et, voyant que l'amour de Pompée était le seul obstacle qu'elle lui opposait, il eut recours à son rival, qui lui céda généreusement l'objet de ses vœux. Cet abandon causa tant de douleur à la trop tendre Flora, que sa santé en fut long-temps altérée, et elle fit depuis d'inutiles instances, pour obtenir de Pompée un dernier rendez-vous. Cette courtisane était cependant d'une telle beauté, qu'on a placé son portrait dans le temple de Castor et Pollux, comme un ornement remarquable.

Pompée était encore dans la première jeunesse, lorsqu'il arrêta, par son intrépidité, une sédition qui venait d'éclater parmi les soldats de son père. Les voyant prêts à passer sous les drapeaux de Cinna, contre qui le sénat les avait envoyés combattre, le jeune Pompée se coucha sur

le seuil de la porte du camp, et leur dit avec fierté : Vous n'irez joindre l'ennemi qu'après m'avoir fait périr. Son courage étonna les séditieux, et les rendit à leur devoir.

Forcé par les adversaires de sa famille, de se réfugier auprès de Sylla, qui venait de débarquer à Brindes, il ne voulut pas s'offrir à lui en fugitif. Quoiqu'il n'eût que vingt-trois ans, il forma une armée, des amis et des cliens de son père, et, par sa valeur, prépara le chemin de Rome, au général qu'il venait d'adopter. Sylla, pour reconnaître un tel service, le salua du titre d'empereur; et toutes les fois que Pompée se présentait devant lui, il se levait à son approche, et retirait le pan de sa robe dont sa tête était ordinairement couverte.

Quand il eut, peu de temps après, détruit par une seule victoire, ce qui restait en Afrique, du parti de Marius, il sollicita avec les plus vives instances, les honneurs du triomphe; et voyant que Sylla s'opposait, à ce qu'ils lui fussent accordés, il dit hautement, que ce dictateur devait savoir qu'on rend plus volontiers hommage au soleil levant, qu'au soleil couchant. Sylla étonné, s'écria : Qu'il triomphe donc; oui, par tous les dieux, qu'il triomphe! Les soldats voulaient profiter de cette occasion, pour exiger de Pompée une gratification extraordinaire; mais il leur dit qu'il renoncerait au triomphe, plutôt que de céder

à leurs volontés. Cette noble résistance lui confirma le titre de grand, que Sylla lui avait donné, et qu'il a lui-même ajouté à son nom, depuis son retour d'Espagne.

Il avait été envoyé dans cette province, contre Sertorius, général aussi habile à gouverner les esprits, qu'à conduire une armée, et qui, avec les faibles restes du parti de Marius, résista pendant plusieurs années à tous les efforts de la république. Obligé de faire agir des barbares superstitieux, il avait instruit une biche, d'une blancheur singulière, à venir le caresser, et à paraître lui parler à l'oreille. C'était par elle que Sertorius disait avoir appris tout ce que les rapports de ses espions lui avaient découvert; c'était elle qui prescrivait les manœuvres et les expéditions qu'il avait méditées. Dans les momens difficiles, lorsqu'il fallait combattre des armées dix fois plus nombreuses que la sienne, ses soldats, qui se seraient révoltés contre les ordres du général, n'avaient rien à opposer aux volontés de la biche. Après une longue suite de revers et de succès, Sertorius fut assassiné par un de ses lieutenans, jaloux de sa gloire et de son autorité. Le traître Perpenna, offrit ensuite une victoire facile à Pompée. Ce général, à son retour en Italie, ayant rencontré quelques faibles restes de l'armée de Spartacus, se hâta de les tailler en pièces, afin d'ôter à Crassus l'honneur d'avoir

terminé la guerre des esclaves. Un second triomphe, et le consulat avec son rival Crassus, furent la récompense de ces exploits, où la fortune eut au moins autant de part que ses talens militaires. C'est alors que Pompée fit voir aux Romains, pour la première fois, un de leurs consuls conduisant à pied son cheval devant les censeurs; et, lorsqu'on lui eût demandé s'il avait rempli les dix années de service que la loi exige de tout chevalier romain, et sous quels généraux : oui, répondit-il, et toujours dans des armées qui étaient sous mon commandement.

Dans le dessein de captiver, à quelque prix que ce fût, l'esprit de la multitude, il détruisit le seul bien qui fût résulté de la tyrannie de Sylla, en rendant aux tribuns les pouvoirs dangereux dont ce dictateur les avait privés; aussi lui firent-ils confier la conduite de la guerre contre les pirates, avec un pouvoir presque royal. A peine fut-elle terminée que, sans aucun égard pour les talens et les succès de Lucullus, les tribuns s'empressèrent de le substituer à ce général, dans le commandement de l'armée qui avait presque achevé la défaite de Mithridate. Combien de fois, interrompis-je alors, j'ai admiré cette force d'éloquence avec laquelle tu fis déclarer tous les suffrages en faveur de Pompée. Garde-toi, reprit-il, de juger de nos sentimens secrets, par nos harangues publiques.

Personne ne connaissait mieux que moi, combien il était dangereux de confier à un seul homme, un tel excès d'autorité ; mais telle était l'influence dont jouissait alors Pompée, qu'il était impossible de s'y soustraire. Qui sait à quel degré se serait élevé son autorité, si le sénat avait réussi à faire échouer ses espérances ? Qui pouvait répondre qu'il n'appuirait point ses prétentions par la force? Toute opposition à un grand pouvoir, suscitée par les gens de bien, le change toujours en tyrannie, lorsqu'elle n'est pas triomphante.

Quand Pompée fut instruit d'un décret si favorable à ses vues ambitieuses, se couvrant de cette dissimulation qui le fit toujours parvenir à ses fins, par des voies détournées, il fronça le sourcil, et se frappant la cuisse : Quand serai-je donc au terme de mes travaux, s'écria-t-il! Plut au ciel que, né dans l'obscurité, je pusse, au sein de ma famille, jouir du bonheur que l'on goûte aux champs. Il n'en parut pas moins empressé d'aller prendre possession de ce nouveau commandement. Les victoires de Lucullus ne laissaient à son successeur que des lauriers à cueillir; et la fortune continuant de seconder Pompée, fit périr, par les mains de son propre fils, l'ennemi le plus redoutable et le plus opiniâtre que l'Asie ait présenté aux Romains.

Après avoir pacifié les pays conquis, il s'est

hâté de revenir à Rome, jouir de ses succès et de sa gloire. S'il porte aussi loin le désir de dominer, interrompis-je encore, lorsqu'il s'est vu deux fois aux portes de la ville, avec une armée victorieuse, qui l'a empêché de s'y montrer en souverain absolu? Son caractère, me répondit Ciceron, répugne aux moyens violens; il ne voudrait pas usurper le pouvoir suprême, mais que la confiance générale le remît entre ses mains (1). Il attend avec impatience, que la loi elle-même l'élève au-dessus des loix.

Dans l'intérieur de sa maison, il se laisse dominer par ceux qui l'entourent, et se résout difficilement à punir les personnes qui sont attachées à son service. Tu as vu jusqu'où sa faiblesse a fait monter l'insolence d'un de ses affranchis, à qui la faveur de son maître a procuré une fortune qui rivalise celle de nos plus riches sénateurs (2).

Pompée, accoutumé au commandement militaire, voudrait voir accueillir ses volontés par le sénat, comme elles l'étaient au milieu des provinces conquises; il connaît trop peu les hommes, et surtout l'esprit populaire, pour ne pas prendre de fausses mesures. On n'a point oublié que le premier usage qu'il ait fait de son crédit

(1) Paterc. Montesquieu.

(2) Selon Plutarque, elle s'élevait à 21,600,000 liv.

sur le peuple, a conduit au consulat ce Lépidus, dont l'inepte ambition fut sur le point de bouleverser la république, et qui, assez scélérat pour concevoir des projets dangereux, les fit toujours avorter par la faiblesse de ses moyens. Sylla, plus prévoyant que Pompée, lui prédit alors qu'il ne tarderait pas à se repentir d'avoir donné un tel chef à l'empire romain. Ce dictateur, vers la fin de sa vie, avait si fort changé d'opinion à l'égard de son ancien lieutenant, qu'il ne fit aucune mention de lui dans son testament, où il avait nommé tous ses amis. On ne peut cependant contester la supériorité de ses talens militaires, à celui qui s'est élevé au premier rang, parmi cette foule de généraux que leurs triomphes avaient illustrés.

Pompée joint à un extérieur plein de dignité, des mœurs pures et intègres; plus fidèle à l'amitié qu'à la haine, il met autant de facilité à se réconcilier avec ses ennemis, que de zèle à servir ses amis. Élevé, pour ainsi dire, au sein des honneurs militaires, il y a contracté une habitude de supériorité, qui le rend déplacé dans une république; son zèle pour le bien général serait vraiment au-dessus de tout éloge si, dans une ville libre, on pouvait être citoyen, lorsqu'on ne peut supporter d'égaux.

Lucullus, par son mérite et par sa réputation, aurait pu offrir un contre-poids au crédit de Pom-

pée, s'il n'avait préféré son repos aux affaires publiques. Quoique Crassus lui soit bien inférieur en talens et en vertus, c'est cependant le seul rival qu'on puisse opposer au vainqueur de l'Asie. De quelle influence, demandai-je alors, peut jouir ce consulaire, s'il est aussi peu digne d'estime que me l'assurait Atticus? Eh! répliqua Ciceron, ne suffit-il pas qu'il soit le plus riche des Romains? Ses usures, il est vrai, ruinent les provinces; il devient la terreur de ses voisins, lorsqu'ils ont quelques possessions à sa bienséance. Pour accroître sa fortune, il ne rougit pas de s'associer avec des esclaves, des affranchis et des cliens; il est la ressource des riches accusés, qui veulent acheter leur absolution; il tient à sa disposition, les accusateurs et les juges mercenaires. Chez lui tout est vénal, les levées auxquelles il préside, les décrets qu'il fait rendre, les harangues qu'il prononce; il vend ses services, son suffrage, celui des autres, et jusqu'à son silence même.

A la mort de son père, sa fortune se réduisait à trois cents talens (1), il en possède aujourd'hui plus de sept mille (2); c'est le fruit de ses sordides spéculations, et surtout de l'avidité avec laquelle on l'a vu chercher, à quelque prix que ce

(1) 1,620,000 liv.
(2) 37,800,000 liv.

fût, à s'approprier les possessions des citoyens proscrits par Sylla. Comment avait-il pu déjà oublier que lui-même proscrit par le parti de Marius, n'avait échappé à sa perte, qu'en se tenant caché en Espagne, au fond d'une caverne? Mais après tout, cette conduite doit-elle étonner, puisqu'il a payé d'ingratitude l'Espagnol qui lui avait sauvé la vie de la manière la plus généreuse? Mais sortons, je te raconterai cette anecdote, en allant chez Crassus, avec qui je veux conférer sur la confirmation que demande Pompée de tous les actes de son administration en Asie.

Crassus le père avait été préteur en Espagne, et y avait laissé des amis; c'est ce qui engagea son fils à s'y réfugier, lorsqu'il vit le parti de Marius poursuivre la perte de toute sa famille. Accompagné de trois esclaves et de dix amis, il débarqua loin des villes, et alla se cacher dans une caverne creusée par la nature, au milieu des possessions d'un Espagnol, nommé Vibius. Un de ses compagnons fut envoyé, pour sonder les dispositions de celui dont ils s'étaient rendus les hôtes à son insçu. Vibius fait aussitôt appeler l'intendant de cette terre, et, après lui avoir défendu toute recherche sur les motifs de ses ordres, il lui prescrit de préparer une certaine quantité de vivres, et de les porter à la caverne. Elle renfermait plusieurs grottes dans sa vaste étendue; un

ruisseau limpide y entretenait un courant d'air toujours frais, et les fentes du rocher laissaient assez d'accès à la lumière pour qu'elle pût éclairer les fugitifs. Le prévoyant Espagnol alla même jusqu'à leur envoyer deux esclaves fort jolies; en les apercevant, Crassus se crut découvert, et leur demanda ce qui les attirait. Nous cherchons, répondirent-elles, le nouveau maître à qui Vibius nous a données. Charmé d'un tel présent, il les reçut dans son asile, et entretint par elles sa correspondance au dehors. Après avoir ainsi vécu, jusqu'au moment où Cinna fut assassiné par ses propres troupes, il se rendit près de Sylla, qui l'envoya faire une levée d'hommes dans la contrée des Marses. Crassus lui demanda une escorte, parce que le pays qu'il devait traverser était infesté par ses ennemis. Ce général lui répondit d'un ton irrité : Je te donne pour escorte, ton père, ton frère, tes parens, tes amis, qui appellent notre vengeance sur ceux qui les ont assassinés. Au reste, on ne peut nier qu'il ne se soit signalé dans cette guerre, et qu'il n'ait contribué beaucoup à la victoire qui rendit Sylla maître de Rome. Sa conduite dans la guerre des esclaves, a fait reconnaître en lui plusieurs des qualités qui font le grand général; en un mot, au-dessous du premier rôle, il pourrait remplir le second d'une manière distinguée.

Nous approchions d'une maison dont les dehors annonçaient l'opulence, quoiqu'ils ne fussent pas dans le goût le plus moderne. Cette maison, me dit Ciceron, a été bâtie par l'oncle de Crassus, qui fut aussi célèbre par ses talens oratoires, que son neveu l'est aujourd'hui par ses richesses. Elle paraissait alors si magnifique, qu'il fut accusé d'un luxe excessif. Domitius, un de ses rivaux les moins modérés, quoiqu'il fût son collégue dans la censure, lui reprochait surtout d'avoir orné le vestibule de sa maison de colonnes du mont Himette. *Combien donc estimes-tu ma maison*, lui demanda Crassus? *Six millions de sesterces* (1), répondit Domitius. *Je te la donne à ce prix*, reprend Crassus, *en me réservant les arbres qui en ombragent l'entrée*. C'étaient les six lotos que nous voyons encore devant ce vestibule, et que l'on continue d'entretenir avec le plus grand soin (2). *Je n'en donnerais pas trois millions à ce prix*, dit avec emportement notre censeur. *Quel est celui de nous deux*, repart aussitôt Crassus, *qui donne le plus dans le luxe, ou toi qui estimes trois millions de sesterces l'ombrage de six arbres, ou moi qui ai acheté dix colonnes cent mille nummes* (3)? Crassus avait d'abord employé ces

(1) 1,350,000 liv.

(2) Pline le naturaliste dit les avoir vus environ 150 ans après la censure de Crassus et de Domitius.

(3) 22,800 liv.

colonnes à la décoration du théâtre, où pendant son édilité il donna ses jeux au peuple, et les avait fait transporter ensuite à l'entrée de sa maison, pour en orner le vestibule. A cette époque, le marbre n'avait été employé dans aucun édifice public, tant le luxe est récent parmi nous.

Nous entrons; le principal affranchi de Crassus vient au devant de nous, en mettant la main sur sa bouche, et en l'avançant vers nous avec respect. Il nous dit que son maître était parti le matin pour la campagne, et devait être bientôt de retour. Il arriva en effet peu de moment après; il était vêtu très-simplement, et accompagné d'un vieillard, dont les habits annonçaient un état voisin de l'indigence. Crassus remit son bonnet à un de ses esclaves, en lui ordonnant de serrer aussi celui qu'il avait prêté à son compagnon de voyage. Après m'avoir présenté, Ciceron lui dit que nous comptions partager son dîner (1). Crassus nous demanda quelques instans pour donner audience à ses cliens, et pour s'informer de ce qui s'était passé, pendant son absence, dans sa maison. Per-

(1) *Cœna*, principal repas des Romains, qui avait lieu entre trois et quatre heures, et qui répond à notre dîner, non à notre souper, comme le supposent tous les traducteurs.

mets-nous de ne pas te quitter, lui dit Ciceron ; je veux que ce jeune homme, qui s'est mis sous ma direction, apprenne, par ton exemple, comment une maison doit être gouvernée.

Crassus entendit tous ses cliens avec bonté : aux uns, il promit de s'intéresser au succès de leurs affaires, et de plaider leurs causes, s'il en était besoin ; aux autres, d'honorer de sa présence un repas de noces ou une solennité de famille ; il éluda les demandes de ceux-ci, il consentit à prêter de l'argent à ceux-là, après s'être informé de leur solvabilité, et sans négliger la stipulation d'un fort intérêt. Personne ne sortit mécontent de l'accueil qu'il en reçut.

Nous le suivîmes ensuite dans ses appartemens, où l'ordre nous parut plus admirable que la magnificence. Le blâme et l'éloge furent distribués avec une égale justice, selon l'exactitude ou la négligence qu'avait montré chacun de ses esclaves. Nous passâmes dans ses ateliers, où nous en vîmes plus de cinq cents ; les uns travaillaient le bois, les métaux, les pierres précieuses ; les autres, dont les talens étaient au-dessus des fonctions mécaniques, se livraient à l'étude des sciences et à la pratique des beaux arts. Architectes, graveurs, habiles copistes, banquiers intelligens, on trouvait chez lui toutes les professions utiles ou agréables. Il n'avait pas oublié cet

art, que dès-lors on commençait à regarder comme le premier de tous, art heureux qui fait paraître sur nos tables les mets les plus exquis, et qui, par ses apprêts variés, déguise, sous mille formes différentes, les productions de la nature, pour empêcher que la satiété ne trouble les jouissances qu'il nous donne.

Ne vous étonnez pas, nous dit Crassus, des soins que je donne à mes esclaves; je les regarde comme les instrumens du bonheur et de l'aisance dont je jouis. Je ne trouve une maison bien administrée, que lorsque celui qui en est le maître peut satisfaire tous ses besoins et tous ses désirs, sans avoir recours à des mains étrangères.

Dans ce moment, on vint l'avertir que le feu avait pris à plusieurs maisons voisines. Crassus nous quitta brusquement, en ordonnant à quelques esclaves de le suivre. Malgré sa cupidité, dis-je à Ciceron, il montre une humanité qu'il faut admirer. Suivons-le pour l'admirer de plus près, me répondit-il avec un sourire malin que je ne concevais pas. Nous trouvâmes Crassus au milieu des propriétaires de ces maisons en proie aux flammes, cherchant à profiter de leur embarras et de leurs craintes, pour les acheter à bas prix. Ce ne fut que, lorsqu'effrayés de la violence de l'incendie, ils eurent accepté ses offres, qu'il s'empressa de faire éteindre le feu. Ciceron le fé-

licitant à son retour, sur ce marché avantageux : il ne me manque plus qu'à peu près cent maisons, nous dit-il, pour que je possède tout ce quartier; cependant, je n'en ai jamais construit une seule, mais je profite des folies que je trouve faites. Celui qui se livre à la manie de bâtir, n'a pas besoin d'autre ennemi pour sa ruine.

Nous nous mîmes à table. Le vieillard qui avait accompagné Crassus, se trouvait avec nous; il discuta, avec le plus grand intérêt, les dogmes des péripatéticiens, que ce consulaire aimait à discuter avec lui. La sérénité avec laquelle il supportait sa misère, m'expliqua l'intime liaison qui régnait entre eux, l'un ne pensant pas plus à demander, que l'autre à lui donner.

Ciceron, avec son adresse ordinaire, tourna la conversation sur la politique. Quels seront les consuls que l'on élira cette année, demanda Crassus? Pompée, répondit Ciceron, s'il daigne l'être lui-même, ou quelques-uns de ses lieutenans. N'avons-nous pas vu Afranius, quoiqu'assuré de la majorité des suffrages, se déporter de ses poursuites, lorsqu'il apprit que Pompée favorisait un autre candidat, en disant qu'il lui serait moins agréable d'être consul, qu'il lui serait douloureux de le devenir, malgré Pompée. Comment Rome ne serait-elle pas asservie, lorsque ses principaux citoyens courent eux-mêmes au devant de l'esclavage? Oui,

dit notre hôte, d'un air mécontent, il s'empare de l'autorité publique, des commissions extraordinaires, des provinces les plus riches. Des victoires mêmes des autres généraux, ajouta Ciceron, pour le piquer encore davantage. Aussi, c'est Pompée-le-Grand, dit à son tour le péripatéticien. Combien donc a-t-il de haut, s'écria Crassus? Toute la hauteur que lui donnent ses rivaux, en s'abaissant à ses pieds, répondit l'orateur romain. Lucullus ne songe plus qu'à jouir de son opulence. La mort des complices de Catilina m'a suscité des ennemis, dont j'ai trop de peine à me défendre, pour ne pas craindre de m'en faire de nouveaux. Nous avons, il est vrai, un consulaire qui l'emporte sur Pompée, en popularité, qui, par l'éclat de sa naissance et de sa fortune, par ses talens et son mérite personnel, pourrait aspirer au premier rang; mais il préfère se tenir au second, tant qu'il plaira à Pompée de l'y laisser. Par quels moyens, reprit Crassus, crois-tu possible de balancer la faveur dont il jouit dans les provinces, et surtout parmi les soldats? Cette faveur que l'on s'exagère, dit alors Ciceron, à quoi la doit-il? A ses libéralités, c'est-à-dire, aux dispositions que nous lui laissons faire des revenus et des domaines de l'État. Opposons-nous à la loi agraire, relative aux domaines dont il veut faire la distribution aux vétérans de

son armée, et au sénatus-consulte qui contient l'approbation des actes par lesquels il a disposé, en souverain absolu, de nos conquêtes en Orient. Que désormais, lorsqu'on répandra des grâces sur les plébéïens et sur les soldats, le sénat empêche qu'on ne lui en dérobe la reconnaissance, et bientôt vous verrez que ce colosse, élevé par la faveur populaire, ne repose que sur un sable mouvant.

Crassus se conduisit en effet d'après les insinuations de l'orateur romain. Lucullus se réveilla de son indolence, et fit sentir la nécessité d'examiner séparément chacun des actes qu'on prétendait faire approuver en masse et sans discussion. Ce ne fut point, sans un vif dépit, que Pompée se vit tenu à une responsabilité par laquelle il se croyait avili, et il résolut de s'y soustraire, quoi qu'il en dût coûter.

CHAPITRE IV.

Caton. Entretien sur César.

Crassus et Ciceron avaient peu d'estime l'un pour l'autre, quoique des intérêts politiques les forçassent quelquefois à se rapprocher. Il s'était élevé plusieurs fois entre eux des discussions assez vives au sein du sénat ; mais le jeune Crassus, à qui l'orateur donnait des leçons d'éloquence, sut prendre assez d'ascendant sur lui et sur son père, pour les amener à une apparence de réconciliation. Il joignait aux dispositions les plus brillantes cette ardeur par fois irréfléchie, qui ne messied point à l'extrême jeunesse. Les intérêts de son père l'avaient retenu près de deux mois en Campanie : aussitôt après son retour, il se rendit, avec quelques-uns de ses amis, chez Ciceron auprès de qui j'étais déjà. Le déjeûner était prêt (1), nous fûmes tous invités à le partager. Comme c'est aujourd'hui jour de féries, ajouta notre maître, je vais y joindre quelques bouteilles de Falerne qui raviveront en moi la

(1) *Prandium*, léger repas que les Romains prenaient entre onze heures et midi.

gaieté, que le souci des affaires n'a point encore émoussée chez vous.

Tandis que nous nous livrions à toutes les saillies qu'inspire l'effervescence de la jeunesse, et que Ciceron provoquait lui-même, nous fûmes interrompus par un homme d'une figure triste et sévère, l'œil sombre, le reproche peint sur tous les traits; il était nu-pieds, sans tunique, et revêtu de sa toge à la manière des anciens Romains. C'est Ciceron, s'écria-t-il, c'est celui que j'ai proclamé le père de la patrie, qui se livre à une joie aussi peu de saison, quand la liberté est prête à succomber! Il y a dix ans que tu cries sans cesse que la liberté est en péril, dit alors le jeune Crassus, sans que la face de la république ait changé. C'est parce que rien ne change, lui fut-il reparti, c'est parce que les jeunes gens parlent et que les vieillards se taisent, que jamais l'Etat ne fut si en danger. Après tout, répliqua aussitôt Crassus, si nous sommes prédestinés au malheur, nous voulons au moins périr gaiement (1). D'après les dogmes du portique, la mauvaise humeur suffit-elle pour changer les arrêts du sort? En ce cas je m'en repose sur la tienne. Ciceron jeta un coup d'œil sévère sur Crassus, qui sortit en riant avec ses amis.

Il pria le lugubre sénateur de rejeter leur in-

(1) Caton et les stoïciens croyaient à une prédestination inévitable.

discrétion sur le Falerne, dont ils avaient pris plus que de coutume. Oui, reprit alors celui-ci, quand nous fûmes seuls, Pompée veut se rendre le tyran de Rome. A-t-il donc oublié, interrompit Cicéron, quelle fut, dès ton enfance, ta haine pour la tyrannie? Ton gouverneur Sarpedon paraissait encore effrayé, lorsqu'il nous racontait que, t'ayant un jour conduit chez Sylla, au moment où les meurtriers des proscrits, tenant à la main des têtes sanglantes, venaient réclamer leur affreux salaire, tu parus indigné qu'il n'y eût aucun Romain assez courageux pour aller percer le sein du barbare dictateur. C'est, te dit alors Sarpedon, qu'on le craint plus encore qu'on ne le hait. Eh bien! repris-tu aussitôt, qu'on me donne une épée, et que je délivre notre pays d'une aussi cruelle servitude. En voyant ton visage animé, et tes yeux pleins de fureur, ton gouverneur craignit que tu ne voulusses de toi-même attenter à la vie de Sylla, et quoique tu eusses quatorze ans à peine, il te surveillait avec le plus grand soin toutes les fois que tu devais en approcher. Pompée, à qui j'ai entendu rappeler ce trait de ta vie, ne tremble-t-il pas...? — Pompée m'estime assez peu pour espérer de me rendre l'instrument de ses projets ambitieux. Ce matin, à mon retour de la campagne, je trouve Munatius avec ma femme et mes enfans; la joie était peinte

sur leurs figures. Je leur demande quel événement heureux était arrivé à la république. Pompée, s'écrie ma femme, a chargé Munatius de te demander notre fille aînée en mariage pour lui, et notre cadette pour le plus âgé de ses fils.

Que je t'en félicite, interrompit Ciceron en lui prenant la main! Et toi aussi, repartit l'autre, en le repoussant avec sévérité, tu as pu penser que je sacrifierais l'Etat à ma famille! Non, Munatius, ai-je répondu aussitôt, retourne vers Pompée, dis-lui que ce n'est point par des femmes qu'on peut captiver Caton, que son amitié me sera toujours chère et que, tant que ses desseins tendront à l'utilité générale, il n'est pas besoin d'alliance entre nous pour m'en rendre l'approbateur; mais que jamais je ne lui donnerai de gage contre l'intérêt de la république.

Je croyais entendre le patriotisme s'exprimer par la bouche de ce grand homme, que je voyais pour la première fois, et qui m'avait été peint, par les uns, comme un philosophe à système, que ses vertus exagérées rendaient ridicule; par les autres, comme le digne représentant des héros de l'antique Rome.

Je vis sur le visage de Ciceron un mouvement d'admiration mêlée de douleur. L'excès de ta vertu, lui dit-il, fera l'honneur et, je le crains bien, la perte de la république, si Pompée, que

tu repousses, se tourne du côté des factieux. — Tant pis pour lui. — Tant pis pour l'Etat. Tu crois être encore au siècle des Cincinnatus et des Papirius. Il faut accommoder ses principes au temps. — Les miens ne pourront jamais s'accommoder au crime, et la moindre déviation de la vertu en est un. — Voilà une maxime excellente à discuter dans les écoles stoïciennes; mais en politique, il faut souvent souffrir un mal léger, pour n'en pas faire naître un plus grand. — Tu voudrais que je supportasse l'autorité arbitraire de Pompée et l'insolence de ses affranchis? — Je vois que tu es encore tourmenté par le souvenir de ton aventure à Antioche avec son affranchi Demetrius. — Des honneurs publics prostitués à un misérable encore flétri des fers de l'esclavage! — C'est un fait dont je n'ai su les circonstances qu'imparfaitement. — Je veux bien vous les raconter, autant pour me punir de ma vanité que pour soulager mon indignation.

Après avoir servi comme tribun en Macédoine.... Je sais, interrompit Ciceron, avec quelle distinction tu t'y conduisis, et que tu surpassas toujours tes soldats par ta valeur et tes vertus autant que par ton autorité. Tu refusas cependant les récompenses que ton général t'avait déférées. On n'en doit point, reprit Caton, à qui n'a rempli que son devoir. Avant de retourner à Rome, je

voulus m'instruire des mœurs, des coutumes et de l'administration de nos provinces d'Asie. J'éprouvai plusieurs fois les inconvéniens d'un équipage trop modeste. J'envoyais en avant mes domestiques, et, s'il y avait une hôtellerie dans les endroits où nous séjournions, ils avaient ordre de s'en contenter, telle qu'elle fut; sinon ils s'adressaient aux magistrats du lieu qui, parce qu'on n'en agissait point avec hauteur et qu'on n'usait pas de menaces, se mettaient peu en peine de les satisfaire. Lorsqu'on me voyait assis sur mon bagage, en attendant qu'on eût trouvé à me loger, on me prenait pour quelque pauvre officier licencié. Cependant ma parenté avec Pompée, et les soins de mes amis, me valurent dans plusieurs villes la réception la plus distinguée.

En me rendant à Antioche, je vis de loin une multitude de gens répandus sur la route; d'un côté, on avait placé toute la jeunesse revêtue de ses plus riches habits; et de l'autre, un groupe d'enfans habillés avec une égale somptuosité; au milieu d'eux étaient les prêtres et les magistrats de la ville, la tête ornée de couronnes de fleurs, et en robe de cérémonie. J'eus la bonhomie de croire que cet appareil me regardait, et j'avais quelque envie de gronder mes gens de ne pas s'y être opposés. A quelque distance, je fis descendre mes amis de cheval, et nous allâmes à pied

à la rencontre des magistrats. Lorsque nous fûmes assez près d'eux, celui qui paraissait le chef de la cérémonie, tenant à la main une baguette et une couronne, s'adressa à moi-même pour me demander où nous avions laissé Demetrius, et s'il tarderait à arriver. Cette question excita la gaieté de mes amis, et rien ne put contenir leurs ris, tandis qu'ils passaient au milieu de la multitude. Pour moi, pénétré de dépit et d'indignation, je me contentai de m'écrier : Malheureuse ville!

Pompée n'était point à s'apercevoir combien une telle conduite était blâmable, et, lorsqu'à son entrée à Ephèse je me présentai à sa rencontre, il me combla d'éloges, et alla même jusqu'à me recommander sa femme et ses enfans, ce qu'il n'avait fait à aucun autre, mais sans m'engager à rester auprès de lui. Nous différons trop de caractère et d'intention pour qu'il puisse jamais exister entre nous de liaison durable.

Quoiqu'il aspire à la puissance souveraine, c'est avec une circonspection qui m'empêcherait de le redouter, sans le retour prochain de ce Jules César, dans qui Sylla voyait plus d'un Marius. Le crois-tu disposé à fléchir sous Pompée, dit alors Ciceron, lui qui, dans son extrême jeunesse, résistait à Sylla lui-même; lui qui, malgré la terreur qui régnait alors, refusa de répudier sa femme, et méprisa les menaces de ce dic-

tateur? Les preuves qu'il a déjà données de sa valeur, sont d'un heureux présage pour la grandeur romaine. Il a commencé en héros sa brillante carrière; à peine avait-il vingt-ans, lorsqu'il mérita la couronne civique. Que ne doivent pas nous faire espérer ses heureuses qualités, auxquelles il ne joint pas un défaut, quoiqu'il ait bien des vices (1)? Voilà ce qui le rend plus dangereux encore, reprit Caton. Ses dehors efféminés, nous cachent des desseins profonds; son caractère entreprenant et hardi, se met également au-dessus des dangers et des loix. Cependant, répliqua Ciceron, qui ne s'intéresserait pas à lui, en se rappelant la manière dont il se conduisit envers les corsaires qui l'avaient fait prisonnier? Lorsqu'ils lui demandèrent vingt talens (2) pour sa rançon, il se moqua d'eux, comme ignorant l'importance de la prise qu'ils avaient faite, et leur en promit cinquante (3). En attendant qu'on eût rassemblé cette somme, il resta trente-huit jours au milieu des pirates, ayant l'air d'être leur prince, plutôt que leur captif. Tantôt il se livrait avec eux aux exercices du corps; tantôt il faisait des vers, ou composait quelque harangue qu'il leur récitait ensuite; et quand ils ne

(1) Montesquieu.
(2) 108,000 liv.
(3) 270,000 liv.

l'applaudissaient pas à son gré, il les traitait d'ignorans, de barbares, menaçant de les faire punir du dernier supplice. En effet, aussitôt qu'il fut libre, il arma quelques vaisseaux, les surprit, enleva leurs dépouilles, et les conduisit dans les prisons de Pergame. — Tu oublies d'ajouter qu'il les fit attacher à la croix, de sa propre autorité. — Ne s'était-il pas adressé d'abord au préteur Junius? Mais lorsqu'il s'aperçut que ce magistrat ne pensait qu'aux moyens de s'emparer des dépouilles des corsaires, craignant que sa cupidité ne les fît échapper au sort qu'ils avaient mérité, il se hâta de se faire justice à lui-même.

— Malgré les décrets qui avaient prononcé la destruction des trophées de Marius, et qui défendaient de lui en ériger, n'a-t-il pas eu la hardiesse, pendant son édilité, de les faire reparaître au capitole, et de rétablir les inscriptions qui constataient les victoires du rival de Sylla? Lors des obsèques de sa tante Julia, veuve de Marius, ne fit-il pas porter à ses funérailles l'image de ce féroce consulaire? — Pourquoi ne serait-il pas fier d'avoir appartenu de si près à cet homme célèbre, qui a été le sauveur de Rome, avant d'en être le fléau, puisque je tiens à si grand honneur d'être son compatriote? D'ailleurs, par cette démarche imprudente, il a diminué lui-même son influence, en s'attirant l'animadversion d'une

grande partie du sénat. — Mais il s'est concilié la faveur de la tourbe populaire, qui applaudissait de toutes ses forces à cette nouveauté, et qui déjà croyait voir en lui un chef de faction.

Ses libéralités sans mesure et ce luxe effrayant qui lui ont fait contracter pour plus de 1300 talens (1) de dettes, avant même qu'il soit entré dans l'administration publique, ne semblent-ils pas annoncer que dès sa jeunesse, il a regardé l'empire romain comme devant être un jour sa proie. Les édilités les plus ruineuses ont été effacées par la sienne : des festins publics, des spectacles de tout genre, trois-cent-vingt couples de gladiateurs combattant sur l'arène! Que je crains bien que le peuple, charmé de cette pompe frivole, ne paie de sa liberté l'intérêt de tant de magnificence! — Il faut avoir la justice de rappeler les sommes immenses qu'il a consacrées à la réparation de la voie appienne. — Il ne faut admettre d'autre calcul que celui de son ambition qui, dans le bien comme dans le mal, ne veut point trouver d'égaux. — Je lui crois l'ame trop fière pour ne faire aucune distinction entre les moyens d'agrandir sa renommée. — Rappelle-toi ce qu'il dit à sa mère qui avait les larmes aux yeux, lorsqu'il la quittait pour se rendre aux comices, où il allait disputer la première des di-

(1) 6,020,000 liv.

gnités sacrées : Tu verras aujourd'hui ton fils souverain pontife, ou banni de Rome. Tout ou rien, voilà le trait qui le distingue ; il faut qu'il domine dans l'État, ou qu'il s'en exile. Que ne dûmes-nous point penser ce jour-là ? Il avait pour concurrens deux de nos consulaires les plus révérés, et le jeune César l'emporta (1). Peuple insensé ! que n'obtiendra-t-il point de toi, lorsqu'il reviendra de son gouvernement d'Espagne, où ses déprédations l'ont enrichi aussi bien que son armée ! — Pourquoi omettre qu'il n'a pillé que les ennemis de la république ? qu'au reste jamais administration ne fut meilleure que la sienne ; qu'il a rétabli entre les villes la paix et la concorde ; qu'il a su concilier l'équité avec la rigueur du droit, en faisant céder aux créanciers les deux tiers des revenus de leurs débiteurs, qui conservent l'autre tiers pour leurs propres besoins ; et qu'enfin il s'est fait une réputation de modération et de justice, qui a déjà précédé son arrivée ? — Quelle confiance peuvent inspirer les vertus d'un ambitieux ? Toujours prêt à saisir les moyens de s'élever, il a eu des intelligences dans

(1) César fut élu grand pontife de Rome, l'année du consulat de Cicéron. Il n'était que préteur, et ses concurrens étaient consulaires ; il eut cependant plus de suffrages dans leurs propres tribus, qu'ils n'en obtinrent eux-mêmes de la totalité des comices.

tous

tous les partis qui ont entrepris de troubler la république. Haranguant le sénat avec sa séduction ordinaire, n'aurait-il pas sauvé les complices de Catilina, si je n'avais ramené les pères conscrits au parti de la rigueur ? — L'effet de ton discours m'inspira un moment d'effroi. Tu fis planer si fortement le soupçon sur la tête de César, qu'une troupe de chevaliers romains instruits des reproches dont il était l'objet, s'avança vers lui avec les intentions les plus menaçantes. — Ils n'attendaient qu'un signe de toi pour lui donner la mort; mais tu retins leurs coups, peut-être trop justement adressés. — Ce n'est point Caton qui jamais me fera un reproche de n'avoir pas laissé périr un magistrat romain qui n'était que soupçonné. D'ailleurs quelle suite funeste n'aurait pas entraîné sa mort? Quelques jours après, César ayant été vivement pressé sur ses liaisons avec les conjurés, le peuple qui s'était attroupé autour du sénat et qui voyait la délibération se prolonger, craignit qu'on en voulût à la vie du magistrat qu'il chérissait, et demanda avec une sorte de violence qu'on le laissât sortir. Toi-même alors, pour affaiblir l'influence de César sur la classe indigente, tu fis décréter une distribution gratuite de blé pendant un mois (1).

(1) Cette libéralité coûta au trésor public 2,484,000 liv. (Plutarque).

— César, alors préteur, n'a point oublié que, pour arrêter le cours de ses dangereux desseins, le sénat le fit suspendre de ses fonctions (1). — Sa conduite ne mérita que des éloges. Malgré les instances d'une multitude de citoyens qui se vouaient à lui, ce prétendu factieux refusa d'user de violence pour se faire rétablir dans sa dignité; et le sénat charmé de sa modération, lui en rendit aussitôt tous les droits. — Je ne crois point à la modération de César; s'il a cédé à l'autorité du sénat, c'est que ses forces ne lui paraissaient pas encore égales à son ambition. La faveur du peuple a commencé sa funeste grandeur, mais c'est sur la faveur des soldats qu'il prétend l'asseoir; il espère que ses victoires sur les ennemis de Rome, assureront sa domination sur Rome elle-même. Après avoir triomphé de l'Espagne, on le verra, n'en doute point, conspirer contre la liberté; et il faut dès ce moment, unir tous nos moyens pour déjouer ses projets ambitieux. — Attendons qu'ils se soient annoncés. — Il vaudrait mieux

(1) On faisait un reproche à César, de ce qu'étant juge de la question, il avait poursuivi les meurtriers des citoyens proscrits par Sylla. Pour moi, je ne trouve rien de plus louable que sa rigueur envers ces scélérats, et je ne crois point que la saine politique exige jamais que l'on commette des crimes, ou que l'on en laisse d'impunis.

les prévenir, et appeler sur lui la haine de tous les citoyens vertueux. — Songe à la puissance qui l'environne, songe au repos de Rome que tu exposes. — Je songe qu'il faut périr avant la liberté (1).

---

(1) Je voudrais que les auteurs modernes, qui tournent en ridicule les principes et la conduite de Caton, daignassent nous expliquer pourquoi son contemporain Salluste, qui a toujours été dans un parti opposé au sien, avait néanmoins conçu une si haute idée de son mérite, que dans le parallèle qu'il en a fait avec son bienfaiteur César, le stoïcien paraît l'emporter sur le héros.

Ils avaient, dit cet historien, des qualités sublimes, quoiqu'avec un caractère opposé. Presque égaux pour la naissance, l'âge et les talens oratoires, ils ne se cédèrent ni en grandeur d'ame, ni en renommée. Mais César dut sa réputation à sa magnificence et à ses bienfaits; Caton, à l'intégrité de sa vie. Le premier s'illustra par son affabilité et par sa clémence; le second se fit considérer par l'austérité de ses mœurs. Celui-ci se distinguait par une conduite inflexible; celui-là par un caractère officieux, libéral, indulgent. Tandis que l'un poursuivait les méchans, l'autre tendait les bras aux malheureux; et la fermeté de Caton était un sujet d'éloge, aussi bien que la facilité de son rival. Enfin, César avait pour principes de ne jamais perdre un moment, de veiller aux intérêts de ses amis en négligeant les siens, et de ne rien refuser qui pût être utile à un honnête homme; il désirait pour lui-même un grand pouvoir, le commandement des armées, une guerre nouvelle où pourraient briller ses talens militaires. Mais les

CHAPITRE V.

Visite chez Lucullus. Luxe et ameublement des Romains.

Le choc des factions inspirait une terreur sans cesse renaissante, et la république ne subsistait plus que par le défaut de concert entre ceux qui méditaient sa ruine. Chaque jour ajoutait aux malheurs de la patrie; et nos premiers citoyens s'y montraient assez indifférens, pour se livrer à toutes les recherches du luxe et des plaisirs. Quand les chefs de ce qu'on appelait si improprement le bon parti, oubliaient eux-mêmes les affaires publiques au sein de leurs délicieuses campagnes, faut-il s'étonner qu'ils aient été vaincus? Il n'en était aucun qui ne préférât son opulence à la patrie, c'est ainsi qu'ils ont perdu l'une et l'autre.

---

vertus modestes et sévères de Caton, l'éloignant de tout esprit de faction et de cupidité, le faisaient disputer de valeur avec les plus braves, de retenue avec les plus réservés, de désintéressement avec les plus gens de bien. Il cherchait moins à se montrer vertueux qu'à l'être en effet; et sa gloire fut d'autant plus grande qu'elle n'avait jamais été le but de ses efforts.

Celui qui a mis le plus d'art dans ses jouissances, c'est sans contredit le célèbre Lucullus qui, après avoir triomphé des deux rois les plus renommés de l'Orient, se consolait au milieu des plaisirs, des affronts qu'il avait reçus du parti populaire. Il n'était point de jour où l'on ne citât quelque nouveau trait de sa magnificence; mais Pompée ne pouvait souffrir qu'on en parlât avec éloge. Après son retour de l'Asie, mon fastueux protecteur, que la fièvre tourmentait chaque année, ne tarda point à en éprouver des accès très-violens. Comme il digérait avec peine, son médecin lui dit qu'un plat de grives serait le mets dont son estomac s'accommoderait le mieux. Mais, observa Pompée, où en trouver dans cette saison? Lucullus en conserve toute l'année dans ses volières, répondit le mëdecin. Eh! quoi donc! répliqua le malade avec impatience, si Lucullus n'était voluptueux, Pompée ne saurait-il vivre? je ne veux point guérir par un pareil moyen.

Sa santé s'étant rétablie, je le rencontrai quelques temps après, lorsqu'il sortait du sénat avec Ciceron. L'orateur romain avait toujours été l'ami de Lucullus; c'était lui qui avait le plus contribué à faire rendre justice à ce général, et qui, pour me servir de son expression, avait introduit son char triomphal au milieu de Rome. Son luxe était dans ce moment le sujet de leur conversa-

tion. Lorsqu'on distinguera, disait Ciceron, les plus illustres de nos contemporains par un caractère particulier, Caton par son stoïcisme, Crassus par ses richesses, Pompée par ses triomphes, Clodius par le talent de se faire aimer des femmes, César par celui de se faire aimer des hommes, le goût du luxe sera l'idée qui s'attachera désormais au nom de Lucullus. On avait vu des Romains opulens étaler dans des fêtes une magnificence qui paraissait surpasser même les rêves de l'imagination; mais on n'en connaissait pas qui eussent fait du luxe un état permanent, indépendant même du regard des hommes.

Voici quelques traits, ajouta Ciceron, qui prouvent que je n'exagère point. Son intendant lui ayant préparé une seule table servie médiocrement, Lucullus lui en demanda la raison : c'est, répondit l'intendant, que j'étais prévenu que tu n'aurais point de convives. Comment! reprit le voluptueux romain, ne te suffisait-il pas de savoir que Lucullus mangeait aujourd'hui chez Lucullus? Tu as sans doute entendu parler de la prière que lui fit un de nos édiles, de lui prêter cent manteaux de pourpre, pour la pompe des jeux qu'il devait donner au peuple. Lucullus promit de les lui prêter, s'il les avait. Il lui fit dire quelques jours après, qu'examen fait de sa garderobe, il en avait deux cents à son service. L'utile

richesse, s'écria Pompée, qui est ignorée de celui même qui la possède!

Me trouvant chez lui, reprit Ciceron, avec quelques envoyés des villes grecques, il leur demanda pourquoi ils venaient si rarement partager son dîner. Ils s'en excusèrent sur la manière trop recherchée dont il les recevait. Vous me connaissez mal, leur dit notre ami; quoique j'aie soin que mes tables vous offrent ce qui peut flatter votre goût, la plus grande partie de ce qu'on y présente, a pour objet Lucullus.

Pompée soutint qu'il y avait dans ce luxe plus d'apparence que de réalité. Pour en juger d'une manière certaine, il faudrait qu'il fût surpris au moment où il doit le moins s'y attendre. Rien n'est plus aisé, dit Ciceron; il vient à nous, il faut l'engager à nous donner à dîner, sans lui permettre aucun apprêt. Il lui en fit en effet la proposition avec cet enjouement qui rendait le refus impossible; mais, se contenta d'observer Lucullus, puis-je recevoir deux consulaires aussi illustres, sans un appareil qui réponde à leur dignité; mes esclaves étaient prévenus que je dînerais seul. C'est ce que nous souhaitions, répliqua Pompée, et nous te prions de ne point donner de nouveaux ordres. Je ne vous demande qu'une grace, reprit le plus somptueux des Romains: c'est que vous me permettiez d'informer mon maî-

tre d'hôtel dans quel salon je dois dîner. Ayant aperçu un de ses affranchis, il lui ordonna de le prévenir sur le champ qu'il dînerait vers la dixième heure, dans la salle d'Apollon. Nous étions loin de présumer la conséquence d'un pareil ordre. La promenade et la conversation s'étant prolongées jusqu'à l'heure indiquée, nous nous rendîmes chez Lucullus, que nous n'avions pas perdu de vue un seul instant. Combien nous fûmes étonnés en nous voyant introduits dans un salon magnifique, où nous attendait le festin le plus splendide. Lucullus souriait de notre surprise : nous lui aurions laissé toute la liberté de l'ordonner, que nous n'eussions peut-être pas été moins frappés du luxe qu'il y avait déployé. Ce ne fut que long-temps après que nous apprîmes que chacun de ses salons avait son ameublement, son genre de service, et une somme fixe pour la dépense. Un festin dans la salle d'Apollon, ne coûtait jamais moins de cinquante mille deniers (1).

Les vacances du sénat avaient engagé Ciceron et Pompée à se rendre à leurs maisons de Baie où je les suivis; nous rencontrâmes Lucullus qui les invita à venir voir les travaux qu'il faisait à la sienne. Il me retint auprès de lui, et voulut que je l'accompagnasse, comme un gage, disait-

(1) 45,000 liv.

il, d'une promesse que tant de distractions diverses pouvaient leur faire oublier.

Une superbe avenue, un vaste portique, des cours spacieuses annonçaient la magnificence de l'intérieur de son habitation. Nous entrâmes dans un salon dont les murs étaient couverts de marbre. Il me fit remarquer les incrustations sur lesquelles on avait représenté des paysages, des montagnes, des combats d'enfans; les couleurs étaient appliquées sur la pierre, et y formaient une peinture éternelle. Le marbre même avait été forcé de prendre des couleurs empruntées.

Lucullus qui avait des connaissances étendues, avait tourné son érudition vers les arts relatifs au luxe, dont il s'était fait, en quelque sorte, le professeur. Personne ne savait mieux que lui par quels degrés ils s'étaient perfectionnés chez les Grecs, et ensuite chez les Romains. C'est Praxitele, me dit-il, qui a inventé, il n'y a pas bien long-temps encore, les miroirs d'argent. On ne se contente pas d'en incruster les murs des appartemens, on façonne ces miroirs sur les bassins, et jusque sur les tasses et les gobelets que l'on met sur nos tables. Cette multitude d'images qui se répètent à l'infini, produit l'effet le plus agréable.

Carvilius Pollion a imaginé le premier de couper en lames les écailles de tortues, et d'en re-

vêtir les lits et les buffets. Elles se vendent des prix énormes; mais je trouve qu'on en détruit la beauté, lorsque, par un enduit étranger, on fait disparaître la variété de leurs couleurs, et qu'on les réduit à ressembler à du bois.

Les bois précieux et recherchés sont eux-mêmes divisés en feuilles très-minces ; et, par ce procédé qui les multiplie, en quelque sorte, malgré la nature, on parvient à en revêtir un très-grand nombre de meubles. Ici l'ivoire a été mêlé avec le bois; là, on en a revêtu toutes les parties solides d'un lit, ce qui les fait ressembler à un ivoire massif. Tu verras des lits où l'or et l'argent ciselés sont incrustés. Pour détruire l'uniformité, on varie tantôt la forme, et tantôt la matière. Dans ces statues, le sculpteur a réuni le bronze et le marbre; mais c'est moins un hommage au bon goût, qu'au goût du jour.

La mosaïque qui sert de pavé à cette chambre, est en verre de diverses couleurs. L'imagination du peintre y a réuni mille formes bizarres d'animaux, tels que les griffons, les chimères; mais ce qui est vraiment digne d'attention, c'est l'art avec lequel les morceaux de verre sont rapportés; il est impossible d'en distinguer les jointures. Le même artiste a fait aussi les bas reliefs en verre qui décorent les murs de cette chambre; tantôt on les incruste dans le marbre, tantôt, comme

tu le vois ici, on les place dans des panneaux entourés de festons et d'arabesques.

Le travail de cette table, soutenue par un léopard à gueule béante, et tout entier en ivoire, n'est pas indigne de fixer l'attention. J'en ai vu, lui dis-je, dont les supports étaient en argent, mais celle-ci me paraît d'un goût plus distingué.

Passons, reprit Lucullus, dans l'appartement voisin; avec moins d'éclat et de grandeur, il est orné avec plus de soins encore et de recherches. Les incrustations sont enrichies d'ornemens dorés; le peintre a dessiné ici des sujets bizarres, là, des scènes voluptueuses. Je vois que ton attention est portée toute entière sur le tableau qui décore le plafond; c'est Vénus sortant des eaux, environnée de tritons et de néréïdes. Le peintre y a déployé un talent admirable.

Des statues dorées de jeunes gens soutiennent aujourd'hui les lampes qui éclairent les festins nocturnes; je les préfère aux lustres que l'on suspendait à nos lambris; mais dans un vaste salon, il faut réunir l'ancien et le nouvel usage.

Dans la chambre qui suit, j'ai fait dorer les figures et les panneaux des plafonds; les murailles sont ornées de tentures précieuses. De ce côté, j'ai fait incruster des bas reliefs en ivoire; de l'autre, les murs sont couverts de petits tableaux représentant des paysages, des figures

d'hommes et d'animaux. Nos peintres, aujourd'hui, se plaisent à multiplier les grotesques; genre facile, quelquefois agréable, mais nuisible au bon goût.

Sur ce buffet sont réunies des pièces d'argenteries de toutes les formes et pour tous les usages. Le travail en surpasse tellement la matière, qu'une livre d'argent ciselé vaut quelquefois plus de cinq cent mille sesterces (1). Les vases de cristal ne sont pas moins précieux; le travail sait même donner du prix aux vases de verre: en voici qui ont été façonnés sur le tour. Ces coupes décorées de figures en relief, tantôt transparentes, tantôt de diverses couleurs, sont d'une exécution si parfaite, qu'elles ne sont guère inférieures aux vases de sardoine.

Mais rien en ce genre n'égale en beauté ces fameux vases murrins, qui ne sont connus à Rome que depuis un bien petit nombre d'années. Malgré toutes mes recherches, je n'ai pu découvrir encore quelle en est la matière. Est-ce une pierre précieuse formée par la nature, et creusée ainsi à force de travail? Est-ce simplement une composition de l'art? C'est ce qu'il nous est impossible de décider. On n'estime point ceux dont la matière est trop transparente, ou sur lesquels se

(1) 112,500 liv.

rencontrent quelques proéminences. Mais si le jour passe avec peine à travers, si l'on y rencontre des veines de diverses couleurs qui varient, suivant la position, et dont quelques-unes tirent sur le blanc, d'autres sur le pourpre, ou soient d'une couleur de feu; s'ils répandent une espèce d'odeur, ces vases alors deviennent du plus grand prix. Ils sont aussi très-recherchés, lorqu'on y remarque un nuage de diverses couleurs qui forment une espèce d'iris.

Consacrés d'abord à Jupiter Capitolin, les vases murrins ont passé bientôt à des usages particuliers. Une seule coupe contenant trois setiers (1), a été vendue soixante et dix talens (2); il y a peu de jours, un consulaire but dans cette coupe avec un mouvement si passionné, qu'il en rongea le bord, ce qui n'a fait qu'augmenter sa valeur (3).

Avant de me conduire dans ses jardins, Lucullus me fit remarquer que le seuil de ses portes était en marbre. *C'est Lépidus*, me dit-il, *collé-*

---

(1) Une pinte et 68 centièmes, mesure de Paris. (Mongez, Mém. de l'Institut).

(2) 378,000 liv.

(3) Il y avait, selon Pline, une telle quantité de ces vases, que Néron en remplit un théâtre entier. Cependant il acheta un seul vase murrin 1,620,000 liv.

gue de Catulus dans son consulat, qui a le premier introduit cet usage. Les portes principales de la maison de Lucullus étaient d'airain ciselé, et ornées de segmens d'écailles de tortue.

Son luxe semblait avoir asservi également l'art et la nature; ma mémoire ne pourrait suffire à rappeler l'immense variété d'arbres et de plantes remarquables par leurs formes ou par leurs propriétés, qu'il avait réunis dans ses jardins. Je me contenterai de parler du cerisier, qu'il a le premier fait connaître aux Romains, et qu'il avait apporté de Cerasonte, d'où cet arbre a pris son nom.

J'étais d'autant plus frappé à l'aspect de tant de magnificence, qu'on n'avait rien vu jusqu'alors qui pût lui être comparé. Les recherches du luxe étaient loin d'être portées au degré où nous les voyons aujourd'hui, et j'admirais ce que l'usage a rendu depuis très-ordinaire. Le besoin de repos nous ayant fait rentrer, Lucullus me fit passer dans sa bibliothèque, où le nombre et le choix des livres attirèrent également mon attention; ce n'était pourtant qu'une faible partie de celle qu'il avait à Rome. Des esclaves habiles multipliaient les copies des principaux ouvrages grecs ou latins; mais Lucullus n'attachait de prix à ses richesses littéraires, qu'autant qu'il en étendait l'usage, et les savans, étrangers ou romains, étaient admis

avec une égale facilité, dans toutes ses bibliothèques.

Combien j'avais été touché de voir un si grand général descendre en ma faveur à de si minutieuses explications! Mais ce que je vis bientôt après, ne me permit pas de douter de l'altération de son esprit. Cet illustre romain, qui avait parcouru en vainqueur tant de provinces, ne savait pas se commander assez à lui-même pour gouverner sa santé. Lorsque nous fûmes à table, ce fut d'après les avis de son affranchi Callistenes, qu'il régla ses goûts et son appétit. Sa mémoire, toujours heureuse, ne laissait pas de lui fournir, tantôt des traits agréables, tantôt des anecdotes singulières. Il appelait plaisamment Callistenes, sa loi somptuaire vivante; et tu vois, me dit-il, que ses défenses sont plus respectées que ne le furent jamais celles du peuple romain.

Depuis plus de trois cents ans, on a vingt fois essayé, et toujours vainement, de mettre un frein au luxe, comme s'il n'était pas une suite nécessaire de notre prospérité. Dans les temps anciens, l'intérieur des maisons était simple et modeste; les assemblées nombreuses engageaient seules à de grandes dépenses. Le tribun Orchius crut y remédier, en limitant le nombre des convives. La loi Fannia vint ensuite borner minutieusement la dépense la plus forte à cent as les jours de fête,

à trente as pendant dix jours du mois, et les autres jours, à dix as seulement (1). On ne pouvait servir aucun volatile, si ce n'est une poule non-engraissée, et même les légumes ne devaient recevoir aucun apprêt. Outre les personnes de la maison, il n'était permis d'admettre que trois convives, et cinq les jours de marché. Quelque temps après, la loi Didia rendit ces défenses communes à toute l'Italie; elle soumettait à l'amende, non-seulement celui qui donnait le festin, mais encore ceux qui y assistaient.

Nos dissentions intérieures et le nombre des coupables, empêchèrent ces ridicules défenses de troubler long-temps les plaisirs publics. Mais après la mort de Sylla, ce Lépidus, dont l'inepte ambition causa une espèce de guerre civile, établit une loi qui ne doit pas le rendre moins odieux aux amis de la bonne chère, qu'il ne le fut aux partisans du bien public par son caractère séditieux. Il ne fixa point, il est vrai, la dépense, mais il régla le genre et la quantité des mets qui pourraient être servis sur nos tables.

L'art des cuisiniers a su vaincre la loi, même en paraissant la respecter. Elle avait défendu les viandes recherchées; on donna aux légumes, aux

(1) 100 as font 5 liv. 12 s. 6 d.; 30 as, 1 liv. 12 s. 6 d.; 10 as, 11 s. 3 d.

mousserons,

mousserons, un goût si délicat et si varié, qu'il ne laissait rien à désirer. Je me rappelle que mon ami Ciceron fut la victime de leur habileté, et qu'entraîné par les plaisirs de la table, il gagna une forte indigestion à un de ces festins préparés en apparence avec toute la frugalité ordonnée par la loi.

La république est en ce moment occupée de discussions trop importantes, pour que l'on songe au nombre et à la qualité des mets que les citoyens font servir sur leurs tables. Peut-être renouvellera-t-on encore ces défenses; mais je crois qu'enfin on sentira qu'il est aussi ridicule qu'inutile d'imposer des loix somptuaires à ceux qui possèdent les richesses des trois parties du monde.

Le tribun Duronius pensait bien plus sensément, lorsqu'en 655, il proposa d'abolir toutes ces loix destructrices de nos plaisirs. Quelle est votre liberté, disait-il aux Romains, si vous n'êtes pas les maîtres de jouir de ce que vous avez, si vous êtes asservis à des règles pour la dépense de vos tables, si vos plaisirs mêmes sont soumis à des loix? Détruisons ces tristes vestiges des mœurs antiques; qu'il nous soit permis de jouir des biens dont on ne nous conteste point la propriété. Le luxe, s'écrie-t-on, va précipiter notre ruine: mais si nous voulons périr ainsi, qui a le droit de nous en empêcher? Un discours si raisonnable ne fut

point approuvé par les censeurs, qui chassèrent le tribun du sénat aussitôt qu'il fut sorti de charge.

Les observations de Lucullus s'étendirent sur les différens mets qui nous furent présentés; mais comme il ne fit pas pour moi les frais d'un festin tel que ceux qu'il donnait dans la salle d'Apollon, elles n'ont rien laissé dans ma mémoire qui mérite d'être rappelé.

Lorsque Ciceron et Pompée furent venus nous rejoindre, il leur montra les travaux immenses qu'on était sur le point d'achever, et qui lui méritèrent le nom de Xerxès romain. Ses piscines furent le principal objet de leur admiration; des rivières avaient été détournées pour les faire passer dans ses étangs. A l'imitation des bergers de l'Apulie, qui conduisent leurs troupeaux sur les montagnes des Sabins pour les garantir des chaleurs de l'été, il avait choisi pour ses poissons des lieux où les ardeurs du soleil ne pussent pénétrer. Une montagne entière avait été percée pour introduire dans ses viviers les flots de la mer, dont le flux et le reflux venaient deux fois par jour renouveler les eaux où nageaient ses poissons.

A combien doit monter une pareille dépense, dit Ciceron étonné? J'ai permis à mon architecte, répondit froidement Lucullus, de dépenser tout ce qu'il voudrait; quand mes désirs sont remplis,

je ne m'informe jamais de ce qu'il m'en coûte. C'est, reprit Ciceron, le meilleur moyen de n'être pas trompé sur les frais des constructions dont on nous présente le plan, car nos architectes en dissimulent toujours une grande partie, et nous exposent ainsi, ou à nous ruiner ou à les laisser imparfaites. Il en est de même de ceux qui font l'entreprise des jeux scéniques et des combats de gladiateurs qu'on se propose de donner au peuple; lorsqu'on s'engage avec eux, on ne les trouve ni plus exacts, ni plus véridiques.

Nous continuâmes d'examiner les merveilles que nous offraient ces piscines. Ce qu'on aura peine à croire, les poissons, ces animaux qui paraissent si peu intelligens, apprennent cependant à distinguer leur maître. Nous voyions des murènes nager vers Lucullus, aussitôt qu'il approchait du vivier, et prendre de la nourriture dans sa main; de vieux surmulets se hâtaient d'obéir à la voix qui les appelait.

Nous allâmes quelques jours après rendre une visite à Hortensius, qui nous donna un festin splendide. Il nous fit voir ensuite ses superbes étangs, et nous n'admirâmes pas moins le nombre que la beauté des habitans aquatiques qu'ils renfermaient. Je ne m'étonne plus, dis-je à Lucullus, que l'on serve sur la table d'Hortensius des poissons aussi délicieux. Quelle est ton erreur, me

répondit-il! tout le poisson que l'on mange chez lui est acheté à Pouzzol. Il est ici peu de Romains opulens qui n'aient plusieurs piscines, ou plutôt une piscine divisée en plusieurs parties, dont chacune contient des poissons différens auxquels le cuisinier n'ose toucher. Hortensius a une foule de pêcheurs occupés à prendre de petits poissons pour nourrir ceux de ses viviers, et lorsque la mer est agitée, il leur fait jeter du poisson salé. Il n'a pas moins de soin de leur santé que de celle de ses esclaves ; aussi trouve-t-il mon frère Marcus très-négligent, parce qu'il n'a point ménagé dans ses étangs des endroits propres à garantir ses poissons des chaleurs de l'été, et surtout parce qu'il les laisse dans une eau croupissante.

Sergius Orata, l'inventeur des bains suspendus, est aussi le premier qui ait jeté des moles au milieu de la mer, afin d'établir des piscines dans l'enceinte qu'il avait ainsi formée. Il bâtit une maison sur le lac Lucrin, pour avoir plus fraîches les huîtres fameuses que l'on y pêche. Cette construction l'ayant fait citer en justice par celui qui affermait le produit de ce lac, on disait, par une allusion assez froide à ses bains suspendus, que s'il ne pouvait pêcher d'huîtres dans le lac, il en ferait croître sous les tuiles.

Le lendemain Hortensius nous donna une fête qui me frappa plus que toutes les recherches du

luxe le plus somptueux. Il avait fait disposer trois lits, au milieu d'un parc très-vaste de cinq cents arpens d'étendue (1), et qui était environné de murailles. On nous y servit un festin champêtre ; au dessert, je fus étonné d'entendre Hortensius appeler Orphée. A son ordre, je vois paraître un musicien en robe longue, et tenant à la main une lyre sur laquelle il s'accompagnait en chantant. Aussitôt accourt une multitude de cerfs, de sangliers et d'autres quadrupèdes qui semblent, au son de cette harmonie, déposer leur caractère sauvage. Ce spectacle ne nous parut pas moins admirable que les chasses que donnent les édiles dans le grand cirque, même quand ils y font combattre des bêtes africaines.

(1) *Jugera*, environ trois cents arpens français. Le plus grand parc que l'on connut alors, était celui de Titus Pompeïus, dans la Gaule Transalpine, qui, au rapport de Varron, avait 40,000 pas.

CHAPITRE VI.

Quelques particularités de la vie de Ciceron.

MALGRÉ l'importance des affaires publiques, dont il était sans cesse occupé, Ciceron ne se livrait pas avec moins de chaleur à la défense des citoyens qui lui confiaient leurs intérêts. C'était un spectacle vraiment touchant, digne d'admiration, que de voir les César, les Crassus, les Pompée, et tant d'autres généraux qui s'étaient illustrés à la tête de nos armées, se distinguer également au barreau, et s'y faire entendre avec intérêt, après les Hortensius, les Ciceron et nos plus célèbres orateurs. Leur exemple m'animait autant que leurs succès m'inspiraient de défiance sur mes propres forces. Ciceron et Pompée m'invitaient à paraître de bonne heure dans la carrière. Pour fixer sur toi le suffrage des citoyens, me dit le premier, il faut avoir long-temps occupé leur attention.

Parmi les causes de ses nombreux cliens, il m'en choisit une qui offrait peu de difficultés, quoiqu'elle fût susceptible d'un intérêt assez vif. Elle devait se plaider au tribunal des centumvirs, devant lequel se font toujours les essais des jeunes

orateurs. J'y devais être présenté par mes deux illustres protecteurs, et par quelques autres Romains de distinction.

Deux heures avant l'audience, j'allai chez Cicéron qui, me voyant fortement ému, me proposa son propre exemple pour me rassurer. « Malgré trente ans d'habitude au barreau, me dit-il, jamais je n'ai commencé un plaidoyer, sans éprouver l'émotion involontaire qui t'agite en ce moment: lorsqu'elle n'étouffe pas nos moyens, loin de nous nuire, elle sert à nous concilier l'indulgence ».

« Mais la nature, lui dis-je alors, t'a fait présent de ce génie heureux... ». « Présent, interrompit-il, dont elle est moins avare qu'on ne le pense, mais qui reste enseveli dans la plupart des hommes, lorsqu'ils n'y joignent pas cet amour de la gloire et cette force de caractère qui ne voient point d'obstacle insurmontable. Avant de m'envier le degré de célébrité auquel je suis parvenu, on devrait examiner par quels travaux je m'y suis élevé, et ce qu'il m'en coûte encore pour m'y soutenir. J'ai commencé par me rendre maître de toutes mes passions; même dès ma jeunesse, je fus peu sensible aux plaisirs de l'amour: ceux de la table m'ont trouvé plus facile, parce qu'ils sont moins impérieux; j'y donne carrière à mon esprit, et, dans les momens mêmes où les affaires publiques me tourmentent davantage, je cherche à m'en

distraire en me livrant aux accès de la plus vive gaieté. On me reprochera peut-être de m'être montré trop avide de gloire. Du moins on ne peut qu'applaudir aux moyens par lesquels je l'ai obtenue.

» Mes ancêtres étaient depuis long-temps fixés à Arpinum, bourg célèbre pour avoir donné le jour à Marius, lorsque mon aïeul fut appelé à Rome par les intérêts de ses concitoyens. Il y déploya une éloquence et des talens qui semblaient devoir l'arrêter sur ce brillant théâtre, s'il n'avait eu la sagesse de préférer une obscure félicité. Quelques-uns ont cru me flatter, en faisant descendre ma famille d'un Tullus, roi des Volsques (1): mes ennemis, pour m'humilier, m'ont fait naître dans la boutique d'un foulon ; mais ces deux assertions sont également fausses. Mon père, que la faiblesse de sa santé avait condamné

(1) Pourquoi tant d'auteurs modernes ont-ils cru rehausser les Romains, en leur supposant pour les rois un mépris qu'ils n'ont jamais eu. Qu'on lise dans Horace, en combien de façons ce poëte fait valoir la royale origine de Mécène; est-ce ainsi qu'il eût cherché à flatter le favori d'Auguste, si un simple citoyen romain se fût estimé plus qu'un roi. Ceux qui portaient ce nom inspiraient aux républicains la crainte et la haine, sentimens bien différens du mépris.

à n'être qu'un simple chevalier romain, possédait une fortune brillante pour un habitant d'Arpinum, mais qui aurait paru médiocre dans la capitale, où il m'envoya de bonne heure, afin d'y cultiver mes précoces dispositions.

» Age heureux, inconnu à l'envie! c'est alors que mes succès me firent goûter de pures jouissances. Avec quel charme encore je me rappelle les applaudissemens de mes jeunes camarades, qui me donnaient toujours au milieu d'eux la place d'honneur. Je n'avais que cinq ans, lorsque mon père engagea le célèbre Archias, ami et commensal de Lucullus, à surveiller mes études. Les beaux vers et les leçons de ce poëte m'inspirèrent une telle ardeur pour son art divin, que, dans ma première jeunesse, je composai, en l'honneur de Glaucus, un poëme que la curiosité a fait conserver encore dans quelques bibliothèques. Pour m'exercer à la composition, j'ai traduit depuis les vers d'Aratus sur l'astronomie.

» J'étais encore dans mon enfance, lorsque le rhéteur Plotius vint donner à Rome les premières leçons latines sur l'éloquence. Son habileté à enseigner attira un grand concours dans son école, et je regrettai qu'il ne me fût pas permis de l'entendre; mais les savans personnages à qui mon éducation était confiée, m'assurèrent que les exercices en langue grecque étaient plus pro-

pres à former l'esprit, et je cédai à leur autorité. En rappelant les obligations que j'ai aux orateurs et aux philosophes qui ont surveillé les progrès de ma jeunesse, puis-je oublier tout ce que je dois aux femmes célèbres qui m'admettaient auprès d'elles, et dont la société a épuré à la fois mon style et mes mœurs. Je conserverai toujours avec honneur le souvenir de la vertueuse Lælia, épouse du jurisconsulte Scœvola, de ses deux filles Mucia, et des deux Licinia, dont l'une a épousé L. Scipion, et l'autre le jeune Marius. La lecture, la composition, les séances des tribunaux, occupaient presque entièrement mes journées. J'étudiais les harangues des premiers orateurs de la Grèce; je m'exerçais ensuite à les rendre en latin, non-seulement avec les expressions les plus conformes à leurs idées; mais en y ajoutant aussi des traits nouveaux, lorsqu'ils paraissaient s'adapter au sujet.

» C'est au milieu de ces exercices que j'atteignis ma dix-huitième année. La guerre sociale m'éloigna pendant quelque temps de mes paisibles occupations, et ce fut alors que, sous nos plus célèbres généraux, j'allai prendre quelque notion de la science militaire, qui ne doit être étrangère à aucun Romain. Malgré les troubles qui accompagnèrent les débats sanglants de Marius et de Sylla, je me livrai sans relâche à l'étude

de la philosophie et de la jurisprudence ; et mon heureuse obscurité me fit passer sans danger à travers les fureurs séditieuses qui ravageaient alors l'Italie.

» La barbarie calculée de Sylla rendit la paix qu'il nous donna plus atroce que ne l'avait encore été aucune guerre civile. Il laissait une pleine liberté à ses agens de satisfaire toutes leurs passions. Chrisogonus, un de ses affranchis, avait acheté pour deux mille deniers (1) les biens de Roscius, quoiqu'il fût prouvé que leur valeur s'élevait à plus de deux cent cinquante talens (2), et il l'avait fait inscrire, après sa mort, sur la liste des proscrits, lui qui avait toujours combattu pour le parti de la noblesse. Enfin pour anéantir toute trace de cette iniquité, il fit accuser devant les tribunaux le fils de Roscius, comme parricide : aucun orateur n'osait se charger de sa défense ; le danger paraissait certain, mais la gloire l'était encore plus ; je ne balancai point à l'accepter. Mon triomphe fut complet ; mais plus il avait été grand, plus je devais craindre la vengeance de ceux qu'il avait humiliés. Quoique mes amis me conseillassent une retraite prudente, je

(1) 1,800 liv.
(2) 1,350,000 liv.

restai encore une année entière à Rome ; et dans un autre cause moins importante, il est vrai, je ne craignis pas de contredire les loix par lesquelles Sylla avait ôté le droit de cité à plusieurs villes de l'Italie.

» Mes travaux divers avaient détruit ma santé, et mon estomac s'était tellement affaibli, qu'il avait presque cessé de digérer. Ce fut le prétexte dont je colorai mon départ pour la Grèce ; je me rendis à Athènes, où j'étudiai pendant six mois, sous le célèbre Antiochus, la doctrine de l'ancienne académie. Je parcourus ensuite les principales villes de l'Asie, pour y prendre les leçons des plus habiles rhéteurs. Ils m'apprirent à modérer mon action et à la varier. J'étais dans l'usage de parler sans relâche et sans variation, en m'agitant beaucoup et en employant toute l'étendue de ma voix. Je supprimai en grande partie ces efforts qui avaient été si funestes à ma santé, et je cherchai à me former un genre nouveau d'élocution qui fût approprié au peuple qui devait m'entendre, et aux moyens que la nature m'avait donnés.

» Aussitôt après la mort de Sylla, je revins à Rome essayer les résultats de tant de travaux. En partant, j'eus la curiosité d'interroger l'oracle de Delphes, qui me conseilla de suivre l'impulsion de mon génie, sans égard au jugement du

public. La nouveauté du théâtre où je paraissais comme pour la première fois, après une interruption de trois ans, donna de la timidité à mon nouveau début. Je me présentais rarement au barreau, et l'on m'accusait d'être devenu Grec (1). Les reproches de mon père et de mes amis me reveillèrent bientôt, et je m'élancai dans la carrière oratoire avec une ardeur que vingt années d'exercice n'ont point encore ralentie.

» La charge de questeur fut la première que je dus aux suffrages du peuple. Le sort m'envoya dans la ville de Lilibée en Sicile, pour l'exercer. La disette qui régnait alors en Italie, m'exposait à être accusé de négligence par les Romains, ou d'oppression par les provinciaux. Il fallut m'armer d'une sévérité qui me fit haïr d'abord; mais la justice dont elle fut toujours accompagnée, m'attira bientôt la reconnaissance des Siciliens, qui me comblèrent de plus d'honneurs qu'ils n'en avaient jamais rendu aux préteurs eux-mêmes.

» L'année de ma qucsture fut une des plus laborieuses de ma vie, et je me hâtai de retourner à Rome, pour jouir de la gloire que je croyais

(1) Nom qu'on donnait parmi les Romains à ceux qui se livraient à un repos ignoble. Sans être devenu plus honorable, le nom de Grec, suppose au contraire aujourd'hui beaucoup d'activité dans les mains et dans l'esprit.

m'y attendre. En traversant la Campanie, je m'arrêtai à Pouzzol, ville où se trouvent toujours des Romains de la première distinction. Comment exprimer ma surprise, quand l'un d'eux me demanda quel jour j'étais sorti de Rome, et s'il y avait quelque chose de nouveau. Je lui répondis que je revenais de la province. N'est-ce pas de l'Afrique, reprit-il? Non, lui dis-je, avec un dépit mêlé de dedain, c'est de la Sicile. Hé quoi! reprit un autre, avec cette suffisance qui ne doute de rien, tu ignorais donc qu'il était questeur à Syracuse? (et c'était à Lilibée, comme on a vu plus haut). La réflexion calma mon dépit, et je me mêlai parmi ceux que le plaisir ou quelqu'infirmité attiraient en foule en ce lieu pour prendre les eaux. Cette conversation me fut plus utile que tous les complimens qu'on aurait pu me faire; elle m'apprit que les Romains avaient l'ouïe dure et la vue vive et perçante. Dès-lors j'ai plus pensé à me faire voir qu'à faire parler de moi : j'ai vécu sous les yeux des citoyens, et jamais mon portier ni mon sommeil n'en ont empêché aucun de parvenir jusqu'à moi.

» C'est à cette conduite que j'ai dû l'unanimité des suffrages qui me porta successivement à l'édilité et à la préture. Arrivé à l'âge où il est permis d'aspirer au consulat, j'ai vu la jalousie des nobles et la haine des factieux, s'opposer éga-

lement à mon élévation. Les nobles sont les ennemis naturels du mérite des hommes nouveaux; aucun service ne peut calmer l'envie qui les anime contre nos succès. Comme ils arrivent en dormant aux plus hautes dignités, ils ne peuvent souffrir ceux qui s'en montrent dignes par leurs veilles et par leurs travaux.

» J'avais surtout à craindre l'audacieux Catilina qui, par ses talens, aurait été l'honneur de Rome, si ses crimes ne l'en avaient rendu l'effroi. Tandis que les victoires de Pompée faisaient trembler au loin les ennemis de la république, l'opinion unanime des gens de bien me faisait regarder comme le seul qui pût la sauver des complots de ses propres enfans. Elle s'était si hautement prononcée en ma faveur, que je fus proclamé consul par une acclamation générale, avant même qu'on allât aux suffrages. Ce qui a fait à la fois ma joie et ma douleur, les derniers regards de mon père ont été fixés sur l'éclat qui environnait son fils.

» Jamais les trois ordres de l'État n'avaient été plus jaloux l'un de l'autre : j'essayais de substituer l'intéret public à leurs prétentions réciproques et opposées; mais je voyais d'un côté les factions qui voulaient tout bouleverser, de l'autre la haine et l'envie envenimant toutes mes actions. Si tu ne portes dans ton cœur l'invincible amour de la

gloire, concevras-tu comment j'ai pu supporter les fatigues d'un si pénible consulat, et contenir la violence de tant de passions opposées ?

» Les loix agraires ont été de tout temps l'aliment principal des dissentions qui ont tourmenté la république ; mais dès qu'il m'eut entendu, le peuple refusa de tenir sa subsistance d'une mesure qui menaçait l'État d'un bouleversement géneral.

» Roscius Othon avait, par une loi, fait accorder aux chevaliers les quatorze degrés du théâtre, qui sont les plus proches de la scène. Le peuple supportait cette distinction avec impatience depuis trois ans; aussi Roscius entrant un jour au théâtre, fut-il sifflé par quelques plébéïens. Les chevaliers voulurent couvrir le bruit des sifflets par leurs applaudissemens. Les cris, les injures, le tumulte succédèrent bientôt; le désordre était au comble, lorsque j'arrivai : je convoquai aussitôt le peuple au temple de Bellone, et mes paroles eurent assez d'influence sur les esprits, pour que, de retour au théâtre, Roscius lui-même fût accueilli par des applaudissemens universels.

» Un nouveau motif de dissention s'élève encore; les enfans des Romains proscrits par Sylla, demandent à rentrer dans les droits de citoyens dont ce dictateur les avait privés. Nul plus que moi ne sentait la justice de leur cause; mais les réintégrer, c'était exposer la patrie à toutes les agitations

agitations de la haine et de la vengeance ; je fus assez heureux pour faire sentir à ceux mêmes qui étaient les victimes de cette loi rigoureuse, la nécessité de la maintenir.

» Un nouvel orage se préparait, plus violent qu'aucun de ceux que je venais de conjurer. Catilina, un de mes concurrens au consulat, voulait, à quelque prix que ce fût, se venger de l'avantage que j'avais eu sur lui. Que n'avais-je point à craindre d'un homme qui, après avoir épuisé tous les genres de tourment sur l'infortuné Marius Gratidianus, mon parent, lui avait coupé la tête de ses propres mains, et la tenant par les cheveux, avait été, à travers les rues de Rome, la présenter lui-même à Sylla ? Je ne dois pas oublier de te dire qu'avant ce meurtre, trois Romains d'une naissance distinguée, étaient déjà tombés sous ses coups.

» Quel doit être le sort d'une république où un pareil homme est porté aux premières places de l'État, par les suffrages des citoyens? Lorsqu'il fut accusé, il trouva des défenseurs zélés dans la première classe de l'État; et tel était le malheur des temps, que je fus moi-même sur le point de le défendre.

» Tu en seras moins étonné, quand tu sauras avec quel art il en imposait aux meilleurs citoyens; la souplesse de son caractère tenait du prodige, et,

souillé de tant de crimes, il était parvenu à se donner même une apparence de vertu. Sa haine contre moi était trop déclarée, pour que je ne surveillasse point toutes ses démarches. Malgré les brigues qu'il avait continuées avec une nouvelle violence pour être nommé mon successeur, je réussis encore à empêcher son élection. Dès-lors il ne songea plus qu'à employer la force ouverte pour arriver à son but ambitieux. Tout ce qu'il y avait de scélérats, de jeunes gens ruinés et corrompus, conspiraient avec lui; juge si ce parti était à craindre. Heureusement cette dépravation rendait leurs complots plus faciles à découvrir. Mais avec une autorité aussi contre-balancée que la mienne, que pouvais-je opposer à des hommes qui tenaient aux familles les plus distinguées de la république? Catilina n'avait-il point déjà été deux fois absous? Sa condamnation même eût laissé subsister une masse de complices plus redoutable que lui. Il fallait que j'évitasse de voir les personnages puissans qui, cachés derrière les conjurés, attendaient les résultats de ces grands événemens pour s'en emparer.

» J'effrayai tellement Catilina par les mesures que je pris contre lui, que je l'obligeai de sortir de Rome. Une imprudence de ses complices me livra la preuve de leurs crimes : chaque moment augmentait les difficultés de ma position; je n'é-

tais pas sans inquiétude sur les dispositions de mon collégue C. Antonius, l'ami des conjurés par inclination, et que je n'avais ramené à des vues plus saines, qu'en lui cédant le riche gouvernement de la Macédoine, qui m'était échu par le sort. A la tête d'un corps de brigands, peu nombreux, il est vrai, mais que leur position désespérée rendait braves à l'excès, Catilina menaçait le nord de l'Italie; il avait au sein de la ville une foule de partisans obscurs, contre lesquels il était impossible de sévir. A quelle extrémité ne devait-on pas craindre qu'ils se portassent, si on laissait vivre les chefs de leurs complots? En vain la conduite la plus adroite les avait mis sous la puissance de la loi; un instant de violence pouvait les en retirer, et je lisais sur leurs visages leur effrayante sécurité. Assembler les comices pour décider de leur sort, c'était mettre les partis en présence; c'était donner moi-même le signal de la guerre civile que je voulais prévenir. Je balançais encore, lorsque ma femme dont la prudence, assurait-elle, avait été éclairée par un prodige, vint me décider à la sévérité.

» J'assemblai le sénat; tu as lu sans doute l'adroit plaidoyer que fit alors César en faveur des conjurés, dont le sort, si l'on en croit les bruits publics, l'intéressait à plus d'un titre. Il l'eût peut-être emporté, si Caton renversant ses so-

phismes par sa brusque éloquence, n'eût fait adopter le seul parti qui pouvait mettre Rome hors de danger. Les chefs des conjurés ayant été condamnés à mort par l'arrêt du sénat, je n'ai point ignoré quelle responsabilité je m'imposais en l'exécutant ; mais la gloire ne m'a-t-elle pas déjà payé de tous mes dangers? C'est d'après le vœu du sénat, et avec le suffrage unanime du peuple romain, que Caton et Catulus m'ont nommé le père de la patrie, titre qui n'avait jamais été décerné à nul autre qu'à moi. Je sais tout ce que préparent mes ennemis, mais puis-je croire qu'ils parviennent à faire oublier assez la reconnaissance qui m'est due, pour que j'aie à craindre leurs fureurs? Du moins jusqu'à présent leurs efforts n'ont tourné qu'à ma gloire.

» La dernière lettre de mon père, dis-je alors, me marquait qu'il s'était trouvé sur la place publique, lorsque prêt à déposer le consulat, tu vins rendre compte au peuple de ta gestion. Le tribun Metellus t'interdit la parole, et te défendit de prononcer autre chose que le serment imposé à tous ceux qui sortent de fonctions. Ton génie fit tourner à ta gloire sa mauvaise volonté. Au lieu de jurer, suivant la formule ordinaire, que tu avais administré suivant les loix, tu t'écrias avec une force qui fit arriver tes paroles jusqu'aux extrémités du forum : Je jure que j'ai

sauvé la patrie. Et nous, nous jurons qu'il a dit vrai, ajouta aussitôt le peuple, d'une voix unanime.

» Voilà, mon cher Pollion, reprit l'orateur, voilà quelles jouissances et quelles épines sont semées dans la carrière où tu vas entrer. La gloire est une maîtresse dédaigneuse dont on n'obtient les faveurs que par une cour assidue, et après de pénibles efforts. Il faut une ame passionnée pour atteindre aux grandes choses. Sans te laisser effrayer par la critique, que ses jugemens t'inspirent une défiance salutaire; il n'est presque personne qui ne soit plus fortement frappé des défauts d'un discours que de ses beautés; il suffit quelquefois d'une seule négligence pour détruire l'effet du morceau le plus travaillé. Des inspirations heureuses attirent des applaudissemens passagers, la correction seule assure une réputation durable. J'aperçois dans tes yeux la noble étincelle du génie; livre-toi sans relâche à l'ardeur qu'il t'inspire, et à côté des travaux qu'il te prépare, vois croître les lauriers dont ils doivent être couronnés ».

Ma première harangue eut tout le succès que me promettait l'indulgence de mes amis. Elle fit plus que m'attirer des éloges, elle obligea les ennemis mêmes de l'infortuné client que je défendais, à lui rendre une entière justice. Comme j'ai

déjà disposé par ordre, dans ma bibliothèque, tous mes plaidoyers, avec les notes qui les concernent, j'éviterai d'en parler par la suite (1).

---

(1) De tant d'ouvrages qu'avait composé Pollion, il nous reste à peine quelques fragmens; encore sont-ils assez peu considérables.

CHAPITRE VII.

Des Vestales.

CICERON m'ayant invité à une fête de famille, mon attention s'y fixa toute entière sur la vestale Fabia, sa belle-sœur, que la retraite où elle vivait me permettait de voir pour la première fois. Dévouée dès l'âge de six ans au service de la déesse, elle n'en avait plus que deux à remplir les saintes et redoutables fonctions, qui sont, pour ces vierges sacrées, une source d'honneurs et de dangers. Quoique ses traits fussent empreints de la plus douce mélancolie, les années paraissaient n'avoir rien ôté encore à la fraîcheur de son teint. Sa coiffe, d'une blancheur éblouissante, était assujettie par une bandelette de pourpre qui, en parcourant son front, laissait une partie de ses cheveux à découvert. Sa robe, dont la couleur offrait sans doute le symbole de la pureté de son ame, était de ce lin vanté que la fertile Égypte fournit au commerce du monde entier. Le reflet de la pourpre éclatante de son manteau donnait à la pâleur de ses traits une teinte plus animée. Elle s'efforçait de partager la joie des autres convives, mais son sourire même trahissait sa tristesse. Que

j'étais loin d'en soupçonner la cause! Je croyais aussi à l'abri des effets de l'amour que de ceux de la haine, celle qui était sur le point de ressentir tout ce que ces deux passions ont jamais produit de plus effrayant.

Je n'ai su que long-temps après le détail de ses malheurs. Sa sœur Terentia ayant appris que j'écrivais l'histoire de nos derniers troubles civils, vint chez moi, pour m'inviter à dénoncer à la postérité un monstre aussi ardent à concevoir le crime qu'à l'exécuter. Son récit n'ayant pu entrer dans ma grande histoire, je veux au moins qu'il soit consigné dans ces mémoires, destinés à ma famille. Il servira, d'ailleurs, à faire connaître un homme dont l'influence a été une des plus grandes causes de nos calamités.

Il s'était à peine écoulé un mois depuis notre réunion en famille, dit Terentia, lorsque je vis ma sœur accourir chez moi, pâle, éplorée; sa voix entrecoupée par la violence de sa douleur, ne me faisait entendre que ces mots : Sauve-moi l'honneur! sauve-moi la vie! Sans faire attention à la présence de notre amie Dioné, sœur du poëte Archias, je m'élance vers elle, en m'écriant : Juste ciel! Fabia aurait-elle pu s'oublier!... Sa fierté retint un moment ses larmes. Coupable, moi! interrompit-elle; ma sœur peut-elle le supposer? Si je voulais consentir à l'être,

mes dangers cesseraient à l'instant. Pardonne-moi, repris-je alors, une exclamation irréfléchie, et explique-moi la cause de tes alarmes. Dioné voulait se retirer, mais ma sœur la retint, en la priant de l'aider aussi de ses conseils dans la situation difficile où elle se trouvait.

Je dois vous l'avouer, nous dit-elle, après un assez long silence, j'ai commis de grandes imprudences; mais si les dieux punissent le crime, ils sont indulgens pour la faiblesse. Née au milieu des orages les plus violens de notre patrie, je fus consacrée à Vesta par notre mère expirante. Elle crut que son temple était l'asile le plus sûr auquel mon bonheur pouvait être confié, et vingt-quatre ans du repos le plus paisible justifièrent son choix. C'était surtout aux sages directions de notre grande vestale, que je devais la paix dont mon cœur avait joui jusqu'alors; elle savait sans cesse nous créer des occupations, qui empêchaient nos pensées de s'égarer; elle élevait notre ame par l'importance de nos fonctions. C'est dans notre fidélité à les observer, disait-elle, que repose le salut de la république, et leur oubli a toujours été marqué par quelque grande calamité. Peut-être celles que nous éprouvons sont-elles la suite d'une faute ignorée, et qui n'a point été expiée.

Notre culte remonte aux siècles les plus reculés, et telle était la sainteté des premières ves-

tales, que le dieu de la guerre a choisi l'une d'elles pour la rendre mère du fondateur de Rome. Lorsqu'on nous reçoit parmi les vierges saintes, on coupe nos cheveux, pour annoncer que nous devons être affranchies de toute affection humaine; on les attache à un lotos, arbre si célèbre dans l'antiquité par ses qualités bienfaisantes.

Lorsque vous êtes occupées à la garde du feu sacré, disait encore la grande vestale, si vous le laissez s'éteindre, songez à la honte d'être conduites par le grand pontife dans le lieu secret, pour y être fouettées de sa main. Songez surtout à la consternation qu'un tel événement jette aussitôt dans la ville. Voyez Vesta et les dieux irrités de votre négligence, s'en venger sur vous et sur la république entière.

Lorsque les Romains sont livrés au sommeil, c'est nous qui sommes chargées de les recommander à la clémence des dieux par nos prières et par nos sacrifices. Telle est la confiance qu'inspire notre ministère, que lors même qu'on nous cite en justice, nous en sommes crues sur notre seule parole, et qu'aucun juge ne peut nous contraindre au serment. C'est dans nos mains que l'on dépose les actes les plus secrets, et, ce qui doit être pour nous le motif du plus juste orgueil, c'est à notre fidélité que la république a confié son palladium. Notre seule présence est un signal de

grace et de faveur, et il suffit que le hasard nous fasse rencontrer un coupable, pour qu'il soit aussitôt pardonné. Les places les plus honorables nous sont réservées dans les spectacles et dans les fêtes publiques. La loi suppose que des fonctions aussi sacrées que les nôtres, doivent avancer assez notre raison pour nous permettre de tester, quel que soit notre âge. Les premiers magistrats de la république font abaisser leurs faisceaux, lorsqu'ils nous rencontrent; et tant d'hommages, tant de priviléges, c'est à notre innocence et à nos vertus qu'ils sont accordés. Avec quelle vigilance nous devons les conserver dans toute leur pureté!

C'est ainsi qu'elle armait notre fierté, pour la mettre en garde contre nos passions. Avec quel art elle savait en réprimer les mouvemens! L'attachement dont elle nous liait l'une à l'autre, trompait notre cœur et le remplissait. Jamais je n'aurais eu la plus légère erreur à me reprocher, si cette prêtresse eût vécu plus long-temps. Celle qui lui succéda, mit dans sa conduite une surveillance injurieuse. Comme elle ne nous témoignait aucune confiance, nous ne pouvions en avoir aucune en elle. Ses esclaves et ses affranchis étaient autant d'espions qu'elle attachait à nos pas; et pour mieux encore assurer son empire, elle sema la discorde entre nous. Notre malheur nous forçant de chercher au dehors des

consolations, nous crûmes devoir nous servir de toute la liberté que les loix nous ont laissée. Jusqu'alors nous avions regardé notre position comme immuable, et le malheur qu'on disait attaché aux mariages des vestales nous empêchait de désirer aucun changement dans notre état. Bientôt nous regardâmes ce bruit comme un vain préjugé, et chacune de nous calculait avec impatience quand devait arriver le jour qui briserait ses fers. Ne sois point étonnée, ma sœur, que je ne t'aie point fait part des plaintes que m'inspirait notre situation; tu souffrais déjà trop des inquiétudes que te donnaient les affaires publiques et les ennemis de ton mari, pour que je te fisse partager encore mes agitations.

C'est à peu près vers ce temps, que notre parent Flavius revint de la province où il avait longtemps habité avec toute sa famille. Tu sais combien il nous a toujours été attaché; il connut mes peines et n'oublia rien pour les alléger. Albulus, son neveu, habitait dans la même maison; ce jeune chevalier est aussi timide qu'aimable. J'éprouvai, en le voyant, une émotion dont je ne soupçonnais point la cause; de son côté, il trouvait toujours quelque prétexte pour se rapprocher de moi : la jalousie éclaira des démarches dont notre innocence même nous avait empêché de faire un mystère. Je fus appelé devant le grand

pontife, qui me fit ouvrir les yeux sur mon imprudence; et ses avis paternels m'avaient déterminée à faire le sacrifice de cette liaison, lorsque l'aigreur des reproches que me fit la grande vestale, vint changer toutes mes résolutions. Comme il ne me restait plus que trois ans pour recouvrer ma liberté, je m'aveuglai par les sophismes d'une passion violente, et je me regardai comme au-dessus de tout reproche, dès que mes vœux n'étaient pas violés. Je cessai d'aller dans la maison de Flavius, mais je me dédommageais de cette contrainte par des rendez-vous secrets, et que je croyais rendre impénétrables. Que j'étais loin d'imaginer toute l'activité des méchans!

Une fatale destinée me fit rencontrer plusieurs fois l'infâme Clodius. Ses liaisons avec notre famille, et le charme de sa figure ne me permettaient pas de soupçonner la perversité de son ame. La confiance que je lui montrai, le rendit assez imprudent pour me dévoiler ses vues outrageantes. Je le repoussai avec horreur; il se rit de mes principes, et m'annonça qu'il me posséderait, en dépit de ma vertu, vraie ou fausse. Je bravai ses menaces, mais je ne tardai pas à éprouver combien elles étaient dangereuses.

Je ne voyais plus Albulus que dans des rendez-vous, dont je variai chaque fois le lieu, et où je paraissais toujours avec un déguisement nouveau.

Il y a huit jours, je devais le rencontrer près de la porte Capene. A l'entrée de la nuit, je vois s'avancer un homme sous les vêtemens dont nous étions convenus; je lui parle, il me répond en me serrant la main, et d'une voix étouffée qui prolonge mon erreur. Lorsqu'il m'eut entraînée dans un endroit plus solitaire, il se découvre, en s'écriant : Reconnais Clodius, qui veut aujourd'hui même jouir du prix de son adresse. Scélérat, lui dis-je, qu'as-tu fait d'Albulus? N'aie aucune crainte sur son sort, me répond-il; trois ou quatre de mes amis se sont chargés de l'obséder, de manière qu'il ne pourra se rendre ici. Je n'ai pas l'intention de te priver de son amour, et tu peux compter sur une discrétion à toute épreuve, mais c'est à condition que j'en obtiendrai la récompense cette nuit même. Je voulus fuir, il m'arrêta avec violence. Heureusement le bruit de plusieurs chars qui s'approchaient le contint malgré lui, et je me hâtai de rentrer dans Rome, tremblante sur les suites d'une pareille audace.

Il y a quatre jours, il m'envoya un billet avec ce peu de mots : Demain tu m'accorderas un rendez-vous, ou tu seras dénoncée au tribunal des pontifes. Je ne fis aucune réponse; quoiqu'effrayée de cette menace, je ne pouvais croire à cet excès d'horreur. Mais un de mes amis vient de m'an-

noncer que la dénonciation est portée, et que, dans deux jours, je dois être citée à comparaître. On ne peut me convaincre que d'imprudence, je te l'ai dit; mais la sentence la plus favorable me sauvera-t-elle de l'opprobre d'une telle accusation? Qui sait les circonstances qu'il inventera pour la rendre vraisemblable? Mais trouvera-t-il des témoins, dit alors Dioné? Les témoins, reprit Fabia, lui manqueront-ils dans la foule de scélérats auxquels il est associé? O ma sœur! sauve-moi du désespoir; dis-moi s'il ne vaut pas mieux que je m'arrache au déshonneur par une mort prompte. C'est sur ta faiblesse, lui répondis-je, c'est sur tes frayeurs, que ton ennemi compte. Le moyen de l'effrayer lui-même, est de préparer une vigoureuse défense. Que peux-tu craindre, lorsque ta cause sera dans les mains de Ciceron? Te donner la mort, ce serait faire l'aveu du crime dont Clodius t'accuse; et si sa vengeance se tournait contre Albulus, ne sens-tu pas que ta perte entraînerait la sienne? Oui ma sœur, repartit Fabia, je sens qu'il faut vivre. Sauvons Albulus; c'est pour lui, surtout, que je désire paraître innocente.

Aussitôt que Ciceron eut donné audience à ses cliens, j'allai lui exposer les alarmes de Fabia. Il faut que je lui rende cette justice; quoique pusillanime dans ses propres dangers, personne ne sa-

vait mieux calculer toutes les ressources d'une situation presque désespérée. Clodius, nous dit-il, en veut moins à la vie de Fabia qu'à son honneur; il sait, comme nous, que toute accusation sur une matière aussi délicate laisse toujours des impressions difficiles à effacer. Je suis certain de faire absoudre notre sœur par les pontifes; mais c'est par l'opinion publique qu'elle serait plus jalouse encore de l'être. En voici le moyen, j'ose le croire infaillible. La vertu de Caton est aussi connue que respectée des Romains, et ses discours portent avec eux le sceau même de la vérité. Je saurai l'engager à défendre cette cause; et lorsque son nom sera mis dans la balance avec celui de Clodius, ne doute pas qu'il n'entraîne, non-seulement les suffrages des juges, mais l'opinion de tous les citoyens.

Caton, en effet, prit la défense de Fabia avec cette vigueur et cette énergie qu'il a souvent portées trop loin dans l'administration publique. Malgré les plaisanteries dont Clodius voulut assaisonner son accusation, elle portait un caractère si odieux, que ses partisans mêmes n'osèrent l'applaudir. Tel était cependant son crédit, qu'en déclarant l'accusation calomnieuse, les juges ne prononcèrent aucune peine contre le calomniateur.

Fabia attendait, avec des transes mortelles, l'issue

l'issue de son procès. En vain je me réunis à Dioné pour la rassurer. J'en ai le funeste pressentiment, s'écriait-elle, l'éloquence de Ciceron et la vertu de Caton feront pour moi d'inutiles efforts ; mais ne croyez pas que je subisse la honte du supplice, c'est bien assez de celle de la condamnation. Dioné, qui ne connaît que les loix indulgentes de sa patrie, ne sait pas avec quelle rigueur on nous punit sur de simples soupçons. Notre première grande vestale avait été témoin des poursuites odieuses qui firent périr trois de ses compagnes. Elles furent dénoncées avec beaucoup d'éclat, et les pontifes ayant examiné leur conduite, condamnèrent la plus coupable. Mais l'animosité n'était point satisfaite ; les tribuns accusèrent les pontifes eux-mêmes devant le peuple, et firent confier les recherches au plus sévère des Romains, si l'on ne doit appeler que sévérité la barbarie avec laquelle il tourmentait toutes les familles dans lesquelles il soupçonnait un coupable. Les apparences les plus légères se changeaient à ses yeux en crimes réels. Enfin, il eut la cruelle satisfaction de faire périr deux autres vestales, avec plusieurs Romains de différentes classes, qui furent condamnés pour des liaisons, m'a-t-on assuré, plus imprudentes que coupables. Oui, mes amies, quand j'échapperais au jugement des pontifes, j'ai encore à redouter celui du peu-

ple dont il est si facile aux agitateurs de disposer.

Songez à cette mort lente qu'il me faudra subir : conduite d'abord au temple de Vesta par le collége des pontifes, le chef du sacerdoce romain me dépouillera de tous les ornemens sacrés. Couverte ensuite d'habillemens grossiers, je me verrai jetée sur un brancard funèbre, et je serai conduite ainsi à travers les rues de la ville, que ma présence remplira d'effroi. Arrivée au Champ scélérat, le lieu de notre supplice, on me fera sortir du brancard, et le grand pontife prononcera sur moi la prière expiatoire, comme si j'étais réellement coupable. Je crois voir ce souterrain étroit, où par une dérision cruelle, on met du pain, de l'eau, du lait et de l'huile, et cette lampe que l'on allume, sans doute afin de nous faire mieux envisager l'horreur de notre supplice. A mes côtés se trouve le grand pontife qui, après m'avoir conduite auprès du souterrain, s'éloigne de moi avec rapidité, comme d'une personne maudite, également haïe des hommes et des dieux. Et cette échelle qu'il faut descendre lentement; et ce bourreau qui me surveille, qui peut-être me tendra la main pour assurer mes pas vacillans. Vivante, j'entendrai la terre s'accumuler sur mon tombeau, et tant d'horreurs ne seront que la moindre partie de mon supplice. L'infortuné Albulus, dont tout le crime est dans la haine de

mes ennemis, attaché à un infâme poteau, sera déchiré par les courroies, jusqu'à ce qu'il expire dans ce supplice aussi lent que douloureux. Cette idée me jette dans une sorte d'agonie. Ô ma chère Dioné! ô ma sœur! restez à mes côtés; ne souffrez pas qu'on m'enlève à vos embrassemens.

Nous nous efforçâmes de la rassurer; les esclaves que j'envoyai à divers intervalles, nous annoncèrent que le tribunal et l'auditoire se déclaraient en sa faveur avec une chaleur égale. Enfin, Quintus Ciceron se précipitant au milieu de nous, s'écria : Ton absolution est prononcée, chère Fabia; elle l'a été d'une voix unanime. Albulus est donc hors de danger, dit-elle aussitôt par une exclamation involontaire. Je l'ai laissé, répondit Quintus, au milieu de nos amis, dont il reçoit les félicitations.

Une chasse donnée par les édiles devait avoir lieu le lendemain; Ciceron exigea que Fabia y parût, pour assurer davantage encore son triomphe. En effet, aussitôt qu'on l'aperçut, des applaudissemens unanimes se firent entendre dans toutes les parties de l'amphithéâtre. Clodius, qui eut l'audace de s'y montrer, fut au contraire accueilli par des sifflets dont il feignit d'ignorer qu'il était l'objet : il siffla plus haut que les autres, et l'insolence de cette conduite parut du courage à quelques personnes.

L'indignation publique et l'arrêt des pontifes ne firent que donner une autre direction à sa vengeance. Il fit répandre dans la ville cent copies de son plaidoyer, non tel qu'il avait été prononcé, mais avec une accumulation de noirceurs nouvelles, et avec ces réticences perfides si favorables à la malignité. Ciceron vint nous en instruire. Cette circonstance, nous dit-il, impose à Fabia la nécessité de renoncer pour jamais à Albulus ; il faut même qu'elle évite de le rencontrer.

Ma sœur écouta cet arrêt en silence, mais avec une expression de douleur qui me prouvait combien il lui était pénible. Le lendemain, quelle fut ma surprise en ouvrant ce billet, qui m'était apporté par un de ses esclaves :

« Reçois, ma sœur, mes derniers adieux, re-
» çois ceux d'Albulus. Victimes d'un amour aussi
» pur que violent, nous ne pouvons plus supporter
» la vie, puisqu'il la faudrait passer éloignés l'un
» de l'autre. L'attachement dont tu m'as donné
» tant de preuves, m'en fait espérer une dernière ;
» c'est qu'au moins après notre trépas, tu nous
» feras réunir dans le même tombeau. Qu'on
» n'envie point à nos cendres cette triste et der-
» nière consolation. Puisse la déesse Vesta, qu'il
» m'est encore permis d'attester sans rougir, puis-
» sent tous les dieux de la terre, de l'enfer et du

» ciel, être favorables à nos derniers vœux ». Je courus aussitôt à son appartement; quel spectacle, à la fois d'horreur et de tendresse! Albulus et Fabia étaient assis sur le même lit, et paraissaient n'avoir rendu les derniers soupirs que depuis peu d'instans; ils se tenaient par la main, et leurs yeux, qu'ils avaient tournés l'un vers l'autre, semblaient exprimer encore tout l'amour dont ils avaient été animés.

CHAPITRE VIII.

Accusation contre Clodius.

J'ÉTAIS dans cette ferveur qu'inspire toujours un premier succès, lorsque le retour d'Antoine vint apporter à mes travaux des distractions souvent trop fréquentes. Il allait presque chaque jour chez Ciceron, dont il écoutait les avis sans les suivre, et il m'entraînait au milieu d'une jeunesse voluptueuse qui me fit goûter jusqu'à la satiété, l'ivresse des plaisirs. La victoire avait multiplié à Rome tous les genres de jouissance, mais elle n'y avait point apporté ce goût délicat qui leur prête un nouveau charme dans le climat heureux de la Grèce. Les chefs-d'œuvres des arts amoncelés par tous les moyens et à tout prix, annonçaient l'opulence bien plus que l'amour des talens; on ne croyait goûter les plaisirs de la table, qu'en s'y livrant avec excès, et l'on commençait même à mettre en usage l'expédient honteux de faire renaître nos besoins, malgré la nature (1). L'amour se montrait sous toutes les formes; il ne respectait

(1) L'usage de vomir avant les repas pour mieux dîner devint par la suite très-ordinaire.

aucun sexe, aucune liaison de sang. Antoine avait eu dans sa jeunesse une intimité très-suspecte, avec Curion qui l'entraîna dans les sociétés les plus dangereuses, et lui fit contracter deux cent cinquante talens (1) de dette dont il se rendit caution. Le trop fameux Clodius était soupçonné d'avoir pour ses trois sœurs une amitié plus que fraternelle. Les charmes de sa figure lui avaient fait confirmer le nom de *Pulcher*, héréditaire dans sa famille; fier de sa noblesse, ivre de volupté et livré à toute la frénésie des passions, il n'aspirait au pouvoir que pour en abuser.

Dès sa première jeunesse, il avait porté les armes sous son beau-frère Lucullus, contre qui il fit mutiner les troupes, afin de se venger des mépris de ce général. De retour à Rome, ses libéralités indiscrètes rallièrent autour de lui la classe indigente dont ses discours flattaient la licence. On le vit cependant se déclarer contre Catilina, et se presser autour de Ciceron avec les plus ardens défenseurs de la liberté. Toujours extrême dans ses désirs, plus ses desseins blessaient la vertu et la raison, plus il s'y portait avec opiniâtreté; et la séduction qu'il exerçait sur ceux qui l'entouraient, rendait son amitié presque aussi dangereuse que sa haine.

(1) 1,350,000 liv.

Je m'apercevais que, depuis quelque temps, la froideur commençait à régner entre Ciceron et Clodius. Antoine m'en apprit la cause. Cet orateur, me dit-il, avait plus consulté, en se mariant, l'ambition que l'amour. Terentia, sa femme, était d'une famille distinguée, et joignait à la connaissance des affaires ce caractère ferme et décidé qui les fait réussir. Elle augmentait de douze miriades de dragmes (1) son patrimoine qui n'était pas considérable (2). Sans l'aimer, il sentait le besoin de ses conseils. Elle avait su prendre sur lui l'ascendant qu'aura toujours sur son mari, toute femme qui unira une vertu sans rudesse aux talens sans caprice. Ciceron fut d'abord occupé de sa gloire et des affaires publiques; mais parvenu au plus haut degré de la puissance et des honneurs, sans avoir rien ajouté à sa félicité, il fut entraîné vers d'autres jouissances. Près de sa maison, habitait la jeune Clodia, plus aimable encore par les agrémens de son esprit que par ceux de sa figure. Son frère Clodius fut le premier nœud de leur liaison, et bientôt ce fut auprès d'elle que Ciceron vint chercher à se distraire des ennuis que ni la gloire ni l'ambition ne pouvaient dissiper. Quelqu'irritée que fut Terentia, elle était

(1) 108,000 liv.
(2) 81,000 liv.

trop habile pour se porter à aucune démarche violente. Elle parut même ignorer qu'un certain Tullus avait mis en avant des propositions de divorce, afin que l'orateur se trouvant libre, pût donner sa main à Clodia ; mais elle faisait valoir avec adresse tout ce que la renommée publiait au désavantage de sa rivale et des deux autres sœurs de Clodius. La matière était riche : une aventure arrivée depuis peu à l'une d'elles, femme de Metellus, l'avait couverte d'un ridicule ineffaçable. Elle avait exigé d'un de ses amans une somme considérable pour prix de ses faveurs, mais celui-ci fut assez adroit pour substituer à la bourse d'or qu'il avait promise, une bourse de ces petites monnaies de cuivre que nous appelons *quadrans*, ce qui valut à cette noble courtisane le nom de *quadrantine*. Il paraît que Terentia est parvenue enfin à brouiller son époux avec Clodius, depuis qu'on lui a intenté le fameux procès dont je suis curieux d'entendre l'histoire de sa propre bouche.

Antoine me conduisit en effet chez Clodius, que nous trouvâmes occupé des préparatifs de sa défense, c'est-à-dire, des moyens de corrompre ses juges. Son ami s'étant récrié sur la témérité de l'entreprise qui le conduisait devant les tribunaux : Tu dois me connaître, interrompit Clodius, il n'y a que les entreprises difficiles qui me flat-

tent. Pompéïa, vierge encore, ne m'avait inspiré aucun amour; je me suis senti passionné pour elle aussitôt qu'elle a été l'épouse de César. J'avais réussi à lui faire partager mes sentimens, mais la vieille Aurelia, sa belle-mère, l'obsédait par son odieuse vigilance; elle était un obstacle invincible à notre bonheur. Quelques sesterces engagèrent une esclave de Pompéïa à se charger de ma correspondance avec elle, et les procédés rigoureux d'Aurelia ayant disposé mon amante à tout hasarder, les mystères de la bonne déesse me parurent offrir l'occasion la plus favorable que nos vœux pussent rencontrer. Le secret qui préside à leur célébration, l'espèce d'effroi qu'ils inspirent, le préjugé où l'on avait été jusqu'alors, qu'aucun homme ne pouvait y assister sans perdre la vue, me semblaient devoir écarter tous les soupçons. Ma figure d'ailleurs ne contrastait pas trop avec les habits de femme qui ont servi à me déguiser. Je me mis dans une litière, que je fis arrêter devant la maison de César, alors préteur, et chez qui on devait cette année célébrer cette grande fête. On me laisse entrer sans difficulté; la bonne Abra, que j'avais gagnée, se trouve sur mon passage, me conduit dans sa chambre, où elle me prie d'attendre qu'elle ait prévenu sa maîtresse. Une heure s'écoule sans que je la voie; l'impatience me prend, et, entraîné par un mouvement

de curiosité, je m'égare au milieu des appartemens vastes et nombreux qui composent cette maison. Mon malheur veut que j'entre dans la chambre où s'habillait la femme de Pontius Metellus. Ses charmes me font oublier mon incognito, un baiser que je lui donne fait trop bien reconnaître mon sexe, elle s'enfuit en criant (1) : je cherche en vain à la calmer, rien ne peut réparer les suites de mon imprudence; les cérémonies des mystères sont interrompues; Aurelia ordonne que l'on saisisse le profane qui les a troublées, et que l'on ferme avec soin toutes les portes; mais l'adroite Abra, en paraissant empressée d'exécuter cet ordre, réussit néanmoins à me faire sortir par une porte dérobée.

La publicité qu'a eu ta folle tentative, me laisse peu d'espérance de te voir absous, lui dit alors Antoine. C'est ce qui redouble la mienne, reprit Clodius. Tandis que mes ennemis sont endormis par la certitude apparente de ma condamnation, et qu'Hortensius répand partout qu'il suffit d'une épée de plomb pour me percer, j'ai déjà gagné la moitié de mes juges, et je m'occupe des moyens de séduire l'autre; car je suis loin de penser comme ce fou de Lentulus Sura qui, se voyant absous,

(1) L'*Epit.* de Tite-Live dit au contraire, *Cum intrasset et uxorem Metelli Pontii stupravisset.*

par la majorité des juges, redemanda tout haut son argent à celui qui allait voter, parce que son suffrage lui devenait inutile. Quand le succès couronne une grande entreprise, on ne doit jamais se reprocher d'avoir mis en avant trop de moyens.

Crassus a déposé en ma faveur des sommes considérables. Plusieurs femmes, quelques jeunes gens même ont poussé leur dévouement pour moi, jusqu'à vouloir bien être le prix de mon absolution. J'espère que demain l'événement détruira les craintes que l'amitié te fait naître sur la position où je me trouve.

L'attente de ce jugement avait jeté l'émotion dans toute la ville. Les nombreux partisans de Clodius s'agitaient avec fureur, et les juges avaient demandé des gardes pour n'être pas influencés par les efforts des séditieux. Afin de ne rien perdre d'une séance aussi intéressante, je m'étais placé, de bonne heure, auprès du tribunal. Le principal moyen de l'accusé fut d'alléguer que, dans l'instant où l'on supposait que le crime s'était passé, il était à Interamne. Mais Ciceron, appelé comme témoin, déclara qu'il était impossible que Clodius fût ce jour-là dans un lieu éloigné de Rome de plus de soixante milles, puisqu'il s'était présenté chez lui trois heures avant la célébration des mystères. L'effet que produisit cette déposi-

tion fit frémir Clodius, et jeta l'effroi parmi ses partisans.

L'œil fixé sur les juges, chacun cherche à pressentir d'avance leur opinion. Tous les témoins ont été entendus, tous les orateurs ont parlé; le préteur examine les tablettes déposées dans les trois urnes (1); à la vivacité des acclamations succède tout à coup le plus profond silence. La voix du préteur fixe enfin nos incertitudes, et nous annonce que la majorité s'est déclarée en faveur de l'absolution. Les juges, rougissant eux-mêmes de leur arrêt, s'écoulent aussitôt pour se dérober aux regards et aux reproches des gens de bien. J'entendis Catulus crier à l'un d'eux au milieu du forum: Pourquoi demandiez-vous des gardes? Etait-ce pour empêcher qu'on ne vous ôtât l'argent avec lequel Clodius avait payé vos suffrages?

Cette affaire fit naître entre Clodius et Ciceron une animosité dont ils se donnaient réciproquement des preuves partout où ils se rencontraient, et principalement au sénat. Le premier, ayant un jour reproché à l'orateur qu'il avait été à Baie: Il n'en est rien, répondit-il; mais après tout, penses-tu qu'il vaille mieux violer par sa présence

(1) L'urne de condamnation, l'urne d'absolution, et celle du plus amplement informé.

les sacrés mystères? Il sied bien, reprend Clodius, à un habitant d'Arpinum d'aller aux bains chauds. Cet habitant d'Arpinum, réplique Ciceron, n'a pas toujours déplu à ton illustre sœur (1), qui aurait volontiers souffert de lui ce que les pirates d'Illirie t'ont fait souffrir. Jusqu'à quand, s'écrie Clodius, supporterons-nous les hauteurs de ce roi? Il te sied bien de parler de *roi*, qui ne t'a pas même nommé dans son testament, dit alors Ciceron, en faisant allusion à Q. Marcius roi, son beau-frère, sur la succession de qui il avait en vain compté. Oui, ajoute Clodius, tu viens d'acheter un palais. Que dirais-tu, reprend l'orateur, si j'avais acheté mes juges. Ceux qui m'ont jugé n'ont pas cru à ton serment, repart l'autre aussitôt. Vingt-cinq du moins y ont cru, réplique Ciceron, et les autres ne se sont fiés à l'argent que tu avais promis, qu'après l'avoir reçu. Les huées qui s'élèvent alors contre Clodius, terminent enfin cette longue altercation.

Me trouvant auprès d'eux un jour qu'ils accompagnaient par honneur, avec plusieurs autres per-

(1) Ciceron dit littéralement qu'elle eût bien voulu se servir des eaux d'Arpinum, expression obscène, observe naïvement l'abbé Mongaut, relative à certains usages qui ont lieu après certaines actions. Son élégante traduction des *Lettres à Atticus* m'a été très-utile.

sonnages distingués, un des candidats à la préture, Clodius demanda à Ciceron si, aux combats de gladiateurs, il ne faisait pas d'ordinaire donner des places aux Siciliens. Celui-ci ayant répondu que non : Je le ferai, repartit Clodius, moi qui ne suis leur patron que depuis peu. Cependant ma sœur qui dispose de tant de places, comme femme d'un des consuls, n'a voulu, malgré mes instances, m'accorder qu'un seul pied (1). Tu sauras bien, quand tu voudras, les lui faire lever tous deux, repartit le caustique consulaire.

---

(1) Un pied en carré, l'espace qu'une personne occupait aux spectacles.

CHAPITRE IX.

Naissance du triumvirat. Consulat de Jules César.

La constitution de Rome s'anéantissait chaque jour, et la république n'était plus gouvernée que par des factions. Le consul Metellus s'étant opposé aux loix agraires par lesquelles Pompée faisait à ses vétérans des distributions de terre aux dépens des domaines les plus fertiles de la république, un tribun porta la violence jusqu'à faire conduire ce magistrat en prison. Tous les sénateurs voulurent accompagner le consul, mais le tribun s'assit à la porte de la prison pour les empêcher d'y entrer. Pompée était trop bon politique pour assister à une pareille séance; et lorsqu'il fut instruit de la résistance du sénat, il affecta de blâmer une démarche aussi violente. Le tribun se hâta de relâcher Metellus, et crut sauver son honneur, en répandant que le consul lui avait promis de se désister de son opposition.

Les désirs de vengeance de Clodius devaient faire naître des désordres plus difficiles à calmer. Le tribunat lui parut la forteresse d'où il pourrait attaquer Ciceron avec le plus d'avantages. L'accès en

en étant fermé aux patriciens, il résolut de le leur ouvrir, par une loi que toutes ses intrigues cependant ne purent réussir à faire recevoir. Il espéra trouver plus de facilité à se faire adopter dans une famille plébéïenne; mais aucune adoption ne peut avoir d'effet, si elle n'est confirmée par une loi Curiate, dont les formalités font dépendre toute affaire de ce genre, de la volonté des magistrats et des augures. Lorsqu'il en fut question dans le sénat, le consul Metellus, son beau-frère, le même qui s'était opposé aux loix agraires de Pompée avec tant de constance, s'écria que si Clodius persistait dans son projet avilissant, il le tuerait de sa propre main.

L'ambition de César préparait à ce démagogue un consulat plus favorable à ses fureurs. Quelqu'odieux que dût lui paraître Clodius, après l'attentat qu'il venait de commettre dans sa propre maison, ses projets de grandeur l'empêchèrent de se brouiller avec celui dont il espérait faire un des instrumens de sa puissance. Lorsqu'il fut cité devant le tribunal chargé de connaître de la violation des mystères sacrés, il ne voulut rien répondre qui pût nuire à l'accusé. Pourquoi donc as-tu fait divorce avec ton épouse Pompéïa, lui demanda le président? Parce que la femme de César, répondit-il, ne doit pas même être soupçonnée.

Après avoir gouverné l'Espagne d'une manière aussi lucrative que glorieuse, il s'était hâté, à l'approche des élections, de revenir en Italie. Il s'arrêta aux portes de la ville avec une partie de son armée, pour y attendre le triomphe mérité par ses nombreux exploits. Il fit supplier le sénat de permettre qu'il fût admis, quoiqu'absent, parmi les candidats à la dignité consulaire. Caton s'y opposa avec force, et voyant le parti de César prêt à l'emporter, il consomma en vains discours le seul jour où le sénat pût délibérer jusqu'à l'assemblée des comices. César préférant un pouvoir solide aux honneurs les plus éclatans, licencia ses soldats, et entra dans Rome, où il n'oublia rien pour se rendre maître des élections.

Antoine fut un des premiers à se rendre auprès de ce général, et je profitai de cette occasion pour lui être présenté. Ce héros était le plus bel homme de son temps, et sa figure majestueuse semblait le destiner à l'empire du monde. Tel était le charme répandu sur sa personne, qu'on ne pouvait l'approcher sans devenir son ami; telle était son affabilité, que vous ne le quittiez pas sans croire qu'il était devenu le vôtre. La faiblesse de ses membres, annoncée par la blancheur de ses traits, lui rendait toute fatigue pénible. Il ne s'en était que plus étudié à vaincre la nature; aussi donna-t-il toujours à ses troupes l'exemple

de la patience dans les momens difficiles, aussi bien que de la bravoure dans les combats. Il n'était pas de ceux dont on pût pénétrer les desseins, ou qui s'en ouvrissent imprudemment ; seulement on concevait une grande attente de son futur consulat. On voyait qu'il était flatté de cette opinion, mais il ne laissait rien échapper qui laissât entrevoir comment il la justifierait.

Deux autres candidats se présentaient avec lui; il fit un accord avec le plus riche, pour faire leur brigue en commun et répandre l'argent au nom de tous les deux. Les principaux sénateurs, effrayés de son crédit, cherchèrent au moins à lui opposer un rival, et Caton lui-même leur donna l'exemple de se cottiser pour faire réussir l'élection de Bibulus, puisqu'on ne pouvait empêcher celle de César. Mais un tel collégue n'était pas fait pour arrêter la marche de celui qui l'avait déjà si fort éclipsé pendant leur commune édilité. Par son adresse et sa popularité, César avait si bien réussi à captiver la faveur publique, que bien qu'ils eussent fait ensemble les frais des jeux, l'honneur en retomba tout entier sur lui.

S'apercevant que Pompée et Crassus pouvaient seuls lui présenter une véritable opposition, il résolut de les réunir pour en faire les appuis de sa puissance. Il leur fit apercevoir que continuer de se faire mutuellement obstacle, c'était favoriser le

pouvoir des autres sénateurs, et qu'aussitôt qu'ils voudraient s'entendre, rien ne pourrait les empêcher de disposer en maîtres de la république. Il avait déjà reçu de Crassus des services importans. Lorsque César eut obtenu le gouvernement de l'Espagne, les poursuites de ses créanciers l'empêchèrent pendant quelque temps de se rendre dans cette province ; mais son opulent ami l'en délivra, en répondant pour lui jusqu'à la valeur de huit cent trente talens (1). César fit entrevoir à l'avide consulaire les riches gouvernemens qu'il pourrait s'attribuer, à l'ambitieux Pompée la prééminence dont il jouirait sans discussion, à tous les deux l'autorité absolue que leurs factions réunies allaient avoir sur le gouvernement. Il était cependant aisé de prévoir que l'auteur de cette union en recueillerait le principal fruit.

Tu pourras lire dans notre histoire, mon cher Æserninus, les loix nombreuses par lesquelles César a signalé son consulat, loix quelquefois favorables au bien public, et toujours utiles à ses intérêts. Il éprouvait quelquefois de vives oppositions, mais elles ne pouvaient résister aux forces du triumvirat. Le voile dont ces trois ambitieux

(1) 4,482,000 liv.

avaient d'abord couvert leur union s'éclaircissait chaque jour; les loix agraires de César le firent tomber tout-à-fait.

La cause principale de l'aversion que Pompée sentait alors pour le sénat, était le refus qu'il lui avait fait de confirmer les actes de son proconsulat, et de donner sa sanction à la loi qui accordait des terres aux vétérans de son armée. Le premier soin de César fut de reprendre ce projet, mais avec plus d'étendue. Il fit proposer le partage de cette partie du territoire de la Campanie, qu'on appelle le Champ étoilé, entre vingt mille pères de famille, ayant plus de deux enfans. Cette loi nouvelle était rédigée avec tant d'adresse, que César réfutait aisément tout ce qu'on pouvait objecter contre elle : il invitait même les opposans à lui faire part de leurs observations, promettant de corriger tout ce qu'on y trouverait de défectueux. Mais c'était moins la loi qui déplaisait que celui qui en était l'auteur. Lorsqu'elle fut mise en délibération au sénat, Caton voulut encore profiter du privilége qu'a tout sénateur de parler sans être interrompu, pour empêcher, par la longueur de son discours, qu'on eût le temps de prendre les suffrages; mais César, emporté par son impatience, ordonna qu'on le conduisît en prison.

La majorité des sénateurs se lève alors, et l'un d'eux s'écrie qu'il aime mieux partager les fers

de Caton que de rester au sénat avec César. Caton voyant le consul embarrassé, va lui-même se mettre sous la garde du licteur; et tel est le pouvoir de la vertu courageuse, qu'on le voit applaudir, même par les plébéiens. Le politique César envoie aussitôt un des tribuns délivrer Caton, en vertu de l'opposition tribunitienne, et il déclare en même temps aux sénateurs que, puisqu'ils l'y contraignent, il aura recours à l'autorité du peuple.

Ayant, en effet, peu de jours après, convoqué les comices, il commença par demander l'avis de son collégue. Bibulus répondit avec un ton d'aigreur, qu'une pareille loi ne passerait jamais tant qu'il serait consul. Afin de se concilier encore plus les suffrages, César employa les moyens les plus modérés, jusqu'à inviter le peuple à fléchir, par ses prières, l'opposition de son magistrat; mais, comme il s'y attendait bien, le consul se montra inflexible. Pour rendre son opiniâtreté plus odieuse, César fit alors paraître à la tribune, Pompée, dont on ne faisait encore que soupçonner les liaisons avec lui, et ce consulaire se prononça ouvertement en faveur de la loi. Il alla même jusqu'à déclarer que, si on la combattait avec l'épée, il apporterait l'épée et le bouclier pour la défendre. Crassus ayant parlé dans le même sens, personne ne douta plus que la liberté

ne fût bientôt détruite par l'accord de trois factions aussi puissantes.

Le jour destiné pour prendre les suffrages, César chargea un des tribuns qui lui étaient dévoués, de s'emparer de toutes les avenues de la place publique, et de la faire occuper par ses plus zélés partisans. Son collégue Bibulus ne laissa pas de se présenter, suivi d'un grand nombre de sénateurs et de trois tribuns, qui prétendaient faire valoir leur droit d'opposition. Les créatures de César, qui les surveillaient, ne les eurent pas plutôt entendu élever la voix, qu'ils jetèrent des cris de fureur; ils chassèrent le consul, brisèrent ses faisceaux, et blessèrent les tribuns eux-mêmes, malgré leur caractère sacré. Bibulus résistait à tant d'outrages (1), et criait aux séditieux qu'ils vinssent percer le sein de leur consul, pour lui épargner la vue des maux qu'ils préparaient à leur patrie; mais ses amis l'arrachèrent au tumulte, et le firent retirer dans temple de Jupiter. Caton pénétra deux fois jusqu'à la tribune, et deux fois il fut emporté hors du forum par ordre de César. Quand la violence eut ainsi vaincu toute opposition, nous vîmes paraître les urnes destinées à

(1) Comment exprimer avec décence qu'on jeta sur la tête de Bibulus un plein panier de fien et d'ordure, comme dit naïvement Amiot.

recueillir les suffrages. Le résultat de tant de manœuvres était trop bien préparé pour être douteux : aussitôt que cette loi fut reçue, le consul fit faire, par tout le peuple, le serment de la maintenir, et il força le sénat lui-même à en jurer l'observation.

César fut soupçonné d'être entré dans une intrigue, qui tendait à brouiller Pompée avec les principaux sénateurs. Elle avait été ourdie par un chevalier romain, nommé Vettius, dont Ciceron s'était servi pour découvrir les complices de Catilina, et qui avait alors accusé César lui-même d'être de leur nombre. Vettius dit en confidence au jeune Curion, dont l'inimitié contre Pompée avait déjà éclaté, qu'il avait préparé une embuscade où il devait assassiner ce consulaire. Curion, au lieu d'entrer dans ce projet comme on l'espérait, et d'y faire entrer les plus chauds républicains, le redit à son père, qui se hâta d'en faire part à Pompée lui-même. On traduisit aussitôt Vettius devant le sénat où, après avoir d'abord tout nié, il finit par avouer qu'il y avait une conspiration formée par Brutus, Curion, Paulus et le jeune Lentulus, de l'aveu de son père, et que le secrétaire de Bibulus lui avait donné le poignard dont il devait se servir contre Pompée. Les bévues du dénonciateur ayant ôté toute confiance à sa déposition, on ordonna qu'il serait conduit en

prison, parce que, de son propre aveu, et contre la défense d'un sénatus-consulte, on l'avait vu avec une arme dans l'intérieur de la ville. César, quel que soit le motif qui l'ait dirigé, ne laissa pas de produire Vettius devant le peuple. Des soupçons d'assassinat furent alors jetés sur les principaux de la ville, sur le gendre de Ciceron, sur Ciceron lui-même; mais voyant que cette accusation ne produisait pas l'effet qu'il désirait, César le fit reconduire en prison, où il périt peu de jours après.

Débarrassé de ce scélérat subalterne, César chercha d'autres moyens pour écarter toute influence contraire à son ambition. Les services, les vertus et l'éloquence de Ciceron, lui donnaient un crédit dont il était important de s'emparer. Il employa tous les genres de séductions pour l'entraîner dans son parti : mais, quoique la vanité de l'orateur le rendit sensible aux flatteries adroites des triumvirs, il ne put néanmoins contenir un mouvement d'indignation inspiré par l'état d'asservissement où il voyait réduite la république. Cet élan généreux fut la cause de sa perte, et Clodius sut en profiter pour parvenir à la vengeance qu'il méditait depuis si long-temps. Ciceron, dans son plaidoyer en faveur de C. Antonius, son ancien collégue au consulat, hasarda une seule plainte sur la situation déplorable de l'empire : trois heures après l'assem-

blée par curies fut formée sous la présidence de César; Pompée observa les auspices, et Clodius fut sans opposition adopté par un plébéïen. Il n'éprouva pas plus d'obstacles pour se faire désigner tribun. Nous verrons bientôt quel usage, ou plutôt quel abus monstrueux il fit de son autorité.

Suivant avec constance son projet d'abaisser le sénat, César a été le premier qui ait fait tenir le journal de ses actes pour être publié; de sorte que ce grand corps délibéra désormais sous les yeux de tous les citoyens. Le journal des actes du peuple y fut joint pour être également répandu dans tout l'empire (1).

Les membres du sénat, indignés de l'affaiblissement de leurs prérogatives, ne paraissaient plus qu'en petit nombre dans ses assemblées. César s'en étant plaint un jour, le vieillard Considius lui répondit, que c'était parce que l'on ne s'y croyait pas en sûreté. Pourquoi donc y viens-tu, lui

(1) Les Romains avaient une espèce de gazette qui circulait dans toutes les parties de leur domination. On recherchait plus que jamais dans les provinces et dans les armées, dit Tacite, le *Journal du peuple romain*, à cause de l'intérêt qu'inspirait la fermeté de Thraséas. Les discussions politiques, et même de simples débats littéraires, produisent encore parmi nous la même curiosité.

demanda le consul? C'est, repartit aussitôt le sénateur, parce que je suis trop vieux pour craindre la mort.

Le ressentiment de la noblesse fit sentir à César combien il lui était nécessaire de s'attacher l'ordre équestre, qui, depuis l'éclat que Ciceron lui avait donné, était devenu le principal appui du sénat, dont on le regardait comme *le séminaire*. Les tributs de toute la république, dont la perception était entre les mains des chevaliers, accroissaient chaque jour leurs richesses. Une enchère inconsidérée leur ayant fait éprouver quelque perte en Asie, ils demandèrent au sénat une remise sur le prix de leur bail. Le refus qu'ils éprouvèrent, à la persuasion de Caton, les jeta dans le parti de César, qui leur fit accorder, par un décret du peuple, le rabais du tiers de ce qu'ils devaient payer au trésor pour cette adjudication.

César connaissait trop bien l'inconstance de la faveur publique pour fonder sur elle son ambition : il savait que pour jouir du pouvoir le plus solide, il faut disposer de la meilleure armée. Afin de se donner le temps de la former, il fit proposer au peuple, par les tribuns qui lui étaient dévoués, un décret qui lui accordait pour cinq ans les provinces d'Illirie et de la Gaule Cisalpine, par lesquelles il devait tenir l'Italie entière, pour ainsi dire, entravée. Sur ces entrefaites, le

gouvernement de la Gaule Transalpine étant devenu vacant, le sénat, qui avait voulu le borner au département des forêts de la république, s'empressa de lui décerner cette province, de son propre mouvement, non par aucun motif d'affection, mais pour empêcher qu'il ne la dût à un second décret du peuple.

Afin d'assurer l'ascendant qu'il avait pris sur Pompée, le proconsul des Gaules lui fit épouser sa fille Julia, dont les vertus aimables captivèrent en effet son mari, pendant les trop courtes années d'une vie qui semblait destinée à tant de bonheur. Les consuls qu'il fit nommer pour l'année suivante, étaient entièrement dévoués au triumvirat; et pour les attacher davantage encore à ses intérêts, il épousa la fille de celui qui était le plus distingué par sa naissance et par son mérite. Se croyant désormais au-dessus de tous ses ennemis, il lui échappa de dire, en pleine assemblée, qu'il écraserait tous ceux qui entreprendraient de lui résister. Faisant allusion à la mollesse de ses mœurs, un sénateur lui répondit, qu'on ne devait pas craindre de succomber sous une femme. Une femme, repartit César! Sémiramis n'a-t-elle pas régné avec gloire; et les victoires des amazones ne les ont-elles pas rendues souveraines d'une grande partie de l'Asie?

Malgré leurs profusions, les triumvirs ne pou-

vaient se dissimuler que leur autorité n'excitât un mécontentement qui était, il est vrai, la seule marque de vie que donnât encore notre liberté expirante. Bibulus, pour se soustraire aux outrages et aux périls mêmes auxquels il était en butte, s'était retiré dans sa maison, et n'osait plus reparaître en public. Mais voulant ôter toute légitimité aux actes de son collégue, il lui fit signifier qu'il observerait le ciel chaque jour pendant le reste de son consulat, et il ordonna des fêtes pour le reste de l'année, déclaration qui, suivant les maximes suivies à Rome, de toute antiquité, suffisait pour anéantir tous les sénatus-consultes, et tous les décrets des comices qu'on aurait fait passer pendant cet espace de temps. La tribune publique lui étant interdite, il faisait afficher des édits qu'on lisait avec la plus grande avidité, et qui produisaient un effet que les harangues de ses ennemis ne purent contre-balancer; mais la douleur des citoyens se réduisit à des plaintes et à de vaines clameurs, qui ne furent qu'un frivole obstacle à la marche ambitieuse des triumvirs.

Pompée, qui avait fixé si long-temps sur lui l'admiration générale, semblait d'autant plus dégradé aux yeux des citoyens, que l'opinion publique l'avait élevé davantage. Soit honte, soit faiblesse, il s'était retiré à Capoue, où il n'offrait plus que l'ombre d'un grand nom.

Les triumvirs purent juger à quel point ils étaient devenus odieux, lorsqu'aux jeux apollinaires, on joua une tragédie qui semblait avoir été faite par un ennemi de Pompée. L'auteur ayant prononcé ce vers :

Sur les malheurs publics ta grandeur est assise.

On le lui fit répéter jusqu'à la satiété. Lorsqu'on en vint à ceux-ci :

Que de regrets l'oubli de ta vertu première
Doit te causer un jour.....
Si les loix, si les mœurs ont perdu leur puissance....

(Le reste est si connu, qu'il est inutile de le répéter) (1), ce furent des cris, des acclamations qui proclamaient assez haut l'opinion générale. Quand César se montra au théâtre, les applaudissemens furent rares et à peine sensibles. Curion, qui s'était déclaré contre les triumvirs, fut au contraire accueilli comme l'avait été Pompée lui-même, lorsqu'on voyait en lui le protecteur de la liberté.

Aussitôt que César eut abdiqué l'autorité consulaire, on voulut lui intenter une accusation; mais comme il était déjà allé prendre possession

(1) Le peu de vers que Ciceron a cités de cette tragédie est tout ce que le temps en a conservé.

de son gouvernement, il se prévalut du privilége qu'a tout magistrat en exercice, de ne pouvoir être mis en jugement, pour ne pas répondre à ses accusateurs. Il était sans crainte ; l'accord des trois factions rendait impossible d'en attaquer aucune avec succès, et le retour de Pompée à Rome, réduisit bientôt au silence tous leurs ennemis.

CHAPITRE X.

Exil et rappel de Ciceron.

En armant Clodius de l'autorité du tribunat, le but des triumvirs était de se servir de ses violences démagogiques pour renverser tous les obstacles que les républicains voudraient opposer à leurs projets ambitieux. Ils espéraient surtout qu'elles détermineraient enfin le timide Ciceron à se jeter ouvertement dans leur parti. On savait combien son amour pour la patrie était souvent subordonné au calcul de ses passions. Déjà les protestations flatteuses de Pompée avaient commencé à le séduire, et César, qui l'estimait ne négligeait rien pour l'engager à lui consacrer ses talens.

Lorsqu'on nomma les vingt commissaires chargés de l'exécution de la loi qui ordonnait le partage des terres de la Campanie, les partisans les plus distingués des triumvirs se disputèrent l'honneur d'être admis dans ce *vigintivirat*. Un des commissaires étant mort peu de temps après sa nomination, César fit offrir sa place à Ciceron; mais cet orateur craignit, en l'acceptant, de paraître se rétracter de ses opinions, et de se dégrader

grader aux yeux d'un parti, sans se rendre plus agréable à l'autre. Loin de s'offenser de ce refus, le proconsul fit de nouveaux efforts pour l'entraîner dans son parti, et lui proposa une place de lieutenant dans son armée, avec tous les honneurs attachés à ce titre, sans être assujetti à aucune fonction. Il y ajouta même l'assurance d'être admis au nombre des trois cónsulaires qui formaient son conseil secret. Quoique ce moyen de se soustraire aux fureurs de ses ennemis lui parût plus honorable, Ciceron ne put se résoudre à devoir son salut à celui qu'il regardait comme le principal auteur de l'oppression publique, et rejeta cette nouvelle proposition.

Clodius, d'ailleurs, craignant qu'il n'échappât à sa vengeance, en se faisant déférer par les triumvirs quelqu'une de ces dignités secondaires qui préservent de toute poursuite judiciaire ceux qui en sont revêtus, le fit rassurer par des amis communs sur ses desseins futurs. Mais la sécurité de l'orateur ne fut pas de longue durée, et les premières démarches du tribun ne tardèrent pas à l'éclairer sur l'imprudence de ses refus. Aussitôt que j'eus appris ses dangers, je me hâtai de quitter la campagne où j'étais depuis quelque temps. En entrant dans son cabinet, je le trouvai, appuyant d'une main sa tête penchée sur ses tablettes, et de l'autre, tenant un style qui semblait

s'échapper de ses doigts. Dès qu'il m'aperçut, se levant avec une action empreinte de douleur : Ce n'est plus qu'à regret, me dit-il, ce n'est plus que par habitude que je m'occupe encore de ces travaux sur lesquels j'ai fondé si follement mon bonheur et ma gloire. Dans quel siècle vas-tu vivre, mon cher Pollion ! Les désordres de la république appellent chaque jour un maître, et c'est en vain que nous nous débattons contre cette inévitable destinée. Est-ce pour être lu, jugé, apprécié par des esclaves, que j'aurais consumé tant de veilles laborieuses? Depuis qu'Athènes a perdu sa liberté, de frivoles déclamations n'y ont-elles pas fait presque oublier les chefs-d'œuvres du prince des orateurs? Le goût se dégraderait-il assez chez les Romains pour me faire préférer quelque déclamateur ampoulé? O rêves de la gloire! où m'avez-vous conduit? Dieux immortels! à quel funeste éclat m'avez-vous condamné?

Tandis que Ciceron n'opposait au péril que faiblesse et qu'incertitude, l'adroit Clodius s'était concilié tous les intérêts; ceux des consuls, en leur faisant accorder de riches provinces; ceux des sénateurs, en ôtant aux censeurs le droit de les destituer arbitrairement; ceux du peuple, par des distributions gratuites.

Le nouveau tribun n'omit rien pour se créer de nouveaux partisans. Numa Pompilius avait fait de

tous ceux qui exerçaient la même profession, autant de colléges différens, dont il avait délégué la protection à quelques-unes des nombreuses divinités que l'on adore à Rome. Il serait difficile de déterminer depuis quelle époque ces communautés ont leurs statuts, leurs jours d'assemblées et leurs officiers qui leur donnent des repas et des jeux. On sent combien, au milieu des troubles populaires, ces sortes de réunions devaient donner d'influence à ceux qui y présidaient. Aussi s'étaient-elles singulièrement multipliées dans un temps où l'ambition ne négligeait aucun moyen. Pour enlever aux agitateurs cette nouvelle source de crédit, le sénat abolit tous les colléges établis depuis l'expulsion de nos rois, et son décret avait reçu son exécution depuis neuf ans, lorsque Clodius proposa de les rétablir; ce projet fut accueilli avec transport par le peuple, toujours trop irréfléchi pour apercevoir les conséquences dangereuses attachées aux bienfaits apparens qu'on lui présente.

Malgré tant d'appuis, le tribun craignait encore de trouver dans l'inflexibilité de Caton un obstacle difficile à vaincre; il espéra le tromper, en se parant auprès de l'austère sénateur d'une fausse vénération pour ses vertus, et il lui offrit, comme une preuve de la sincérité de ses sentimens, la commission de réduire en province ro-

maine l'île de Chypre. Caton ayant voulu s'en défendre comme d'une injure et comme d'un piége qu'on lui tendait : *Hé bien!* reprit le tribun démasqué, *si tu n'y veux aller de pleingré, la loi t'y contraindra.* Comme il avait sous ses ordres un assez grand nombre de mercenaires, dont la violence ne laissait aucune liberté aux suffrages des citoyens, les plébiscites n'étaient plus que l'expression de sa volonté. Sur sa proposition, ainsi secondée, le roi de Chypre, allié depuis longtemps du peuple romain, fut privé de ses États, uniquement parce qu'il avait refusé de contribuer à la rançon de Clodius. Ce qui rendit cette injustice plus infamante encore pour la république, ce fut Caton que l'on chargea de la consommer; et afin de prolonger son absence, il lui fut ordonné en outre de se rendre à Bysance, pour apaiser les troubles qui régnaient dans cette ville.

L'influence des augures et des auspices avait été regardée jusqu'alors comme un des principes conservateurs de la république ; mais Clodius soupçonna qu'on pourrait la faire servir à contrarier ses projets ; il fit aussitôt recevoir une loi qui l'anéantit. Enfin, ne voyant plus rien qui pût s'opposer à sa vengeance, il se hâta d'employer les moyens les plus prompts pour la satisfaire.

Les ennemis de Ciceron n'avaient cessé de lui reprocher d'avoir fait périr sans jugement les

complices de Catilina. Clodius fit de cet acte qui avait sauvé la république, et auquel lui-même avait alors applaudi, la base de son accusation. Son attaque fut indirecte. Il mit en avant un plébiscite, qui interdisait l'eau et le feu à quiconque aurait fait périr un citoyen sans jugement. Cicéron, avant même d'être attaqué nominativement, eut la maladresse de changer de robe, et se déclara ainsi lui-même en état d'accusation. Ses alarmes furent partagées par le parti républicain, et vingt mille Romains, qui étaient la plupart des premières familles, changèrent de robe avec lui. Nous l'accompagnions en grand cortége dans les rues de Rome, afin d'appeler sur cet illustre accusé l'intérêt public; mais les partisans de Clodius interrompaient ses prières par des injures, et en lui jetant de la boue et des pierres.

Néanmoins les chevaliers se déclarèrent hautement en sa faveur, et le sénat était sur le point de décréter qu'il prendrait le deuil, comme dans les calamités publiques, lorsque les factieux interrompirent la délibération par leurs insultes et par leurs menaces. Le lendemain, les consuls, qui étaient liés d'intérêt avec le tribun, publièrent un édit qui défendait aux sénateurs de changer de robe.

Les dispositions des triumvirs n'annonçaient rien de favorable à l'orateur. Il ne pouvait plus rien espérer de César, dont il avait dédaigné l'a-

mitié. Crassus s'était prononcé contre lui depuis long-temps. Il ne pouvait lui pardonner d'avoir fait succéder aux éloges, des sarcasmes quelquefois très-sanglans. Au milieu de leurs débats, l'opulent consulaire lui ayant dit un jour : Si tu me crois si peu digne des dignités auxquelles la faveur du peuple m'a élevé, pourquoi l'autre jour ai-je été le sujet de tes louanges? C'est afin de prouver mon éloquence, répondit Ciceron, que j'ai pris le sujet qui y prêtait le moins.

Pompée rougissait de sa collusion avec les ennemis d'un homme qu'il avait promis tant de fois de protéger, et se tenait hors de la ville; évitant avec le plus grand soin les occasions de le rencontrer. Ciceron, qui en avait fait si long-temps son héros, ne pouvait croire que le souvenir des services importans qu'il lui avait rendus, se fût si facilement effacé de son cœur, et il se flattait encore qu'il ne résisterait point à sa présence. Néanmoins, ce ne fut que par surprise qu'il parvint à lui parler. Pompée, après l'avoir entendu avec froideur, lui répondit que les actes pour lesquels il était accusé ayant eu lieu pendant qu'il faisait la guerre en Asie, il ne lui appartenait pas de les juger; il ne songea pas même à le relever, quand il le vit prosterné à ses pieds, et il finit par lui dire qu'il lui était impossible de rien faire contre la volonté de César.

Ciceron revint désespéré au milieu de ses amis. Lucullus lui conseillait de résister à force ouverte aux fureurs des factieux ; mais les autres lui représentèrent qu'en restant à Rome, il exposerait la république aux chocs les plus violens, et que le pouvoir de Clodius ne pouvait durer qu'une année, après laquelle il sortirait de sa retraite, avec la gloire d'avoir sauvé la république par son exil volontaire, comme il l'avait déjà fait, durant son consulat, par sa prudence et par son courage. Les conseils d'Atticus et son caractère paisible contribuèrent également à lui faire embrasser ce dernier parti.

Aussitôt après son départ, Clodius fit rendre, sans opposition, un plébiscite qui le bannissait à cinq cent milles de Rome, et qui, s'il enfreignait cette défense, le mettait *hors la loi*, aussi bien que ceux qui l'auraient reçu. Malgré les peines portées par ce décret, il fut accueilli avec distinction, lorsqu'il traversa la Campanie pour se rendre en Sicile, où la longue amitié qu'il avait entretenue avec le préteur Virgilius lui faisait espérer un asile. Mais le malheur avait déjà produit son effet ordinaire, et Virgilius lui refusa l'entrée de son gouvernement. Atticus lui-même, en prudent épicurien qui ne doit jamais compromettre sa sûreté ni même son repos, craignit d'aller en personne consoler cet illustre infortuné, et cette

extrême circonspection causa la plus vive douleur à son ami. Il ne laissa pas de lui envoyer à diverses reprises, jusqu'à deux cent cinquante mille sesterces (1).

Ciceron se réfugia pendant quelque temps à Brindes, et passa ensuite dans la Macédoine, où il parut fixer le lieu de sa retraite. Il se serait retiré dans la ville d'Athènes, s'il n'eût craint avec juste raison d'y rencontrer les complices de Catilina qui y subissaient l'exil auquel il les avait fait condamner. Ils envoyèrent contre lui des assassins, dont les tentatives furent réprimées par la protection de Plancius, questeur de la Macédoine, qui lui prodigua tous les secours et toutes les consolations de la plus tendre amitié.

L'orateur romain montra dans ses revers une faiblesse qui lui attira les reproches de ses amis. On alla jusqu'à supposer que sa raison était altérée. *Je hais ma célébrité*, nous écrivait-il; *je fuis les hommes; à peine puis-je me résoudre à vivre.* Mais comment ne pas excuser sa douleur, lorsqu'on se rappelle jusqu'où s'était étendu la rage de ses ennemis? Ses maisons de campagne furent renversées; on livra aux flammes celle qu'il avait achetée sur le mont Palatin, et, par une dérision cruelle, on érigea sur ses ruines un temple à la

(1) 56,290 liv.

liberté. Ses ennemis pillèrent ses meubles, et Terentia sa femme fut appelée devant les magistrats, parce qu'on la soupçonnait d'avoir distrait quelques effets. Les consuls ne rougirent point de se partager une partie de ses dépouilles; Clodius alla même jusqu'à faire afficher à l'entrée du sénat, qu'il était défendu de faire aucune proposition contraire au décret qui exilait son ennemi.

Il se croyait désormais en état de faire la loi à Pompée lui-même. Ce général, après avoir traîné en triomphe le fils de Tigrane, roi d'Arménie, l'avait mis sous la garde du sénateur Flavius. Ennuyé d'une aussi longue détention, le prince captif parvint, à force d'or et de promesses, à intéresser Clodius à sa liberté. Le vénal tribun, après avoir invité Flavius à un festin, et l'avoir enivré, se fit amener le jeune Tigrane; et, non content de le retenir chez lui malgré les instances de Pompée, il lui procura une escorte pour protéger sa fuite. Flavius, plus actif que vigilant, rassembla quelques amis, et parvint à rejoindre son prisonnier. Les deux troupes en étant venues aux mains, Flavius, après avoir vu périr plusieurs des siens, et entre autres un chevalier romain, ami de Pompée, fut forcé de prendre la fuite, et revint seul à Rome.

Clodius ne mettant plus de bornes à ses violences, se déclara également contre César, qui

refusait d'approuver ses projets de subversion, et résolut de faire casser toutes les loix que ce général avait fait rendre sous son consulat. Son ressentiment contre les triumvirs devint si vif que, pour se venger, il fut sur le point de concourir lui-même au rappel de Ciceron. Dans un accès de fureur, il se présenta, la tête voilée, au milieu d'une assemblée du peuple, et consacra (1) les biens du consul Gabinius. Ninnius, partisan de Ciceron, se hâta de consacrer de la même manière, ceux du féroce démagogue. Quelques jours après, on saisit un esclave de Clodius armé d'un poignard, et cherchant à se glisser jusqu'à Pompée. Fausse ou réelle, cette accusation donna une nouvelle force au parti républicain, et détermina le retour de Ciceron.

Malgré l'opposition de deux tribuns, la loi qui terminait son exil fut approuvée par le premier corps de l'État, et portée devant le peuple. Quintus Ciceron, qui avait gouverné l'Asie pendant trois ans, était revenu à Rome depuis quelque temps, et soutenait avec chaleur les intérêts de son frère. J'avais joint mes faibles efforts à ceux de

(1) Les biens qui étaient consacrés avec toutes les formalités par les loix devenaient la propriété des dieux, et on aurait regardé comme un sacrilége de les détourner à aucun usage utile aux hommes.

Marc-Antoine pour le seconder. Au jour fixé pour recueillir les suffrages, nous nous réunîmes en grand nombre, afin de nous emparer de la place publique; mais Clodius nous prévint, et fondit sur nous avec ses gladiateurs, ses esclaves et ses mercenaires. Bientôt le sang ruissela de tout côté; les rues, les égoûts, la rivière furent couverts de cadavres : plusieurs tribuns furent blessés, et Quintus resta quelques momens enseveli parmi les morts. Craignant que tant de violences ne fissent enfin soulever contre eux le reste de la ville, les factieux prirent la résolution de tuer un tribun de leur propre parti, afin d'en rejeter tout l'odieux sur leurs ennemis : heureusement ce tribun fut averti assez à temps pour se soustraire au danger.

Quoique Milon ait alors combattu pour une cause plus juste, il n'exerçait pas le tribunat avec plus de modération que Clodius. Il acheta les gladiateurs et les bestiaires qui venaient de servir aux jeux des édiles, et avec leur secours, nous eûmes assez souvent l'avantage sur les séditieux. Clodius fut un jour si vivement poursuivi par Antoine, qu'il serait péri sous ses coups, s'il ne s'était caché sous les escaliers d'une boutique de libraire.

Milon crut devoir joindre les voies judiciaires aux moyens qu'il venait d'employer avec tant de succès, et intenta contre son ennemi une accusation pour crime de violence; mais le consul

Metellus, cousin de Clodius et le préteur Appius Clodius, son frère, se réunirent à un tribun vendu à la faction pour défendre à l'accusé de comparaître, et aux magistrats de le citer en jugement. C'est ainsi qu'on se jouait de la justice, des loix et de la constitution.

On voyait néanmoins les grands et le peuple concourir avec une égale ardeur au retour de Ciceron; les triumvirs s'en occupaient sincèrement, et de toutes les villes municipales partaient des décrets en sa faveur, plus honorables les uns que les autres. Jamais il n'y eut de comices plus nombreux et plus unanimes que ceux qui votèrent son rappel.

Aussitôt que l'orateur en eut appris le résultat, il se hâta de prendre la route de Rome. Le plus grand obstacle à sa marche était la foule de citoyens de toutes les classes, qui s'empressaient de le féliciter. Son passage était partout célébré par des fêtes, et les villes croyaient prouver leur affection envers la république, en recevant avec pompe celui qui en était le principal ornement. Pour me servir de ses propres expressions, il semblait porté sur les épaules de toute l'Italie, et Rome entière parut se soulever de ses fondemens pour aller au-devant de son libérateur. Les sénateurs, les chevaliers et une foule de plébéïens, l'attendaient hors de la ville. Aussitôt qu'on l'a-

perçut, ce furent des applaudissemens universels qui l'accompagnèrent jusqu'à ce qu'il fût entré dans le capitole. Les citoyens éprouvaient un sentiment d'admiration mêlée de tendresse, tel qu'aucun triomphe n'en inspira jamais. Avec quelque amertume qu'il se fût plaint de ses malheurs, Ciceron avouait que la félicité d'un tel jour était encore au-dessus.

Les fureurs de Clodius ne tardèrent pas à troubler son triomphe. Le sénat avait ordonné que tous ses biens lui fussent rendus, et que sa maison fût reconstruite aux frais de l'État (1); les factieux vinrent, les armes à la main, chasser les ouvriers qui y travaillaient : ils allèrent ensuite jeter des pierres dans la maison de son frère Quintus, et la brûlèrent aux yeux de toute la ville. Le principal motif de Clodius, en faisant abattre la maison de Ciceron, était le désir d'embellir la sienne, qui en était voisine. Il avait fait consa-

(1) La jalousie des principaux sénateurs qui ne voulaient pas, selon l'expression de Ciceron, que les ailes lui revinssent, fit estimer ses pertes bien moindres qu'elles n'étaient : sa maison du mont Palatin fut évaluée 449,760 liv., celle de Tusculum 112,440 liv., celle de Formie 56,220 liv. : la première avait coûté 807,080 liv. Ciceron possédait alors dix-neuf maisons de campagne. On peut juger, surtout d'après son désintéressement connu, combien l'administration des affaires publiques était alors lucrative.

crer la partie qui lui était inutile, et avait acheté l'autre sous un nom emprunté. Une possession voisine ne laissait pas de gêner encore ses plans de construction, il prit aussitôt la résolution de se la faire céder, à quelque prix que ce fût; le propriétaire ayant déclaré qu'il ne la lui vendrait pas tant qu'il vivrait, Clodius le fit empoisonner très-ouvertement, et s'arrangea ensuite avec ses héritiers. Il eut ainsi la plus belle habitation de Rome, une vue que rien ne bornait, un péristile qui surpassait en magnificence tout ce que nous avions vu jusqu'alors, et un portique superbe de trois cents pas d'étendue. Le décret qui avait rappelé Ciceron, renversait des embellissemens si bien conçus. Fut-il jamais un sujet d'emportement plus légitime?

Quelques jours après la première attaque de Clodius, j'accompagnais Ciceron avec plusieurs autres citoyens. En descendant de la rue Sacrée, nous fûmes assaillis par l'escorte ordinaire de ce démagogue. Nous nous réfugiâmes sous un portique voisin, où notre bonheur nous ayant fait rencontrer des armes, nous jetâmes la terreur à notre tour, et nous eussions fait périr Clodius avec ses satellites, si Ciceron n'avait modéré notre ardeur. *J'ai renoncé à la chirurgie*, nous dit-il, *je ne veux plus employer que la médecine.* Mais doux ou sévère, aucun régime ne pouvait prolonger l'existence d'une telle république.

CHAPITRE XI.

Suite du triumvirat.

Le retour de Ciceron fut suivi d'une disette qui porta le peuple aux plus grands excès. Des murmures passant à la violence, les séditieux chassèrent les spectateurs réunis dans un théâtre : de là ils se rendirent au capitole où le sénat était assemblé, et menacèrent de l'incendier. Ciceron, entraîné par la reconnaissance autant que par le désir de remédier au désordre, fit, par un sénatus-consulte, accorder à Pompée, pendant cinq ans, la surintendance des vivres sur toutes les parties de la domination romaine. Pour empêcher qu'on ne l'adoptât, Clodius ne cessait de répéter que cette disette factice devait être attribuée à la seule ambition du triumvir. Sacrifiant la liberté publique au désir de plaire à la faction dominante, un tribun alla même jusqu'à proposer de joindre à cette commission la direction générale des revenus de l'État, le commandement d'une flotte, une armée, et dans les provinces un pouvoir supérieur à celui des magistrats qui les gouvernaient. Il semble que par ce plébiscite, on

ait voulu faire essayer à Pompée la puissance dont jouit maintenant Auguste.

Aussitôt que la loi fut confirmée, on vit l'abondance se rétablir par les soins prévoyans du nouveau surintendant des vivres. Il y mit une telle activité, que les pilotes balançant à lever l'ancre dans un temps orageux, il leur cria : Il faut que je parte, et non que je vive.

Ciceron, nommé son premier lieutenant, céda cet emploi à son frère, et, désespérant du salut de la république, il eut le dessein de demander une légation votive sous le prétexte d'aller accomplir dans divers temples les vœux qu'il avait formés pour le salut de l'État.

Les factions appelèrent les prodiges à leurs secours, et cherchèrent à profiter des convulsions extraordinaires de la nature, pour jeter dans les esprits une terreur favorable à leurs vues. Un loup, assurait-on, était entré dans la ville; la terre avait tremblé; plusieurs personnes avaient été frappées de la foudre; des bruits souterrains s'étaient fait entendre. Le vulgaire paraissant frappé de ces prodiges, on consulta les haruspices, qui répondirent, selon leur coutume, d'une manière vague, qu'on avait négligé des rites anciens et révérés; qu'on avait profané des lieux consacrés par la religion, et que les dieux en étaient irrités; enfin, ce qui ne permet pas de douter qu'ils

qu'ils ne fussent les organes d'un parti, que les divisions des grands menaçaient la république de tomber au pouvoir d'un seul. Clodius, qui venait d'être nommé édile par les manœuvres adroites d'un de ses parens, alors président des comices, profita de cette circonstance pour faire regarder comme sacrilége, le décret qui rendait à l'orateur romain l'emplacement de sa maison. Ciceron, au contraire, imputa le courroux du ciel à la violation qu'avait fait Clodius des mystères de la bonne déesse, et il retraça ses crimes avec une énergie qui rendit leur impunité encore plus révoltante.

Après tant de désordres commis impunément à la vue de toute la ville, ce qui paraîtra plus incroyable encore, c'est que celui même qui en était le principal artisan, osât se déclarer l'accusateur de Milon pour crime de violence. L'accusé fut défendu par Ciceron et par Pompée que son rang ne mit point à l'abri des insultes des factieux. Lorsqu'il se leva pour parler en faveur de Milon, les partisans de Clodius poussèrent des clameurs qui empêchèrent d'entendre son discours. Quoiqu'interrompu par des injures et par un bruit presque continuel, il ne laissa pas de parler avec tant de dignité, qu'il obtint quelques intervalles de silence. Quand, à son tour, Clodius prit la parole, les partisans de Milon lui rendirent les insultes qu'il faisait prodiguer aux autres. Pendant les

deux heures que dura sa harangue, il n'y eut point d'outrages qu'ils ne lui fissent essuyer; on alla jusqu'à réciter des vers obscènes contre lui et contre sa sœur. Ces mutuelles provocations élevèrent enfin la fureur des deux partis au plus haut degré, et, malgré sa résistance, Clodius fut mis en fuite avec ses partisans. Le sénat ayant été convoqué à cette occasion, l'esprit de parti excita dans cette assemblée des débats si violens, qu'il lui fut impossible de prendre aucune mesure pour rétablir le repos de l'État.

Tu es sans doute étonné, mon cher Æserninus, et la postérité le sera bien davantage, qu'un factieux tel que Clodius ait été si long-temps le fléau de sa patrie. On ne considère pas qu'étant allié aux familles romaines les plus distinguées, il devait y trouver un appui contre ceux qui sollicitaient son châtiment; D'ailleurs sa prodigalité et ses violences lui avaient formé un parti qui lui donnait une grande influence sur les comices, et peu délicats sur les moyens de s'élever, les premiers de l'État se disputaient son suffrage par l'offre de leur protection.

Son inconséquence et son audace inspiraient chaque jour une surprise nouvelle. Je l'ai vu, de mes propres yeux, disperser une assemblée de comices; le sang ruisselait; plusieurs personnes de la première distinction avaient été blessées, et un tri-

bun laissé pour mort au milieu de la place publique; enfin le temple des nymphes, où l'on conservait alors les registres publics, avait été incendié. Un tribun fit saisir quelques-uns de ses gladiateurs et les produisit au sénat, qui ordonna qu'ils fussent jetés dans la prison; mais un autre tribun fut assez ennemi du repos public pour les en délivrer. Clodius ayant été cité en justice, un des consuls lui défendit de comparaître, et le tribun Milon fut réduit à acheter des gladiateurs pour lui disputer le terrain. Que penser d'une république où de tels excès étaient impunis, ou, pour mieux dire, étaient protégés ? Il faut ajouter encore que ce factieux eut toujours l'art d'intéresser à ses fureurs l'ambition des magistrats, ou les chefs d'un parti puissant; enfin, il mit tant d'adresse dans sa conduite insensée, que le Romain qui commit le plus de crimes dans une condition privée, n'essuya pas même une accusation sérieuse.

Le peu d'union qui régnait parmi ses adversaires, le seconda parfaitement. Jamais le bon parti ne prit une marche fixe et décidée, et lors même qu'il s'agissait du salut de l'État, il était souvent arrêté par de vaines formalités, ou par des discussions d'amour propre. Ciceron ayant ôté du capitole les tables sur lesquelles était gravée la loi qui l'exilait, Clodius s'en plaignit au sénat; l'orateur répondit que son tribunat était illégal, et

que par conséquent tous les actes en étaient nuls. *Tout ce que j'ai fait en Chypre, en vertu de la commission qui me fut donnée alors, se trouverait donc aussi annullé,* s'écria Caton? Malgré leurs vertus, ces deux sénateurs connaissaient si peu le danger de leur position, que cette misérable affaire fit succéder la froideur à leur amitié.

Il y eut bien d'autres divisions dans le sénat à l'occasion de l'Égypte. Ptolomée, souverain de ce royaume, ayant été chassé par ses sujets, se rendit en Italie pour implorer la protection des Romains. Il rencontra sur son chemin Caton qui se rendait en Chypre, et il lui envoya un message, d'après lequel il ne doutait pas que ce Romain ne vînt aussitôt le saluer; toute la réponse qu'il en reçut fut, que c'était à ceux qui avaient besoin de lui parler à venir le trouver. Le roi s'étant présenté peu de momens après, l'austère sénateur, sans se lever, l'invita d'un geste à s'asseoir.

Ptolomée fut étourdi par une fierté cachée sous un extérieur si modeste, et lui exposa néanmoins l'état de ses affaires. Après lui avoir représenté combien il était peu sensé d'abandonner un royaume opulent pour s'exposer aux humiliations qui l'attendaient à Rome, et y faire sa cour à d'avides magistrats que toutes les richesses de l'Égypte ne pourraient assouvir, Caton lui offrit d'aller lui-même le réconcilier avec ses

sujets ; Ptolomée embrassa d'abord un si sage conseil, mais ses courtisans le firent changer d'avis. Combien il s'en repentit, lorsqu'il vit ses espérances sans cesse différées, et les triumvirs trop occupés de leurs intérêts, pour s'occuper sérieusement des siens ! Pompée désirait qu'on lui déférât la commission de le rétablir ; mais les délibérations du sénat ne lui présentant rien de favorable, il empêcha du moins qu'un autre n'eût le bénéfice de cette opération lucrative.

De son côté Clodius, se faisant un jeu des troubles civils, ne négligeait rien pour désunir le triumvirat et pour avilir Pompée. Un jour que ce consulaire allait au forum, le démagogue placé sur une butte élevée, s'écria au milieu des hommes perdus et des mercenaires dont il aimait à s'environner : Quel est le capitaine le plus voluptueux de Rome? Cette multitude répondit en chœur, et comme elle l'aurait fait aux prières du pontife dans le temple : C'est Pompée. Quel est celui qui se gratte la tête avec un doigt? Quel est celui qui veut faire mourir le peuple de faim? Quel est celui qui abuse de son autorité? Les factieux répétaient toujours le même refrain. Espérant attirer Crassus dans son parti, il ajouta : Quel est celui qui désire être envoyé en Égypte? C'est Pompée, continuèrent-ils de s'écrier. Quel est celui que les Romains désirent qu'on y envoie? C'est Cras-

sus, répondirent-ils alors. Cette scène ne fut pas une de celles qui mortifièrent le moins le vainqueur de l'Orient.

Les triumvirs ne laissèrent pas de se rassembler peu de temps après à Lucques où ils convinrent des mesures qu'ils devaient employer pour assurer leur autorité. Ils firent tomber la république en interrègne, afin de n'avoir point à craindre d'opposition dans les magistrats. Le jeune Crassus étant revenu à Rome avec une partie des soldats de César, il ne leur fut pas difficile de se rendre maître des élections. Un seul candidat osa continuer sa brigue, après que Crassus et Pompée eurent annoncé leurs prétentions au consulat; mais leurs partisans dispersèrent son cortége et tuèrent l'esclave qui le précédait avec une torche. De tels moyens ne pouvaient manquer de rendre l'élection unanime. Les comices étaient alors si dégradés qu'ils élevèrent à la préture un Vatinius, le plus vil des sénateurs, préférablement à Caton.

Avec sa dissimulation ordinaire, Pompée affectait de l'indifférence sur la province qui lui serait décernée, lorsque tout à coup un tribun proposa de donner le gouvernement de la Syrie à Crassus, celui de l'Afrique et de l'Espagne à Pompée, et de continuer pour cinq ans les Gaules à César. Les opposans furent écartés à force ouverte, et les consuls se firent assurer par ces comices ensan-

glantés les provinces dont leur ambition était si jalouse.

Pompée crut adoucir ce qu'une pareille conduite avait d'odieux par la magnificence qu'il déploya pour la dédicace de son théâtre. Il y eut pendant cinq jours des spectacles de tout genre; on rappela nos jeux anciens dans les jeux osques et ceux d'Olympie dans les jeux grecs; on fit combattre jusqu'à cinq cents lions. Les chasses durèrent cinq jours et eurent lieu deux fois par jour : quant à moi, j'ignore ce qu'on trouvait de si attachant à cette espèce de spectacle pour en rassasier ainsi nos yeux. Quel plaisir, me disait Ciceron, peut-on prendre à voir un homme faible déchiré par une bête féroce, et cette bête à son tour percée par un épieu?

Des acteurs célèbres, retirés depuis long-temps du théâtre, y reparurent à cette occasion. Ce fut la dernière fois qu'on vit jouer le fameux Ésope; la voix lui manqua au milieu de la scène la plus intéressante, et il ne fit que prouver qu'il ne lui restait aucun des moyens tragiques qui avaient élevé si haut sa réputation.

L'excès de la magnificence nuisait au charme de ces différens spectacles, et empêchait qu'on y trouvât le plaisir qu'on goûte dans les jeux ordinaires. Dans la pièce de Clitemnestre, on fit paraître trois mille coupes et cinq cents mulets; dans

celle du cheval de Troie, on vit des troupes à pied et à cheval assez nombreuses pour donner un combat réel.

Le spectacle même par lequel il croyait couronner la pompe de ses jeux, en détruisit l'effet. On fit combattre des hommes armés contre dix-huit éléphans dont les blessures excitèrent la pitié dans l'ame de ces barbares qui applaudissaient à la vue du sang humain. Une partie des éléphans ayant été tuée, les autres levèrent leurs trompes vers le peuple comme pour demander grace. Je ne sais sur quel fondement le bruit s'était répandu qu'on ne les avait fait consentir à s'embarquer, qu'en leur promettant de ne les point maltraiter. Toute absurde qu'était cette idée, elle augmenta l'émotion du peuple qui se retira en faisant des imprécations contre l'auteur de leur mort.

Si des murmures s'élevaient du sein même des plaisirs que les triumvirs présentaient au peuple, on doit juger quel mécontentement excitèrent contre eux les levées qui furent faites pour compléter les légions de Crassus? Craignant que ses ennemis n'en profitassent pour mettre opposition à son départ, le proconsul de Syrie se hâta de quitter Rome, avant la fin de son consulat. Il dîna la veille dans les jardins de Crassipes à qui Ciceron venait de faire épouser sa fille, veuve du

vertueux Pison, et il se réconcilia avec l'illustre orateur qui promit de soutenir ses intérêts pendant son absence.

Le lendemain nous l'accompagnâmes au capitole avec Pompée et les principaux sénateurs attachés aux triumvirs, lorsque revêtu de la chlamyde, il allait faire aux dieux des vœux qui ne devaient pas être exaucés. En descendant du capitole, nous rencontrâmes une multitude de plébéïens qu'on avait ameutés contre Crassus; mais aussitôt qu'ils virent Pompée à la tête du cortége, le respect auquel celui-ci avait accoutumé les Romains fit écarter la foule à notre approche.

Atéïus Capiton, un des tribuns qui s'étaient déclarés avec le plus de violence contre les triumvirs, annonce alors à Crassus qu'il s'oppose à son départ, et voyant que l'on n'a aucun égard à sa défense, il ordonne à un de ses viateurs de l'arrêter. Les autres tribuns ayant anéanti son opposition, Atéïus furieux court à la porte de la ville, et y place un autel. Après avoir fait fumer l'encens et purifié ce lieu par des aspersions d'eau lustrale, il prononce à la vue de Crassus ces imprécations d'autant plus effrayantes, que la formule n'en est connue que des prêtres, et que les préjugés vulgaires supposent qu'elles entraînent un malheur infaillible. Tel est l'effet de l'impression ressentie par une grande réunion d'hommes;

sans partager la crédulité de la multitude, nous ne laissâmes pas d'éprouver une partie de l'émotion qui l'agitait. Pompée et Crasssus dissimulant leur trouble, firent écarter de leur passage l'audacieux tribun, et se quittèrent à peu de distance de la ville, en se vouant l'un à l'autre une amitié dont ils n'étaient pas susceptibles. Tous deux au comble de leur puissance faisaient des vœux pour l'augmenter encore. Qu'ils étaient loin de penser qu'avant peu, ils seraient réduits à solliciter une pitié qu'ils ne pourraient même pas obtenir !

CHAPITRE XII.

Pollion accompagne Q. Ciceron dans les Gaules. Exposé succint des mœurs et du gouvernement des Gaulois.

Le silence auquel les loix étaient réduites, ne me permettait pas de suivre la carrière du barreau. Ciceron lui-même gémissait d'y être enchaîné par sa réputation. « Dans ma jeunesse, me dit-il, lorsque l'âge exaltait en moi l'amour de la gloire et des honneurs, que j'étais loin de sentir le bonheur de ne défendre que des cliens de mon choix! Aujourd'hui, l'usage de mes talens ne m'appartient plus. Pour satisfaire ceux qui m'ont obligé, je suis forcé de prêter ma voix à mes propres ennemis. Crassus et Vatinius lui-même ont été loués par moi, et le seront peut-être encore. Qu'on ne m'accuse pas cependant de versatilité; dans l'administration des affaires publiques, nous sommes quelquefois obligés de changer de langage, en conservant le même but, comme un pilote habile change à propos de manœuvre pour arriver plus promptement au port. Ce n'est pas que je ne sente combien une conduite toujours ferme et égale eût été plus honorable. O trop heureux

Caton, à qui l'on n'a jamais rien demandé qui puisse t'avilir.

» Après avoir sacrifié si long-temps ton existence à l'intérêt public, je sens, lui dis-je, combien tu dois gémir de la situation désespérée où se trouve notre patrie. La manière dont elle a payé mes services, me répondit-il, me dispense d'être affligé de ses maux, et même je me console en voyant ceux qui enviaient ma fortune, gémir sous le pouvoir d'un seul. Je soutiens par les lettres et par mes études, la considération que j'ai méritée, et mon assiduité au barreau me fait perdre de vue la décadence de notre patrie. Je parcours avec plaisir mes maisons et mes jardins; sans me rappeler ce que j'ai perdu, je jouis de ce que j'ai recouvré. Il s'est formé sur mon cœur un *calus* qui a détruit mon ancienne sensibilité. Toutes mes affections sont aujourd'hui resserrées dans l'intérieur de ma famille; la république n'offre plus rien qui me plaise, rien qui m'intéresse. J'aime cependant encore à me retracer son état heureux sous mon gouvernement; et l'administration de ceux qui m'ont succédé, fait le plus bel éloge de la mienne.

» Mais je te conseille, mon cher Pollion, de t'ouvrir un autre chemin à la fortune; vas chercher aux armées des succès que tu ne peux plus espérer de tes talens oratoires. Compte sur ma

recommandation auprès de César qui cherche maintenant à me prouver le retour de son amitié. Tu sais qu'il m'a chargé de surveiller la construction d'un nouveau forum dont le terrain seul a coûté soixante millions de sesterces (1). A ce projet, il vient d'ajouter celui d'entourer le champ de Mars d'un immense péristile en marbre, où le peuple pourra se mettre à couvert, lors de la tenue des comices. Ce grand capitaine veut que son génie soit imprimé dans la magnificence de ses monumens, aussi bien que dans les merveilles de ses actions guerrieres.

» Sous quel général plus habile, pourrais-tu apprendre la science des combats? Tu accompagneras mon frère qu'il vient de nommer un de ses lieutenans, et sous leurs ordres tu ne peux manquer de trouver l'occasion de te distinguer. Puisse la patrie s'honorer toujours de tes exploits et de ceux de ton nouveau général »!

J'acceptai cette proposition avec reconnaissance. Les recommandations pressantes de Pompée et de Ciceron engagèrent César à m'admettre dans le petit nombre de volontaires attachés à sa personne. Je lui inspirai bientôt assez de confiance pour qu'il me chargeât de plusieurs missions importantes auprès des cités gauloises qui chance-

(1) 13,494,000 liv. Suétone assure que cette place coûta cent millions de sesterces; et Pline cent vingt millions.

laient dans notre alliance. J'étudiai cette nation fameuse qui fut si long-temps la terreur des Romains, et que nous avons vaincue par notre politique plus que par nos armes.

Parmi les peuples belges, on remarquait les Atrebates dont le chef nommé Comius s'était depuis long-temps déclaré en faveur de César. Le pays qu'ils habitent est un point central, que la résistance des peuplades voisines faisait regarder alors comme extrêmement important. César m'envoya vers Comius pour m'assurer de ses dispositions.

Quelques mois d'étude et d'exercice avaient suffi pour me faire entendre la langue celtique. La diversité des idiomes en rend la connaissance très-pénible a acquérir; les dialectes sont quelquefois si différens qu'ils cessent d'être entendus, pour peu que les contrées où ils sont en usage soient éloignées. J'aimai mieux cependant vaincre ces difficultés par de nouvelles études, que d'avoir recours à la voie souvent dangereuse, toujours précaire des interprètes.

On m'a assuré que cette variété de langage fut un jour bien favorable à notre général. Un Gaulois d'une force extraordinaire profitant d'un moment où César était confondu dans la mêlée, l'avait enlevé de dessus son cheval et l'emportait au milieu des ennemis, lorsqu'un officier gaulois

reconnaissant le chef des Romains s'écria d'une voix forte et comme pour l'insulter, *César, César*, ce qui dans l'idiome du ravisseur voulait dire, lâchez, lâchez. Le soldat crut devoir obéir sans réflexion, et cette méprise rendit la liberté au proconsul qui n'avait jamais couru un plus grand danger.

Comius me reçut d'une manière ouverte et franche. Il avait voyagé dans toutes les Gaules, et flatté de l'attention que je prêtais à ses discours, il me donna les détails les plus satisfaisans sur les diverses républiques qui ont partagé entre elles cette vaste région.

Il ne me fut pas difficile d'apercevoir que Comius était alors peu satisfait des Romains. Lorsque je lui eus exposé quelles étaient les vues de notre général pour la campagne suivante, et pour l'expédition nouvelle qu'il méditait contre la Bretagne : « Une seconde expédition contre les Bretons, s'écria-t-il ; c'est déjà trop pour moi d'avoir autant contribué à la première. Quoi, ni la mer, ni leur pauvreté ne pourront les sauver de la domination romaine! César demande contre eux le secours des Belges, qui devraient plutôt aider à défendre la liberté d'un peuple qui leur est uni par le sang, par la religion et par l'identité des loix ».

« Je n'examine pas ce que doivent faire les

Belges, lui repondis-je. C'est à Comius que je parle, à l'ami de César, à l'allié du peuple romain, à celui que nos bienfaits ont mis à la tête de sa nation, et qui a été trop de fois le coopérateur de nos succès pour n'y pas applaudir ».

« C'est comme médiateur entre les Gaulois, dit alors Comius, c'est comme défenseur des droits des peuples les plus faibles que César s'est présenté parmi nous. Je crains que sa protection ne nous conduise bientôt à un asservissement général. Le peu d'union qui règne entre les trois à quatre cents peuples qui forment la nation gauloise, diminue les obstacles que leur bravoure pourrait opposer à la puissance qui voudrait les subjuguer.

» Comment y remédier? La Gaule est trop étendue pour ne pas offrir une grande variété dans les usages et dans le caractère de ses habitans. Au midi, on trouve les Aquitains aussi prompts à prendre leurs résolutions qu'à les abandonner; aussi leur présomption les engage-t-elle souvent dans des entreprises hasardées. Les Celtes qui habitent au centre, sont si puissans et si nombreux, qu'ils ont donné leur nom à la contrée entière. Leur impatience nuit souvent aux succès de leurs expéditions, et empêche de les concerter avec sagesse. La jalousie qui règne entre eux est telle, qu'ils préféreraient se voir soumis à l'étranger, que

que d'admettre quelque supériorité parmi leurs compatriotes. Les Belges mettent de la lenteur dans leurs décisions et les soutiennent avec opiniâtreté. Dans un combat que César n'a pas dû oublier, les Nerviens se laissaient tuer plutôt que de s'avouer vaincus; de soixante mille hommes qui composaient leur armée, il n'y en eut que trois cents qui survécurent à cette défaite, et trois de leurs quatre-vingt-dix sénateurs.

» Presque toutes les parties de l'Europe ont été le théâtre de nos exploits : nos compatriotes ont été fonder des Etats jusque dans l'Asie, et ont fait plus d'une fois trembler les Romains; mais notre esprit d'indépendance sera toujours le plus grand obstacle à nos succès. Il est difficile de gouverner autrement que par la persuasion des sujets qui ont peu à craindre de leurs chefs, et moins encore à en espérer. Aussi éprouvons-nous des révolutions fréquentes; chaque cité, chaque village, chaque habitation est partagée en factions dont les succès et les revers entraînent presque toujours des changemens dans les affaires publiques.

» Il n'y a parmi nous de considération que pour les prêtres et pour ceux qui portent les armes. Les autres sont regardés comme esclaves, et s'attachent lorsqu'ils sont opprimés, à quelque noble puissant qui prend sur eux l'autorité d'un maître.

Le simple citoyen ne manque jamais de protecteur, parce qu'il peut toujours se jeter dans la faction opposée à celle de son oppresseur ; aussi les nobles dont la considération repose sur le nombre de leurs cliens, sont-ils obligés de les bien traiter, de peur qu'ils n'aillent se jeter sous la protection de leurs rivaux.

» On sent à combien de dangers cette foule de petites républiques, déjà si faibles par elles-mêmes, doivent être exposées par ces divisions intérieures. Les guerres qu'il nous a fallu soutenir au dehors nous ayant fait connaître enfin la nécessité de réunir nos forces et nos intérêts, chaque cité envoie maintenant ses députés aux États qui règlent les affaires générales de toutes les Gaules, et discute ses intérêts particuliers dans des assemblées de canton.

» D'après les ordres de Cesar, interrompis-je, j'ai assisté à l'une de ces assemblées, et j'ai remarqué un moyen qui m'a paru fort plaisant d'y faire la police. Si quelqu'un troublait l'ordre par ses cris ou par ses discours, un officier chargé de cette fonction, s'approchait du perturbateur, un sabre à la main, et lui coupait un morceau de son habit. Tu estimerais davantage, reprit Comius, l'utilité d'un pareil moyen, si tu savais combien il est difficile d'établir uue sorte de police parmi des hommes, trop amis de l'indépendance pour

souffrir dans leurs assemblés aucune peine coercitive.

» Le peuple le plus puissant et le plus considéré devait naturellement se mettre à la tête de notre confédération ; mais plusieurs cités ayant prétendu à la suprématie, cette rivalité est devenue la source principale de nos malheurs. Nous avons associé à nos querelles les nations étrangères, et nous n'en avons jamais reçu que des bienfaits funestes.

» Tu oublies, lui dis-je, que ce sont les Phocéens établis à Marseille, qui ont commencé la civilisation dans les Gaules et qui y ont fait connaître l'agriculture. Rien ne m'a plus frappé que la beauté de leurs loix : cette cité est administrée de la manière la plus heureuse, par six cents sénateurs qu'on nomme Timaques, et qui jouissent de cet honneur toute leur vie. Quinze d'entre eux forment le petit conseil qui expédie les affaires courantes. On choisit dans son sein trois présidens, auxquels est accordée une très-grande autorité. On ne peut aspirer à la place de sénateur, lorsqu'on n'a point d'enfans et qu'on n'est point d'une famille établie dans la ville, depuis trois générations.

» Si les mœurs des Marseillais ont quelques singularités, c'est parce qu'elles sont plus pures que celles des autres peuples civilisés. La plus forte

dot chez eux est de cent pièces d'or ; les vêtemens et les bijoux de la mariée n'en peuvent coûter que dix. Ils ne permettent pas qu'on joue des mimes sur leur théâtre, parce que ces sortes de pièces offrent presque toutes des intrigues d'amour, et qu'ils craignent que le désir ne prenne aux spectateurs d'imiter ce qu'ils voient représenter. Toute superstition qui fait un acte religieux de la mendicité est sévèrement réprimée. Les cadavres des maîtres et ceux des esclaves sont mis sur des chars, et portés à la sépulture par des portes différentes, sans pleurs et sans lamentations. Les obsèques sont suivies de sacrifices, et d'un festin où se rassemblent les parens et les amis du mort. Ils ont une foule d'autres institutions qui m'ont paru porter également l'empreinte de la sagesse.

» Plût au ciel, reprit alors Comius, qu'ils en eussent été offrir le modèle à d'autres nations. La fondation de Marseille est due à l'amour, la haine n'eût point entraîné de conséquence plus funeste à notre prospérité. Les Phocéens chassés de leur patrie abordèrent à quelques lieues de l'embouchure du Rhône, et firent solliciter un de nos rois de leur accorder un asile. Le jour où leurs députés se présentèrent, ce prince avait préparé un grand festin, où il avait rassemblé tous ceux qui prétendaient à la main de sa fille :

non-seulement ils y furent invités, mais ce fut même un de ces Phocéens qui fut choisi par la princesse pour être son époux, et qui emporta un prix auquel il ne songeait pas même à concourir. Il obtint aisément de son beau-père tout ce que désiraient ses compatriotes. Une hospitalité si généreuse fut mal reconnue : un grand nombre d'années après, plusieurs démêlés s'étant élevés entre quelques nations gauloises et les Marseillais; ceux-ci appelèrent les Romains à leurs secours. Un consul envoyé avec une armée nombreuse, décida la victoire en faveur de vos nouveaux alliés. Le général victorieux se réserva seulement un petit canton pour y former une colonie à laquelle il donna son nom (1). L'année suivante, les Romains firent la guerre aux Allobroges, à la sollicitation des Éduens, et cinq ans après, une partie de la Gaule fut réduite en province romaine.

» Les Éduens ayant été déclarés frères et amis des Romains, jouirent d'une prépondérance qui les fit reconnaître pour le peuple dirigeant de la Gaule. Les *Sequani* (2), chefs du parti opposé, suivirent le funeste exemple de leurs rivaux, et

(1) *Aquæ sextiæ*, Aix, ville bâtie en 628.

(2) Les Francs-Comtois, ou habitans de l'ancien comté de Bourgogne.

eurent recours aux Germains. Leur roi Arioviste s'avança aussitôt dans la Gaule, et déjà il portait la dévastation parmi les Éduens, lorsque César, nommé proconsul, s'est hâté de secourir vos fidèles alliés, à qui il a rendu aussitôt leur ancienne supériorité. Il n'y a pas encore sept ans qu'il est entré dans la Gaule avec une armée peu nombreuse, surtout si on la compare à la foule de braves qui composent notre nation; et cependant il n'y a plus un seul canton où ses armes ne soient redoutées.

» Il n'attaque jamais un peuple qu'en paraissant protéger le peuple voisin; c'est ainsi que nous servons nous-mêmes à forger nos fers. Mais, représente bien au proconsul, qu'aussitôt qu'ils s'apercevront qu'il veut mettre la Gaule entière sous son joug, ses amis les plus zélés se tourneront eux-mêmes contre lui. Quand l'intérêt public nous aura forcés à nous réunir, qu'il craigne de se voir arracher des conquêtes que, malgré nos divisions, il a trouvé plus d'une fois pénibles et difficiles. Ce n'est point assez qu'il nous proclame libres, lorsqu'il nous gouverne en maître; il s'est rendu le juge des discussions qui s'élèvent parmi nous. C'est par son ordre et sous sa direction que nos Etats se tiennent. Si l'élection des magistrats élève quelques débats dans nos cités, c'est lui qui s'en rend aussitôt l'arbitre,

et il ne pardonne point un instant de résistance à ses ordres.

» C'est qu'en effet, interrompis-je, ses ordres ont toujours votre bonheur pour objet. Est-ce par des plaintes que vous devez payer les soins qu'il a pris d'éteindre vos divisions? Lorsqu'il est entré dans la Gaule, ne sait-on pas jusqu'où les Germains avaient porté l'oppression? Ne sont-ce pas les cris de tes compatriotes qui ont appelé, qui ont invoqué les armes des Romains? N'eussiez-vous eu que le choix d'un maître, pouviez-vous balancer entre la domination d'un peuple civilisé et la licence sauvage des Germains? Mais César, loin de vous assujettir, rétablit partout l'empire de la justice et des loix. Tu l'accuses d'ambition, et les Éduens, les Remois, les Atrebates mêmes ont plus profité que lui de ses victoires. Lorsqu'il a parcouru cette contrée, il a reconnu qu'un port manquait à la prospérité du pays que tu gouvernes, et son dernier courrier m'a remis ce diplôme qui réunit aux possessions des Atrebates le *Portus Itius* ».

Les plaintes de Comius se changèrent alors en protestations de reconnaissance. Lorsque nous fûmes revenus au projet d'une seconde descente dans la Bretagne, « Je ne doute pas, me dit-il, que les peuples de cette île ne soient aisés à soumettre. Je l'ai parcourue dans ma jeunesse; plu-

sieurs des peuplades qui l'habitent, tirent leur origine de la Gaule ; j'y ai même retrouvé une république d'Atrebates. Il règne peu d'union entre les cités de cette région : on en voit rarement trois ou quatre se joindre ensemble pour repousser l'ennemi, et ainsi il est aisé de les vaincre en les combattant tour à tour. Leur principale force est en infanterie ; ils montent aussi sur des chars dont les chefs tiennent les rênes, tandis que leurs vassaux combattent. Il me semble avoir entendu dire à César, que, selon les récits d'un Grec nommé Homère, on combattait ainsi il y a près de mille ans. Mais laissant à leurs écuyers le soin de guider leurs chars, les héros d'Homère, lui observai-je, combattaient eux-mêmes, et leur valeur a été à jamais illustrée par ce poëte. Celle des Bretons, reprit Comius, mériterait de l'être avec autant de justice. Aussi impétueuse que celle des Gaulois, elle se déploie avec une énergie encore plus féroce.

» Ce caractère belliqueux s'étend jusqu'aux femmes ; on les voit non-seulement gouverner un Etat, mais commander elles-mêmes les armées, et leur donner l'exemple de l'intrépidité. Les Bretons sont moins grands que nous, et ils ont les cheveux moins blonds. Les forêts leur servent d'asiles ; ils font un cercle immense d'arbres abattus, et y bâtissent à la hâte des maisons et des étables qui

leur servent au plus quelques mois ; ils les quittent pour aller en construire d'autres dans un lieu plus favorable au pâturage de leurs troupeaux. Le ciel y est toujours nébuleux; même dans les temps sereins, à peine y voit-on le soleil trois ou quatre heures par jour. Les métaux précieux y sont très-peu connus, et la conquête de cette île étendra la domination des Romains, sans ajouter à leurs richesses.

» Crois-tu, lui dis-je alors, que les Bretons soient plus redoutables que les Germains, dont César a triomphé avec tant de gloire dans sa première campagne? Quelle que soit la valeur des Germains, reprit-il, deux causes contribuent à en affaiblir l'effet, leurs croyances superstitieuses et l'imperfection de leurs armes. Ils sont persuadés qu'il existe dans les femmes un principe divin et prophétique; leurs devineresses examinent avec soin les tourbillons qui se forment dans le courant d'un fleuve, leur bruit, leurs circonvolutions, pour en former des pronostics sur l'avenir; et c'est d'après leurs décisions que se règle souvent le temps des batailles. Combien de tels préjugés ne doivent-ils pas nuire aux expéditions les mieux calculées ! Les Germains d'ailleurs ne portent point dans les combats de casques ni de cuirasses ; ils ont des lances énormes et de vastes boucliers qui ne sont que des planches pein-

tes, ou de simples tissus d'osier, faible défense contre les traits et l'épée des Romains.

» La forme de leur gouvernement est ce qu'ils ont de plus admirable. Ils prennent leurs rois parmi les plus nobles, et leurs chefs parmi les plus vaillans. Le pouvoir des premiers est limité; les seconds doivent donner dans les combats des exemples plutôt que des ordres. Ils se battent, ayant non loin d'eux leurs enfans et leurs femmes, dont les cris et les reproches ont plus d'une fois raffermi leur courage chancelant et rappelé la victoire prête à leur échapper.

» Les affaires courantes sont laissées à la décision des magistrats; celles qui offrent plus d'importance, après avoir été discutées par eux, sont portées à l'assemblée générale. Les Germains s'y réunissent avec une lenteur qui fait perdre souvent plusieurs jours; ils y viennent quelquefois armés. C'est cette assemblée qui élit les magistrats destinés à rendre la justice dans les villages et dans les cantons; elle s'occupe des affaires criminelles aussi bien que des intérêts de l'Etat. Les prêtres en ont la police, et jouissent seuls du droit de punir les délits; les Germains croient ne céder qu'aux dieux, en fléchissant sous leurs ministres.

» Comme eux, nous avons des forêts mystérieuses consacrées aux choses célestes, et nous avons

laissé prendre une très-grande extension à la puissance sacerdotale. Outre leurs fonctions religieuses, nos druides s'occupent de l'instruction de la jeunesse, et sont les juges de la plupart des discussions civiles et criminelles. Ils ont quelquefois rétabli la paix entre des peuples prêts à en venir aux mains. Ils se vengent de celui qui méprise leur sentence, par une excommunication qui le rend un objet d'opprobre et d'horreur. Le titre de druide n'est point incompatible avec les premières dignités de l'Etat. Ce qui ajoute encore à leur autorité, plusieurs d'entre eux s'appliquent à prédire l'avenir, en employant les auspices et les cérémonies mystérieuses de la magie.

» Le dépôt de notre religion est dans la Bretagne ; c'est là que, préservée par la mer de tout contact étranger, elle s'est toujours maintenue dans sa pureté primitive ; aussi est-ce dans cette île que les druides vont achever leur instruction.

» Ils n'ont qu'un chef dont l'autorité est absolue, et auquel, après sa mort ils élisent un successeur. Lorsque leurs suffrages sont partagés, l'élection est quelquefois décidée par la violence. Ils se réunissent tous les ans sur les frontières des Carnutes ; c'est dans cette asemblée qu'ils discutent les affaires qui concernent leur ordre, et celles qu'on soumet à leur jugement. Leur influence

s'est tellement accrue, qu'il n'est plus permis aux rois de mettre aucune chose en délibération, encore moins de l'exécuter, sans l'aveu de leurs druides.

» De si nombreux priviléges, joints à l'exemption du service militaire et de toute espèce de tribut, font embrasser avec empressement leur discipline, toute sévère qu'elle est. Rien de ce qu'ils enseignent n'est écrit; leur doctrine est contenue dans des vers qu'il faut apprendre par cœur, et qui sont en telle quantité, que le noviciat dure quelquefois vingt ans.

» Ils sont les seuls parmi nous qui peuvent offrir un sacrifice légitime. La pureté de leurs mœurs les rend dignes de ce ministère, et rien n'a terni encore leur réputation d'intégrité.

» On confond presque toujours sous la dénomination générale des druides, les druides proprements dits, chargés de la morale et de l'instruction; les bardes, à la fois poëtes et musiciens, qui, après avoir composé des vers en l'honneur de nos héros, les chantent sur la lyre; et les eubages qui sont occupés à scruter les mystères de la nature et les secrets de l'avenir. C'est à ces derniers que le soin des sacrifices est spécialement confié.

» Les druides sont distingués des autres Gaulois par leur vêtement; les chefs portent une robe

blanche, ceinte d'une bande de cuir doré, un rochet et un bonnet blanc, sans aucun ornement : la coiffure du souverain pontife, est distinguée par une houppe de laine avec deux bandes d'étoffes qui pendent par derrière. Les bardes portent un habit brun, et un manteau de même couleur auquel est attaché un capuchon (1) ; ils se servent d'agraffes de bois pour l'assujettir sur la poitrine. Quelles que soient leurs fonctions, ils sont tous également soumis au chef des druides.

» Teut ou Teutates à qui on donne quelquefois le nom de Taranus, dieu de la foudre, est notre dieu suprême ; on lui donne pour femme la terre ou la matière : c'est de ces deux principes que découlent nos divinités subalternes. Chaque cité en adopte une à qui elle rend un culte particulier, comme à la protectrice de son bonheur. Nous avons des temples, et nous différons à cet égard des Germains dont les assemblées sacrées se tiennent au milieu des forêts, sans autre abri que le feuillage des arbres. Les statues de nos dieux sont des troncs de bois presque informes. Il en est cependant qui sont représentés avec des attributs qui les distinguent. Ogmion, dieu de

(1) Comme les récollets, dit Duclos.

l'éloquence, nous est offert sous l'aspect d'un vieillard décrépit, qui traîne après lui, avec une chaîne attachée à sa langue, la multitude qui l'environne.

» Les druides habitent avec leurs femmes et leurs enfans dans des espèces de sanctuaires qui se trouvent au milieu des forêts consacrées. Les Gaulois croient faire un acte agréable aux dieux, que d'y jeter à l'abandon de l'or et de l'argent; personne n'ose y toucher, et l'esprit religieux est encore assez puissant pour empêcher un vol sacrilége aussi facile.

» Nos assemblées religieuses se tiennent la nuit et à la lueur des torches, ce qui donne quelque chose de plus solennel à nos cérémonies sacrées et aux hymnes que l'on y chante. Lorsque nous croyons les dieux irrités, nous cherchons à les apaiser en leur offrant des victimes humaines. Ce sont presque toujours des malfaiteurs, ou à leur défaut, des prisonniers de guerre; tantôt on les fait périr à coups de traits, tantôt on les brûle dans d'énormes statues faites en osier. « Juste ciel! m'écriai-je, comment peut-on croire que les dieux acceptent d'aussi détestables sacrifices?

» Ce n'est pas aux Romains, reprit Comius, à nous faire de semblables reproches. Si j'en dois croire un de tes compatriotes que j'ai délivré de la captivité, il n'y a pas encore soixante ans, que

deux Grecs et deux Gaulois ont été enterrés vivans au milieu du forum, pour expier l'infidélité que trois vestales avaient faite à leurs vœux. Et même le nom de supplice, d'après ce qu'il m'a ajouté, prouve que vous regardez, ainsi que nous, la mort d'un coupable comme une expiation envers les dieux.

» Les Gaulois sont persuadés que l'ame ne meurt pas, mais qu'elle passe d'un corps dans un autre; aussi n'est-il point de soldats qui craignent moins la mort. Cette croyance est si bien établie, qu'il en est qui prêtent de l'argent pour leur être rendu dans l'autre monde. Lorsqu'on brûle un cadavre, plusieurs profitent de l'occasion pour donner de leurs nouvelles aux parens que la mort leur a enlevés, et ils jettent les lettres qu'ils leur écrivent dans le bûcher funèbre, persuadés que c'est un moyen infaillible de les leur faire parvenir. Il n'y a pas long-temps que les cliens et les affranchis se faisaient un honneur d'accompagner leur patron dans l'autre monde, et d'être consumés sur le même bûcher.

» Notre morale est bien simple : *Servir les dieux, ne point faire de mal, être vaillant;* voilà les trois points dans lesquels nos maîtres la font consister. Que notre nation serait heureuse, s'il n'était pas plus difficile de la faire pratiquer que de l'enseigner » !

Comius finit notre conversation, en m'invitant à un repas qu'il devait donner le lendemain. Tous les convives étaient assis en cercle sur des bottes de foin, autour d'une table de bois, peu élevée au-dessus du sol; ils avaient conservé leur épée, qu'ils ne quittent jamais; derrière eux, était un domestique qui tenait leur bouclier et leur lance. On nous servit peu de pain, mais beaucoup de viandes boullies ou rôties. Rien dans ce repas ne répugnait au goût ni à la vue. Les convives saisissant des deux mains des morceaux énormes, y mordaient avec voracité. On nous apporta aussi du poisson grillé, avec du vinaigre, du sel et du cumin : ayant demandé de l'huile, Comius me répondit, qu'elle n'était pas en usage parmi eux, et qu'elle leur paraissait d'un goût désagréable; il me proposa d'y substituer du beurre, mets qui passe dans la Gaule pour très-délicat, et qu'on ne trouve qu'à la table des grands. Il n'y a pas long-temps que tout le grain que l'on cultivait était employé pour faire de la bière; le vin étant prohibé dans la plus grande partie de la Belgique, on n'y connaît point d'autre boisson. Cette bière est faite avec du froment et du miel, mais plus souvent sans mélange de miel. Les Celtes, au contraire, aiment le vin avec passion, surtout quand il n'est point mêlé avec de l'eau.

Je craignais qu'on ne servît la bière dans les vases

vases en honneur chez les Gaulois, c'est-à-dire, dans les crânes des ennemis qu'ils ont tués de leur propre main. Comius était assez vaillant pour en avoir plusieurs de cette espèce. On les fait garnir d'or ou d'argent, et c'est un manque d'égard impardonnable que de montrer la plus légère répugnance à les approcher de ses lèvres. Heureusement notre boisson fut servie dans des cornes de bœuf sauvage. Tous les convives buvaient dans les mêmes vases, peu à la fois; mais on y revenait trop souvent, pour que les têtes ne s'échauffassent point. L'usage ne permet pas de demander à boire, ni de refuser la liqueur qu'on vous présente.

Comius avait invité à ce festin un barde, qui se mit à chanter l'éloge du cacique des Atrebates, et de divers autres Gaulois distingués : les divers mouvemens des pieds, des mains et de tout le corps, dont ils accompagnaient les chants du barde, étaient si violens qu'ils paraissaient tenir de la folie.

Ils prirent ensuite leurs armes des mains de leurs esclaves, et s'escrimèrent en cherchant seulement à se toucher de l'extrémité de leurs armes. Ces combats simulés, échauffés par une mutuelle émulation, furent sur le point de devenir réels. Il y eut plusieurs Gaulois de blessés, et sans la prudence de Comius, la fureur des combattans pou-

vait faire craindre quelque chose de plus funeste encore.

Leurs habitudes ne sont pas moins extraordinaires que leurs repas. Les Gaulois ne paraissent jamais en public sans armes; ils passent leur vie à la guerre, à la chasse ou à dormir; ils aiment surtout les longs festins, et c'est par ce genre de magnificence que les nobles acquièrent un grand nombre de cliens dont les services ne reçoivent d'autre récompense que la faveur d'y être admis. La valeur est la qualité que ce peuple estime le plus. Anciennement le plus brave avait le droit de prendre pour lui-même le meilleur morceau du festin; mais les querelles souvent sanglantes dont cet usage était la source, l'ont fait enfin supprimer. C'est parmi eux une honte de fuir, lorsqu'un mur ou qu'une maison tombe: on en voit qui vont avec leurs armes défier l'Océan, et qui se laissent submerger par la marée, afin de prouver qu'ils ne craignent pas la mort.

Leurs vêtemens consistent dans une tunique qui serre le corps et qui descend jusqu'aux hanches, les brayes ou le pantalon, et la saye, pièce d'étoffe carrée qui couvre les épaules et les bras, et qui est attachée par-devant avec une agraffe. Les personnes les plus distinguées portent des pelisses d'un grand prix; elles font broder sur la saye et la tunique, des fleurs et di-

vers ornemens bizarres : les vêtemens bigarrés sont très à la mode parmi les Gaulois.

Ils conservent avec soin leurs cheveux auxquels la nature ou l'art a donné la couleur rousse ; les uns les nouent au-dessus de leur tête pour paraître plus grands ; d'autres en font des tresses qu'ils laissent pendre sur leurs épaules ; le plus grand nombre les laisse épars et flottans : ils ont des colliers et des bracelets en or, lorsqu'ils sont assez riches pour s'en procurer.

Ils couchent à terre tout habillés, sur de la paille ou sur une peau ; ils aiment la propreté, et se baignent souvent : on n'en voit aucun qui ait des vêtemens sales et déchirés, quelque pauvre qu'il soit. Ils se frottent le visage avec du beurre, et les femmes emploient au même usage les impuretés que rejette la bière en fermentation. Pour se laver le corps et se nettoyer les dents, elles se servent d'urine qu'elles ont laissé vieillir ; et telle est la force de l'habitude, que cette coutume n'a rien qui leur paraisse répugnant.

On reproche aux Gaulois d'être inquiets, téméraires, crédules, curieux à l'excès, et de se laisser abattre au moindre revers. Mais il faut aussi reconnaître qu'ils ont le cœur naturellement noble et généreux, qu'ils sont confians et pleins de franchise. Ils ne tiennent jamais leurs portes fermées, et sont tellement hospitaliers, que celui qui fait

périr un étranger est puni de mort, tandis qu'ils ne condamnent qu'à l'exil celui qui tue un Gaulois. Je ne parle pas de leur valeur tant de fois éprouvée; ils fournissent la partie la plus brave de la cavalerie romaine. Je ne doute point qu'ils n'eussent fait subir leur joug à l'Europe entière, s'ils n'avaient trouvé dans leur caractère inconstant et léger leur plus grand ennemi.

CHAPITRE XIII.

De l'Art militaire chez les Romains.

La valeur des Gaulois inspirait à César tant de confiance, que de l'élite des auxiliaires qu'ils lui avaient fournis, il forma une légion qui fut levée à ses dépens et habillée à la romaine. C'était la première qui ne fût pas composée de citoyens; mais notre général lui promit le droit de cité à la fin de la guerre, afin de l'attacher davantage encore à ses intérêts : elle prit son nom de l'alouette que les soldats portaient sur leurs casques. Comius dont le zèle suppléait aux connaissances militaires, avoit beaucoup aidé à sa formation ; le proconcul l'en remercia, lorsqu'il passa dans le pays des Atrebates, où il s'arrêta pendant quelque temps pour donner du repos à son armée. Un jour que nous nous promenions, César, Quintus Ciceron, Comius et moi, sur une hauteur d'où l'on découvrait les manœuvres du camp, le cacique des Atrebates renouvela ses questions sur les objets multipliés qui frappaient ses regards.

« J'aime ta curiosité, lui dit le général romain, et je veux essayer de la satisfaire, quoique plus

d'une fois tu nous aies montré comment ón pouvait suppléer à la science militaire par les seules inspirations d'un génie heureux. Lorsque je parlerai d'un art dans lequel Ciceron a déployé des talens si distingués, il sera mon juge plutôt que mon auditeur. Moi, ton juge ! interrompit celui-ci, les plus célèbres généraux te prendront à l'avenir pour leur maître et pour leur modèle.

» Sans entrer dans des détails qui seraient superflus, reprit César, il nous suffira de passer en revue les objets les plus importans. Je ne suis pas seulement avide de m'instruire, dit alors Comius, je suis curieux de connaître tout ce qui est relatif aux mœurs et aux usages militaires de la seule nation qui pouvait vaincre la nôtre.

» Que Pollion, repartit le proconsul, qui, par l'étude assidue qu'il fait de l'histoire, prélude à celle que sans doute il nous donnera un jour, se charge de nous dévélopper ce qui concerne les levées et les diverses révolutions de notre système militaire. Quintus nous parlera des loix relatives à la discipline, et de tout ce qui concerne l'intérieur des camps, parties dans lesquelles ses talens m'ont été si souvent utiles : quand les soldats seront levés, et qu'on aura pourvu à leurs besoins, je me chargerai de les faire marcher contre les ennemis ».

Un banc de gazon s'offrit à nos regards, sous

l'ombrage épais d'un peuplier; d'un côté, la vue embrassait toute l'étendue de notre camp; de l'autre, elle s'étendait sur ces vastes prairies qu'arrosent les eaux limpides de la Scarpe. Lorsque nous fûmes assis: « Je crois inutile, leur dis-je, de remonter à des temps qui ne sont remarquables que par des vertus un peu sauvages. La guerre avait lieu alors presque chaque année, mais elle ne consistait qu'en courtes excursions. Chaque expédition exigeait une levée nouvelle qui était licenciée aussitôt qu'on était de retour. L'État ne subvenait, ni à la nourriture, ni à l'habillement de ses défenseurs, et le nom de légion prouve que les soldats étaient alors choisis par les rois ou par les généraux. Le centurion, le tribun même d'une année, pouvait n'être plus qu'un simple légionnaire dans la campagne suivante. Comme ces commandemens subalternes ne faisaient qu'exposer à plus de fatigues et de dangers, sans autre récompense que l'estime publique, ils n'étaient point assez brigués pour n'être pas toujours accordés au mérite.

» Lorsque des périls inopinés menacent l'État, on a recours aux levées irrégulières. Le dictateur ou le consul, d'après un décret du sénat, déclare *qu'il y a tumulte* (1); il monte au capitole,

(1) Formule analogue à notre proclamation révolutionnaire, *la patrie est en danger.*

et prend en main deux drapeaux, l'un rouge, l'autre bleu ; il s'écrie : Que ceux qui veulent sauver la patrie me suivent. On fait prêter le serment à tous ceux qu'il a rassemblés ; les chefs sont nommés d'après la réputation de leurs anciens exploits ; on se forme, autant que possible, en légion et l'on marche à l'ennemi. S'il est à quelque distance de Rome, les généraux enrôlent tous ceux qui leur semblent propres au service, soit dans les villes, soit dans les campagnes par où ils passent. Quelquefois le sénat déclare qu'il y a tumulte dans une province où l'on a éprouvé de grands revers ; alors le magistrat qui y commande, choisit hors de l'Italie les soldats tumultuaires.

» Pendant plusieurs siècles on a levé régulièrement chaque année quatre légions. Les vingt-quatre tribuns qui devaient les commander, étaient désignés aussitôt après l'élection des consuls ; quatorze parmi les chevaliers qui avaient servi cinq ans au moins, et dix parmi les plébéïens qui avaient fait dix campagnes.

» Les consuls fixaient par un édit le jour où devaient s'assembler les Romains en âge de porter les armes. On tirait au sort les tribus, et on appelait celle dont le nom paraissait le premier. Quatre hommes étaient choisis, à peu près égaux en taille, en âge et en force. Les tribuns de la première légion en prenaient un ; ceux de la seconde

légion choisissaient ensuite, et ainsi des autres. Quatre citoyens étaient appelés après ceux-là, et c'était alors pour la seconde legion qu'était le premier choix. Dans les quatre qui suivaient, le premier choix était pour la troisième légion. De cette manière aucune légion n'avait d'avantage sur l'autre, et elles se trouvaient toutes de la même force.

» A chaque légion étaient attachés trois cents hommes de cavalerie choisis dans cet ordre équestre qui, de nos jours, n'a plus conservé que le nom de sa destination première.

» Les forces de la république s'accrurent bien plus rapidement que ses conquêtes. Au commencement de la seconde guerre punique, Rome avait sept cent mille citoyens en état de porter les armes; on en prit deux cent cinquante mille pour former l'infanterie, et vingt-trois mille pour la cavalerie. Annibal n'avait plus que vingt-six mille hommes, lorsqu'il eut passé les Alpes pour attaquer de si nombreuses armées; et cependant, après quinze ans de combats, ce ne fut que par une attaque indirecte que nous pûmes le forcer à se retirer de l'Italie. Se peut-il une preuve plus évidente de la supériorité du génie sur la supériorité du nombre? On ne cesse de répéter que les généraux jouissent seuls d'une gloire qu'ils devraient partager avec leurs soldats; qu'on jette un coup d'œil sur les révolutions des empires, et l'on se convaincra bien-

tôt que les talens des généraux ont eu plus de part aux succès des armées, que la multiplicité des troupes, et même que leur valeur.

» On licencie rarement aujourd'hui des légions entières, mais les généraux donnent assez arbitrairement des congés partiels (1). Lorsqu'une province est assignée à un proconsul, le sénat règle le nombre de légions qui doivent servir sous lui; un drapeau rouge est arboré sur le capitole; on fait des sacrifices et l'on proclame le jour où doivent se faire les levées, soit pour former des légions nouvelles, soit pour compléter celles qui existent déjà.

» Il n'est pas de mon sujet de rechercher quelles causes inspirent à présent aux Romains le dégoût du service militaire. Peu de temps avant mon départ pour la Gaule, j'ai vu combien Pompée s'était rendu odieux par les levées qu'il fit pour compléter ses légions d'Espagne. On est obligé d'envoyer des commissaires dans les campagnes, pour forcer la jeunesse à comparaître le jour de l'enrôlement: il en est qui vont jusqu'à se cacher dans les ateliers des esclaves, ou à se couper le

(1) Sous les empereurs, les *prepositi* ou colonels, et les tribuns donnaient les congés, non arbitrairement, mais d'après des réglemens militaires qu'on éludait, comme il est d'usage.

pouce pour se rendre inhabiles aux fonctions militaires (1).

» Je n'ai pas oublié, interrompit César, les difficultés que les levées m'ont fait éprouver à moi-même, quoique j'aie reçu ceux qui se présentaient volontairement avec tant de facilité, que j'ai admis jusqu'à des étrangers dans nos légions, ce que Pompée s'est vu forcé de faire aussi bien que moi. J'aime qu'un certain nombre de mes soldats soient du pays où je dois combattre, et j'ai dû, plus d'une fois, à cette politique de n'être point trompé sur la nature du terrain, et sur les manœuvres des ennemis. Je les choisis dans les campagnes plutôt que dans les villes et parmi ceux qui ont été livrés à des métiers de luxe. Je veux qu'ils aient les yeux vifs, le cou nerveux, peu de ventre, les doigts longs, la poitrine large et les muscles des bras bien marqués. Pyrrhus et Marius cherchaient des soldats de haute stature:

---

(1) Ammien Marcellin, dit que de son temps il n'était point rare de voir en Italie des gens qui s'étaient coupé le pouce pour éviter le service militaire : on les appelait *Murci*. Qui a jamais vu un Gaulois, ajoute-t-il, recourir à ce moyen honteux de se soustraire à la milice ? On cherchait aussi à échapper à l'enrôlement *conditione lixarum*, c'est-à-dire, en se mêlant parmi ceux qui étaient employés au service de l'armée, ou, comme parmi nous, en se mettant dans les charrois.

pour moi je préfère la force à la taille ; je ne considère ni leur fortune ni leurs mœurs, et je ne leur demande d'autre vertu que la valeur. J'ai toujours soin que mes auxiliaires soient pris parmi les nations les plus attachées aux Romains. Pollion n'a point encore parlé de cette partie intéressante de nos armées.

» La république, repris-je alors, en admettant à son alliance les cités qu'elle avait vaincues, leur imposait pour condition de fournir, aussitôt qu'elles en seraient requises, un certain nombre de soldats. Du temps de Polibe, les alliés devaient lever autant d'infanterie que les Romains, et le double de cavalerie.

» Les consuls, en entrant en charge, envoyaient ordre aux magistrats des villes alliées de tenir à leur disposition un certain nombre de troupes. Il fallait qu'elles fussent rendues le jour fixé au lieu marqué par les consuls. Elles avaient à leur tête un commandant, et un questeur chargé de leur paye journalière, car les Romains ne leur fournissaient que des vivres.

» Depuis que par suite de la guerre sociale, le droit de cité a été communiqué à presque toute l'Italie, nous n'avons plus que des cohortes auxiliaires, qui sont soumises à la discipline romaine, et auxquelles on donne assez souvent le nom des nations qui les ont fournies. Nous sommes obli-

gés d'admettre dans nos armées des Thraces, des Arméniens, des Germains. Il semble que plus la république s'étend, plus elle a de peine à trouver des défenseurs dans son sein. Je ne parle point des troupes envoyées par les rois alliés, parce qu'en joignant leurs efforts aux nôtres, ils ne laissent pas de combattre à leur manière.

» La cavalerie forme aujourd'hui un corps indépendant des légions. On la lève dans l'Italie et dans les provinces, parmi ceux qui sont les plus propres à ce genre de milice, et on a cessé de faire attention au cens, depuis qu'elle n'est plus choisie exclusivement dans l'ordre équestre.

» Les Romains ne se regardent comme soldats, qu'après avoir prêté le serment militaire. Caton trouvait ce préliminaire si essentiel, qu'il écrivait à son fils qu'il n'avait pas le droit de combattre s'il ne l'avait rempli. Ce serment se fait avec une solennité qui le rend plus respectable encore. Lorsque les levées sont terminées, les tribuns assemblent les soldats destinés pour leur légion; ils choisissent celui qui est connu pour le plus brave, et lui font jurer qu'il se rendra sous les drapeaux, dès que les consuls lui en auront donné l'ordre, et qu'il ne les quittera point sans leur permission; qu'il ne fuira point, et qu'il ne sortira de son rang que pour reprendre ses traits, frapper un ennemi ou sauver un citoyen. Il finit par dévouer aux dieux

infernaux ceux qui manqueront à ce serment. Les autres soldats défilent ensuite en répétant : Je le jure. Nos ancêtres n'admettaient pas dans la milice ceux qui possédaient moins de quatre cents deniers ; ils les réservaient pour la marine. Mais depuis Marius, les généraux ont reçu les prolétaires dans leurs légions ; quelques-uns même les préfèrent, comme plus disposés à s'attacher à leur fortune.

» La taille militaire est de 5 pieds 7 pouces (1) pour l'infanterie, et de 5 pieds 10 pouces dans la cavalerie et dans les premières cohortes. On continue d'exempter du service militaire ceux qui sont malades de corps ou d'esprit. La vue courte est également une excuse admise, et c'est ce qui donna lieu à la réponse par laquelle un de tes ancêtres, César, reprocha assez plaisamment à Metellus le luxe de ses bâtimens. Ce général, à qui il alléguait la faiblesse de sa vue, lui demanda s'il ne distinguait rien. Si vraiment, répondit-il, car, de la porte Esquiline, je vois ta maison de campagne. Cette anecdote me dispense de dire qu'il n'est point de naissance ni de fortune qui puisse exempter un citoyen d'aller prendre son rang dans l'armée.

---

(1) 5 pieds 1 pouce, pied de roi, selon l'académie des inscriptions.

» Cependant, ceux qui sont en charge ou qui ont entrée au sénat, ne sont point tenus de se rendre sous les drapeaux, à moins qu'on ne leur donne un grade supérieur. Les prêtres sont dispensés d'aller à la guerre, excepté contre les Gaulois; cette réserve est trop honorable à cette nation pour ne la point rappeler. De toute antiquité, le sénat a fait de l'exemption du service un privilége honorable, dont il a récompensé quelquefois les belles actions. J'ignore si cet usage est bien conforme à la politique, lorsque surtout on veut faire regarder comme ignominieux les citoyens qui ne sont point admis dans les armées, ou qui en sont chassés.

» Depuis dix-sept ans jusqu'à quarante-six, tout citoyen romain peut, à chaque moment, être appelé sous les drapeaux par le seul choix des généraux et des tribuns. Il est vrai qu'aujourd'hui, pour éviter de se rendre odieux par des levées arbitraires, on commence par mettre dans les légions tous ceux qui se présentent volontairement, sans examiner avec trop de sévérité s'ils sont citoyens, ou même s'ils n'ont pas quelques taches de servitude, malgré la loi qui condamne à la mort tout esclave qui s'offrirait volontairement pour être soldat. Ceux qui ont servi dix ans dans la cavalerie, ou seize dans l'infanterie, ne sont plus soumis aux nouvelles le-

vées. Les généraux donnent des exemptions à qui il leur plaît; il en est qui les vendent, et ce ne sont pas les moins opulens.

» Crassus est mon ami, interrompit César en riant; je te prie de ne pas rappeler ce qui ne l'honore pas. Plût au ciel, repris-je, qu'on n'eût à faire de pareils reproches qu'aux chefs de nos armées! Mais combien de tribuns, combien de centurions suivent ce funeste exemple, et vendent aux soldats des dispenses de service, des congés ou des exemptions de corvées (1)! Qui peut prévoir jusqu'où cet affaiblissement de la discipline influera sur notre destinée? Dans plusieurs armées, les centurions se font un revenu considérable de ces dispenses, et les simples soldats leur paient chaque année un tribut, moyennant lequel ils sont exemptés des travaux les plus pénibles.

---

(1) Tacite nous apprend qu'Othon fit payer aux tribuns et aux centurions, une indemnité égale à la perte qu'ils éprouvaient par la suppression des dispenses de service; ce qui fut imité par les bons princes. Le grand nombre de loix que firent successivement les empereurs, dans la vue d'empêcher les officiers de rien recevoir de leurs soldats, pour les congés et les dispenses de travaux, prouve le désordre qui régnait dans cette partie, et l'impuissance où l'on était d'y remédier efficacement. Qu'une telle conduite est éloignée de la noblesse de caractère qui distingue l'officier français!

Les

Les centurions s'inquiètent peu si c'est par des vols ou des rapines qu'ils se sont procuré cet argent. Lorsqu'ils savent qu'un de leurs soldats possède quelque fortune, il n'est point de travaux dont ils ne l'excèdent, pour l'obliger à en acheter chèrement l'exemption.

» Mais revenons à notre sujet. Aussitôt que l'enrôlement est achevé, on assigne aux nouveaux soldats un rendez-vous, souvent assez éloigné, et jusqu'à leur arrivée ils ne sont soumis à aucune autorité militaire; s'ils ne se présentaient point au jour fixé, ils seraient regardés comme déserteurs. Douze officiers choisis par le chef de l'armée, sont chargés de présider en son absence à la formation des différens corps.

» Avant de partir de Rome, le général se revêt de la chlamyde et se rend au temple de Mars, où après avoir agité les boucliers sacrés et la lance que ce dieu tient dans sa main, il recommande à sa vigilance les intérêts de la patrie. Il va ensuite adresser ses vœux à Jupiter Capitolin, et sort de la ville au milieu d'un concours nombreux de citoyens. Cette cérémonie se fait toujours avec pompe, et l'attention se fixe sur le général, avec une inquiétude proportionnée aux talens qu'on lui suppose, et à l'importance de la guerre. Son premier soin en arrivant au camp, est d'achever l'organisation de l'armée.

» J'abrégerai autant qu'il me sera possible, les détails que je dois vous donner sur nos différentes espèces de troupes, et sur les officiers qui les commandent.

» Les rois, et depuis leur expulsion, les dictateurs, les consuls et proconsuls, les préteurs et propréteurs, sont les seuls qui puissent combattre sous leurs propres auspices. Ils ont sous eux un certain nombre de lieutenans que le sénat leur donne ou leur permet de choisir. Lorsque le général est absent, ceux-ci jouissent de toute son autorité; mais quelques avantages qu'ils remportent, la gloire en est toujours reportée toute entière au chef sous les auspices duquel ils ont combattu.

» Le général a droit de vie et de mort sur tous ceux qui composent son armée, même sur ses premiers officiers et sur les commandans des troupes alliées. Une anecdote assez ancienne prouve que ce pouvoir redoutable existait dans les premiers temps de la république, et s'exerçait sans jugement. Un jour de bataille, le préteur des Latins ayant tardé, malgré l'ordre qu'il en avait reçu, à se placer au premier rang avec ses troupes, Papirius Cursor, alors consul, instruit de sa lâcheté, le fit venir en sa présence, et ordonna au licteur de prendre sa hache; le préteur trembla aussitôt pour sa vie, mais le consul, dont le seul but

était de l'effrayer, ajouta, quelques momens après : *Licteur, coupe cette racine qui gêne le passage;* et il se contenta de lui imposer une amende.

» Les tribuns furent d'abord créés par les généraux; ensuite le peuple les nomma seul pendant cent cinquante ans; mais depuis 582, ils sont élus en nombre égal, par les comices et par les consuls. Ils commandent successivement la légion, deux ensemble, pendant deux mois. Ce sont eux qui sont chargés de présider aux exercices militaires, d'ordonner tout ce qui concerne les gardes et les patrouilles, de surveiller la distribution des vivres, d'empêcher les fraudes des fournisseurs, de visiter les malades et les blessés. Chaque légion a un médecin chargé de veiller à la santé et à la guérison des soldats.

» Les fonctions de tribun furent long-temps si honorables, qu'on les acceptait après avoir été édile, préteur, et même consul; aujourd'hui, on voit des nobles élevés à ce grade dès leur première campagne. Un pareil emploi, néanmoins, est trop important et trop grave pour convenir à la jeunesse. Les tribuns sont les juges de leur légion, et en cette qualité, ils imposent des punitions corporelles et pécuniaires; lorsqu'un soldat est pris en faute, ils se contentent quelquefois d'exiger de lui un gage de sa conduite future. Il n'y a point d'appel de leur jugement : c'est dans

la place d'armes qu'ils rendent justice, ayant pour assesseurs un certain nombre de centurions.

» Ces officiers sont nommés par les tribuns, avec l'agrément du général; ils exercent les soldats et les surveillent, soit dans l'intérieur du camp, soit dans les marches, soit devant l'ennemi. Le rang des centurions entre eux, est déterminé par celui qu'occupe dans la légion la centurie qu'ils commandent; ils sont engagés, comme les simples soldats, et ne peuvent quitter le service militaire, s'ils n'ont obtenu leur congé.

» Ce grade était anciennement le prix de la valeur et de l'expérience; il est accordé trop souvent aujourd'hui, à l'intrigue et à la faveur. On a toujours soin cependant de prendre, parmi les militaires les plus distingués, le primipile ou premier centurion; lieutenant des tribuns, cet officier supplée souvent à leur inexpérience; il commande à la légion entière, et a droit d'entrer dans le conseil de guerre. Quatre centuries sont sous son commandement immédiat, et la garde de l'aigle de la légion lui est particulièrement confiée.

» Le centurion a sous lui un *option* qui lui sert de lieutenant, et des dizeniers qui sont chargés des petits détails du service militaire. Rien ne contribue autant à l'exactitude de la discipline que ce grand nombre de surveillans. Ce sont les tribuns qui ont seuls le droit de les nommer.

» Lorsqu'après avoir licencié les troupes, une nouvelle guerre oblige de les rappeler sous le drapeau, il n'est point d'usage de donner aux soldats qui se sont vaillament conduits, un grade moins honorable que celui où ils se sont déjà distingués. En 413, il fut fait une loi qui défendit de faire servir comme centurion celui qui avait déjà été employé comme tribun, et d'effacer qui que ce fût du registre militaire contre son gré.

» Outre les dons militaires, les soldats regardent comme une récompense, d'être transférés d'une cohorte inférieure à la cohorte supérieure. Après avoir été admis dans la première centurie, ils deviennent officiers dans la dernière, et peuvent ensuite, par un avancement progressif, se trouver replacés dans la cohorte la plus honorable; c'est ainsi que l'on a fait un objet d'émulation de chaque pas dans la carrière. On passe aussi quelquefois, par honneur, d'une légion dans une autre plus considérée : on s'éleve, tantôt par ancienneté de service, tantôt par une action éclatante qui, d'un grade très-inférieur, peut vous faire arriver tout d'un coup au plus distingué.

» L'usage ayant toujours voulu que la nomination de nos officiers précédât la formation de l'armée, j'ai cru ne devoir point m'écarter de cette méthode, en vous exposant notre organisation militaire.

» Les troupes légères, les auxiliaires, la cavalerie même ne sont regardées que comme des accessoires, et c'est sur nos légions que repose notre principale confiance. Elles sont ordinairement composées de cinq à six mille hommes; ce nombre a varié, selon les circonstances et les besoins des armées. On les divisait autrefois en triaires, princes et hastaires, et on les rangeait toujours sur trois lignes formées par ces trois espèces de combattans, qui avaient des armes et des manœuvres différentes. Les hastaires portaient les premiers coups à l'ennemi; s'ils étaient repoussés, ils se retiraient lentement dans les rangs des princes qui renouvelaient le combat : s'ils étaient encore vaincus, ils entraient dans les intervalles ménagés entre les centuries de triaires, et réunis ensemble, ils marchaient de nouveau à l'ennemi; et ainsi pour confirmer la défaite des Romains, il fallait les vaincre dans trois combats successifs. Devenu consul après avoir acquis une longue expérience dans les grades subalternes, Marius a détruit cette variété parmi les légionnaires, et leur a donné à tous les mêmes armes. Néanmoins les dénominations sont restées, et servent encore à distinguer les diverses centuries.

» La légion est divisée en dix cohortes, divisées elles-mêmes en centuries; le chef de la première centurie commande la cohorte entière. Les cinq

officiers qui sont à la tête de la première cohorte, jouissent de grands priviléges, et se nomment le primipile, le premier hastat, le premier prince, le second hastat et le premier triaire. Dans le choix des soldats qui la composent, on a égard non-seulement à la taille, mais encore à l'éducation, à la fortune et à la valeur.

» Depuis que Marius a changé l'ordre ancien, la cavalerie devenue indépendante des légions a été divisée en ailes de cinq cents, de six cents, et quelquefois de mille hommes. Chaque aile est sous les ordres d'un préfet, et divisée en *turmes* ou escadrons, et *décuries* ou compagnies dont les commandans se nomment décurions.

» Les Romains avaient anciennement des troupes légères attachées à chaque légion, qui s'avançaient hors des rangs et engageaient le combat en jetant sur les ennemis des pierres et des flèches. Au siége de Capoue, afin de repousser les sorties de la cavalerie ennemie, le centurion Nœvius choisit un certain nombre de soldats qui réunissaient la légéreté à la vigueur; il leur donna de petits boucliers, une épée, un casque léger, et sept javelots armés d'un fer délié qui se recourbait au premier coup. On leur apprit à monter en croupe, derrière les cavaliers, et à descendre légérement de cheval, au signal donné. Cette manière de combattre fut trouvée si avantageuse, qu'on placa des

vélites dans toutes les légions. J'ignore pourquoi ils n'ont pas été conservés; peut-être ont-ils été enveloppés dans la réforme que fit Marius.

» Depuis que la victoire a si fort étendu nos conquêtes, nous avons pris nos troupes légères dans les nations soumises. Comme ce genre de service a été toujours regardé comme moins honorable, la répugnance des citoyens à y être employés, est peut-être ce qui a déterminé à le réserver entièrement aux étrangers, et à ne conserver dans la légion que l'infanterie pesamment armée.

» Aussitôt après leur organisation, on distribue aux différens corps les enseignes que les questeurs ont apportées de Rome, où elles sont gardées dans le trésor public. Quand Romulus conduisait au combat son peuple encore sauvage, il faisait attacher au haut d'une pique une poignée de foin ou de brossailles, ce qui leur servait de drapeaux. Même encore aujourd'hui, lorsqu'on envoie un détachement d'une ou de plusieurs centuries à une expédition particulière, on tresse une poignée d'herbes en couronne pour en faire son enseigne.

» Pendant les premiers siècles, on vit le loup, le minotaure, le cheval, le sanglier et le dragon réunis avec l'aigle, conduire nos troupes au combat; mais ils ont été compris dans la réforme de Marius qui n'a conservé dans chaque legion qu'une

aigle d'or ou d'argent, tenant un foudre dans ses serres.

» L'enseigne de la cohorte est une pique au haut de laquelle est suspendue une pièce d'étoffe carrée et attachée en travers, où l'on voit inscrit le nom du général; la différence de couleurs indique la différence des corps. Les centuries ont pour enseigne une pique, sans drapeau, de six à sept pieds de hauteur, dont le bois est décoré de divers ornemens, et qui est surmontée, selon la fantaisie des officiers, d'une main étendue, d'un panache, d'un fer à cheval, d'une figure d'Hercule ou d'une statue de la victoire.

» Aux yeux du soldat romain, rien n'est plus respectable que ses enseignes. Dans les camps où l'armée fait un long séjour, l'encens fume sur les autels qu'on ne manque jamais d'ériger en leur honneur; on les place quelquefois dans des temples, et l'on va même jusqu'à leur offrir des sacrifices. Les laisser au pouvoir des ennemis, c'est s'exposer au mépris des hommes et au courroux des dieux; il n'y a point de dangers que cette opinion n'ait fait braver à nos soldats. C'est par leurs enseignes qu'ils jurent le plus souvent; et lorsqu'ils prennent une ville d'assaut, ils les arborent sur les murailles et sur les tours.

» Nos enseignes sont si pesantes, qu'on est obligé de les confier aux soldats les plus robustes. On

exige en outre qu'ils sachent lire et écrire, parce qu'ils sont dépositaires de l'argent de leurs camarades, et qu'ils sont tenus d'en présenter un compte exact. Lorsque les soldats reçoivent une gratification, ils sont obligés d'en mettre la moitié en dépôt entre les mains du premier enseigne de la légion. En outre, chaque cohorte a une bourse particulière, où les soldats, en sortant de service, trouvent de quoi subvenir à leurs premiers besoins. Une onzième bourse remplie de dons volontaires, fournit aux frais funéraires de ceux qu'on juge avoir merité cette honorable distinction. Mais je m'aperçois que cette matière appartient à celui qui doit traiter de l'administration et de la discipline des armées; je m'empresse de lui céder la parole ».

Ciceron s'arrêta un moment, comme pour rappeler ses idées, et dit ensuite :

« Après avoir organisé nos troupes, il faut les armer, afin qu'elles nous montrent de véritables soldats. Si aucune république ne s'est autant distinguée que la nôtre, par ses succès dans l'art de la guerre, nous le devons peut-être à notre louable coutume d'emprunter des autres nations tout ce qui peut nous être utile. Nous devons aux Grecs l'usage des machines de guerre, aux Phéniciens l'art de naviguer, aux Toscans la manière de ranger nos armées en bataille; nous avons pris le

bouclier des Samnites, et l'épée des Espagnols, aussi bien que leurs différentes espèces de traits.

» Les Romains ont toujours attaché plus d'importance à préserver la vie des citoyens, qu'à l'ôter aux ennemis. Examinons ce soldat qui est en sentinelle à la porte du camp; voyez comme ce casque protège sa tête et descend sur ses épaules, sans gêner ses mouvemens. Il s'ouvre au-dessus des yeux, et se ferme ensuite pour couvrir une partie du visage. Quelques-uns ont leur casque en fer ou en cuivre, mais la plupart sont de cuir durci, et garnis de bandes de métal. Sur ce casque, vous voyez une longue aigrette de plumes rouges et noires; dans d'autres corps, on les surmonte de crins de cheval. Les soldats croient, en ajoutant à leur taille, ajouter à la terreur des ennemis. Lorsqu'ils sont en marche, ils vont tête nue, et suspendent leur casque à l'épaule droite; un bonnet de laine très-fine et très-serrée empêche qu'il ne les blesse, lorsqu'ils le posent sur leur tête.

» Les officiers et les soldats des premières cohortes portent des cuirasses dont les bandes tombent sur les genoux : elles sont faites, les unes d'anneaux unis entre eux, les autres d'écailles de métal dur, placées les unes sur les autres, comme celles des poissons. La plupart se font des cuirasses avec des cordes jointes ensemble par une

multitude de nœuds; assez souvent encore, on se sert d'éponges pour se garantir la poitrine. Comme c'est la jambe droite qui s'avance toujours la première, c'est celle que l'on protège le plus soigneusement avec des bandes de métal.

» La principale défense des combattans est dans le bouclier qui, suivant la mobilité du bras gauche auquel il est attaché, peut parer rapidement tous les coups; presque tous les boucliers sont en cuir et revêtus de plusieurs bandes de fer, afin qu'ils puissent résister aux coups et traîner par terre impunément. Leur forme varie, selon les différentes espèces de troupes; les plus légers sont ronds; les autres par leur longueur, peuvent couvrir une grande partie du corps. On y fait peindre des figures d'animaux, quelquefois le portrait de ses ancêtres, ou des emblèmes relatifs à ses exploits. Le nom du général doit toujours y être gravé.

» Pour attaquer, nous avons d'abord une épée courte, aisée à manier, tranchante des deux côtés, et bien acérée, que l'on attache au côté gauche. Au côté droit est un poignard pour percer l'ennemi pris corps à corps. Tant qu'ils sont attachés au service militaire, les soldats ne quittent jamais leur épée, et ils sont jaloux de la conserver, même au sein de la ville.

» Quand l'ennemi ne peut être combattu de

près, nous nous servons contre lui de nos traits et de nos javelots : ils sont garnis d'un fer très-mince et très-long, qui se rompt facilement dans le bouclier ou dans la cuirasse; aussi les blessures qu'ils font sont-elles extrêmement dangereuses. Nos soldats savent lancer avec adresse une javeline retenue par une courroie, avec laquelle ils la font tourner au-dessus de leur tête, et ils lui donnent ainsi l'impulsion et la rapidité de la fronde. L'arc et la fronde servent aux troupes légères pour jeter le désordre dans les rangs ennemis. Je ne m'étendrai pas sur ce sujet pour ne pas entrer dans des détails minutieux ou de peu d'intérêt; car il n'est personne qui ne connaisse l'usage que font nos troupes légères de l'arc et de la fronde, pour jeter le désordre dans les rangs ennemis.

» Comius aimera mieux sans doute que je lui fasse remarquer la manière dont nous formons le soldat. Qu'il jette les yeux sur l'espace réservé dans tous nos camps pour les exercices militaires. De ce côté, on apprend aux recrues à manier les armes et à garder leur rang, à présenter obliquement le bouclier aux traits de l'ennemi, à s'approcher, à reculer, à se dresser en élevant le bouclier, à se ramasser sous ses armes, à faire de fausses attaques, à tourner rapidement pour faire face de tous les côtés. On augmente encore leur

adresse et leur agilité par la course et par la lutte.

» Examinez ce qui se passe près de ce pieu que l'on vient de planter. Le maître d'exercice enseigne au jeune soldat à porter des coups contre le pieu, comme s'il était vis-à-vis d'un ennemi. Les armes de bois dont il se sert en ce moment, sont d'un poids double que ses armes ordinaires, et au lieu d'épée, on lui a donné un bâton garni de plomb. On l'exerce à porter ses coups en tous sens et sur toutes les parties, à parer avec le bouclier ceux de l'ennemi, à frapper de pointe et non de taille, parce qu'ainsi on est moins obligé de se découvrir, et qu'on blesse d'une manière plus sûre.

» Nos gladiateurs sont instruits de cette manière par des maîtres d'exercice qui tiennent sans cesse le fouet à la main. Depuis peu quelques-uns de nos généraux ont adopté cette méthode, et font presser à coups de fouet l'instruction des soldats auxiliaires; mais je crains qu'elle ne se généralise, à mesure qu'on diminuera de respect pour le titre de citoyen romain.

» Les troupes légères sont exercées dans cette partie du camp, à atteindre, avec la flèche et avec la fronde, le but qui leur est proposé; près de là on leur enseigne à lancer le javelot avec force et avec justesse.

» Plus loin ce sont des chevaux de bois sur lesquels on fait sauter les jeunes cavaliers; ils ap-

prennent à monter à cheval, l'épée ou la lance à la main, et des deux côtés indifféremment.

» Votre attention est maintenant arrêtée sur ces deux lignes de soldats qui sont rangés les uns vis-à-vis des autres. L'épée d'une main et le bouclier de l'autre, ils donnent l'image d'un véritable combat. Ces exercices sont animés par le son de la musique; nous avons soin d'instruire les soldats à bien distinguer le son des divers instrumens en usage dans nos armées, parce que c'est à ce signal qu'ils apprennent, quand ils doivent s'arrêter ou marcher, poursuivre l'ennemi ou se retirer.

» L'escrime est une partie que nous estimons si nécessaire, que les soldats qui négligent de l'apprendre, sont condamnés à manger du pain d'orge. Ne pas savoir se battre fait souvent manquer de courage.

» Les soldats nouveaux sont exercés soir et matin; afin qu'ils se plient avec plus de facilité à un genre de vie aussi pénible, leur famille les met ordinairement sous la surveillance d'un militaire expérimenté.

» Les vétérans eux-mêmes ne doivent jamais passer un jour sans faire usage de leurs armes; elles leur sont si familières qu'ils les comptent pour rien dans leurs fardeaux, et qu'ils les regardent comme faisant partie de leurs propres membres. Pour endurcir les soldats à la fatigue, on

les accoutume à marcher chargés de soixante livres de bagage; on les oblige à faire trois fois par mois une promenade militaire, à dix mille pas de leur camp, à un pas tantôt ordinaire, tantôt accéléré, et dans des terrains plus ou moins difficiles, afin qu'ils apprennent à garder partout leurs rangs. Ils doivent aller et revenir en cinq heures d'été (1). On profite du voisinage d'une rivière pour leur apprendre à passer les fleuves à la nage.

» Les jeux mêmes sont encore ici une image de la guerre. La dânse pyrrhique, inventée par les Grecs, amuse les loisirs de nos soldats : elle représente la vivacité des attaques, et les diverses attitudes que prennent nos guerriers, lorsqu'ils tirent de l'arc, lancent des javelots, cherchent à blesser l'ennemi de près ou à éviter ses coups. Tantôt ils s'élèvent, tantôt ils se courbent; leur corps est forcé de fléchir en tout sens. Cette danse, ou plutôt ces manœuvres militaires font déployer à la fois la vigueur, la souplesse et le courage.

» Des soldats formés par des exercices aussi pénibles et aussi multipliés n'offriraient point encore une armée redoutable, si par un discipline

(1) C'est environ sept lieues en six heures. Les douze heures de jour chez les Romains embrassaient la totalité du jour naturel, depuis le lever jusqu'au coucher du soleil, et par conséquent elles croissaient ou décroissaient selon les saisons.

juste

juste et sévère, on ne parvenait à faire de l'action de tous, le résultat de la volonté d'un seul. Les Espagnols et les Gaulois l'emportaient sur nous par la force du corps et par le nombre des combattans, les Africains par leurs ruses et par leurs richesses, les Grecs par la varieté de leurs connaissances : c'est au seul avantage d'une discipline plus parfaite que nous devons de les avoir vaincus.

» Comme dans une armée, surtout lorsqu'elle est en campagne, le soldat ne commet point de fautes qui soient sans conséquence, il faut que la punition soit prompte, propre à frapper les esprits, et variée, suivant les délits que l'on veut réprimer.

» On condamne à la même peine ceux qui négligent de se faire inscrire sur le rôle des censeurs pour être appelés à leur tour sous les drapeaux, ceux qui, désignés pour faire partie d'une armée, refusent de s'y rendre, et ceux enfin qui reviennent dans leurs foyers sans congé; ils sont battus de verge et vendus comme esclaves à l'agent national (1) pour un sesterce. Cette punition infamante vous fait perdre tous vos biens, et vous met au-dessous même des autres esclaves qui, par l'affranchissement, peuvent à chaque instant es-

(1) *Actor publicus.*

pérer de parvenir aux droits de citoyen. Esclave sans avoir de maître, le soldat ainsi vendu est condamné sans retour à la plus singulière espèce de servitude. J'ai vu cette peine infligée par ordre des tribuns du peuple à un centurion qui avoit abandonné sa légion sans congé; et son arrêt lui fut prononcé en présence des nouvelles levées, pour donner plus d'effet à sa condamnation.

» Voler, porter un faux témoignage, se livrer à des amours contre nature, jouer la comédie, se vendre comme esclave, déserter à l'ennemi sont des crimes également jugés dignes de mort. On dégrade les coupables, avant de leur infliger une peine capitale, et le son éclatant de la trompette annonce au loin l'instant où ils la subissent.

» Dans les temps anciens, lorsqu'un soldat était condamné, un tribun le touchait légérement avec un bâton; aussitôt après les légionnaires fondaient sur lui à coups de bâton et de pierres, et il était rare qu'il ne perdît point la vie. Nos mœurs répugnent aujourd'hui à ce genre de supplice qui est presque hors d'usage.

» Tout magistrat qui jouit d'un commandement militaire juge sans appel, et sa volonté a force de loi pour tous ceux qui lui ont prêté serment. C'est surtout lorsque l'on est devant l'ennemi que cette autorité est nécessaire, et que la discipline redouble de rigueur. Si le soldat quitte son rang,

s'il jette ses armes, s'il abandonne son poste, il est condamné à mort. On le punit comme transjuge, s'il est arrêté dans un lieu d'où il est impossible d'entendre la trompette du camp.

» Lorsqu'il y a un grand nombre de coupables, on en extrait par le sort un dixième, un vingtième, quelquefois un centième seulement, pour les envoyer au supplice. Les autres, couverts de vêtemens sales et déchirés, campent hors des retranchemens et ne reçoivent que du pain d'orge, jusqu'à ce qu'ils aient réparé leur honneur. Cette sévérité fait que nos soldats soutiennent, sans s'ébranler, les efforts de l'ennemi, fût-il même supérieur en nombre, et nous a valu plus d'une fois la victoire.

» Lorsque le général est mécontent d'une légion entière, il la licencie ignominieusement, ou bien il lui ôte le nom honorable que plusieurs corps militaires doivent tantôt à la faveur, tantôt à des actions d'une bravoure plus qu'ordinaire. S'il veut punir un officier ou un soldat par un congé ignominieux, il assemble toute l'armée, et après avoir motivé son arrêt, il dit au coupable : Je ne veux plus de tes services. Aussitôt le condamné doit sortir des rangs, quitter ses armes, son uniforme, et juqu'à sa chaussure.

» Les peines sont variées, afin de pouvoir s'appliquer à tous les délits : tantôt on prive les sol-

dats de leur part dans le butin ; tantôt on leur retranche une partie de leur paye, on augmente leurs travaux, on les condamne a l'amende, on les fait passer dans un corps moins honorable, on déclare que leur service passé ne comptera pas ; l'officier est placé dans un grade inférieur (1). On a vu un consul lui-même être dégradé par le dictateur, et réduit aux fonctions de lieutenant. Il est d'usage que l'on saigne celui qui s'est déshonoré, comme pour lui purger le sang.

» Il n'est point dans le service de petites négligences qui ne doivent être relevées ; le centurion les punit par quelque coup de son sep. Il faut souffrir sans murmurer ce traitement qui, loin de flétrir, est réservé pour les citoyens romains ; les auxiliaires sont frappés avec des verges. Si l'on retient le sep, on est renvoyé dans un corps inférieur ; si on le brise, ou si on met la main sur le centurion, l'on encourt aussitôt la peine de mort. Ce sep quelquefois trop mis en usage par les centurions (2) est devenu la marque distinctive de leur emploi.

» La discipline la plus exacte serait impuissante,

---

(1) Quoiqu'il y eût une prison militaire dans les camps, il ne paraît pas que les anciens connussent la peine de la détention.

(2) Qui n'a pas lu dans Tacite l'histoire de ce centurion,

sans la vigilance à pourvoir à tous les besoins de l'armée. La disette est presque toujours fatale à la subordination, et fait naître des murmures qu'un général doit éluder plutôt que punir. Une comptabilité rigoureuse peut seule empêcher les plaintes des soldats et les dilapidations des fournisseurs. Aussi inscrit-on jour par jour tous les détails qui concernent chaque corps de l'armée, avec plus d'exactitude que le journal des vivres et de la police dans les villes.

» On distribue au soldat le blé en nature; quatre boisseaux pesant soixante livres suffisent pour un mois; anciennement il le faisait rôtir et le broyait ensuite lui-même sur une pierre : il y a aujourd'hui des moulins à bras pour chaque chambrée, et, après y avoir fait moudre le blé, on le fait cuire soit en pain, soit en bouillie. Ce pain cuit sur le champ pèse un tiers plus que le blé que l'on a employé, et se nomme pain militaire; on laisse le son avec la farine, même dans la bouillie. Cette manière expéditive est ce qui facilite le plus les mouvemens rapides de nos armées. On fournit encore aux soldats du sel, de l'huile, du fromage, du foin, de l'orge, de

---

à qui il arrivait si souvent, après avoir cassé son sep sur le dos d'un soldat, de s'écrier : qu'on m'en donne un autre, que le nom lui en était resté?

la paille, du porc et d'autres viandes, selon le pays; mais la chair de porcs est le mets le plus ordinaire, parce que rien n'assaisonne mieux les autres alimens. Aussi la république fait-elle nourrir, dans la Toscane et dans la Gaule-Cisalpine, un grand nombre de ces animaux qu'on prépare ensuite de manière à pouvoir être transportés dans toutes les provinces. Lorsqu'on manque de vin, les soldats boivent de l'eau mêlée avec quelques gouttes de vinaigre; l'approvisionnement de cette liqueur acide est regardé maintenant comme indispensable aux besoins de nos armées (1). Le cavalier, pour lui, ses deux valets et ses trois chevaux, reçoit douze boisseaux de blé et quarante-deux boisseaux d'orge.

» Les soldats portent eux-mêmes leur ration dans des havre-sacs; lorsqu'ils ont des vivres pour plus de quinze jours, on leur permet d'en faire porter une partie, soit par des hommes, soit par des chevaux, mais à leurs dépens.

» Ils mangent tous en même temps; l'heure des repas est annoncée au son de la trompette, aussi bien que celle du coucher, du lever et des fac-

(1) Sous les empereurs, lorsque les armées étaient en campagne, le soldat avait du biscuit pendant deux jours, et du pain frais le troisième. Il avait du vinaigre et du vin alternativement, de deux jours l'un.

tions militaires. Chaque chambrée mange ensemble; le gazon leur sert de table. Il est des généraux qui ne leur permettent d'autres ustensiles qu'une marmite, une broche et une tasse; encore assez souvent boivent-ils dans leurs casques.

» Il n'y a pas encore quatre-vingts ans que les soldats ont un vêtement uniforme qui leur est fourni par le trésor public. Nous devons cette loi salutaire aux Gracques qui en ont établi de si pernicieuses. Très-souvent, pour diminuer les dépenses de l'État, on oblige les peuples vaincus à fournir une certaine quantité d'habits et de vivres.

» La méthode suivie anciennement, de laisser le soldat se pourvoir par lui-même de la plus grande partie des choses qui lui étaient nécessaires, obligeait à lui faire l'avance de sa paye, tantôt pour un an, tantôt pour six mois. Aujourd'hui on retient sur sa solde ce qui est nécessaire pour le pourvoir d'habits, d'armes, de vivres et de tentes, ce qui en comprend presque la totalité.

» Depuis plus d'un siècle et demi, la paye du soldat est de quatre as (1), ce qui serait loin de

(1) Quatre sous et demi. Polibe dit deux oboles ou six sous. Le centurion aurait alors reçu douze sous, et le cavalier un denier ou dix-huit sous.

lui suffire, sans les distributions gratuites accordées par les généraux : la paye du centurion est de huit as, et celle du cavalier de douze.

» Cependant les fournisseurs et les questeurs sont accusés de faire des gains illicites sur cette paye déjà si modique. La république accorde aux généraux deux cent cinquante talens (1) par légion. Cette somme qui excède beaucoup la paye ordinaire permet de pourvoir à tous les besoins des soldats.

» Pollion vient de lever des troupes et de les organiser; je les ai pourvues d'armes et de vivres, je les ai disciplinées aussi bien qu'il m'a été possible. A qui puis-je mieux les confier pour les conduire à la victoire qu'à celui qui a réuni au plus haut degré les qualités essentielles à un général, la science militaire, le courage, la considération publique et le bonheur?

» Je sens, dit alors César, toute l'étendue de la tâche que je me suis imposée; mais pour entrer en campagne en loyal romain, commençons par une déclaration de guerre. Avant que les féciaux

---

(1) 350,000 liv., c'est-à-dire, environ 225 liv. par homme. La paye ordinaire, en la supposant de six sous, ne serait que de 109 liv. 10 sous par an. Le prix d'une chlamyde fut porté sous les empereurs, de 14 liv. à 21 environ.

eussent été la dénoncer aux ennemis, nos ancêtres ne se croyaient point en droit de les attaquer. On peut juger de leur respect pour les formes par leur conduite envers Pyrrhus; ne pouvant aller lui déclarer la guerre dans ses États qui étaient trop éloignés, on surprit un soldat du roi d'Epire, on lui fit acheter un terrain dans le cirque Flaminien, et sur ce terrain réputé ennemi, on pratiqua toutes les cérémonies usitées. On a élevé depuis, devant le temple de Bellone, une petite colonne, du haut de laquelle on jette la lance qui annonce la guerre aux nations qui nous ont outragés.

» Arrivés dans le pays que nous voulons soumettre, nous ne ferons avancer notre armée qu'avec précaution; et pour mieux assurer nos pas, nous aurons des cartes topographiques dressées avec exactitude, qui marquent la distance des lieux, les routes qui s'y trouvent, la qualité des chemins, les endroits favorables aux logemens, les montagnes, les rivières, et tout ce qui peut faire obstacle à la marche des troupes. Les généraux habiles cherchent même à se procurer des cartes, où la situation des lieux les plus importans soit soigneusement figurée. Après nous être assuré de bons guides et avoir pris toutes les connaissances locales nécessaires au succès de notre expédition, nous choisirons, pour tra-

verser le pays, les lieux les plus abondans en vivres et en fourrages.

» Pour éclairer le chemin, on fait marcher en avant quelques escadrons et une partie des troupes légères; les pionniers coupent les arbres et aplanissent la route; l'aile droite se présente d'abord suivie de ses équipages et d'une partie des auxiliaires. Le général paraît ensuite, accompagné d'une cohorte composée de l'élite des divers corps. Il est suivi de l'aigle romaine entourée des images sacrées; la trompette et les clairons précèdent le corps de bataille, qui est suivi de l'aile gauche, composée du reste des auxiliaires et de la cavalerie. Si l'on est attaqué, les équipages se retirent sur la partie la moins menacée, et les troupes délivrées de toute inquiétude à cet égard, s'occupent uniquement à combattre l'ennemi.

» Les soldats romains sont si chargés, pendant la marche, qu'il est nécessaire de les endurcir long-temps aux fatigues pour qu'ils puissent y résister. Ils portent un casque, une cuirasse ou un plastron, une épée, un poignard, un javelot, un bouclier, une scie, un panier, une bêche, une coignée, une courroie, une faux, quelquefois du blé pour plusieurs jours, trois ou quatre pieux pour palissader le camp; en outre leur bagage au bout d'un bâton fourchu : on

estime ce fardeau de quarante à cinquante livres. La marche militaire est de 270 pieds par minute (1).

» Une des marches les plus rapides qui aient été faites est celle du consul Néron qui, avec un corps choisi de six mille hommes et de mille cavaliers, s'échappe de son camp, trompe la vigilance d'Annibal, exécute sa jonction avec son collégue, sauve la république par la défaite d'Asdrubal, et revient avec la même rapidité annoncer à son ennemi la mort de son frère. Il n'employa que six jours et fit deux cent soixante-dix milles, c'est-à-dire, quarante-cinq milles (2) par jour.

» Les Romains faisaient anciennement camper les cohortes ensemble, mais sans aucun ordre ; ainsi que les autres peuples, ils n'employaient les retranchemens que pour la sûreté des villes. Pyrrhus est le premier qui enferma ses armées dans des camps fortifiés. Instruits par les sanglantes leçons que nous a donné ce grand général, nous choisissons pour placer notre camp, non le lieu le plus fort, mais celui qui s'adapte le mieux à notre manière de l'asseoir. Nous comptons pour rien les tra-

(1) Cette expression est inconvenante dans la bouche d'un Romain, mais quelle autre y substituer ?

(2) 15 lieues.

vaux qu'exigent les retranchemens, en comparaison de l'avantage de conserver un ordre invariable dans la distribution des troupes. Des officiers intelligens sont envoyés d'avance pour tracer le camp. Ils n'ont besoin que de placer des signaux qui distinguent les différens côtés de la tente du général, et chaque corps reconnaît en les voyant où il doit se placer. Selon le nombre des troupes, il y a un ou plusieurs préfets chargés de surveiller les ouvrages du camp; les hôpitaux ambulans, les équipages de l'armée et les machines de guerre sont aussi sous leur inspection.

» Si le terrain est inégal, on commence par l'aplanir, à la réserve d'une hauteur où l'on place la tente prétoriale, d'une manière isolée, afin que rien m'empêche le général de voir tout ce qui se passe dans le camp et d'y faire connaître rapidement ses volontés. Vous voyez d'ici la partie supérieure de cette tente qui est ronde et surmontée d'un drapeau blanc; chacun de ses côtés à deux cents pieds d'étendue. On n'est point étonné qu'elle soit aussi vaste, lorsqu'on sait qu'elle est destinée à la célébration des sacrifices, à la tenue des conseils, au logement du général et à celui des volontaires de sa suite.

» La forme quadrangulaire du camp, la manière d'y distribuer les quartiers, la disposition de la place d'armes, celle des tentes du questeur et des

tribuns, l'ordre qui s'observe entre les différens corps de cavalerie, d'infanterie et d'auxiliaires, n'éprouvent jamais de variation. A côté de chaque légion est toujours placé un atelier d'armes, où sont réunis des menuisiers, des maçons, des charpentiers, des peintres, des forgerons, et tous les ouvriers nécessaires pour la construction des machines et la réparation des armes.

» Aussitôt arrivés sur l'emplacement du camp, les légionnaires se partagent les travaux : on élève au dehors des tours également distantes, dans les intervalles desquelles on place des machines propres à lancer des traits. Pour peu que l'on doive y séjourner, ou que l'on soit dans le voisinage de l'ennemi, on s'occupe à l'instant des retranchemens qui ont ordinairement huit pieds de profondeur et autant de hauteur. Pour empêcher cette levée de terre de s'affaisser, on la garnit de branchages et de gazon. On place ensuite, autour du camp, une rangée de pieux qui le défendent contre toute attaque inopinée.

» Le décampement se fait avec un ordre égal ; il est annoncé par la trompette : au premier son, les soldats arrachent les tentes, les déploient et se préparent à partir. Quand la trompette sonne une seconde fois, il placent tous les bagages sur des voitures, disposent ce qu'ils doivent porter eux-mêmes, et mettent le feu dans le camp, afin d'em-

pêcher l'ennemi de profiter de leurs ouvrages. Au troisième signal, toute l'armée se met en marche dans le même ordre, et en gardant ses rangs aussi soigneusement que si elle avait l'ennemi en tête.

» Il y a tour à tour une cohorte d'infanterie qui fait la garde à la tente du général, moins encore pour la sûreté de sa personne, que pour l'environner d'un appareil imposant. On donne trois sentinelles au questeur et à chacun des lieutenans. Des soldats, attachés au service particulier de chaque tribun, dressent ses tentes, aplanissent le terrain à l'entour, veillent sur ses équipages, et font la garde devant sa tente. Les préfets, les tribuns, et même les autres officiers ont pour leur service domestique des soldats qui étaient anciennement surnuméraires, mais qu'ils prennent aujourd'hui dans la légion, afin qu'ils soient à la charge de l'État.

» A chaque porte du camp se trouvent des corps de gardes; des sentinelles placées à des distances convenables, se promènent sur le terrain qui leur est indiqué, et crient de l'un à l'autre : *Veillons.*

» Il faut s'assurer que tous les chefs de corps connaissent le mot d'ordre, que les différens postes sont soigneusement gardés, que les rondes sont faites avec exactitude. Pour remplir le premier objet, un soldat, qu'on exempte de tout autre ser-

vice, va tous les jours, au coucher du soleil, à la tente du tribun, y prend un tessere ou petite planche sur laquelle on a écrit quelques mots. Il le remet au premier officier; celui-ci à l'officier voisin, jusqu'à ce qu'en faisant ainsi le circuit, le tessere revienne au tribun, à qui il doit être reporté avant la fin du jour, et qui sait aussitôt si le mot d'ordre est connu autant qu'il doit l'être.

» Les volontés du général sont connues de la même manière. Les tribuns vont recevoir de sa main un tessere assez grand pour contenir les ordres qui doivent être transmis à l'armée; ils le remettent aux centurions et aux décurions, qui se le font passer de l'un à l'autre, et qui lisent chacun à leur compagnie ce qui la concerne. Il faut que ce tessere revienne également au général avant le coucher du soleil.

» La cavalerie est chargée de faire les rondes pour la sûreté des postes intérieurs et extérieurs. Chaque chef de poste doit remettre un tessere à chaque chef de patrouille. Si quelque poste manque à son devoir, le chef de patrouille doit se procurer des témoins qui attestent cette inexactitude.

» Dès le point du jour les tesseres doivent être rendus au tribun; s'il n'en manque aucun, personne n'a rien à se reprocher : si on en rapporte moins, on examine quelle garde ne s'est pas trou-

vée à son poste, et on la punit d'après la gravité du délit.

» Les soldats se rendent le matin à la tente de leurs centurions, et ceux-ci à celles des tribuns avec lesquels ils vont chez le général en chef dont ils reçoivent les ordres qu'ils sont chargés de faire exécuter par leurs subordonnés. Ces détails, quelque minutieux qu'ils paraissent, sont d'une extrême importance, puisque c'est de l'exactitude à les remplir qu'a dépendu très-souvent le succès des expéditions les plus brillantes.

» J'ai soumis à la discipline militaire les vivandiers et les valets mêmes de l'armée. Je me suis aperçu qu'à force d'être témoin des manœuvres, ils les imitaient assez bien pour être capables de combattre dans une occasion pressante. Je les ai formés en corps de deux cents hommes, à la tête desquels j'ai placé celui qui se distinguait le plus par sa bravoure et par son expérience; en plus d'une occasion, ils m'ont rendu des services importans.

» Nos généraux n'ont point toujours fait exécuter avec rigueur l'ancien édit, qui défend aux femmes l'entrée des camps romains : c'est ce que prouve un trait du dictateur Fabius, le modèle des généraux qui veulent vaincre sans combattre, et qui cherchent dans l'affection des troupes le principe de leur obéissance. Fabius avait été instruit qu'un

des

des plus braves soldats de son armée, s'était échappé plusieurs fois du camp, pour se rendre auprès d'une jeune Campanienne dont il était épris. Il envoya quelques-uns de ses camarades enlever sa maîtresse, qu'il fit cacher derrière la tente prétoriale, où il le fit ensuite venir lui-même. J'ai su, lui dit ce général, qu'au mépris de la discipline, tu avais passé plusieurs nuits hors du camp; mais en faveur de tes services, je veux bien te pardonner; et afin que tu ne sois plus tenté de retomber dans la même faute, je vais te confier à une personne qui désormais sera caution de ta conduite. Voyant alors son étonnement et sa confusion, il lui présenta sa maîtresse, et la lui remit entre les mains, en ajoutant: Voici ce qui me répondra à l'avenir que tu ne t'éloigneras plus de tes drapeaux, ce que tu ne pourrais plus faire maintenant qu'avec des intentions coupables.

» Quelques généraux veulent que leurs soldats soient sans cesse occupés, fût-ce même de travaux inutiles : quant à moi, je trouve les fatigues militaires trop pesantes pour les aggraver encore. Je ne punis de fautes que celles que je ne puis pardonner sans compromettre la discipline : les déserteurs et les séditieux sont les seuls auxquels je ne fais aucune grace. J'aime que l'or et l'argent brillent sur les armes de mes soldats;

ils en ont plus d'ardeur à les défendre contre les ennemis : s'ils sont vaincus, ils craignent même dans leur fuite d'abandonner des armes aussi précieuses.

» Dès que la campagne est commencée, je veux que la discipline s'observe dans toute sa rigueur. Sans être prévenus, il faut que mes soldats soient toujours prêts à partir ou à combattre ; j'entretiens leur vigueur par des marches forcées, et je m'assure de leur vigilance par de fausses alarmes. Lorsqu'un jour de fêtes, ou bien l'intemperie des saisons leur ôte l'idée du danger, c'est alors même que l'alerte est plus vive ; et jamais aucun murmure ne trouble l'exécution de mes ordres, parce que la confiance que j'ai inspirée à mes soldats, leur persuade que rien ne leur est commandé qui ne tourne à leur propre utilité. Je ne néglige aucun détail, et c'est parce que j'ai toujours cru que rien n'était fait, quand il restait encore quelque chose à faire, que mes succès n'ont jamais été mêlés de revers.

» Fatiguer et repousser les ennemis par des marches savamment calculées ; se trouver toujours dans des positions où ils ne puissent vous attaquer sans désavantage ; en un mot, les vaincre sans combattre, c'est ainsi qu'un général prouve qu'il doit ses triomphes à son seul génie. La supé-

riorité de prudence décide du sort d'une campagne bien plus que la supériorité de forces; et rien n'est si honteux pour celui dont l'ennemi a trompé les calculs, que de dire : Je n'y avais pas pensé.

» On m'a vu assez long-temps ne jamais négliger une occasion favorable de combattre, quelquefois malgré l'intempérie des temps et des saisons, ou aussitôt que j'étais arrivé devant l'armée ennemie, presque toujours d'autant plus certain du succès de mon attaque, qu'il était impossible de la prévoir. Mais maintenant mes victoires mêmes m'ont appris à ne plus hasarder de batailles sans une nécessité évidente, et à ne commettre à la fortune que ce que je ne puis lui ôter.

» Une cotte de maille rouge, arborée sur la tente du général, annonce aux soldats qu'ils doivent se préparer à combattre. Selon les circonstances, je les harangue avant de sortir du camp, ou au moment qu'ils vont se ranger en bataille. Avant qu'ils joignent l'ennemi, je parcours les rangs pour les encourager, car rien n'anime autant le soldat que la présence de son général, et l'assurance qu'il lit dans ses yeux. Le mot d'ordre, porté dans toutes les parties de l'armée par les officiers, empêche les soldats de confondre leurs camarades avec les ennemis. La superstition est si naturelle à ceux dont la destinée est sans cesse exposée à toutes les

chances de la fortune, qu'il faut éviter avec soin tout ce qui paraîtrait de mauvaise augure. Il ne faut pas négliger de prendre les auspices, et de les faire croire favorables. Quoique la religion ait perdu de son empire, on n'en croit pas moins aux présages; et je craindrais que mes soldats ne s'effrayassent autant que le faisaient leurs ancêtres, si, au moment d'un départ, ils voyaient les enseignes plantées dans le camp s'enlever avec beaucoup de peine, si le général éprouvait une chute, ou si le hasard lui faisait prononcer quelques mots d'un sinistre augure.

» En rangeant les troupes en bataille, on consulte la nature du terrain, les forces de l'armée ennemie, sa disposition et sa manière de combattre. Toute armée considérable se partage en trois corps, l'aile droite, l'aile gauche et le corps de bataille. Quelquefois de ses meilleures troupes, on fait un corps de réserve que l'on emploie dans les momens décisifs. Cet usage inventé par les Lacédémoniens, a contribué beaucoup à leurs succès. La cavalerie protège les flancs de l'armée, et les troupes légères placées en avant, pour engager le combat, peuvent se retirer dans les intervalles qui séparent la ligue.

» Tantôt une des ailes s'avance la première, c'est ce qu'on nomme l'ordre oblique; tantôt on fait avancer les deux têtes des ailes qui, en se rap-

prochant du corps de bataille, forment un demi-cercle immense dont l'aire reste vide ; c'est l'attaque en tenaille. Elle se fait en coin, lorsque par une disposition contraire, c'est la tête du corps de bataille qui marche d'abord en s'élargissant jusqu'aux ailes. On appelle combattre en scie, lorsqu'à des intervalles égaux, on fait sortir des rangs un certain nombre de bataillons qui se présentent en avant.

» On combat quelquefois en bataillon carré; mais ce n'est pas un ordre de bataille, c'est une suite ou des attaques de l'ennemi ou des progrès que l'on vient de faire dans ses rangs.

» Lorsque le lieu où l'on combat est trop étroit, le soldat ne peut faire usage de ses javelots qui doivent être lancés en courant, afin qu'ils aient plus de force. Dans l'ordre ordinaire, le soldat occupe six pieds de front : il en occupe trois dans l'ordre serré, lorsqu'il va à l'ennemi; il n'en a plus qu'un et demi, lorsqu'il l'attend. Il doit y avoir six pieds d'intervalle entre les rangs, pour que rien ne le gêne dans l'usage de ses armes.

» Le plus grand silence règne d'abord ; enfin les deux armées vont être livrées à la fureur qui déjà brille dans tous les yeux. Le son de la trompette et des instrumens militaires retentit de toutes parts ; en même temps un cri terrible est poussé par tous les soldats. Tandis que ce fracas

effroyable entraîne tous les combattans (1), le général toujours maître de lui, observe tous les mouvemens, en prévoit les conséquences, presse les succès, remédie aux revers, et n'a pas moins présent à son esprit ce qui se fait à une distance éloignée, que ce qui se passe sous ses yeux. Il faut même qu'il se garde de hâter les mesures les plus savamment calculées; l'impatience de vaincre fait souvent échapper la victoire. Enfin des cris mille fois répétés, annoncent que l'ennemi commence à s'ébranler; c'est alors qu'il faut tout mettre en mouvement, afin d'augmenter sa terreur, et de précipiter sa fuite. Si la résistance de quelques bataillons arrête le cours de la victoire, les meilleures troupes doivent être sur le champ envoyées contre eux, de peur qu'ils ne servent à rallier les vaincus. Pour que ma victoire ne soit point imparfaite, jamais je ne laisse reposer mes soldats, jusqu'à ce qu'ils aient forcé le camp ennemi.

---

(1) Afin que dans la mêlée les soldats pussent se reconnaître et se rallier plus aisément, chaque cohorte avait son enseigne particulière, sur laquelle étaient écrits son nom et celui de la légion. Les centurions portaient à leur casque une marque qui les distinguait entre eux. Chaque cohorte avait ses boucliers peints différemment, et sur chacun des boucliers on inscrivait le nom du soldat, le numéro de la cohorte et celui de la légion.

» La valeur, indépendamment de la nature des armes et de l'habileté du général, a quelquefois décidé du sort d'une bataille; mais elle serait impuissante pour l'attaque, comme pour la défense des places, sans le secours des machines et des ressources de l'art.

» Nous élevons autour des villes que nous voulons fortifier des murs d'une construction forte et solide; quoique la forme circulaire ait paru préférable à quelques architectes non militaires, les angles rentrans et saillans que l'on est dans l'usage de donner aux murailles, en rendent l'approche bien plus difficile. Afin d'ajouter à leur solidité, on y joint des terre-pleins qui empêchent les coups de bélier de les ébranler. Nos remparts ont cinquante à soixante pieds d'élévation, et sont assez larges pour que deux chars puissent y passer de front. La distance d'une tour à l'autre est de la portée d'une flèche. Les pierres sont unies ensemble, non avec du ciment, mais scellées avec du fer et du plomb, afin qu'elles supportent mieux le choc du bélier. Le fossé profond qui règne autour de la place en facilite la défense, et les assaillans doivent commencer par combler la partie sur laquelle ils veulent établir leur attaque. Lorsqu'une ville attend pour se rendre que le bélier ait battu ses murailles, quelques-uns de nos généraux refusent de la recevoir à composi-

tion; mais la politique et l'humanité conseillent souvent une conduite contraire.

« Pour me faire mieux comprendre de Comius, je vais raconter le dernier événement de la guerre que j'ai faite aux Lusitaniens. Après les avoir vaincus dans un grand combat, j'assiégeai leur ville principale ; je fis élever deux lignes de circonvallation, l'une opposée aux assiégés, l'autre destinée à repousser les attaques de ceux qui les auraient voulu secourir. La grandeur de la ville m'obligea de donner cinquante stades (1) d'étendue à mes lignes. Le fossé avait trente pieds de largeur, et les retranchemens de la circonvallation trente pieds de hauteur. Je les fis border d'une palissade avec des tours de bois, à la distance de soixante pieds l'un de l'autre, ce qui les multiplia au nombre de dix-neuf cents dans les deux lignes. Tandis qu'une partie de mon armée était occupée à ces travaux immenses, l'autre, sous les armes, repoussait les efforts de nos ennemis pour troubler nos travaux.

» Du côté le plus favorable à nos attaques, je fis faire une galerie parallèle aux murs de la ville, et le terrain fut aplani pour faciliter l'approche des machines. Les assiégés n'étaient pas tranquilles spectateurs de nos préparatifs ; mais afin de met-

(1) 4,725 toises.

tre les travailleurs à l'abri de leurs traits, je fis conduire des tranchées depuis la circonvallation jusqu'au lieu de l'attaque, et je les mis à couvert sous des vignes, des tortues et des mantelets.

» Les vignes sont des machines de bois, hautes de sept pieds, larges de huit, longues de seize, couvertes d'un double étage de planches et de claies; les côtés sont garnis d'osier et recouverts de cuir trempé dans l'eau, pour les mettre à l'abri du feu que nous jetaient les assiégés. On joint ensemble plusieurs de ces machines, ce qui permet de travailler sur un front considérable.

» La tortue construite de madriers recouverts également de peaux humides, tire son nom de sa ressemblance avec l'animal de ce nom, qui fait rentrer et sortir sa tête, comme le bélier fait sortir la sienne de cette machine.

» Les mantelets sont faits d'une charpente cintrée et portée sur trois roues, ce qui permet de les conduire où l'on veut.

» Les muscules sont de petites machines sous lesquelles les assiégeans travaillent à combler les fossés et aplanissent le terrain. Elles précèdent les tours qui, malgré leur grandeur énorme, ne sont utiles que par la facilité de les faire passer d'un lieu à un autre. Les plus petites ont trente pieds de haut; il en est qui s'élèvent à cinquante pieds, afin qu'elles puissent atteindre la hauteur des

murailles. Dans le bas de la tour est un bélier qui fait brèche à la muraille, tandis que l'étage supérieur est garni de combattans qui nettoient les remparts.

» Nous avions aussi un grand nombre de machines pour lancer la mort au loin. Chaque centurie a une baliste servie par onze soldats, et montée sur un affût que traînent des mulets. On l'emploie également pour l'attaque et pour la défense, dans les camps et sur le champ de bataille. Chaque cohorte a de plus un onagre qui sert pour jeter des pierres, mais dont la pesanteur ne permet de faire usage que pour défendre un retranchement.

» Un ancien officier de Sertorius fit employer par les assiégés tous nos moyens de défense. Les balistes et les catapultes dont leurs remparts étaient garnis, lançaient des pierres de trois cents livres jusqu'à cent vingt-cinq pas. Ces machines faites en forme d'arbalète, sont bandées avec des moulinets et des léviers : la pierre part avec une telle raideur qu'elle brise tout ce qu'elle rencontre; il n'y a ni cuirasse ni bouclier qui puisse en affaiblir l'effet. Les balistes jetaient aussi contre nos ouvrages des traits envéloppés de matière enflammée, qui y attachaient un feu dont notre attention ne les garantissait pas toujours.

» Afin d'amortir les effets du bélier, les assiégés descendaient des sacs de laine au-devant de leurs

coups, ou bien ils cherchaient à saisir la tête du bélier, soit avec des cordes, soit avec des crochets, et à le détourner ainsi de leurs murailles.

» Nos machines n'en portaient pas moins la terreur sur leurs remparts et jusqu'au sein de leur ville. Les plus petites pierres pesaient cinquante livres, et étaient portées jusqu'à deux et trois cents pas; mais leur blancheur donnait le moyen de s'y préparer : des gardes disposés sur les tours, prévenaient par leurs cris quels étaient les endroits ménacés; les assiégés se jetaient par terre, et les pierres passaient outre sans leur faire de mal : il ne fut plus aussi facile d'en éviter l'effet, quand nous eûmes pris le parti de les noircir; une seule pierre tuait quelquefois plusieurs Lusitaniens (1).

» Malgré les efforts des ennemis, la tour contre laquelle était tournée notre principale attaque, tomba enfin avec fracas. J'allais ordonner l'assaut, quand je fus averti que l'on voyait, derrière la tour abattue, un autre mur qui avait été élevé à la hâte par les Lusitaniens, lorsqu'ils avaient désespéré de conserver cette partie de leurs fortifications.

(1) On peut voir dans la description du siége de Jérusalem, combien étaient terribles et meurtrières les machines des anciens. L'historien Josephe se donne comme témoin oculaire de leurs effets.

» Je résolus aussitôt de partager l'attention des assiégés, en faisant avancer d'un autre côté la plus haute de mes tours, et je précipitai mon attaque contre le mur nouvellement élevé. Les débris de l'ancienne muraille nous servirent à combler la plus grande partie du fossé : alors d'un côté, on appliqua de longues échelles; de l'autre les soldats formèrent la tortue en élevant leur bouclier au-dessus de leur tête et en se serrant l'un près de l'autre. Cette tortue a tant de force, qu'on assure avoir fait passer dessus un char attelé de plusieurs chevaux. Il ne fut donc pas difficile à d'autres soldats de se placer sur cette première tortue, et d'élever ensuite eux-mêmes sur leurs boucliers un certain nombre de leurs camarades, jusqu'à ce qu'ils pussent atteindre la hauteur de la muraille.

» Pendant ce temps, la tour mobile qui s'était approchée du rampart, laisse tomber du côté des ennemis une espèce de pont qui donne passage jusque sur les fortifications de la ville. A la faveur de cette double attaque, on parvient à forcer la porte principale; nos soldats se précipitent pour pénétrer dans la place, mais une herse que les ennemis font tomber en écrase plusieurs, et met ceux qui étaient entrés dans la position la plus périlleuse : heureusement pour eux, les nôtres étaient déjà maîtres d'une grande partie des

fortifications. Un cri général annonce aux assiégés qu'il ne leur reste aucune ressource; rien ne peut retenir le Romain irrité d'une si longue résistance, et tout ce qui se rencontre sous ses coups est impitoyablement égorgé. J'envoyai cependant des ordres, pour faire cesser ce massacre, et, afin de rendre moins destructrice l'avidité des soldats, je fis publier que la ville serait pendant trois jours livrée au pillage.

» Depuis long-temps les généraux disposent d'une manière assez arbitraire des dépouilles ennemies; après en avoir réservé une portion pour le trésor public et pour les frais de la guerre, ils envoient des dons magnifiques aux rois alliés qui ont fourni des secours. Ce qu'il y a de plus remarquable est destiné à l'ornement de nos temples, et si le pays ennemi n'offre aucun monument digne d'être transporté, on en fait construire un à Rome aux dépens des vaincus, afin d'éterniser le souvenir de leur défaite. Le général qui veut encourager ses troupes et les attacher à ses intérêts, doit employer la plus grande partie des fruits de sa victoire, à servir d'aiguillon à leur valeur. Pour satisfaire plus aisément à ces diverses obligations, je fis vendre tous les habitans qui avaient échappé au massacre, à l'exception des chefs que je destinais à orner mon triomphe; afin d'en augmenter la pompe, j'avais fait recueillir avec soin

les dépouilles des temples et des établissemens publics; mais vous n'ignorez pas ce qui m'y a fait renoncer.

» Lorsqu'une guerre est heureusement terminée, plusieurs généraux élèvent, sur des hauteurs et dans les lieux les plus exposés aux regards, des monumens qui attestent leurs succès; assez souvent même ils dressent un trophée sur le champ de bataille. On ne voit jamais les vaincus détruire ces monumens de leur honte, parce que les trophées sont toujours mis sous la protection de quelque divinité, dont on craindrait de s'attirer la vengeance en les renversant. De toutes les choses consacrées aux dieux, c'est néanmoins la seule que l'on n'entretient pas, afin que le temps les consume peu à peu, et éteigne ainsi les souvenirs d'inimitié.

» Après un grand succès, le premier soin d'un général doit être de distribuer des récompenses aux officiers et aux soldats qui se sont distingués. Elles varient selon les exploits : au fantassin qui a tué un ennemi hors des rangs ou en combat singulier, on donne une lance appelée pure, parce qu'elle est sans fer, comme celle des temps héroïques : si c'est un cavalier on lui fait présent d'un caparaçon de cheval; des colliers et des bracelets sont des ornemens que les soldats sont fiers de porter, lorsqu'ils en ont été décorés par

le général, comme d'une marque de leur valeur.

» On décerne aux étrangers et aux citoyens des récompenses de la même espèce, avec cette différence pourtant, que les premiers reçoivent des colliers d'or, et qu'on réserve les colliers d'argent aux Romains, comme plus honorables. Lorsque des auxiliaires se sont distingués dans nos armées par de grands exploits, on leur accorde presque toujours les droits de citoyens romains. Ceux qui ont reçu quelque décoration militaire, portent dans les jeux et dans les fêtes une robe dont il n'est permis qu'à eux d'être revêtus, et ils ont soin d'orner les endroits les plus apparens de leur maison, de dépouilles remportées sur les ennemis.

» C'est l'opinion publique qui décide quel est le genre de récompense le plus propre à entretenir l'émulation des soldats. Que nous sommes loin de cette sévérité de discipline qui faisait regarder aux cavaliers de Papirius, comme une récompense d'une expédition heureuse, la permission de ne pas mettre la main sur la croupe de leurs chevaux, lorsqu'ils feraient halte!

» La couronne qui, chez les Grecs, sert à reconnaître les frivoles triomphes des poëtes et des athlètes, est à Rome, la plus noble récompense des actions guerrières. Il n'est permis d'en porter qu'aux sacrificateurs et aux militaires qui l'ont

méritée par leurs exploits. Tout autre qui paraîtrait en public orné d'une couronne, serait puni sur le champ. Peu de temps avant mon départ de Rome, un banquier fut conduit en prison, par ordre du sénat, et y resta assez longtemps, pour s'être montré à un balcon, ayant une couronne de roses sur la tête.

» Les plus honorables sont la couronne de chêne ou civique, et la couronne graminée ou obsidionale. La première est donnée par le général, au soldat qui a sauvé la vie à un citoyen. La seconde est offerte par l'armée elle-même, à l'officier qui l'a sauvée d'un danger extrême, et lorsqu'elle n'avait plus de ressources dans ses propres moyens. On la faisait de toutes sortes d'herbes cueillies sur le lieu même où l'on avait été en péril; car, chez les anciens, présenter de l'herbe aux chefs d'une autre nation, c'était le symbole de la soumission la plus entière. On marquait par là qu'on renonçait à la possession du pays, au droit d'en recueillir les fruits, et même d'y recevoir la sépulture. Cette manière de se mettre à la discrétion du vainqueur existe encore chez les Germains. La couronne graminée n'a encore été décernée que sept fois. Elle le fut une seule fois par le sénat et par le peuple au dictateur Fabius, qui avait sauvé Rome en évitant de combattre. Elle fut présentée à Sylla, qui depuis fit périr

périr plus de citoyens dans ses proscriptions, qu'il n'en avait sauvés par ses exploits. C'est un genre d'honneur en usage parmi nous depuis bien des siècles, puisque Romulus lui-même l'avait accordé au grand'père du roi Tullus Hostilius.

» On obtient la couronne civique à des conditions difficiles à remplir; il faut, non-seulement sauver un citoyen, mais tuer celui qui le mettait en péril; il faut que les ennemis aient été ce jour-là maîtres du terrain où l'action s'est passée; il faut, enfin, obtenir l'aveu du soldat délivré de ce danger extrême; tout autre témoignage serait insuffisant. La loi lui impose envers son libérateur tout le respect et tous les devoirs que l'on doit à un père. Aussi, les simples soldats eux-mêmes se résolvent avec peine à cet acte de reconnaissance. Ce même exploit en faveur d'un étranger, fût-ce même d'un roi auxiliaire, ne fait point obtenir la couronne civique. Qu'on sauve la vie à un général ou à un simple soldat, elle est la même et fait jouir des mêmes prérogatives. Celui qui l'a reçue peut la porter en tout temps; les sénateurs se lèvent, lorsqu'il se présente aux jeux publics, et il lui est permis de s'asseoir au milieu d'eux. Lui, son père et son aïeul paternel sont exempts d'impôts et de toute charge publique.

» La couronne triomphale ou ovale, décore ceux qui jouissent des honneurs du triomphe ou

de l'ovation. On accorde la couronne murale à celui qui entre le premier dans une ville prise d'assaut; la couronne vallaire, à celui qui a franchi le premier les retranchemens d'un camp ennemi; la couronne navale, à celui qui entre le premier dans le vaisseau que l'on prend à l'abordage; enfin, la couronne rostrale, à celui qui s'est distingué sur mer par une action éclatante. Cette dernière n'a encore été donnée qu'une fois. C'est le célèbre Varron, le parent et l'ami de notre cher Ciceron, qui, après la guerre contre les pirates, a obtenu de Pompée cette distinction si glorieuse.

» Nous n'avons connu que très-tard les couronnes d'or. Mais on a peu d'égard à la matière dont se composent les décorations militaires: c'est l'opinion publique qui en fait la valeur; et pour que ces récompences, dont les effets sont si puissans, continuent d'être un objet d'émulation, les généraux ne doivent les accorder qu'à ceux à qui la voix publique les avait décernées d'avance.

» C'est surtout envers le général victorieux que se déploie, de la manière la plus somptueuse, la reconnaissance nationale. Son armée le proclame empereur sur le champ de bataille où elle a combattu; les faisceaux de ses licteurs sont enveloppés de lauriers aussi bien que les dépêches qu'il envoie à Rome. Selon l'importance de la guerre,

le sénat décerne un ou plusieurs jours de supplication : ils se passent en fêtes et en réjouissances ; tous les temples sont ouverts à la piété des citoyens ; le sénat lui-même va en pompe offrir des sacrifices aux dieux, et les victimes qu'on immole en cette occasion servent au festin solennel auquel il assiste après la cérémonie.

Après avoir établi l'ordre dans les contrées qu'il a conquises, réglé le tribut qu'elles doivent payer, et rassemblé les dépouilles, le général revient en Italie avec les troupes qui ont vaincu sous ses auspices, et s'arrête aux portes de Rome. Le sénat se réunit dans le temple de Bellone qui est hors de la ville, pour lui donner audience. Le général, après avoir fait le récit de ses exploits, dont il affirme la vérité par serment, demande qu'on en rende aux dieux des graces solemnelles, et qu'on lui permette d'entrer à Rome en triomphe, *pour avoir administré les affaires de la république avec courage et avec fidélité.*

» Si le sénat est favorable à ses désirs, un des principaux magistrats, conjointement avec les tribuns, est chargé d'assembler le peuple, pour faire accorder à ce général le commandement militaire à Rome, le jour de son triomphe. Sans ce décret, il ne pourrait paraître dans la ville, revêtu de la chlamyde et avec des soldats armés sous ses ordres ; par là, l'opposition d'un seul

tribun arrête quelquefois le triomphe le mieux mérité. On a vu des généraux attendre trois à quatre ans aux portes de Rome, jusqu'à ce qu'ils eussent vaincu l'obstination de leurs ennemis. Le suffrage du peuple est le plus essentiel, puisqu'il a déféré le triomphe à plusieurs généraux, malgré le sénat.

» Lorsque la guerre a été peu importante, ou que les exploits du vainqueur ne l'ont point terminée, on ne décerne qu'une ovation. Le général fait son entrée à pied ou à cheval, au son des flûtes, précédé par ses soldats, tenant une branche d'olivier à la main. Il est couronné de myrte et revêtu d'une robe blanche bordée de pourpre. Des brebis sont alors les seules victimes qu'on immole aux dieux, et c'est de là que cette cérémonie a pris son nom.

» On voit se déployer dans le triomphe, une solennité bien différente. Après qu'on a ouvert tous les temples pour y remercier les dieux de leurs bienfaits, les sénateurs, les chevaliers, les magistrats avec leur robe distinctive, les pontifes et les prêtres revêtus de leurs habits sacerdotaux, vont à la rencontre du général victorieux.

» Son entrée se fait par la porte triomphale : on voit paraître d'abord les dépouilles prises sur les ennemis, portées partie sur des chars, partie par une troupe de jeunes gens. Viennent ensuite les

représentations des villes et des forteresses conquises, des montagnes qu'il a fallu traverser, et les figures symboliques des fleuves qui arrosent les États vaincus. Ces représentations sont tantôt en bois, tantôt en cire, quelquefois en ivoire et en argent. Des inscriptions annoncent le nom des peuples subjugués. Des tableaux retracent aux yeux des citoyens l'instant décisif des combats les plus importans, et la manière dont les places ennemies ont été attaquées. Les singularités que présente le pays conquis, les plantes extraordinaires qui lui sont propres, les chefs-d'œuvres dont les arts l'ont embelli, et souvent ses dieux mêmes sont étalés avec pompe, et servent tantôt à l'utilité, tantôt à l'ornement de notre patrie.

» Les armes propres aux vaincus, leurs enseignes, leurs machines de guerre, les pierreries, la vaisselle et les meubles précieux qui servaient à décorer leurs temples et leurs palais, ne sont pas un des moindres ornemens du triomphe. On aime surtout à présenter aux regards du peuple des vases énormes remplis d'or et d'argent, et une grande quantité de couronnes d'or que les peuples alliés ne manquent jamais d'offrir au vainqueur.

» Ces riches monumens de la victoire précèdent les chefs et les officiers principaux de l'armée ennemie, ayant quelquefois auprès d'eux leurs femmes et leurs enfans. A la suite de ces victimes,

que la politique ou la vengeance font souvent immoler après la cérémonie, paraissent celles que l'on doit sacrifier aux dieux. Des victimaires, nus jusqu'à la ceinture, et portant la hache à la main, accompagnent cent bœufs ornés de guirlandes de fleurs et de bandelettes, et dont on a doré les cornes. Ils sont suivis des prêtres et des ministres sacrés. La présence du triomphateur est annoncée par le bruit de la musique et des chants. Tous les musiciens sont revêtus d'habits très-riches, et portent une couronne de laurier. Au milieu d'eux est une espèce de mime couvert d'une robe longue, bordée en or, qui, par ses gestes et ses plaisanteries, cherche à faire rire les spectateurs aux dépens des peuples vaincus.

» Enfin, sur un char pompeux se présente le général victorieux, en habit triomphal, ayant à sa main une branche de laurier, et portant sur sa tête une couronne faite aussi de laurier. Ses enfans sont assis sur le même char, et ses proches parens l'accompagnent à cheval. Derrière est un esclave qui soutient une couronne d'or au-dessus de sa tête, et qui lui crie de temps en temps : *Songe à l'avenir, et souviens-toi que tu es homme;* tant il a paru à craindre qu'une ivresse ambitieuse ne saisît nos généraux, en se voyant l'objet d'une si pompeuse cérémonie ! Dans les temps anciens, on mettait une couche de minium sur

le visage du triomphateur; mais cette coutume ridicule est maintenant abolie.

» Le char est suivi de l'armée victorieuse; les officiers et les soldats portent des couronnes de laurier, et ceux qui ont mérité d'être distingués par leur valeur, montrent avec orgueil les décorations et les récompenses qu'ils ont reçues de leur général.

» Arrivé au capitole, le triomphateur immole les victimes, et dépose dans le sein de Jupiter son rameau de laurier. Il suspend dans le temple sa couronne, avec une partie des dépouilles ennemies. Il fait alors assez souvent une distribution pécuniaire au peuple, et surtout à son armée. Le reste de l'argent est porté dans le trésor public, où l'on inscrit soigneusement le poids et la quantité de lingots et d'espèces monnoyées, avec le nom du triomphateur qui en a fait le dépôt. L'émulation qui existe à cet égard entre nos généraux, a été souvent funeste aux vaincus, et même aux provinces romaines, dont les dépouilles ont plus d'une fois accru celles qui avaient été acquises sur les ennemis (1).

---

(1) Vers la fin de la république et sous les empereurs, les généraux en retenaient pour eux la plus grande partie. Les villes alliées, et même les vaincus, envoyaient d'abord de plein gré, des couronnes d'or aux généraux qui avaient

» Un festin est préparé dans le temple d'Hercule, et comme les usages antiques sont conservés avec soin dans ces sortes de cérémonies, il ne se ressent point de la délicatesse moderne. Les mets que l'on y sert sont vraiment dignes de la voracité d'Hercule ; ce sont de grands pains, des viandes fumées cuites au bouillon, enfin les parties principales des victimes immolées, que l'on fait rôtir sur le champ. Le général, après s'être dépouillé des ornemens triomphaux dans le capitole, invite les principaux citoyens à ce repas auquel assistent tous les magistrats, à l'exception des consuls, parce qu'ils priveraient le triomphateur de la préséance qu'il leur est défendu de céder, partout où ils se trouvent, et qu'ils n'accordent qu'au dictateur. Après le festin, le général est reconduit chez lui au son des instrumens.

» Pour perpétuer la mémoire de cet honneur, il orne le vestibule de sa maison des marques de son triomphe. Quelquefois il obtient qu'on élévera en son honneur des arcs de triomphe, ornés

---

usé avec modération des droits de la victoire ; mais depuis, ils les ont exigées comme un droit que l'usage leur avait donné, et ils sont même allés jusqu'à en fixer le poids, qui a été quelquefois énorme. Les monumens élevés par les Romains, ont été presque tous construits avec les dépouilles ainsi acquises.

de trophées et de bas reliefs relatifs à ses exploits. Ces arcs de triomphe étaient en brique, du temps de Romulus; on en a fait en pierre de taille, après la restauration de Rome, par Camille; à présent on emploie le marbre pour leur donner plus d'éclat et de durée. Mais en vain charge-t-on la terre de ces vastes monumens; c'est au génie du poëte, de l'historien et de l'artiste, qu'il appartient de consacrer la renommée et de la rendre immortelle ».

CHAPITRE XIV.

Mort de Julie, fille de César et femme de Pompée. Défaite de Crassus.

Lorsque je partis de Rome, pour me rendre auprès de César, Julie, que son mariage avec Pompée avait rendu le nœud d'une si belle alliance, portait dans son sein un gage qui semblait en garantir la durée. Quoiqu'ils ne se soient jamais laissés dominer que par l'ambition et par la gloire, le gendre et le beau-père n'étaient pas étrangers aux douces émotions de la nature. Au milieu du fracas des affaires politiques, Pompée savait jouir de la tendresse d'une épouse aussi spirituelle que vertueuse, et y répondait par la sienne. La santé de sa chère Julie était devenue le principal objet des inquiétudes de César; et jamais les dépêches qu'on lui envoyait de Rome n'avaient été attendues avec autant d'impatience. J'étais seul à l'entrée de la tente du général, quand ce courrier si désiré se présenta enfin : c'était l'esclave que j'avais toujours vu le plus dévoué au service de ce général, et sa tristesse annonçait assez qu'il n'apportait que de funestes nouvelles. L'infortunée Julie, me dit-il, a été la victime de son affection pour

son époux. Tandis que Pompée tenait les comices pour l'élection des édiles, il s'est élevé une sédition si furieuse que le sang des séditieux a rejailli jusque sur la toge de ce consul : à son retour, la vue de ce sang a fait croire à Julie, qu'il était blessé, ce qui l'a frappée d'un tel effroi qu'elle est tombée évanouie. Cette chute fatale à l'enfant qu'elle portait dans son sein, lui a donné la mort deux jours après. Il suffit, lui dis-je, remets-moi tes dépêches et tiens-toi à l'écart.

Le proconsul averti ne tarda point à paraître; il lut ses malheurs sur mon visage morne et abattu. Je n'ai pas besoin d'ouvrir ces lettres, me dit-il, en repoussant les papiers que je lui présentai, l'enfant de ma Julie est mort. Plût au ciel, m'écriai-je, que nous n'eussions à pleurer que cette perte! Quoi! interrompit-il, ma fille elle-même!.... N'acheve pas, je ne puis plus t'entendre; sors, laisse-moi me livrer seul à ma douleur.

Jamais ce général ne m'avait paru plus grand que lorsqu'il semblait se confondre par ses pleurs avec le reste des hommes. Quand je le revis, le calme pénible qui régnait sur sa figure, annonçait combien il avait de peine à se rendre maître de sa douleur. Cependant jamais aucune partie de ses fonctions militaires ne fut moins négligée, et, après avoir donné trois jours seulement à la nature, il s'occupa avec une nouvelle ardeur des ex-

péditions qui devaient assurer la conquête des Gaules.

Quelques mois après, des dépêches enveloppées de lauriers, ayant annoncé au sénat ses brillans et rapides succès, quelle fut la surprise de César, lorsqu'il apprit que Pompée, dans un très-long discours, en paraissant parler avec intérêt de ses exploits dans la Belgique, en avait beaucoup diminué l'importance. Il ne lui fut plus permis de douter que ce triumvir, détaché des liens qui unissaient leurs intérêts, s'était laissé emporter par les mouvemens jaloux que faisait naître dans son ame la réputation trop éclatante du vainqueur des Gaulois.

César sut néanmoins dissimuler son ressentiment; renonçant avec peine à une union dont il avait déjà tiré tant de fruits, il fit proposer à Pompée la main d'Octavie, sa petite nièce, et s'offrit lui-même de prendre pour épouse la fille de ce triumvir, qui était promise depuis longtemps au fils de Sylla. Il prit en outre le plus grand soin de s'attacher et d'obliger ceux qui jouissaient de quelque faveur auprès de son ancien ami. Lorsqu'il vit toutes ses avances repoussées, il ne songea plus qu'à se faire dans Rome un parti indépendant de celui de son rival. Il accueillait avec distinction les nobles qui voyageaient dans son gouvernement; il prêtait de l'argent à ceux

qui étaient obérés ; il n'omettait rien surtout pour avoir, auprès des magistrats en charge, des personnes dévouées à sa cause. Ses soins s'étendaient jusque sur les affranchis, et les esclaves qui avaient de l'ascendant sur l'esprit de leurs maîtres. Il ne faut donc pas s'étonner que, malgré dix ans d'absence, la guerre civile ait fait éclater en sa faveur un parti aussi nombreux.

César, qui n'ignorait aucun des moyens de diriger l'opinion publique, voulut étonner les provinces aussi bien que la capitale, par les monumens qu'il fit élever dans plusieurs villes de l'Italie, de l'Espagne et des Gaules ; il étendit ses bienfaits jusque sur les cités les plus célèbres de l'Asie et de la Grèce. Mais une si prodigieuse magnificence augmenta la crainte et les soupçons du sénat. On l'accusait d'avoir assez souvent dans la bouche ces deux vers d'Euripide :

> La justice et l'honneur nous défendent le crime,
> Mais s'il conduit au trône, il devient légitime.

Plus Pompée s'éloignait de lui, plus César sentait la nécessité de s'unir étroitement avec Crassus ; depuis son départ pour la Syrie, il n'avait point cessé d'entretenir une correspondance très-active avec ce général, et avec les principaux officiers de son armée. Les détails que nous en recevions, nous faisaient craindre que ses prépa-

ratifs ne fussent plus funestes à nos alliés et à nos provinces, qu'aux ennemis de la république. En effet, Crassus avait exercé des concussions dans tous les pays qui s'étaient trouvés sur son passage, et, plus empressé de s'enrichir que de s'illustrer, il négligeait les levées de troupes, pour s'occuper de levées d'argent; il ordonnait aux alliés de lui envoyer une grande quantité de vivres et de soldats, mais il accordait aisément l'exemption de les fournir à ceux qui la payaient chèrement.

Le magnanime César savait trop combien la gloire s'accommode peu des vues étroites de la cupidité, pour ne pas augurer mal d'une expédition ainsi calculée.

Après avoir pris en Mésopotamie quelques villes, dont une seule s'était défendue, le proconsul de Syrie se hâta de se faire proclamer empereur, et il parut fier de se parer d'un titre qui se joignait si naturellement au nom de César, qu'on a fini par ne les plus séparer. Ayant sous ses ordres une armée de cinquante mille hommes de troupes aguerries, il n'imaginait pas comment des barbares pourraient lui résister, et il calculait plus le prix de la victoire, que les moyens de se l'assurer.

Il y avait six semaines que nous n'avions reçu de ses courriers, et nous étions d'autant plus inquiets, que la lettre où son invasion chez les

Parthes nous était annoncée, nous le peignait marchant en idée à un triomphe certain. Enfin, un vaisseau arrivé de la Palestine apporta la nouvelle de l'entière défaite de ce général imprudent. Nous ignorions s'il était échappé quelques débris de son armée, lorsque, quatre jours après, Pompée, dont la liaison avec César était en apparence toujours aussi intime, lui envoya la copie des dépêches qu'il avait reçues de Cassius, un des principaux lieutenans de l'armée de Syrie.

Crassus, méprisant les avis de ses officiers autant que les préjugés de ses troupes, avait presque forcé la fortune à le perdre. Il ne fit rien pour détruire l'effet de ces mauvais présages, qui portent très-souvent dans la frayeur qu'ils inspirent, la cause qui les réalise. Une aigle renversée; le général laissant tomber les entrailles de la victime qu'il venait d'immoler; son cheval perdu en passant une rivière; des féves et des lentilles, nourriture funèbre, distribuées aux troupes à leur premier campement: voilà ce qui paraissait à l'opinion superstitieuse de nos soldats, autant de présages certains de la défaite de l'armée romaine; mais le caractère de son général était aux yenx de la raison l'augure le plus funeste de tous.

Il laissa usurper toute sa confiance par un capitaine arabe qui avait déjà servi sous Pompée, et qui affectait une fausse reconnaissance envers

les Romains, pour mieux les attirer dans le piége. Il ne cessait de dire à Crassus, qu'il lui suffirait de joindre l'armée des Parthes pour la vaincre, et que leur roi dans sa frayeur était allé se cacher au fond de ses États, après avoir laissé la défense de ses frontières au Surena ou connétable, satrape voluptueux dont le luxe et la vanité traînaient à sa suite une multitude de femmes, d'eunuques et de valets, au nombre de plus de dix mille. Mais ce qu'il se garda bien de lui dire, c'est que ce jeune général avait toute la prudence qui manquait à la vieillesse du proconsul romain. Quand le perfide capitaine arabe eut engagé Crassus au milieu des sables et des déserts, il fut encore assez adroit pour lui persuader, lors même qu'il passa du côté des Parthes, que c'était pour y servir les Romains, et leur ménager des intelligences qui faciliteraient leurs attaques.

Des nuages de poussière et de sable annoncent enfin l'approche des troupes ennemies; nos soldats brûlent de les atteindre, et leur ardeur impatiente oublie toutes les fatigues passées. Mais frivole espérance! que peuvent des légions pesamment armées, contre une cavalerie qui se bat en voltigeant, et dont la fuite répétée n'est qu'une manœuvre militaire? Les Romains se voyaient assaillir par une nuée de flèches, sans aucun moyen de vengeance. Crassus, effrayé de ce nouveau

genre

genre de combat, fit avancer son fils avec la cavalerie, afin de donner quelque relâche aux légions, que la fatigue et la chaleur mettaient hors d'état de se défendre. Le jeune Crassus crut avoir vaincu, dès qu'il vit fuir les Parthes; en les poursuivant, il se laissa entraîner au milieu de leurs nombreux escadrons, et sa valeur ne fit que reculer sa défaite. Regardant comme une lâcheté de se sauver sans ceux dont son ardeur imprudente occasionnait la perte, il combattit avec toute l'énergie du désespoir, et obligea un de ses écuyers de lui donner la mort, qu'il avait en vain cherchée parmi les ennemis. Les Parthes se précipitèrent sur ses dépouilles, coupèrent la tête de ce jeune homme, qui semblait né pour des destins si brillans, et la promenèrent, comme un trophée, aux yeux de l'armée romaine. Crassus, attéré à cette vue, pensa enfin à s'éloigner; mais n'ayant pas mieux préparé la retraite que le combat, il perdit dans sa fuite la plus grande partie de ses troupes.

Les soldats, ajoutait Cassius, irrités de tant de revers, se soulevèrent contre leur général, et vinrent m'offrir le commandement, que lui-même me pressait d'accepter. Je me refusai à leurs instances, mais lorsque je vis peu après qu'il avait de nouveau accordé sa confiance à un capitaine arménien, dont les pernicieux conseils devaient assurer sa perte, je me retirai en Syrie avec cinq

cents chevaux, suivi d'un autre lieutenant, à la tête d'un corps de cinq mille hommes. Mes conjectures n'étaient que trop certaines ; l'armée romaine, harassée par des combats continuels et des marches pénibles, s'est laissée aisément séduire par les perfides propositions de paix que l'adroit Surena fit circuler parmi nos troupes ; et l'infortuné Crassus, contraint par ses propres soldats de se trouver à une entrevue avec le général ennemi, y est péri victime de la trahison des Parthes. A cette nouvelle, les Romains ont pris la fuite, en désordre, et à peine s'est-il sauvé le tiers d'une armée si nombreuse.

Les malheurs de ce proconsul ne furent un sujet de deuil, que pour ceux qui étaient assez éclairés pour juger d'avance, tout ce que la république devait craindre de deux rivaux, trop puissans pour être retenus par les loix, et trop ambitieux pour les respecter. Plus avide d'argent que de pouvoir, Crassus était le seul qui pût empêcher les effets dangereux de leur concurrence, et concilier leurs prétentions. Par sa mort, Pompée et César se voyaient enfin débarrassés de celui qui maintenait entre eux un équilibre dont leur ambition ne pouvait être satisfaite : occupés à calculer leurs forces et à les accroître, ils ne songèrent plus qu'à hâter les grands événemens qui, quel qu'eût été le vainqueur, devaient entraîner la ruine de la république, et lui donner un maître.

CHAPITRE XV.

Arrivée d'Antoine au camp de César. Détails sur les troubles de Rome et sur la mort de Clodius.

QUOIQU'ANTOINE eût déjà passé l'âge où il est permis d'aspirer aux magistratures inférieures, les malheurs de sa famille et sa propre imprudence l'en avaient jusqu'alors écarté. César qui voyait dans ses talens et dans ses vices mêmes des moyens qui pourraient s'adapter à la vaste exécution de ses projets, le recommanda fortement à ses amis de Rome qui lui procurèrent une place de questeur. Nous fûmes étonnés d'apprendre son arrivée au camp en même temps que son élection. Aussitôt qu'il fut sorti de l'audience du général, il vint à ma tente, et me félicita sur le grade de tribun que César m'avait donné depuis quelques mois.

Qu'il est heureux, lui dis-je, que le sort ait assez favorisé tes désirs pour te donner la questure que tu aurais choisie toi-même! Aussi, me répondit-il, n'est-ce pas le sort qui me l'a donnée. — J'entends, c'est l'effet d'une de ces manœuvres qui se pratiquent assez souvent en ces sortes

d'occasions et que nos meilleurs citoyens ne rougissent pas d'avouer; le magistrat qui présidait au tirage, avait adroitement arrangé les bulletins. — Je me suis hâté au contraire de prévenir toute espèce de tirage, car loin d'être favorable à mes désirs, le sénat effrayé des succès trop brillans de César, aurait voulu lui donner un questeur qui surveillât ses démarches; et j'ai cru servir ce général aussi bien que moi-même par mon empressement à occuper la seule questure qui convînt à mes intérêts. — Cette violation des loix.... — Nous en avons un trop grand nombre pour qu'on puisse les respecter toutes. — Mais le ressentiment du sénat.... — Il n'est point à craindre, il est trop avili. — Si l'on t'oblige enfin à comparaître devant les tribunaux. — Ils ne sont plus que les organes de la volonté du plus fort. — Tu n'en dois que plus redouter ceux qui dictent leurs arrêts. Pompée qui, malgré sa dissimulation, contient avec tant de peine les effets de sa jalousie, et qui sait combien ta présence est utile à César, peut employer des moyens violens pour t'écarter de notre armée. — Il conserve avec trop de soin tous les dehors de son ancienne amitié avec notre général, pour que je puisse craindre un éclat qui conduirait sur le champ à une rupture encore éloignée des vues de l'un et de l'autre.

Depuis le départ de Crassus, continua Antoine, Pompée réunit en lui seul toute l'influence du triumvirat; on retrouve toujours dans sa conduite, la lente circonspection d'un ambitieux qui veut arriver au pouvoir absolu, sans paraître l'usurper. Quoiqu'assis au premier rang, il n'est point de manœuvres obscures qu'il n'emploie pour accroître son autorité et pour perdre ceux qui lui portent ombrage. Personne ne s'étudie plus que lui à connaître le moindre citoyen, et ne met plus d'art dans le ton et la manière de saluer chacun d'eux. Ses exploits sont vieillis; mais, quoique le long séjour qu'il a fait dans la ville, ait beaucoup diminué sa réputation, il ne laisse pas de se repaître des acclamations qu'on lui prodigue dans son théâtre; et la confiance qu'il a dans son ancienne fortune, lui persuade que rien ne peut en arrêter le cours. Cependant le grand caractère de César a jeté dans son cœur un effroi qu'il a peine à dissimuler : la popularité de notre général étant trop bien établie pour n'être pas hors de ses atteintes, il veut relever le parti de la noblesse pour s'en faire un appui; après les avoir humiliés, il caresse aujourd'hui les principaux membres du sénat. C'est cette politique qui lui a fait permettre l'élection du républicain Domitius au consulat, et celle de Caton à la préture.

Tandis que Pompée règle en souverain toutes

les parties de l'administration, quelques traits de mauvaise humeur, de la part de Caton, persuadent à la multitude que la république existe encore. Ce farouche stoïcien dont bien des gens prennent les bizarreries pour des vertus, a préferé la réputation à la puissance, et il jouit à Rome d'un genre de crédit que je suis loin de lui envier.

Comment, dis-je alors, peux-tu refuser des éloges à une vertu qui vient de mettre un frein aux brigues séditieuses des candidats, qu'aucun décret du sénat et du peuple n'avait pu réprimer jusqu'ici. Lorsqu'il fut nommé préteur, m'a-t-on raconté, il proposa au sénat d'obliger ceux qui parviendraient aux fonctions publiques, à justifier des moyens par lesquels ils les auraient obtenues. Une loi qui allait empêcher la vénalité des suffrages, et qui ne permettait plus d'autre concurrence que celle des vertus et des talens, devait être également odieuse au peuple et aux candidats. Aussi une troupe de séditieux alla-t-elle l'investir, lorsqu'il était assis sur son tribunal pour y rendre la justice : aux injures et aux menaces, ils firent succéder une grêle de pierres qui furent lancées sur lui et sur son cortége : tous ceux qui l'environnaient, prirent la fuite ; mais lui, bravant les clameurs et les dangers, s'avance au milieu de la place et monte sur la tribune aux harangues ; ses regards assurés éton-

nent les factieux ; et tel est le respect qu'obtient presque toujours la vertu courageuse, il parvient à s'en faire écouter en silence et à les apaiser. Ayant reçu à cette occasion de grands éloges dans le sénat sur sa fermeté : Et moi, répondit-il à ceux qui applaudissaient sa conduite, je ne vous loue point d'avoir délaissé votre préteur dans un si grand danger.

Les candidats pour la place de tribun, craignant d'être accusés par Caton, s'ils violaient la loi, et d'être exclus de cette charge, s'ils s'écartaient des voies ordinaires d'obtenir les suffrages du peuple, firent entre ses mains un compromis par lequel celui qui emploîrait quelque moyen illicite, s'engageait à payer au profit des autres, cinq cent mille sesterces (1). Le jour de l'élection, un des candidats dont il aperçut les brigues secrètes, fut déclaré avoir encouru l'amende ; mais les autres ne voulurent point la reçevoir, le croyant assez puni d'avoir été jugé coupable par Caton. Qu'y a-t-il de plus flatteur qu'un pareil empire obtenu par la vertu seule?

Cependant, reprit Antoine, sa conduite lui attire moins d'admiration que de haine et d'envie : on le regarde comme un homme qui veut mettre

(1) 112,500 liv.

son autorité à la place des loix; d'ailleurs ce qu'il fait de bien, est gâté par la manie de se singulariser. Il affiche un rigorisme qui le rend quelquefois dangereux à ceux mêmes qui devraient lui être le plus chers; et la vénération que l'orateur Ciceron professe envers lui, ne l'a pas empêché de l'appeler, l'éternel ennemi de ses propres amis.

C'est, répondis-je, qu'il n'est aucun de ces amis qui n'ait des vues opposées au bien de l'État, et que rien au monde, aux yeux de Caton, ne doit l'emporter sur les intérêts de la justice et de la patrie. Rome enfin lui est redevable d'entendre encore quelquefois la voix d'un homme libre. — Il est vrai qu'il harangue au sénat comme il le ferait au portique; aussi n'est-il aucun magistrat, aucun ordre, aucune classe de citoyens qui n'ait à se plaindre de ses décrets ou de ses harangues. O pouvoir de la vertu au milieu de tant de crimes, m'écriai-je alors! Il vit sans crainte au milieu d'eux, et s'il ne peut contenir leurs passions, il les étonne du moins par le respect qu'il leur imprime.

Cette haute vertu, reprit Antoine, n'en a pas moins subi le joug de Pompée. Tu n'ignores pas que ce triumvir fomentait lui-même tous les désordres pour forcer les Romains à l'élever à la dictature. Les brigues pour le consulat furent

si violentes, qu'elles tinrent six mois entiers la république en interrègne. L'année suivante, Milon fut du nombre des compétiteurs, tandis que Clodius se mit parmi les candidats à la préture. Tous deux déclarèrent leurs prétentions avec la modération que tu leur connais; juge si Rome était en mouvement, et si les troubles dûrent encore faire différer les élections. L'opposition des tribuns vendus aux divers partis, alla même jusqu'à empêcher la nomination d'un interroi.

La république était depuis vingt jours sans magistrats, lorsque Milon avec sa femme, dans une voiture escortée d'un grand nombre d'esclaves et de gladiateurs, se rendit à Lanuvium, bourgade des environs de la ville, dont il était dictateur. Sur la route, il rencontra Clodius, accompagné également de plusieurs esclaves armés; les maîtres étaient passés, sans s'insulter, lorsqu'une querelle s'engagea entre leurs gens. Clodius accouru, pour soutenir les siens, fut blessé grièvement et transporté dans une hôtellerie voisine. Milon instruit de cet accident, jugea qu'il était moins dangereux de tuer son ennemi que de lui permettre de venger ses blessures; il fit forcer les portes de l'hôtellerie, et Clodius, après avoir été percé de mille coups, fut laissé expirant au milieu d'un grand chemin.

Aussitôt que cette nouvelle fut répandue dans

Rome, elle y excita la plus violente fermentation : pour l'augmenter encore, des tribuns séditieux exposèrent aux yeux de la populace le corps ensanglanté de Clodius. On lui fit sur le champ un bûcher des débris des tribunaux, des boutiques voisines et des bancs de la salle du sénat; le feu atteignit cet édifice lui-même et se communiqua à plusieurs maisons voisines. Les loix sont si méprisées, qu'on vit ces factieux faire tranquillement leurs repas sur ces débris encore fumans.

Au milieu de ces désordres, Milon revint à Rome; et sa présence, comme tu le penses bien, ne dut pas les apaiser. Il y fut en butte aux déclamations emportées de trois tribuns, Plancus Bursa, Pompéius Rufus et (le célèbre historien) Salluste; ce dernier pouvait paraître le plus justement irrité. Milon l'ayant surpris avec sa femme Fausta, l'avait fait fustiger il y avait peu de temps par ses esclaves, et même l'avait obligé à une composition très-onéreuse, pour obtenir la liberté de se retirer. Ce fut cependant celui des tribuns qui se montra le moins implacable.

Il n'y a point d'excès dont la ville n'ait été témoin pendant les deux mois qui se sont écoulés depuis la mort de Clodius, jusqu'à ce qu'enfin le sénat ait ordonné aux magistrats de *pourvoir au salut de la république*. Pompée, par sa

charge de surintendant des vivres, se trouvait alors jouir de la plus haute magistrature en activité; toutes les forces armées qui étaient à Rome et dans les environs, furent mises sous ses ordres, mais il ne se hâta point d'apaiser des troubles si favorables à ses intérêts. Tous ses partisans ne cessaient de crier qu'il n'y avait d'autre rémède aux maux de l'État que de l'élever à la dictature. Malgré l'espèce d'horreur que les proscriptions de Sylla avait attachée au titre de dictateur, le peuple et le sénat commençaient à croire que, sans une autorité absolue, la tranquillité publique ne serait jamais rétablie. Ce sont les républicains qui ont imaginé de déclarer Pompée seul consul; en accordant la réalité du pouvoir, ils regardaient comme un triomphe d'avoir écarté le nom qui le rendait odieux. Bibulus en ouvrit la proposition, et fut aussitôt appuyé par Caton lui-même, au grand étonnement du sénat. Après avoir si souvent déclamé contre toute autorité arbitraire, ce fier stoïcien était obligé d'avouer que l'État ne pouvait être sauvé, si l'on ne concentrait l'autorité publique entre les mains de Pompée.

Le nouveau consul invita Caton à des visites fréquentes, et l'engagea surtout à l'aider de ses conseils. Ce n'est point toi, répondit le fier sénateur avec sa brusquerie ordinaire, c'est la république que j'ai considérée, quand j'ai parlé

pour ou contre tes intérêts. Lorsque tes affaires privées exigeront mes avis, je suis prêt à te les accorder, aussitôt que tu me les demanderas. Quant aux affaires publiques, je te donnerai publiquement mes conseils, et même quand tu ne me les demanderais pas.

Aussitôt que Pompée crut avoir bien convaincu les Romains qu'il était leur unique ressource contre l'anarchie, il consentit enfin à rétablir le calme dans la ville. Les partisans de Clodius ayant intenté une accusation contre Milon, il s'empressa de donner une prompte issue à ce procès fameux. Un grand nombre de témoins furent entendus, et, comme il faut toujours que le ridicule se mêle aux actions les plus graves, les vestales allèrent déposer à cette occasion, qu'une femme était venue accomplir un vœu fait par Milon pour l'heureux assassinat de Clodius. Je n'ai pas besoin de te raconter quel fut le dénouement de cette affaire qui a tenu si long-temps la ville dans la plus violente agitation. — Je sais, lui dis-je, que Milon a succombé, malgré les efforts du sénat et l'éloquence de Ciceron.... qui ne fut jamais moins éloquent que ce jour-là, interrompit Antoine. La frayeur semblait lui avoir ôté tous ses moyens oratoires; et Milon qui s'est réfugié à Marseille, ayant reçu la fameuse harangue que l'orateur vient de publier sur ce sujet, s'est écrié,

m'a-t-on dit, en la lisant : O Ciceron, si tu avais ainsi parlé, je ne mangerais pas d'aussi bons poissons à Marseille.

Pompée fut celui qui contribua le plus à la perte de Milon, quoiqu'il fût loin de regretter Clodius; mais il regardait son meurtrier comme un factieux, qui, dans une cause plus juste, ne s'était montré, ni moins téméraire, ni moins violent. En affectant une apparente impartialité, il n'omit aucun des moyens détournés qui lui sont si familiers, pour assurer sa condamnation.

Il se conduit en roi plutôt qu'en magistrat choisi pour rétablir le bon ordre dans Rome, et les remèdes qu'il emploie sont quelquefois plus dangereux que le mal qu'il veut guérir. Il fait des loix qu'il ne craint pas de violer lui-même. Il a laissé sans pitié son ami Hipséus succomber sous une accusation de brigue. Cet infortuné étant allé se jeter à ses pieds : Tes prières ne feront que refroidir mon dîner, lui a-t-il dit en le repoussant; et ce sévère défenseur des loix ne rougissait pas de protéger de tout son crédit Metellus Scipion, bien plus évidemment coupable, quoiqu'il l'ait nommé son collégue, après avoir épousé sa fille.

Se piquant du plus grand zèle pour la réforme des mœurs publiques, Metellus Scipion, peu de temps avant mon départ, a proposé de rendre aux

censeurs les droits que leur avait ôté Clodius. Mais de combien de railleries n'est-il pas devenu l'objet, lorsqu'on a su que ce restaurateur de la censure avait assisté la veille, avec quelques tribuns, à un souper, où l'on avait amené deux femmes qualifiées, ainsi qu'un jeune patricien, et où l'on s'était livré à tous les genres de volupté. Antoine, je l'avoue, aurait mauvaise grace à les blâmer; mais du moins il doit m'être permis de rire d'une aussi mal-adroite hypocrisie.

CHAPITRE XVI.

Proconsulat de Ciceron.

Ce n'était pas assez de rétablir dans la ville un calme momentané, il fallait empêcher que les élections ne la rendissent le théâtre d'un bouleversement annuel. Ce qui avait fait du consulat l'objet d'une ambition si effrénée, c'était moins l'éclat de cette éminente magistrature, que la perspective d'un riche gouvernement où les proconsuls étaient environnés de tous les prestiges du pouvoir absolu. Le désir du triomphe leur faisait saisir les plus légers prétextes pour déclarer la guerre aux nations voisines; et en même temps, les réquisitions d'hommes, de vivres et de munitions de tout genre étaient multipliées, beaucoup au delà des besoins, comme une spéculation lucrative. Quelquefois la fortune se plaisait à troubler leurs projets de gloire et de conquêtes; mais lors même que leurs revers désolaient nos provinces, les généraux ne s'enrichissaient pas moins. Plusieurs loix avaient été dirigées contre des abus aussi révoltans, mais leur pouvoir s'était émoussé aussitôt, et leur unique effet avait été d'engager les proconsuls à redoubler leurs concussions, pour

se mettre en état d'acheter le silence de leurs accusateurs et les suffrages de leurs juges.

Pompée fit statuer qu'à l'avenir les magistrats n'obtiendraient de provinces que cinq ans après avoir géré le consulat ou la préture; cette mesure était sage, et l'ambition voyant ses espérances ainsi reculées, devint moins active et moins turbulente. Cette loi eût peut-être sauvé la république, si elle eût été rendue vingt ans plutôt, et si Pompée lui-même n'en avait corrompu l'effet, en se faisant accorder par un décret antérieur une prolongation de cinq ans pour son gouvernement d'Espagne.

Une loi née avec la république, voulait qu'aucun citoyen ne pût jouir du pouvoir militaire au sein de Rome. Ceux mêmes qui en jouissaient par un décret du peuple le perdaient, en rentrant dans la ville, et ne pouvaient le recouvrer sans un nouveau plébiscite. Une autre loi exigeait que l'on ne prétendît à aucune dignité, sans la demander en personne. De cette manière jamais aucun candidat ne pouvait avoir d'armée sous ses ordres, et, quoiqu'il y eût eu bien des brigues séditieuses, jamais aucune force militaire n'avait influé sur les élections. Ce fut Pompée lui-même qui détruisit des loix aussi prudentes. Soit foiblesse, soit imprévoyance, il fit rendre par le peuple un décret qui permettait à César de demander

der le consulat quoiqu'absent, c'est-à-dire, sans avoir besoin d'abdiquer auparavant le commandement de son armée et de ses provinces. Ce privilége aussi extraordinaire qu'impolitique fut deux ans après le prétexte de la guerre civile.

D'après la loi nouvelle de Pompée, les provinces vacantes ne pouvant plus être attribuées aux magistrats en fonctions, devinrent le partage des anciens proconsulaires, en commençant par ceux qui n'avaient point encore eu de gouvernement. Ciceron jusqu'alors n'en avait voulu accepter aucun; mais la Cilicie lui étant échue par le sort, il s'y rendit comme à une espèce d'exil, malgré le bien qu'il était résolu d'y faire et qu'il y fit en effet. Général, sans avoir jamais fait la guerre, il avait besoin de lieutenans expérimentés : il n'en pouvait choisir de plus propres à le seconder que Pontinius, qui avait depuis peu triomphé des Allobroges, et son frère Quintus Ciceron, que César, à ses prières, se hâta de renvoyer à Rome.

Malgré son absence, Quintus continua de me donner des preuves de son amitié, et, quelques mois après son départ, je reçus la lettre suivante d'un de ses affranchis que j'avais réconcilié avec son ancien maître.

Lettre d'un affranchi de Quintus, à Pollion.

« Le proconsul de Cilicie, après s'être acquitté au capitole des cérémonies d'usage, a pris avec mon patron la route de la Campanie. Quintus le conduisit dans une de ses maisons de campagne, où il devait trouver sa femme Pomponia dont le caractère est, on ne saurait plus opposé à celui de son frère Atticus. Elle n'a pas tardé à nous donner quelques-unes de ces scènes dont j'ai été si fréquemment le témoin. Son mari m'avait envoyé la veille, pour faire les préparatifs d'un festin sur lequel peut-être il ne l'avait pas consulté; aussi m'a-t-elle reçu d'une manière assez aigre. Trop accoutumé à sa mauvaise humeur pour y faire attention, mon patron lui dit avec toute la douceur possible, qu'elle se chargeât d'inviter les femmes, et que lui engagerait les hommes. Elle répond brusquement : Ne suis-je donc ici qu'une étrangère? et elle va se renfermer dans son appartement. On se met à table, elle ne paraît point : son mari lui fait porter quelques-uns des mets qu'il savait être de son goût, elle les renvoie avec aigreur. Il se présenta lui-même, quand le festin fut terminé, mais elle refusa de le recevoir pendant la nuit; enfin quoique leur séparation puisse durer plusieurs années, les adieux de Pomponia ont été aussi touchans que sa réception.

» Nous sommes ensuite allés à Cumes où il y avait un tel concours de citoyens, que Ciceron l'appelait une petite Rome. Arrivés à Tarente, nous y avons vu Pompée avec qui ce proconsul paraît être dans la plus grande intimité. La longueur de leurs entretiens secrets annonce qu'ils doivent être de grande importance. Un vaisseau nous attend à Brindes, pour nous conduire incessamment dans la Grèce ».

Lettre de Quintus Ciceron.

« Tu croiras sans peine, mon cher Pollion, au regret que j'ai eu de quitter l'armée de César. Quoique les lieux où je suis en ce moment aient été le théâtre des exploits d'Alexandre, ils ne sont plus ceux où s'acquiert la gloire. Ce n'était pas sans regret non plus que mon frère s'éloignait de Rome, et qu'il échangeait les paisibles occupations du barreau, et ses études philosophiques contre les fatigues des camps et les embarras d'un gouvernement de province. Toujours au premier rang, dans toutes les carrières où on l'a vu paraître, il s'est mis en tête de prouver qu'un emploi, pour être contraire à ses goûts et à sa vie habituelle, n'en pourrait pas moins contribuer encore à sa réputation. En route nous avons eu d'assez vives inquiétudes sur les mouvemens des

Parthes qui devaient, disait-on, fondre sur notre province. Nous n'avions à leur opposer que deux légions auxquelles nous avons trouvé en arrivant qu'il manquait trois cohortes. On pouvait y joindre des troupes alliées, mais on sait quel fond on peut faire sur de pareils soldats. Tous les Romains qui se trouvaient dans la province ont eu ordre de prendre les armes, et nous n'avons rien négligé pour nous mettre dans le meilleur état de défense.

» Mon frère, par une modération dont il n'y avait plus d'exemple depuis si long-temps, s'était concilié l'esprit de tous les alliés. Tu sais combien le passage des officiers de la république est onéreux pour les provinces; mais Ciceron n'a pas même voulu qu'on exigeât pour lui et pour sa suite, ce qui est permis d'après les loix.

» Son prédécesseur dans ce gouvernement est Appius Claudius avec qui il entretient une apparence de liaison, quoiqu'il soit le frère aîné du trop fameux Clodius. L'administration de ce proconsul plutôt faible que méchant, a été néanmoins fort oppressive. De toutes les parties de cette province désolée des réclamations se sont élevées vers nous; les revenus des villes étaient engagés, les impôts arriérés, et des capitations excessives établies. Pour achever sa ruine, une flatterie produite par la crainte, avait engagé diffé-

rentes villes à lui décerner des monumens publics, et à envoyer des légations au sénat, pour attester le bonheur dont elles jouissaient, usage qui s'est introduit depuis peu dans nos provinces, et qui ajoute encore à leurs calamités celle d'être obligées de louer leurs propres oppresseurs.

» Le mal est très-aisé à faire, on trouve sur le champ une foule de complices prêts à seconder les vexations, pour en partager les fruits; mais des obstacles sans cesse renaissans s'opposent au bien public. Nous ne pouvons toucher à aucun des abus de l'ancienne administration, que tous ceux qui y sont intéressés ne jettent les hauts cris. Mon frère marche entre la crainte de se faire un nouvel ennemi dans Appius, et le désir de soulager sa province. Il vient cependant de déclarer qu'aucune ville ne sera forcée de suivre les décrets rendus pour honorer son prédécesseur; il a aussi changé plusieurs de ses arrêtés. Aussitôt qu'il en a été instruit, Appius n'a pas manqué de se récrier avec beaucoup d'amertume, comme un médecin qui, après avoir conduit un malade à la dernière extrémité, se plaindrait de ce qu'on ne suit pas en tout ses ordonnances.

» Ciceron a fait faire des recherches sur les concussions des magistrats de plusieurs cités, et, au lieu des punitions auxquelles ils devaient s'attendre, il les a déterminés à payer des sommes propor-

tionnées à leurs délits. Elles ont été aussitôt employées à acquitter ce qui était dû aux fermiers de la république.

» Nous n'avions que peu de temps à donner à l'administration civile, et la guerre attirait notre principale attention. Après nous être avancés en Cappadoce, nous apprîmes que les Parthes s'étaient retirés. Mais le proconsul voulut profiter de notre armement, pour soumettre des peuples barbares qui vivaient au milieu des montagnes, où ils avaient défendu jusqu'alors leur indépendance. Afin de rendre notre conquête plus facile, nous avons cherché à leur inspirer de la sécurité, et nous sommes fondus au milieu d'eux, lorsqu'ils s'y attendaient le moins. Après s'être emparée de leurs principales forteresses, l'armée a proclamé notre général empereur. Nous venons d'asseoir notre camp au pied d'une place importante, dont la situation escarpée et difficile nous menace de longues fatigues.

» Nous avons été campés, pendant plusieurs jours, sur le terrain qui fut occupé par Alexandre, lorsqu'il combattit Darius. Ce souvenir a fourni à l'esprit enjoué du proconsul des rapprochemens très-piquans, et il en fait le sujet intarissable de ses plaisanteries. Puissions-nous y avoir retrouvé un peu du bonheur de ce conquérant, dont la témérité ne lassa jamais la fortune » !

Deuxième lettre de Quintus.

« Notre campagne a fini par la conquête de Pindenissus dont le siége a duré cinquante-sept jours. Mon frère a écrit de longues lettres au senat et aux magistrats qui y ont le plus d'influence, afin d'obtenir que l'on décrète des remercîmens aux dieux pour ses succès. Les supplications, comme tu le sais, sont le préliminaire ordinaire du triomphe : s'il parvient à l'obtenir, un retour aussi brillant remplira tous les désirs qu'il est permis à l'ambition romaine de former.

» Je suis ici à la tête de l'armée, et loin des tracasseries du gouvernement dont notre proconsul paraît très-fatigué. Ariobarzane, roi de Cappadoce, vient par sa faiblesse d'être exposé à une révolte dont mon frère a prévenu les suites. Quoique la pauvreté de ce roi soit passée en proverbe, Pompée et Brutus n'en pressent pas moins Ciceron, par des lettres très-vives, pour qu'il fasse payer les sommes considérables qui leur sont dues par ce roi ; mais tout le produit de son royaume ne suffirait pas à l'entière liquidation de ses dettes.

» Mon frère néglige partout ses intérêts pour soulager les alliés et les sujets de la république ; et partout il rencontre l'avidité qui voudrait le for-

cer à seconder ses projets sur eux. Tu auras peine à croire qu'un de ceux qui le tourmentent le plus est Marcus Brutus. Ce neveu de Caton a prêté aux Cypriots des sommes considérables, à quatre pour cent par mois, sous le nom de deux négocians qu'il a fortement recommandés à notre proconsul, sans le mettre dans le secret de l'association. Appius, beau-père de Brutus, avait accordé à l'un de ces négocians une place de préfet et une compagnie de cavalerie dont il se servait pour presser le recouvrement de ce qui lui était dû. Il en usait avec tant de barbarie, qu'il fit enfermer dans un temple les sénateurs d'une des villes principales de la Chypre, et que cinq d'entre eux y périrent de faim, avant qu'il y en eût aucun de relâché.

» Le premier soin de Ciceron, en arrivant en Cilicie fut de casser cet indigne préfet et de lui ôter tous moyens d'oppression. L'usure, dans toute l'étendue de son gouvernement, a été réduite à un pour cent par mois, et tout ce qui a été payé, au delà de l'intérêt fixé, est imputé sur le capital. La vivacité des réclamations contre un arrêté aussi juste, ne le rend que plus ferme à en faire exécuter rigoureusement toutes les dispositions.

» Le passage des troupes est une source si abondante de vexations, que plusieurs villes étaient

dans l'usage de donner des sommes considérables aux proconsuls pour être exemptes du logement des gens de guerre. L'île de Chypre seule achetait chaque année cette exemption au prix de deux cents talens (1). Ciceron leur a conseillé d'en faire usage pour éteindre leurs dettes, et il a fait cesser également dans toute la province ces honteuses contributions.

» Le proconsul envisage avec beaucoup d'impatience le moment de notre retour en Italie, sans néanmoins rien relâcher de sa vigilance dans l'administration. Levé avant le jour, il se promène sous ses portiques pour donner audience à tous ceux qui se présentent; sa douceur et sa clemence sont telles, qu'il n'a rien dit d'offensant à personne, et que les verges de ses licteurs n'ont encore servi à aucun châtiment.

» Il s'occupe avec une égale activité des moyens qui peuvent faciliter son triomphe. Nous venons de recevoir le décret du sénat relatif aux supplications; Caton, dont il avait recherché le suffrage, est presque le seul qui s'y soit opposé. Cette conduite l'a d'autant plus piqué, que cet austère sénateur avait demandé lui-même des supplications en faveur de Bibulus qui ne s'est présenté devant

(1) 1,080,000 liv.

l'ennemi que pour recevoir des affronts, et qui s'est fait néanmoins proclamer empereur, d'après les succès que Cassius, son lieutenant avait obtenus sur les Parthes, avant même qu'il eût mis le pied dans sa province.

» Je joins à ma lettre la copie de celle que Caton a envoyée à mon frère ».

« Après avoir donné dans les circonstances les plus critiques tant de preuves de ta prudence, de tes vertus et de ton intégrité, l'intérêt de la république et notre amitié me font apprendre avec joie que tu portes un talent égal dans le commandement des armées et dans l'administration de l'État. J'ai fait ce qui m'a paru juste pour que l'on applaudît par un décret à la manière dont tu as, par ton intégrité et ton heureuse surveillance, protégé ta province, préservé le royaume d'Ariobarzane de nouveaux troubles, et rappelé dans le cœur de nos alliés leur affection pour le gouvernement romain. Si dans une occasion où rien n'est dû au hasard, mais à ta haute prudence et à tes vertus, tu préfères qu'on en remercie les dieux immortels à ce qu'on en rende grace à toi-même, je me réjouis de ce que la supplication a été décrétée. Si regardant la supplication comme le préliminaire du triomphe, tu aimes mieux que ce soit au destin que l'on reporte le mérite de tes belles actions plutôt qu'à

tes vertus, je t'observerai que le triomphe ne suit pas toujours la supplication, et qu'il eût été plus glorieux pour toi que le sénat eût décidé, que c'était à la clémence et à l'intégrité du proconsul qu'on devait la conservation de sa province, plutôt qu'à la faveur des dieux et au courage de nos soldats : voilà ce qui a motivé mon opinion. Je t'ecris plus au long que je n'ai coutume de le faire, pour que tu sois persuadé que j'ai voulu pour toi les honneurs les plus distingués, et je me réjouis qu'on t'ait décerné ceux que tu préfères. Porte-toi bien, aime-nous, et continue de montrer dans ton administration la même sévérité et la même vigilance pour les intérêts de la république et de nos alliés ».

CHAPITRE XVII.

Derniers exploits des peuples de la Gaule. Conseil de Guerre. Dissentions à Rome.

L'ÉTAT où se trouvaient réduit les Gaulois, ne laissait plus lieu à aucune illusion; ce n'était plus en médiateurs, mais en maîtres absolus que leur parlaient les Romains. Le mécontentement général produisit des plaintes mutuelles, qui les conduisirent bientôt à des projets de vengeance. La discorde seule avait causé leur ruine; ils conçurent l'espoir de relever leur patrie en formant une ligue générale contre les Romains; et peut-être en effet, auraient-ils échappé à la servitude, s'ils avaient eu à combattre un général moins habile et moins actif que César.

Ce proconsul était passé dans la Gaule Cisalpine aux approches de l'hiver. Les Gaulois, persuadés que les troubles de Rome l'y retiendraient long-temps, ne doutèrent plus du succès de leur confédération; mais à la première nouvelle du soulèvement, ni les rigueurs de la saison, ni les vastes préparatifs de ses ennemis ne purent l'empêcher de parcourir les Gaules et de réunir ses troupes. Il fut obligé de suppléer à leur petit

nombre par les ressources de son génie. Ses alliés les plus fidèles l'avaient abandonné, et Comius lui-même, devenu un des chefs de l'armée ennemie, ne lui prouva que trop qu'il avait profité de ses leçons. Cette campagne fut couronnée par la victoire que nous remportâmes auprès d'Alise sur les troupes coalisées. La ligue fut aussitôt dissoute, et presque tous les peuples de la Gaule se hâtèrent de recourir à la clémence de notre général.

Sans se laisser abattre par un aussi grand revers, Comius parcourut les contrées où les Romains étaient le plus odieux, pour y préparer une insurrection nouvelle. Les habitans de Beauvais l'ayant choisi pour un de leurs chefs, se répandirent sur les contrées nouvellement soumises dans l'espoir de les insurger de nouveau; mais César les surprit par son approche imprévue, et il les eût forcés à se rendre presque sans résistance, si Comius n'eût employé la ruse pour les tirer de ce mauvais pas. Il fit transporter à la tête de leur camp, les bottes de paille et les fascines sur lesquelles les Gaulois sont assis, quand ils restent en bataille, et sur le soir y ayant fait mettre le feu, il se hâta de prendre la fuite avec toute son armée. Notre général craignant de s'engager dans quelque embuscade, ne les poursuivit pas avec assez de vivacité pour empêcher leur retraite.

L'armée gauloise n'en éprouva pas moins quelques jours après un échec assez considérable pour lui ôter l'espérance de soutenir la guerre. Comius alors chercha un asile chez les Germains, mais fidèle à sa haine, il ne cessa de ranimer par ses émissaires les ressentimens des Gaulois. Labienus irrité d'une résistance aussi active qu'opiniâtre, lui tendit un piége qui justifia les nouveaux sentimens qu'il nous avait voués. Il lui fit demander une entrevue et y envoya le tribun Volusenus avec quelques centurions. Comius, selon la coutume, ayant pris la main de Volusenus, un centurion feignit d'être irrité de cette familiarité et lui donna un coup de sabre sur la tête. Aussitôt toutes les épées furent tirées, et les Romains qui croyaient la mort de leur ennemi certaine, ne cherchèrent plus qu'à couvrir leur retraite.

Quelque dangereuse qu'eût été la blessure de Comius, la guérison n'en fut pas longue, et il trouva dans ses ressentimens de nouvelles armes contre nous. Ses compatriotes ayant refusé de faire la guerre aux Romains, il se mit à la tête d'un corps de cavalerie, dont il se servit pour couper nos convois et pour ravager les contrées qui s'étaient déclarées en notre faveur. Volusenus qui avait alors le commandement de la cavalerie romaine, poursuivit Comius avec toute l'activité d'une haine personnelle. Un jour qu'il le pressait,

sans s'apercevoir qu'il n'était pas suivi, Comius retourne à la charge avec ses compagnons, se précipite sur Volusenus, et lui perce la cuisse avec sa javeline. Satisfait de cette vengeance, il envoya vers le questeur Marc-Antoine, chef de l'armée en l'absence de César, pour lui proposer de se rendre partout où il le lui ordonnerait, sous la seule condition de n'être jamais obligé à paraître devant aucun Romain, ce qui fut accepté. En lisant ce récit, comment ne pas convenir que le barbare l'avait emporté sur ses vainqueurs, en générosité et en grandeur d'ame?

Tandis que nous forcions les peuples de la Gaule à fléchir sous notre joug, les discussions entre César et Pompée devenaient chaque jour plus alarmantes. A l'exemple de Marius et de Sylla, ces deux rivaux se déclarèrent, l'un pour les intérêts du peuple, l'autre pour la faction des nobles. Pompée, toujours gouverné par les circonstances, tint dans sa conduite politique une marche incertaine et vacillante, qui dissipa en grande partie le prestige dont l'environnait l'éclat de ses victoires. Quoique les nobles se fussent applaudis de le voir revenir à leur tête, ils avaient peine néanmoins à lui pardonner d'être le principal auteur de l'élévation de leur ennemi.

César recueillit le fruit de toutes ses fautes. Jamais personne ne sut joindre comme lui, les

emportemens à la prudence, les plaisirs à l'ambition, la fierté de l'ame avec toute la souplesse de l'intrigue. Neveu de Marius, son attachement au parti populaire ne se démentit en aucun instant. Ses inimitiés furent toujours réglées d'après ses intérêts, son amitié d'après son cœur; aussi eut-il de tout temps des amis qui l'aimèrent pour lui-même, ce qui n'est peut-être arrivé qu'à lui seul dans une si haute élévation.

Jamais on ne s'est montré aussi prodigue envers ses amis, non-seulement de services, mais de ces attentions délicates qui touchent souvent bien davantage que les plus grands bienfaits. Ayant un jour été obligé par le mauvais temps, de s'arrêter au milieu d'une plaine déserte, où nous ne rencontrâmes qu'un misérable réduit qui pouvait à peine contenir un seul homme, il obligea un de ses amis malades de s'y mettre à l'abri de l'orage, en disant que l'on devait céder les distinctions aux premiers en dignité, et les choses nécessaires à ceux dont les besoins étaient les plus pressans.

Voici un autre trait qui ne fait pas moins connaître son caractère. Dans un dîner à Milan où ce général fut invité avec ses principaux officiers, on nous servit des asperges sur lesquelles on avait versé du parfum au lieu d'huile. Les autres convives montrèrent leur répugnance d'une manière marquée;

marquée; César au contraire en mangea, sans paraître s'apercevoir de la méprise, et lorsque nous fûmes sortis : Il vous suffisait, nous dit-il, de n'en point manger, sans chercher à faire rougir votre hôte. C'est s'oublier beaucoup soi-même que de faire remarquer l'oubli ou la négligence des autres.

Que ne me reste-t-il quelque étincelle de l'ardeur qui m'animait alors pour peindre l'enthousiasme que sa seule présence inspirait aux soldats! jamais aucune situation ne leur paraissait désespérée, lorsqu'ils le voyaient au milieu d'eux; l'honneur de leur général leur était aussi cher que leurs propres intérêts, et jamais ils ne doutaient de la victoire, quand il la leur avait promise. Il se rendait le compagnon de leurs fatigues et de leurs dangers pour leur en adoucir le sentiment; et sa générosité sans bornes multipliait les récompenses, tandis que sa clémence naturelle ne permettait que les punitions strictement nécessaires.

Il cherchait par des exercices pénibles à combattre l'épilepsie à laquelle il était sujet. Il aimait à prendre son sommeil en voyageant, faisant ainsi agir jusqu'à son repos même. Lorsqu'il ne dormait pas, il faisait asseoir à ses côtés dans sa litière un secrétaire, auquel il dictait des lettres ou quelques réflexions. Dans son cabinet, il lui arrivait assez souvent de dicter à plusieurs personnes

à la fois; mais il tenait par lui-même sa correspondance secrète, et il avait inventé une transposition de lettres dont ses amis seuls connaissaient le mystère.

L'ambition était le principal mobile d'une vie si active; il eut toujours soin cependant de couvrir ses vues personnelles d'un zèle apparent pour les intérêts des autres. Les démarches inconsidérées de ses ennemis augmentaient chaque jour le nombre de ses partisans. Lorsqu'il apprit que le sénat voulait lui ôter sa province, il ne fit paraître d'autre regret que celui de ne pouvoir remplir ses promesses envers les troupes. Aussi de toutes les parties de l'armée s'élevèrent des cris de vengeance contre ceux qui en voulaient à son honneur et à sa sûreté. Après avoir apaisé les troubles de la Gaule, César donna rendez-vous à ses troupes sur les frontières de Trèves; et en les passant en revue, il recueillit mille preuves réitérées de leur attachement. Le lendemain, il convoqua un conseil de guerre pour délibérer sur les intérêts de l'armée. Je m'y rendis des premiers avec Antoine : nous vîmes entrer après nous dans le prétoire, Labienus accompagné du jeune Valerius, arrivé depuis peu de Rome, mais à qui César, en faveur de son grand nom, avait accordé le titre honoraire de tribun. Ayant eu à se repentir dans ses premiers

choix de sa facilité à céder aux recommandations de ses amis, il avait imaginé de n'accorder que des titres sans fonction à ceux qui n'apportaient dans leur emploi qu'un grand nom sans talens.

Labienus était alors le premier lieutenant de César; il avait servi sous ses ordres avec tant de distinction, que l'envie lui attribuait le principal honneur des exploits de son général. Quoiqu'il eût été si libéralement récompensé par le proconsul des Gaules, qu'il devint assez riche pour fonder une ville nouvelle et pour la bâtir de ses propres deniers, la reconnaissance lui parut encore au-dessous des services; et un bruit sourd s'était répandu, qu'on cherchait à aigrir son mécontentement, pour l'attirer dans le parti de Pompée.

Des acclamations répétées annoncèrent l'entrée de César dans la chambre du conseil; nous fûmes tous presque également frappés du mélange de fierté et d'indignation qui se peignait sur sa figure. Il monta rapidement à sa place ordinaire, et tour à tour il excita dans nos ames la vengeance contre ses ennemis, l'orgueil de nos propres exploits, et l'admiration pour sa magnanimité; mais je ne puis te retracer ici, mon cher Æserninus, que de faibles souvenirs, bien peu propres à remplacer les traits de cette éloquence militaire qu'il possédait si bien.

« Aucun de vous, camarades (1), n'ignore ce qui se passe à Rome; on veut disposer de mes légions et de ma province avant le temps fixé par les décrets du sénat et par ceux du peuple; on s'élève contre les promesses que j'ai faites à mes officiers et à mes soldats, comme si Marius, Sylla et Pompée lui-même ne m'en avaient déjà donné l'exemple, comme si les bienfaits de la république avaient jamais été mieux mérités que par les légions victorieuses de la Gaule. Quelle conquête offrait des obstacles plus multipliés, et quels ennemis ont opposé à la valeur romaine une résistance plus opiniâtre? Il ne s'agissait pas ici de combattre des Grecs déjà amollis par la servitude, des nations asiatiques qui ont été la proie de tous les généraux qui les ont attaquées, des Carthaginois vaincus par leur luxe et par leurs divisions, long-temps avant qu'ils le fussent par nos armées. Depuis quatre cents ans, des revers répétés nous avaient appris à connaître la valeur des Gaulois, le seul peuple dont Rome ait eu à souffrir la présence victorieuse. L'effroi qu'ils ont si long-temps inspiré à toute l'Italie, ne fait-il pas le plus bel éloge de l'armée qui les a vaincus?

» Pour mieux assurer la conquête de la Gaule, nous avons porté la terreur parmi les peuples qui

(1) Ce mot est le seul qui rende l'expression latine *commilitones*, dont César avait coutume de se servir.

l'environnent, et nous avons prouvé aux Germains qu'il n'y a point de retraite où ils puissent éviter les armes romaines. Notre valeur nous a conduits dans des climats inconnus jusqu'à nous. La mer qui nous sépare des Bretons, n'a pu nous empêcher de pénétrer en vainqueurs au milieu d'eux; et si quelques peuples espèrent encore se soustraire à notre joug, c'est moins sur leur valeur qu'ils comptent que sur les effets de nos dissentions.

» Je ne parlerais point ici des cris que l'envie élève à Rome contre moi, ni de l'impatience avec laquelle mes ennemis attendent la fin de mon commandement, si l'ingratitude envers le général n'en présageait pas une plus odieuse envers l'armée dont il a dirigé la valeur. Mais avant de nous attaquer, on veut nous affaiblir. Pompée me redemande la légion qu'il m'a prêtée, et le sénat en veut une autre pour remplir le vide que la défaite de Crassus a laissé dans nos armées d'Asie. J'abandonne ici toutes vues personnelles; consultez seulement ce qui convient à notre honneur, et surtout ce qu'exige l'intérêt des braves dont la fortune est unie à la mienne ».

Labienus prenant ensuite la parole : « César, dit-il, s'est illustré par les plus brillans succès, et par des talens qui les surpassent encore; et César s'étonne d'avoir des ennemis!. Mais n'a-t-on pas

vu dans tous les temps les clameurs odieuses de l'envie, se mêler aux applaudissemens que l'admiration et la reconnaissance adressent aux grands hommes ? Quelque magnificence d'expressions qu'il ait employée pour relever les exploits de nos braves légions, c'est vers le puissant génie qui les a dirigées qu'en reflue le principal honneur ; ou plutôt notre gloire, s'il nous en est due quelqu'une, se perd toute entière dans la sienne. Être utile à la patrie est maintenant notre seul partage ; mais si nous avons assez de vertus pour conserver la république, il n'est aucun de nous qui ne puisse, à son tour, voir son front se couronner des palmes de la victoire. Le destin ne cesse d'ouvrir de nouveaux théâtres à nos exploits ; grace aux brillantes opérations de César, la Gaule n'offre plus de lauriers à cueillir, et c'est sur nos frontières d'Asie que le danger se trouve transporté. On ne peut donc qu'applaudir à la sagesse du sénat, qui veut opposer aux fureurs des Parthes une de ces légions, dont la valeur inspire tant de confiance. Si Pompée juge à propos d'y joindre celle que nos périls seuls l'avaient déterminé à nous envoyer, à quel titre pourrait-on s'en plaindre ?

» Mais quel est l'objet de notre délibération ? Est-ce dans une armée qu'il convient d'examiner un décret du sénat ? Que deviendra la liberté, si

l'on a besoin du consentement des légions pour sanctionner les ordres qui leur sont envoyés? J'estime trop ma patrie pour supposer un instant qu'elle puisse être ingrate envers nous; mais dût-elle même nous imposer un châtiment injuste, toute résistance à ses volontés ne m'en paraîtrait pas moins criminelle. Oui, quels que soient les décrets du sénat et du peuple, le devoir d'un citoyen est de les respecter; le devoir d'un soldat, d'en assurer l'exécution ».

Excité par un coup d'œil de César : « Ce n'est point à la volonté du sénat et du peuple que nous prétendons nous soustraire, lui répondis-je aussitôt, mais à celle d'une faction qui veut se mettre à leur place. Si la destitution de notre général n'a point été prononcée, si nos vétérans n'ont pas été licenciés, nous le devons à la généreuse opposition du tribun Pansa, et d'un de ses collégues, que n'ont pu intimider les cris et les menaces de cette faction. Quel fruit pouvons-nous espérer de tant d'exploits, si l'on traite ainsi celui qui en est le principal auteur? Qui ne sait pas que, pour prix de la défaite des Germains, on a proposé de livrer notre général aux vaincus? Combien de fois les rapports envoyés à Rome sur nos victoires, ont-ils été supprimés, tronqués, commentés d'une manière perfide!

» Les ennemis de César l'accusent de vouloir

opprimer la liberté. Mais est-ce lui, dont la feinte modération a su accumuler les pouvoirs les plus extraordinaires? Est-ce lui, qui a troublé Rome, et qui l'a calmée au gré de son ambition? Est-ce lui, que l'on voit gouverner ses provinces par des lieutenans, tandis qu'il dicte des loix dans la capitale? Croit-on que nous nous laissions tromper par des simulacres de comices, et qu'un ordre, pour être émané du forum, du champ de Mars ou du sénat, doive être admis sans examen? Combien d'actes ont été arrachés par la violence à la volonté du peuple et du sénat! Si Marius a pu, sans honte, se soustraire au décret qui proscrivait sa vie, croit-on qu'il y ait aucun de nous qui laisse impunément proscrire son honneur, mille fois plus cher que notre vie même »?

Un mouvement d'approbation m'ayant alors interrompu: « Dieux immortels! s'écria sur le champ Valerius, sans attendre qu'on lui accordât la parole, est-ce au milieu d'un camp de Romains que l'on peut applaudir aux accens de la désobéissance et de la révolte? Suffira-t-il d'alléguer que les décrets du sénat et du peuple ont été formés sous une influence ennemie, pour qu'il soit permis de les rejetter? A quel caractère reconnaîtra-t-on leur légitimité, si ce n'est lorsqu'aucune force armée, lorsqu'aucun trouble intérieur, ni extérieur n'a gêné la liberté des délibérations?

» Ferait-on un crime à Pompée de s'être concilié la faveur générale par ses exploits, par ses vertus et par ses talens? La lice est ouverte à tous; qu'on la lui dispute par les mêmes moyens. On peint ici comme le tiran de Rome, celui dont la guérison vient d'être un jour de fête pour toute l'Italie. Ignorez-vous quelles douleurs la première nouvelle de sa maladie avait portées jusqu'aux extrémités de l'empire romain? Il est le premier pour qui l'on ait adressé des prières publiques dans toutes les temples. Les trois parties du monde, après avoir été successivement le théâtre de ses exploits, semblent participer également à l'amour dont les peuples étrangers, aussi bien que nos provinces, lui portent le tribut dans Rome.

» Lorsqu'on apprit que les dieux l'avaient rendu aux vœux de l'humanité entière, quelle joie subite on vit succéder à la consternation qu'avait répandue la fausse nouvelle de sa mort! De toutes parts des fêtes et des sacrifices attestaient l'alégresse universelle : sa marche de Naples à Rome fut un véritable triomphe. On allait au-devant de lui, des torches allumées à la main, et la tête ornée de couronnes de fleurs. Les chemins ne suffisaient pas pour contenir la foule qui accourait auprès du héros dont la conservation lui était si précieuse.

» Croyez-vous qu'il suffira d'une simple décla-

ration de l'armée des Gaules, pour faire tomber une puissance assise sur trente années des succès les plus brillans? Attaquer un tel homme, c'est attaquer le peuple romain lui-même; et j'entends proférer ici le nom sacré de l'honneur! Quoi! l'honneur consiste-t-il à fouler aux pieds les loix, et à se déclarer en révolte? Une discussion plus longue deviendrait criminelle. Fabius, Scipion, Cincinnatus, et vous tous, héros de Rome, qui n'avez jamais balancé à sacrifier à l'autorité des loix vos opinions, vos intérêts, votre gloire même, que vos ombres majestueuses se réunissent ici, et qu'elles inspirent à vos descendans des sentimens dignes d'eux et de la république.

» Qu'il me soit permis, en finissant, de rendre grace à César de la générosité avec laquelle il a écarté de la délibération tout ce qui lui était personnel; mais qu'il daigne croire son armée aussi désintéressée que lui-même, et rien ne menacera plus de troubler le repos de l'empire romain ».

« Il est aisé à Valerius, arrivé de Rome depuis peu de jours, répondit Antoine, de dispenser de la reconnaissance pour des services dont il n'a point partagé les fatigues, et je conçois qu'il peut voir sans humeur se flétrir les lauriers que l'armée des Gaules doit à neuf années d'expéditions, de marches et de travaux sans cesse renaissans; mais

puisque le plus noble usage que des soldats puissent faire de leurs armes, est de les employer à assurer l'empire de la justice, nous aurons soin d'empêcher qu'on ne la viole à notre égard.

» Je n'examinerai pas jusqu'à quel point on doit compter sur la description des fêtes pompeuses qui ont accompagné la convalescence de Pompée. Que prouvent-elles après tout? Les sommes immenses qui ont été prodiguées pour accaparer ces applaudissemens mercenaires. N'aguères favori du peuple, aujourd'hui soutien du sénat, infidèle à tous les partis, il a réglé toutes ses affections d'après son intérêt seul; qu'il nous permette donc d'écouter le nôtre. Dans les dangers que nous avons courus, nous envisagions la récompense promise à nos exploits, aussi bien que la gloire de notre patrie, et nous voulons que l'une et l'autre soient établies sur des bases également solides.

» Si nous permettons que notre armée se dissolve et soit dispersée dans les provinces, quelles espérances peuvent conserver nos légions? A la vue de tous les Romains, un des consuls n'a-t-il pas fait frapper de verges le magistrat principal de la ville de Comes, parce qu'il était redevable du droit de cité à César? Nous qui sommes les compagnons de sa gloire, quel traitement devons-nous en attendre? Lorsque la révolte des Gaulois rendit un instant notre position si critique, quels

cris de joie jetèrent nos détracteurs à la fausse nouvelle de notre déroute ! Quel triomphe eût égalé à leurs yeux une pareille défaite ? Et nous rendrions les arbitres de notre destinée ceux qui n'aspirent qu'à notre perte ! Peut-il nous rester quelque doute sur les dangers dont nous sommes menacés, aussitôt qu'ils nous auront affaiblis en nous divisant ? Notre intérêt, notre affection mutuelle, notre sûreté nous font une loi de nous serrer autour de notre général, et de ne point permettre que l'on révoque l'autorité qu'il a sur nous, moins pour lui que pour nous-mêmes : loin de nous jeter dans la guerre civile, cette révolution effrayera ses ennemis ; ils n'oseront plus mettre aucune opposition à ce consulat si désiré, qui doit acquitter toutes ses promesses. Oui, camarades, jurons tous un dévouement absolu aux volontés de César, dont les intérêts sont en ce moment confondus avec les nôtres, et qu'aucun décret ne pourra nous séparer, jusqu'à ce que son élection ait été confirmée par les suffrages des comices ».

Un mouvement spontané avait déjà fait lever presque tous ceux qui assistaient au conseil, « Arrêtez, s'écria César, la haine pourrait empoisonner un tel serment et en faire le signal de la guerre civile. Je suis flatté des preuves que vous venez de me donner de votre attachement ; mais je n'y aurai recours qu'après avoir épuisé

tous les moyens de conciliation que mon honneur et vos intérêts me permettront d'employer ».

« Et moi, reprit Antoine, dont la questure vient d'expirer, je cours à Rome pour te servir dans une autre carrière, et pour opposer à la fureur de nos ennemis des obstacles qu'ils ne pourront surmonter qu'en bouleversant la république entière ».

Après que César eut ainsi forcé les diverses affections de ses officiers à se développer, certain de l'attachement du plus grand nombre, il changea l'objet de la discussion, et le reste de notre séance fut entièrement employé, soit à régler les divers cantonnemens des légions, soit aux moyens de pourvoir aux besoins de l'armée.

Nous apprîmes avec surprise, quelques jours après, que le proconsul avait donné ordre aux deux légions qui lui avaient été demandées par le sénat, de partir pour l'Italie; mais avant leur départ, il les passa en revue, et il fit distribuer à chaque soldat deux cent cinquante deniers (1); en leur permettant de passer au service de ses adversaires, il parvint ainsi à les dévouer plus que jamais à sa cause. Dans l'origine de la guerre civile, Pompée eut soin de les tenir éloignées des troupes de César, auxquelles dans la suite il ne se hasarda, qu'avec une extrême défiance, de

(1) 225 liv.

les opposer; et si la perte de ces deux légions nous affaiblit, notre général réussit du moins à les rendre à peu près inutiles à ses adversaires. Pompée, aveuglé par le triomphe dont sa guérison avait été suivie, s'écriait, lorsqu'on lui demandait par quels moyens il défendrait la république : Je n'ai qu'à frapper la terre du pied pour qu'il en sorte des légions. Maître depuis long-temps des élections à Rome, il ne permettait qu'à ses partisans d'y prétendre; mais à peine étaient-ils nommés, que César attaquait leur fidélité presque toujours avec succès. Ni soins, ni argent n'étaient épargnés pour les enlever au parti de son rival, à tel point qu'un consul reçut quinze cents talens (1) à la seule condition de ne pas lui nuire.

Le jeune Curion était alors l'espoir des républicains, qui tous avaient aidé son élection au tribunat. Personne n'ignorait avec quelle ardeur il désirait se venger de César, qui, oubliant sa politique ordinaire, avait repoussé d'une manière méprisante ses avances d'amitié. Les dettes immenses qu'avait contractées le nouveau tribun lui firent bientôt oublier ses ressentimens. Le proconsul des Gaules lui ayant envoyé dix millions de sesterces (2), pour se libérer envers ses créan-

(1) 8,100,000 liv.

(2) 2,250,000 liv.

ciers, son patriotisme, et même ses projets de vengeance ne tinrent pas contre une pareille générosité.

Trop habile pour changer tout à coup de parti, Curion affecta le zèle le plus ardent pour l'intérêt public; sans se déclarer entre les deux rivaux, il déclamait sans ménagement contre le pouvoir extraordinaire dont l'un et l'autre proconsuls jouissaient dans la république, et il fit diverses propositions pour les forcer tous deux à l'abdiquer. Le sénat ayant déclaré à l'unanimité, que César devait désarmer, et à une pluralité peu marquée, que Pompée devait retenir ses légions, ce tribun fit réunir les deux propositions, et l'on demanda s'il plaisait au sénat que les deux proconsuls licenciassent leur armée, ce qui fut décidé à la majorité de trois cent soixante-dix voix contre vingt-deux. Le consul Marcellus, partisan outré de Pompée, rompit aussitôt l'assemblée du sénat en s'écriant : *Courez donc au-devant du joug que César vous prépare.* Curion ne laissa pas de renouveller sa proposition devant le peuple qui l'accueillit avec de grands applaudissemens. En sortant de la tribune aux harangues, lorsque le tribun traversa les rues de Rome, les citoyens jetèrent sur sa tête des guirlandes de fleurs, comme on fait aux athlètes qui ont remporté le prix des jeux publics.

La faction des nobles qui voulait faire adopter sans examen les propositions violentes qu'elle avait mises en avant contre César, fit répandre le bruit que ce général venait de faire passer les Alpes à ses légions. Toute la ville s'émut aussitôt, et leur ruse aurait eu un plein succès, si Curion ne s'était hâté de démentir cette nouvelle, et de mettre son *veto* à la délibération du sénat sur ce sujet. Pompée ne pouvant entrer dans Rome, sans abdiquer son pouvoir proconsulaire, habitait alors dans une maison de campagne peu éloignée. Le consul Marcellus s'y rendit accompagné des consuls désignés, lui déféra le commandement de toute l'Italie et lui présenta son épée, en lui ordonnant de l'employer à la défense de la patrie. Pompée répondit avec une modération affectée, qu'il était prêt a exécuter les ordres des consuls, si toutefois l'on ne pouvait sauver la république par un autre moyen.

Curion, dont l'autorité était sur le point d'expirer, craignit pour sa sûreté et chercha un asile auprès de César; mais il laissait dans la personne d'Antoine qui devait lui succéder dans la charge de tribun, un défenseur plus violent encore des droits de notre général. Plus le proconsul des Gaules voyait ses ennemis acharnés à sa perte, plus il mettait de modération dans sa conduite, afin de faire mieux ressortir leur injustice. Il offrit

de

de céder la Gaule Transalpine et de licencier le plus grand nombre de ses légions; il se réduisit enfin à ne conserver que la Gaule Cisalpine avec deux légions, ou l'Illirie avec une seule. Pour toute réponse, un décret du sénat fixa le jour où il devait quitter tous ses gouvernemens, sous peine d'être déclaré ennemi public. Mais Antoine, selon le droit de sa charge, mit son *veto* à ce décret; toute la ville se vit alors dans la situation la plus violente, et il n'était point d'excès auxquels ne parût prête à se porter la fureur longtemps concentrée des deux factions. Les sénateurs prirent le deuil, comme dans les calamités publiques, et s'étant réunis quelques jours après, ils lancèrent la formule terrible qui ordonnait aux magistrats de *pourvoir au salut de la république*. Les tribuns opposans s'échappèrent aussitôt de Rome, en habit d'esclaves, et leur arrivée au camp de César fut le véritable signal de la guerre civile.

CHAPITRE XVIII.

Passage du Rubicon. Commencement de la guerre civile.

Tu seras peut-être étonné, mon cher Æserninus, que mes souvenirs ne s'accordent pas toujours avec les commentaires que César nous a laissés. Ces mémoires qu'il a écrit presque en courant, et dans la seule vue de fournir les matériaux les plus authentiques pour l'histoire de son temps, font tomber la plume des mains de tous ceux qui veulent l'entreprendre. Leur admirable simplicité est au-dessus de toutes les recherches du style; ils seraient plus précieux encore, si le temps lui eût permis de corriger les inexactitudes qui s'y sont glissées. Il ne faut pas cependant les attribuer toutes à une composition trop rapide; il en est plusieurs qui sont dues aux rapports infidèles de ses officiers, et d'autres à la crainte des jugemens de la postérité. César ne mit pas dans ses négociations pour la paix plus de bonne foi que son rival; avec des formes différentes tous deux tendaient également au pouvoir suprême. Lorsqu'il fit écrire par ses amis, qu'il était près d'accepter toutes les conditions qui seraient compatible avec sa sûreté, et qu'il céderait sans

peine le premier rang à Pompée, les républicains et même ses propres partisans n'eurent aucune confiance à ce langage. Il pouvait cependant se montrer modéré, sans être moins ambitieux. Il comptait assez sur la supériorité de son génie, pour être certain que s'ils étaient réunis dans Rome, bien qu'il accordât quelque déférence à son rival, l'autorité réelle serait toujours entre ses mains.

Les talens de Pompée, si brillans à la tête des légions, s'éclipsaient dans l'administration civile. Ciceron m'écrivait qu'il ne voyait en lui, ni franchise, ni probité, ni vigueur, ni bienveillance, ni même de courage, et que ses louanges cachaient l'envie secrète qui rongeait son ame. Il était chaque année attaqué par une fièvre qui l'avait mis, il y avait peu de temps, aux portes du tombeau. Cependant, c'était sur cet homme dont les qualités étaient à leurs yeux mêmes si fort au-dessous du rang qu'ils voulaient lui faire occuper, que reposaient toutes les espérances des sénateurs.

L'orateur romain était indigné de l'insensibilité avec laquelle on voyait périr la république. « Je gémis, me disait-il dans une de ses lettres, et ce qui m'afflige plus encore, je ne vois personne qui réponde à mes gémissemens. Où est le bon parti? Je ne le vois nulle part. Serait-il dans le sénat qui laisse les provinces sans gouverneurs? Dans l'ordre équestre, toujours devoué au parti

le plus favorable à ses intérêts? Tous ceux qui s'occupent de commerce, d'industrie, d'agriculture ne demandent que la paix, et loin de craindre un roi, tout gouvernement leur est égal, pourvu qu'il assure leur repos. Nos prétendus gens de bien oublient les dangers de la patrie, au milieu des fêtes les plus somptueuses, et l'ordonnance d'un festin les occupe plus que la situation de la république ».

Il ne faut donc pas s'étonner si la plupart de ces républicains par excellence, accoutumés aux délices d'une vie paisible, portèrent une ame efféminée au milieu des chocs de la guerre civile. Le parti de César se montrait sous un aspect bien différent; quoiqu'il fut moins nombreux et moins puissant en apparence, l'énergie qui y régnait, les talens de notre chef, la confiance entière que nous avions en lui, suffisaient pour balancer tous les avantages de la faction opposée.

Il n'avait auprès de lui que cinq mille hommes et trois cents chevaux (1); ils lui suffirent pour faire le premier pas vers la conquête de l'Univers. Ce petit nombre de troupes entretenait la confiance de nos ennemis. César se hâta de les réunir

(1) Tite Live, dans Orose, ne donne à César que cinq cohortes, environ trois mille hommes, avec lesquelles, dit-il, *orbem terrarum adortus est.*

à Ravenne, aussitôt qu'il fut instruit de la fuite des tribuns, et par son adroite politique, il étouffa dans le cœur de ses soldats le respect involontaire que le nom du sénat leur inspirait encore.

Après leur avoir rappelé tout ce que la haine de ses ennemis, tout ce que la jalousie de Pompée a tenté contre lui depuis quelques années, il leur peignit l'autorité des tribuns violée, leur droit d'opposition anéanti, leur personne en danger, parce qu'ils ont voulu empêcher un injustice qui eût été aussi fatale à son armée qu'à lui-même. S'animant par degré, il retraça avec des traits si vifs l'oppression qui menaçait les vainqueurs des Gaules, que tous les spectateurs furent émus, et que lui-même parut verser quelques larmes. *Sont-ce les couronnes que j'ai acquises, les dignités dont je suis revêtu, les faveurs que le peuple romain à répandues sur moi, qui excitent l'envie de mes rivaux? He bien! je m'en dépouille*, s'écria-t-il, en déchirant sa robe, *mais qu'ils me laissent au milieu de vous; tant que je resterai votre ami et votre compagnon d'armes, rien ne saurait manquer à mes désirs ni à ma gloire.* Les soldats répondirent par une acclamation générale, qu'ils étaient prêts à venger ses injures et celles des tribuns.

Sa voix ne pouvant se faire entendre de toute l'armée, ceux qui étaient aux extrémités cher-

chaient à deviner sa pensée par ses gestes ; et comme il montra plusieurs fois le doigt de sa main gauche qui portait l'anneau d'or, en leur disant qu'il engagerait jusqu'à son anneau pour récompenser leur fidélité, plusieurs s'imaginèrent qu'il leur promettait de les faire tous chevaliers, et de leur donner les quatre cent mille sesterces (1) nécessaires pour être admis dans cet ordre. La renommée propagea ce bruit pendant quelque temps.

Voulant profiter de l'ardeur des soldats, il fit partir aussitôt une compagnie d'élite sans autres armes que l'épée, avec ordre de se diriger vers Rimini. Pour mieux dissimuler ses projets, il examina des plans de construction, parut à des spectacles, se rendit à un très-grand festin où il resta une partie de la nuit, et se retira de bonne heure, sous prétexte d'aller prendre du repos. Je l'attendais avec quelques officiers que j'avais prévenus par son ordre ; il se mit sur un char au milieu de nous, et nous allâmes en hâte rejoindre les troupes qui nous devançaient.

Jamais je ne l'avais vu aussi inquiet ; il pressait d'abord avec impatience la marche de la voiture, mais aussitôt que nous aperçûmes la rivière du Rubicon qui séparait son gouvernement du reste de l'Italie, il la fit arrêter, comme agité

(1) 90,000 liv.

de mouvemens dont il n'était plus le maître : nous en descendîmes et nous nous avançâmes lentement, en conversant sur les suites que devait avoir une attaque aussi inattendue. Il paraissait voir avec effroi les maux dont l'empire romain allait être inondé. Les cris que les malheurs publics feraient élever contre lui, les jugemens divers que la postérité porterait sur sa conduite, ce que deviendrait la république, s'il allait plus avant, ce qu'il deviendrait lui-même, s'il abdiquait son pouvoir; tels étaient les sujets de ses réflexions dans ce moment décisif. *Nous pouvons encore revenir sur nos pas,* me dit-il, *mais si nous passons ce petit pont, les armes seules décideront de notre sort.* Quand nous fûmes sur le bord du ruisseau, il se retourna vers nous pour nous dire : *Si je m'arrête, ma perte est certaine ; mais si je fais un pas de plus, que de malheurs vont fondre sur l'Univers!* Puis enfin, précipitant sa marche, comme pour s'étourdir sur l'action qu'il allait faire, il s'écria : *Le sort en est jeté.*

Telle fut la rapidité de César dans la poursuite de ses ennemis, qu'en soixante jours il se vit maître de l'Italie entière. Soit qu'il voulut donner le change à ses adversaires, ou qu'il crut trouver dans la paix des moyens aussi surs et moins odieux que la violence des armes, il ne cessa point d'entremêler les négociations avec les opérations guer-

rières; mais ses ennemis montrèrent tout l'aveuglement et toute la fureur qu'il pouvait souhaiter, pour mettre de son côté ceux que leurs intérêts ou leurs opinions n'attachaient à aucun parti.

La présence d'un de ses lieutenans à la tête d'une légion, suffit pour lui soumettre la Sardaigne. Peu de jours après, Curion reçut l'ordre de s'assurer de la Sicile où commandait Caton au nom du sénat; je pris les devans avec une partie de la légion dont j'étais tribun. Caton me députa un de ses officiers, pour me demander pourquoi je l'attaquais. Je répondis par une autre question : *Pourquoi nous forcez-vous à la guerre ? Mais par quels ordres portez-vous ici les armes*, reprit l'envoyé de Caton? *Par l'ordre de celui qui gouverne l'Italie*, lui répliquai-je aussitôt. Lorsqu'il fut instruit de ma résolution de marcher en avant, ce généreux ennemi assembla les principaux habitans de Syracuse, et leur dit qu'il avait assez de force pour me résister, mais point assez pour m'expulser de leur île; et que ne voulant pas les exposer aux événemens d'une guerre douteuse, il les engageait à se soumettre au parti le plus fort. Malgré le dévouement avec lequel les Syracusains protestaient de s'attacher à sa cause, il persista dans sa résolution; il laissa néanmoins échapper en partant quelques mots sur l'imprudence de Pompée, qui avait rejeté tout ce qui pouvait main-

tenir la paix, sans avoir rien préparé pour assurer l'heureux succès de cette guerre.

César qui était instruit de la correspondance que je n'avais cessé d'entretenir avec Ciceron, m'ordonna de passer auprès de lui pour sonder ses dispositions, et pour l'engager à prendre le parti de la neutralité. Je le trouvai dans une de ses maisons de la Campanie, très-embarrassé de son titre d'empereur, et des faisceaux couronnés de lauriers dont il devait se faire précéder, jusqu'à ce que l'on eût décidé s'il avait droit au triomphe. Loin de s'être encore déclaré pour aucun des deux rivaux, il avait annoncé assez ouvertement, que la plus mauvaise paix lui paraîtrait préférable aux succès d'une guerre civile.

Après une réception telle que je l'attendais de son ancienne bienveillance, il fit d'un signe éloigner ceux qui l'entouraient. Lorsque nous fûmes sans témoin, je l'embrassai de nouveau, en lui disant : « Je te féliciterais davantage, mon cher Ciceron, sur les lauriers que tu viens de cueillir, si la fortune ne t'offrait dans nos calamités mêmes, une nouvelle source de gloire bien plus digne de ton cœur que tous les triomphes de la guerre. Quelqu'envenimées que paraissent aujourd'hui nos dissentions, la confiance qu'ont en toi César et Pompée peut te rendre l'instrument de leur réconciliation. La confiance qu'ils ont en moi, in-

terrompit Ciceron avec amertume! Oui, j'y ai cru, et trop long-temps, mais qu'ils m'ont cruellement détrompé! Penses-tu qu'ils aient écouté d'autres conseils que ceux de leur ambition, et qu'ils soient disposés jamais à en écouter d'autres? Tu as fait plus d'une fois, repris-je, des reproches à ceux de ton propre parti, de n'avoir point accepté les propositions de César, et tu dois avouer que sa conduite a été pacifique. — Le sénat, Rome, l'Italie entière se souleveraient contre moi, s'il m'échappait un tel aveu. César pacifique! Est-ce lorsque les armes à la main, il vient répandre la terreur au sein de sa patrie? Est-ce lorsque son approche interrompt nos plus saints sacrifices? Est-ce lorsqu'il réduit le sénat épouvanté à fuir sans lui laisser un asile? Il se vante d'avoir vaincu dans les Gaulois nos plus cruels ennemis; que nous ont-ils fait de plus funeste? A l'entendre, c'est l'honneur seul qui le dirige. Mais l'honneur existe-t-il sans la vertu? Permet-il à un général de retenir une armée contre les ordres de son gouvernement, de se rendre maître des villes, de préparer le retour des exilés et une banqueroute générale, enfin de se frayer à travers mille crimes un chemin à la tyrannie? Qu'il jouisse de ses affreux succès; loin de les lui envier, la mort la plus douloureuse me paraîtrait préférable à une pareille fortune.

»Que n'étais-tu à Rome, lorsqu'y parvint la nouvelle affreuse, inattendue, incroyable, que le plus vaillant de nos généraux menaçait la patrie avec les forces dont elle-même l'avait armé. Le désordre, la confusion s'accroissent sans mesure; les habitans des campagnes se réfugient au sein de la ville; ceux de la ville croient ne pouvoir s'éloigner trop promptement de leurs foyers. Les principaux citoyens vont en foule auprès de Pompée, comme autour de la seule colonne qui soutienne encore l'édifice chancelant de la république; mais au lieu de rétablir nos espérances, lui-même paraît incertain et déconcerté. On lui demande où sont les dix légions qui devaient, selon sa promesse, être prêtes à combattre au premier signal. Il est obligé d'avouer qu'il ne s'attendait pas à être attaqué d'une manière aussi imprévue, et qu'il n'a pour repousser les soldats aguerris de César, que des troupes de nouvelle levée. Il fait envisager en même temps les ressources immenses que présentent les provinces soumises au sénat. *Si nous sommes forcés*, dit-il aux républicains, *d'abandonner un moment la capitale, la victoire nous y fera bientôt rentrer en triomphe.*

» Favonius tourne alors contre lui les paroles qui lui étaient échappées dans l'ivresse de sa fortune, et par une ironie déplacée, il s'écrie:

Pompée, frappe la terre de ton pied, il est temps d'en faire sortir tes légions.

» Dès que ce général eut avoué la nécessité de quitter la ville, tous ceux qui en avaient fait le centre de leurs spéculations ou de leurs jouissances; ceux qui ne pouvaient se séparer de leurs somptueuses habitations, de leurs vastes étangs; ceux qui voyaient déjà leurs meubles magnifiques, leurs tableaux, leurs statues, ces chefs-d'œuvres du goût et des arts accumulés par tant de crimes et de vexations, devenus la proie d'un vainqueur avide; tous ensemble se répandaient en reproches contre Pompée, et se récriaient contre son imprévoyance.

» Caton lui-même ne put s'empêcher de dire qu'on pouvait se rappeler les discours par lesquels il avait prédit tout ce qui venait d'arriver. *Si l'on m'eût voulu croire*, ajouta-t-il avec son amertume ordinaire, *nous ne verrions pas dans un seul homme la terreur de la république, et dans un seul toute notre espérance. Ton esprit*, répondit Pompée, *a été plus pénétrant que le mien, mais j'avais toujours espéré sauver la république par des moyens pacifiques. Tout retour sur le passé*, reprit Caton, *est maintenant inutile; il faut préparer des mesures qui puissent écarter le péril où se trouve notre patrie. Les hommes qui ont causé de grands maux, sont seuls capables d'y apporter*

le remède. J'opine donc à ce que l'on remette entre les mains de Pompée toute la puissance de l'Etat, jusqu'à la réduction de nos ennemis.

» Le décret fut aussitôt rendu dans les termes proposés par cet austère republicain ; il paraissait armer d'un grand pouvoir notre nouveau général, mais dans la confusion qui régnait alors, il ne lui donnait aucune force réelle : toutes les mesures de défense étaient contrariées par l'épouvante des citoyens; peut-être aussi, et je commence à présent à le croire, entrait-il déjà dans les plans de Pompée, de porter la guerre hors de l'Italie.

» Il donna ordre à tous les sénateurs de sortir sur le champ de Rome, et déclara que tous ceux qui y demeureraient, seraient traités comme fauteurs de la révolte. L'impulsion fut si générale, que l'on vit le beau-père même de César accompagner le sénat dans sa fuite. Mes prétentions au triomphe me retenaient aux portes de la ville, et m'avaient empêché de prendre aucune part aux délibérations du sénat. Caton, à qui l'on avait donné le département de la Sicile, vint m'instruire de l'état désespéré où il laissait la république. Il ne me dissimula point qu'il ne voyait aucun jour au rétablissement de la liberté. *Mais quoiqu'il puisse arriver*, me dit-il, *je ne serai pas témoin de l'asservissement de notre patrie. Quoi!* m'écriai-je, *tu es déterminé.... à vivre en exil,*

si la victoire est pour nous ; à me donner la mort, si nous sommes vaincus, reprit aussitôt Caton, avec cette énergie stoïque affectée par tant d'autres, mais que lui seul possède.

» Pompée, à cause de mon titre de proconsul, m'avait donné le commandement de la Campanie ; mais croyant encore la paix possible, j'ai senti que, si je voulais être médiateur entre les deux rivaux, je ne devais accepter aucune commission, ni de l'un, ni de l'autre ; et je me suis hâté de rendre mon département, sous prétexte qu'on ne m'avait donné aucune troupe pour le défendre.

» C'est là, lui dis-je alors, tout ce que César attend de ton amitié pour lui, et c'est par toi seul qu'il espère encore arriver à une conciliation. — Est-ce le désir de la paix qui lui fait poursuivre la guerre avec tant d'activité ? — La plus grande partie des démarches de mon général a été forcée par l'injustice de ses ennemis ; et tout ce qu'il demande, c'est de n'être pas livré sans défense aux effets de leur haine. Comment ont été accueillis tous les moyens de conciliation qu'il a proposés ? N'est-ce pas Pompée qui s'est refusé à une entrevue qui eût pacifié tous leurs différens ? — Que César soit habile, qu'il sache se revêtir des dehors les plus spécieux, je suis loin de lui contester cet avantage ; mais qu'il veuille

la conservation de la république, c'est ce que je ne puis croire, c'est ce que tu ne crois point toi-même. —Sans s'arrêter à leurs sentimens secrets, qu'il est impossible d'approfondir, jugeons les deux rivaux par leur conduite, qui est exposée à tous les yeux. Lequel s'est montré le plus conciliant et le plus magnanime? Lequel a prodigué les invectives, les menaces, les proscriptions contre ceux qui n'embrasseraient pas sa cause? Lequel est venu rétablir l'ordre et le calme, en ne demandant à tous qu'une neutralité salutaire, et en pardonnant même à ses ennemis les plus acharnés?

» Tu sais jusqu'où poussait sa haine contre César, ce Domitius qui s'était chargé de le déposséder du gouvernement des Gaules. Voulant arrêter ses rapides progrès, il s'enferme dans Corfinium avec trente cohortes, et un grand nombre de personnages distingués; assiégé par une armée formidable, il presse par ses courriers le retour de Pompée, qui lui refuse toute espèce de secours, et il voit enfin ses propres troupes se révolter contre lui. Domitius qui avait tenté vainement de s'échapper, jugeant alors des sentimens de César par les siens, se hâte de prendre du poison, comme l'unique voie qui puisse le soustraire à sa fureur. Mais quels sont ses regrets, lorsqu'il apprend que César pardonne à

tous ses ennemis sans condition ! On lui avait donné heureusement un soporatif au lieu de poison ; et non content de lui assurer la vie, notre général lui fit restituer six millions de sesterces (1) que Pompée lui avait remis pour la solde de ses troupes. Il eut soin que les officiers et les soldats fussent renvoyés avec leurs équipages. Si le plus grand grand nombre d'entre eux s'est rangé sous ses drapeaux, c'est leur inclination seule qui les y a déterminés. Comment a-t-on répondu à tant de clémence ? A peine les sénateurs et les chevaliers, qui avaient combattu sous Domitius, ont-ils recouvré la liberté, qu'ils se sont hâtés d'aller avec leur chef rejoindre le camp de Pompée.

» Mais cette clémence que tu nous vantes, interrompit Ciceron, n'est qu'une ruse politique, et les amis eux-mêmes de César ne savent s'il imitera Phalaris ou Pisistrate. Peut-on oublier quel est son attachement au parti de Marius ? Toute sa conduite prouve qu'il veut, non-seulement le relever, mais encore abattre les soutiens de l'aristocratie : c'était là l'unique principe de son acharnement contre les ministres des proscriptions de Sylla. — Pourquoi y voir autre chose que sa haine contre le crime ? — S'il en était ainsi, aurait-il épargné Catilina, le plus coupable de

(1) 1,350,000 liv.

tous,

tous, et le plus dangereux? Oui, s'il est vainqueur, tout nous fait craindre les effets cruels de sa vengeance. — Ces bruits sont propagés, d'un côté par la calomnie, et de l'autre par l'avidité de ses amis, qui l'incitent à tout oser, afin de se tout permettre eux-mêmes. Mais sa gloire en sera plus grande, surtout lorsque l'on comparera sa modération à la conduite oppressive de Pompée, et du parti du sénat. — Je te l'avouerai, cher Pollion, les fautes qu'ils ont commises m'affligent encore plus que leurs malheurs. Cependant, quels que soient les dangers qui menacent le parti des honnêtes gens, ou de ceux qui se disent tels, si la querelle se prolonge, si toute espérance de conciliation nous est ôtée, je me verrai forcé de m'y jeter, par une sorte d'instinct, comme dans les troupeaux dispersés chaque bête se rejoint à celle de son espèce. Ecoute plutôt, lui dis-je, le conseil que te donnait un de tes amis: Tant qu'une affaire se poursuit d'après les loix, il faut embrasser la cause la plus juste; mais dès que la violence en décide, il faut se jeter dans le parti le plus fort. — Loin de suivre de pareilles maximes, que je plains Cœlius d'oser les avouer! Dès que la route du devoir sera tracée, on ne verra jamais Ciceron s'en écarter. — Il ne s'agit point de combattre pour la liberté, mais de savoir qui des deux rivaux dominera dans Rome.

— Aussi, je n'espère plus, je ne désire même plus conserver aucune partie de la considération dont je jouissais; je ne demande qu'une retraite où je puisse gémir sans honte sur le malheur de la république. — Avec des formes plus modérées, Pompée est au moins aussi despotique que César, et toute sa conduite annonce qu'il sera plus cruel. Tu n'as pas oublié le mot qu'il a sans cesse à la bouche: *Sylla le pouvait bien, pourquoi ne le pourrais-je pas?* — Pompée du moins nous laissera l'extérieur de la république. Ne dussé-je conserver que la statue inanimée de la liberté, j'empêcherai, au péril de ma vie, qu'on me la ravisse ».

Dans ce moment, nous fûmes interrompus par l'arrivée d'un courrier de César, qui nous annonçait que Pompée venait de s'échapper de Brindes, et de se retirer en Épire avec son armée. Il nous prévenait que, devant prendre sous peu de jours le chemin de Rome, il s'arrêterait quelques momens dans la maison de campagne où nous étions.

L'émotion qu'à cette nouvelle éprouva l'orateur romain, me fit juger combien il serait difficile de le détacher du parti de Pompée. Nous allâmes au-devant de César, aussitôt que nous sûmes qu'il approchait. Ciceron paraissait agité par mille sentimens opposés; la crainte d'offenser un général victorieux, la honte d'abandonner Pompée, les obligations qu'il avait à l'un et à

l'autre, les maux que tous deux lui avaient faits; plus que tout cela encore, son respect pour sa propre renommée jetaient dans son esprit une incertitude déchirante.

La vue du cortége qui environnait César lui fit naître un sentiment d'horreur et d'effroi. Quel sort présage à la république, me dit-il tout bas, une telle réunion de bannis, de débiteurs insolvables, d'hommes perdus de réputation, de gens notés d'infamie? Ne semblerait-il pas que le crime en personne va prendre possession de l'empire romain? Le caractère de César me rassurerait néanmoins, si ses amis mêmes ne m'écrivaient pas que sa vengeance n'est retenue que par la politique, et seulement jusqu'à ce que la victoire lui permette un libre cours. Essayons pourtant ce qu'il est possible de faire encore en faveur de la paix. En abordant le vainqueur des Gaules, Cicéron lui dit : « Tu connais trop bien, illustre César, l'amitié qui m'unit à toi et à Pompée, pour que je puisse me réjouir des succès que vous remporterez l'un sur l'autre. Je te félicite seulement sur la haute prudence et sur la clémence admirable qui ont dirigé ta conduite depuis l'origine de nos malheureuses dissentions. Si tu fais de tes succès un moyen de rétablir plus promptement le repos et la concorde parmi les citoyens, il ne sera plus à mes yeux de héros auquel on puisse

te comparer. Je me réjouis de l'accord de nos opinions, répondit le général; le désir d'employer le zèle que tu as toujours témoigné pour la paix, est le motif principal qui m'amène auprès de toi. J'ose croire, reprit Ciceron, que personne plus que moi ne serait propre à ménager un accommodement. J'ai toujours conseillé la paix au sénat, et depuis les hostilités, j'ai observé une neutralité exacte. Comme tu le sais, je n'ai cessé de déclarer qu'on te faisait une injustice, en te privant du privilége que t'avait accordé le peuple romain.

» Mais si ton honneur m'est cher, je ne suis pas moins attaché à celui de Pompée; depuis plusieurs années, je vous ai choisis l'un et l'autre comme les objets de l'affection la plus respectueuse et la plus vive. Je vous prie de ne mettre aucune borne à la reconnaissance que je vous dois à tous deux, de n'en point mettre à mes efforts pour rétablir la paix, qui subsisterait peut-être encore, s'il n'y avait pas entre toi et lui tant de citoyens pervers intéressés au bouleversement de la république. En effet, dit alors César, que dois-je penser de la haine qu'on me porte dans le parti de Pompée, lorsque je vois ceux de ses amis qui ne doivent la vie qu'à ma clémence, profiter de la liberté que je leur ai rendue, pour reprendre aussitôt les armes contre moi. Ils ont prouvé par

là combien nous différons les uns des autres, et je suis loin de me repentir d'une conduite qui m'a valu tes éloges.

» Une assemblée du sénat doit avoir lieu dans quelques jours : tout ce qui concerne la république y sera librement discuté, et je t'invite à y faire connaître ton opinion. Je crois, repartit Ciceron, que pour ton propre intérêt, il vaut mieux que je m'en absente. Mais, répliqua César, on supposera que tu condamnes ma cause; et si l'on ne t'y voit point, ce sera une raison à plusieurs autres pour refuser d'y paraître. — Leur position est bien différente de la mienne. — Viens au sénat, ne fût-ce que pour y préparer la paix. — Et je m'y exprimerai en toute liberté? — Crois-tu que je te prescrive tes discours? — Ainsi je pourrai dire que le sénat ne veut point qu'on attaque l'Espagne, et qu'on transporte une armée dans la Grèce ; je pourrai déplorer les revers de Pompée. Non certes, interrompit César avec vivacité. Je pensais bien, reprit Ciceron, que ce langage te déplairait, et cependant je ne puis paraître au sénat pour en tenir un autre : il y a même beaucoup d'autres choses sur lesquelles je ne pourrais me taire. Mon cœur, dit César avec un accent plein d'amertume, me portait à rechercher tes conseils et ceux de tes amis; mais puisqu'il ne m'est pas permis de m'en aider, ne sois pas étonné si j'en écoute qui me

portent aux extrémités les plus violentes. Non, général, interrompit alors Ciceron, tu es trop éloigné des principes de Sylla, pour que je redoute jamais d'en retrouver un en toi. Non, tu n'abattras point toi-même les statues que ta clémence t'a déjà élevées dans le cœur des citoyens, et je connais trop bien César pour craindre qu'il veuille se dégrader de la hauteur majestueuse où l'ont élevé ses actions magnanimes ».

César se réduisit alors à l'engager à réfléchir de nouveau sur les suites de ses refus; et Ciceron, après avoir promis de délibérer mûrement sur ce que son amour pour la république et son honneur lui permettraient de faire, tourna avec adresse la conversation sur des sujets de littérature et de philosophie, que l'orateur et le général traitèrent avec un égal intérêt. C'est ainsi que se termina sans fruit une entrevue qui aurait pu avoir tant d'influence sur les affaires publiques.

De retour à Rome, où je le suivis, César promit au peuple de l'entretenir dans l'abondance : il dit aux sénateurs, qu'il les suppliait de prendre avec lui l'administration de l'empire; que si néanmoins la crainte les en détournait, un tel fardeau ne l'effrayait pas, et qu'il se chargerait seul du gouvernement. Il ajouta qu'il se proposait d'engager de nouvelles négociations avec le parti de Pompée; qu'il n'était point étonné que ses adver-

saires craignissent d'encourir la tache d'infériorité attachée à celui qui fait les avances, mais que ce scrupule frivole, qui ne pouvait être conçu que par des ames étroites, n'était pas fait pour le détourner d'une mesure demandée par le bien public, et qu'il voulait l'emporter par la justice de sa cause, autant qu'il s'était efforcé de le faire par ses exploits. Cette lueur de pacification s'évanouit malheureusement aussitôt, aucun sénateur n'ayant osé se charger d'aller porter ses propositions dans le camp ennemi.

César, trop bien persuadé que la paix était impossible, n'omettait rien pour assurer le succès de son expédition contre les forces que Pompée avait laissées en Espagne. *Hâtons-nous*, disait-il, *d'attaquer une armée sans général, pour aller surprendre ensuite le général sans armée.*

Ses ennemis ayant négligé d'emporter l'argent qui était dans le trésor public, il résolut de le faire servir au besoin de ses troupes. Le tribun Metellus voulut en vain s'opposer à ce qu'il entrât dans le temple de Saturne, où se déposent les revenus de l'État. *Crois-tu que le tumulte des armes*, lui cria César, *nous permette d'entendre ta ridicule opposition. Sache que je suis le maître des biens et de la vie de ceux que la victoire a remis sous ma puissance.* Sans faire attention à ce discours, Metellus continua de repousser les ouvriers.

qui allaient enfoncer les portes du trésor, dont les consuls n'avaient emporté que les clefs. César, alors, bouillant de colère, s'avance vers lui : *Si tu résistes encore*, lui dit-il, *tu périras, et sache qu'il m'en coûterait moins pour le faire que pour le dire.* A ces mots terribles, le tribun effrayé prit enfin le parti de la fuite.

Cet acte de violence, quoique provoqué, parut si odieux aux citoyens, que notre général n'osa les haranguer avant son départ d'Espagne. On lui pardonnait plus aisément la guerre qu'il faisait au sénat, qu'un attentat au caractère sacré des tribuns ; tant il est vrai que le peuple romain a toujours plus haï les formes de la tyrannie que la tyrannie elle-même.

CHAPITRE XIX.

Suites de la guerre civile jusqu'à la mort de Pompée.

Je vais seulement t'esquisser ici les traits les plus propres à faire ressortir le caractère des divers personnages entre les mains de qui se balançaient les destins de l'empire. Rien peut-être n'est plus propre qu'une guerre civile, à développer les talens d'un général; obligé souvent de se plier aux caprices de ses troupes, toujours prêtres à se venger par la désertion, de la plus juste sévérité, il faut qu'il sache gagner leurs cœurs pour s'assurer de leurs bras. Personne n'a mieux possédé ce secret que César : au commencement des troubles, il emprunta de l'argent à ses officiers pour le distribuer aux soldats, et par ce moyen, il les attacha les uns et les autres à sa fortune. Ce fut par leur dévouement, autant que par son génie, qu'il triompha des dangers auxquels la fortune le tint exposé, pendant les premières opérations de la guerre d'Espagne. La plus odieuse perfidie n'irrita pas même un instant sa vengeance; et lorsque l'habileté de ses manœuvres eut forcé nos ennemis de se rendre

sans combattre, il se contenta de dissoudre leurs troupes, et d'enrôler dans ses légions les soldats qui se présentèrent volontairement pour servir sous ses drapeaux.

La fortune ne lui accorda point ses faveurs sans mélange; ses lieutenans éprouvèrent une défaite en Illirie. L'Afrique où je combattis sous les ordres de Curion, nous fut encore plus fatale. Ce nouveau général méprisait d'avance les forces de ses ennemis; et, à peine eut-il remporté un léger avantage sur la cavalerie numide, qu'il se hâta de se faire proclamer empereur. La victoire qu'il remporta quelque temps après, sur celui qui commandait en Afrique, au nom de Pompée, augmenta encore sa présomption naturelle.

Lorsque Curion eut appris que Juba, roi de Numidie, venait au secours des républicains, au lieu d'attendre l'arrivée du reste de ses troupes, il s'avança dans l'intérieur de l'Afrique, s'engagea dans la position la plus désavantageuse, et ne voyant aucun moyen de sauver son armée, il se précipita au milieu des ennemis, en s'écriant qu'il ne reparaîtrait jamais aux yeux de César, après avoir perdu les légions qu'il lui avait confiées.

Sa mort rendit notre situation plus désespérée encore; avec quelques escadrons de cavalerie, je me retirai en hâte vers notre camp qui était situé

sur le bord de la mer; je montai sur une petite barque, et je fis placer le long du rivage les vaisseaux marchands que je rencontrai, avec ordre de recueillir les débris de nos troupes et de les transporter en Sicile. Mais comme nos soldats s'y précipitaient en foule, les propriétaires de ces navires craignirent qu'ils ne les submergeassent, et les pilotes coupèrent aussitôt les cables pour s'éloigner plus promptement du rivage. Le petit nombre de ceux qui réussirent à se soustraire aux poursuites des ennemis, ne s'en trouvèrent pas dans une position moins dangereuse. Les patrons des navires sachant combien nos soldats s'étaient enrichis par le pillage, en jetèrent plusieurs à la mer, afin de s'emparer de leurs dépouilles. Ceux qui étaient restés dans notre camp, firent avec le roi des Numides une capitulation que ce barbare ne daigna point respecter, et sans égard pour le droit des gens, ils furent traités avec une férocité vraiment sauvage.

César avait confié le gouvernement de l'Italie à Antoine, qui dégrada par sa conduite une autorité déjà odieuse à tant de titres. En passant à Pouzzol pour me rendre en Afrique, je l'avais rencontré, parcourant le pays dans un char traîné par des lions, tandis que les citoyens voyaient avec effroi, dans l'asservissement de ces fiers animaux, le présage de la servitude qui menaçait la répu-

blique. Après lui venait dans une litière ouverte la comédienne Citéris, que suivaient sept autres chars remplis des objets impurs de ses attachemens. Il avait fait prendre à Citéris le nom de Volumnia qui appartenait à l'une des familles les plus illustres de Rome; et son ami Volumnius, se prêtant à ce déguisement honteux, la traitait en proche parente. Les citoyens les plus distingués des villes municipales allaient au-devant d'elle, et la haranguait sous son faux nom. Antoine connaissait trop bien mes sentimens, pour ne pas craindre mes représentations ; aussi ne voulut-il paraître devant moi qu'au milieu d'un cercle de personnes qui ne me permettaient pas de lui en adresser.

Ces désordres cessèrent enfin par le retour de César. Ce général ayant été nommé consul dans les comices qu'il présidait comme dictateur, prit soin, en observant toutes les formes légales, que les suffrages du peuple n'élevassent aux magistratures que ses plus zélés partisans.

Pendant la courte duré de sa première dictature, il fit différentes loix dont je dois dire un mot, parce qu'elles servent à prouver combien sa conduite fut opposée aux vues de sa propre faction. La classe nombreuse des gens ruinés qui s'étaient attachés à son service s'attendait à des

tables nouvelles (1). Cette espérance les avait jetés en grand nombre dans son parti; mais par une loi plus juste, le dictateur décida que les débiteurs feraient l'estimation de leurs biens d'après la valeur qu'ils avaient avant la guerre, et que les créanciers seraient tenus de les prendre, suivant cette évaluation, ce qui réduisit les obligations à peu près aux trois quarts.

Il rappela tous les exilés, à l'exception de Milon; les enfans des proscrits par Sylla furent rétablis dans les droits dont ils avaient été si injustement privés; enfin, soit qu'il voulût empêcher les plaintes sur la rareté de l'argent, soit qu'il craignît qu'on employât contre lui les trésors accumulés par l'avarice, il publia une défense de garder chez soi plus de soixante mille sesterces en espèces monnoyées. Le peuple, toujours prêt à applaudir à de pareilles loix, demandait encore qu'il fût accordé des récompenses aux esclaves qui dénonceraient les contraventions de leurs maîtres; mais loin d'y consentir, César s'écria que jamais il ne permettrait aux esclaves de se rendre les accusateurs de ceux qui, d'après nos loix, ont sur eux droit de vie et de mort.

(1) C'est-à-dire, à une entière abolition de dettes, parce que les registres des banquiers qui constataient les dettes des citoyens étant anéantis, ils étaient obligés d'en employer de nouveaux, *novæ tabulæ*.

Malgré ses soins pour rétablir l'ordre dans la capitale, à peine s'en fut-il éloigné qu'on la vit en proie à de nouvelles agitations. Il avait fait élever à la préture Cœlius, homme éloquent et aimable, mais qui avait plus d'esprit que de bon sens. Il était si passionné pour la dispute, que soupant un jour avec un de ses cliens, il s'ennuya de le voir toujours de son avis, et qu'il s'écria : *Veuille enfin me contredire quelquefois, afin que nous soyons deux.*

Ses affaires se trouvant encore plus dérangées que sa raison, il résolut de prendre en main la cause des débiteurs à laquelle il était si fort intéressé. Il plaça son tribunal à côté de celui de son collégue Trebonius dont la juridiction avait pour objet tout ce qui concerne les obligations pécuniaires, et il déclara qu'il recevrait l'appel de ceux qui se croiraient lésés par ses arrêts; mais Trebonius rendit ses jugemens avec tant de prudence qu'il n'y eut point d'appel.

Allant enfin ouvertement à son but, il proposa deux loix, l'une qui abolissait toutes les dettes, l'autre qui exemptait les locataires romains du payement des loyers. Des mesures aussi subversives de toute propriété plaisaient trop à la classe indigente, pour qu'elle ne les soutînt pas avec violence. Servilius, collégue de César au consulat, fit alors interdire le préteur séditieux par un sé-

natus-consulte, déchirer l'affiche de ses loix et briser son siége curule. Cœlius, pour se venger, en fit faire un autre garni de bandes de cuir, afin de rappeler que ce consul avait été autrefois frappé par son père avec des courroies. Se voyant enfin obligé de céder, il sortit de Rome, et se joignit à Milon, non moins mécontent que lui de l'état de ses affaires. Ils tentèrent ensemble de soulever le midi de l'Italie, et périrent dans cette entreprise mal concertée, ne justifiant ni l'un ni l'autre, l'attachement que leur avait voué Ciceron.

Tandis que les ennemis de César le croyaient occupé à Rome, il avait déjà traversé la mer pour se rendre en Épire, et par sa diligence il avait échappé aux croisières de l'escadre républicaine. Il mit encore en avant une négociation nouvelle, mais Pompée répondit fièrement : *Que m'importe de jouir de la vie ou de ma patrie, s'il faut les devoir à César ? Ne serait-ce pas s'avouer vaincu que de rentrer à Rome par un accommodement ?* La proximité des camps engageait des entretiens fréquens entre les soldats des deux partis. Un des officiers de César s'étant écrié à plusieurs reprises, qu'il fallait essayer encore de pacifier les troubles civils, le transfuge Labienus survint avec quelques centurions. La contestation s'agitait avec chaleur, quand tout à coup une grêle de traits tomba sur les nôtres qui s'échappèrent avec peine,

et dont plusieurs furent dangereusement blessés. Labienus leur cria en partant, qu'ils n'auraient la paix qu'en apportant la tête de leur général.

Peut-être ces projets de conciliation n'étaient-ils qu'une ruse employée pour ralentir l'ardeur de nos ennemis, jusqu'à ce que les troupes que nous avions encore à Brindes eussent passé la mer. Impatient du retard qu'éprouvait la réunion de ses forces, César, au milieu de la nuit, se rend dans ma tente, et nous nous revêtons des habits grossiers qu'un esclave avait apportés. Nous nous glissons ensuite vers le rivage; une barque se présente à nous : sans se faire connaître, César dit au patron de le conduire à Brindes. A peine étions-nous en pleine mer qu'il s'élève un vent impétueux qui nous repousse avec violence. Le patron effrayé ordonne de manœuvrer vers le rivage. Notre général se lève aussitôt, le saisit par le bras, et lui montrant la haute mer, il lui dit : *Pousse hardiment ton vaisseau à travers les vagues, il porte César et sa fortune.* A ce nom, les matelots oubliant le danger, redoublèrent d'efforts, et les premiers rayons du soleil nous surprirent dans cette position dangereuse. Ceux qui étaient sur le rivage admiraient l'obstination de ce frêle bâtiment à lutter contre les flots. Le vent nous ayant fait céder à leur violence, nous abordâmes au milieu des soldats attirés par ce singulier spectacle. Quels

tendres

tendres reproches ils faisaient à leur général de s'exposer ainsi pour aller chercher de nouvelles troupes, comme si leur courage seul ne lui garantissait point assez la victoire ! Ces renforts si désirés, arrivèrent enfin quelque temps après, sous la conduite d'Antoine.

C'est dans ce moment que se déploya tout entier le génie de César ; voyant ses ennemis obstinés à ne pas combattre, il imagina d'assiéger une armée plus nombreuse que la sienne. Des retranchemens immenses s'élevèrent comme par miracle, tandis que nos troupes réduites à chercher leur nourriture dans une misérable plante qu'on pétrissait avec du lait pour en faire une espèce de pain, semblaient puiser dans leur détresse même un nouveau courage. Mais à quel fil léger tiennent les destinées des empires ? Dans une attaque que notre général avait concertée, une de ses légions s'égara, et l'ennemi profita de ce retard pour jeter la terreur parmi nos soldats ; mais heureusement leur fuite fut si prompte, que Pompée la prit pour un stratagème, et défendit de les poursuivre. César sentait si fortement tout le danger de sa position qu'il s'écria, quand il vit que ses ennemis n'osaient s'éloigner de leurs retranchemens : *La victoire était à eux, s'ils avaient su vaincre.* Pharsale ne tarda point à nous venger de cette défaite ; je laisse à des pinceaux

plus fiers le soin de représenter sous quels chocs terribles, la liberté romaine est expirée dans les plaines de la Thessalie. J'écarte ces scènes de destruction et de carnage qui m'ont trop long-temps occupé, ou du moins je n'en veux rappeler que ce qu'elles ont eu de magnanime ou d'attendrissant.

Avant de quitter ses retranchemens, César avait ordonné à ses soldats de combler les fossés et de détruire leurs tentes, afin de ne leur laisser de ressource que dans la victoire. Lorsque les deux armées se virent en présence, elles s'arrêtèrent, saisies d'un mutuel étonnement. Les mêmes armes, les mêmes enseignes, le même uniforme, tout leur rappelait leur commune patrie. Émus par tant de souvenirs, ces féroces combattans baignèrent de quelques larmes ce sol qu'ils allaient teindre de leur sang. Immobiles, les yeux fixés sur la terre, au sentiment d'horreur qui les faisait tressaillir, on aurait cru que le génie de Rome enchaînait leurs bras et luttait encore contre les destinées de l'empire. Les deux chefs, craignant que le courage des troupes ne s'amollit, ou qu'elles ne demandassent une réconciliation, firent aussitôt jeter le cri militaire et sonner toutes les trompettes; mais loin d'échauffer les soldats, ce bruit répété par les deux armées, leur annonçait par sa conformité qu'ils ne voyaient partout

que des compatriotes. Les auxiliaires, étrangers à cette émotion patriotique, ayant engagé la mêlée, le choc fut terrible de part et d'autre; ceux qui combattaient de loin, ne pouvaient pas distinguer sur qui tombaient leurs traits et leurs flèches; mais les cavaliers et les légionnaires se voyaient de si près qu'ils reconnaissaient quelquefois ceux qu'ils avaient blessés; ils appellaient par son nom, celui qu'ils allaient frapper, et plusieurs en expirant, chargèrent de leurs dernières volontés, le soldat même qui leur avait porté le coup mortel. On voyait au contraire se battre avec férocité, les auxiliaires et les sujets de l'empire, animés par le désir d'ôter aux Romains la liberté dont ces fiers conquérans les avaient privés.

Lorsque le courage de nos soldats eut forcé la victoire à se déclarer en notre faveur, César leur cria d'épargner les citoyens, et profita de l'impulsion qu'il leur avait donnée pour pénétrer dans le camp ennemi. Quelle fut notre surprise en y entrant, de voir les tentes des principaux officiers ornées de couronnes et de guirlandes de myrte, les tables préparées, quantité de vaiselle d'argent étalée, des coupes et des amphores remplies de vin; enfin tous les préparatifs d'une fête, où nous croyions trouver l'appareil des combats.

Lorsque nous retournâmes sur le champ de bataille, et que nous le vîmes couvert de corps mu-

tilés qui ajoutaient aux horreurs de la mort par le reste même de vie qu'ils conservaient encore, César ne put retenir sa douleur, et s'adressant aux officiers qui l'accompagnaient : *Ils l'ont voulu*, nous dit-il ; *après tant d'exploits, César eût été condamné, s'il n'avait eu recours aux armes.*

Les premiers momens qui s'écoulèrent après le combat furent employés à reconnaître la valeur de ceux qui s'y étaient distingués; l'armée entière déféra les deux premiers prix à son général ; le troisième fut accordé à Crastinus qui ayant été retrouvé parmi les morts, fut enseveli avec la récompense décernée à ses exploits.

C'est alors que l'on put apprécier enfin la clémence de César : de tous les droits de la victoire, le premier dont il usa, fut celui de pardonner. Lorsque les Athéniens vinrent lui témoigner leur repentir de s'être joints au parti de Pompée, il se contenta de leur répondre : *Jusqu'à quand aurez-vous besoin que la gloire de vos ancêtres fasse oublier vos fautes ?*

La fortune lui offrit bientôt une autre occasion de développer son grand caractère ; ne voulant point laisser à Pompée le temps de rassembler une nouvelle armée, il s'était embarqué sur un petit bâtiment pour passer l'Helespont ; une flotte ennemie commandée par Lucius Cassius se rencontre sur son passage : sans s'étonner, César

monte sur le navire de l'amiral qui se jette à ses pieds, en lui remettant tous ses vaisseaux ; et il accorde la vie, en vainqueur généreux, à celui qui aurait pu disposer de la sienne.

Sa présence fut un bienfait pour l'Asie ; Metellus Scipion, beau-père de Pompée, avait livré cette province à une foule de publicains et d'exacteurs qui, aux tributs énormes imposés par ce proconsul, ajoutaient encore le fardeau des concussions. Ils avaient établi une capitation sur les esclaves et les personnes libres, une taxe sur les portes et fenêtres ; chaque canton était obligé de fournir des soldats, des provisions de bouche, des machines de guerre. Tant d'exactions avaient fait monter l'usure à tel point, que c'était une grace que d'accorder un jour de délai. Après avoir rendu aux habitans de l'Asie le repos et l'espérance, notre général se vint à Rhodes où nous nous embarquâmes avec deux légions auxquelles il avait donné l'ordre de s'y rendre ; notre flotte prit ensuite la route de l'Egypte que Pompée, nous assurait-on, avait choisie pour son asile.

En approchant de la ville d'Alexandrie, la vue d'une multitude en désordre que le rivage nous présentait dans le lointain, nous fait suspendre la marche de nos vaisseaux. Le roi Ptolomée se hâte alors de nous envoyer dans un canot un misérable rhéteur grec, principal ornement de son

conseil. Il monte sur notre flotte tenant en main un grand vase couvert d'un voile, et d'un air de triomphe, il nous découvre la tête de Pompée. César se détourne en frémissant, des larmes coulent de ses yeux, et il repousse l'envoyé du roi, en lui témoignant son indignation.

Aussitôt après notre entrée dans la ville, la liberté fut rendue à tous les Romains que les Egyptiens détenaient comme partisans de Pompée, et il y en eut un assez grand nombre qui vinrent d'eux-mêmes rendre hommage à la générosité du vainqueur. Parmi eux, je reconnus le jeune Valerius Messala, de qui Ciceron me disait un jour qu'il ne savait ce qu'il devait louer davantage, des vertus, des talens ou de l'amour de la patrie. Une estime mutuelle ayant renoué notre ancienne liaison, il me raconta quelque temps après les événemens dont il avait été le témoin depuis qu'il s'était devoué aux intérêts de Pompée.

« Notre dernière campagne, me dit-il, a mis dans tout leur jour les talens militaires de ce grand homme, et la faiblesse de son caractère politique. Tandis que son rival commandait à ses troupes avec une autorité absolue, cette multitude de sénateurs, de nobles, de chevaliers que Pompée avait sous ses ordres, obéissait avec répugnance, et le contrariait dans le choix de ses moyens, ainsi que dans leur exécution. Que d'opposition

n'éprouva-t-il point, lorsqu'il voulut établir le théâtre de la guerre hors de l'Italie! Rien cependant ne prouve mieux son habileté à choisir les lieux où il pouvait combattre son ennemi avec le plus d'avantage. Tout l'Orient avait embrassé notre cause, une flotte nombreuse nous tenait dans l'abondance, et il suffisait à Pompée de prolonger la guerre pour triompher de ses ennemis sans combattre; mais cette lenteur prudente excitait les murmures de son armée.

» Elle était le sujet ordinaire des railleries de Ciceron qui, après avoir long-temps balancé, était venu enfin se joindre au parti du sénat. Il fut reçu avec un accueil assez froid : *Il me semble que tu viens un peu tard*, lui dit Pompée. *Il me semble à moi que je viens trop tôt encore*, répondit l'orateur, *puisque rien n'est prêt. Où as-tu laissé ton gendre*, lui demanda le général, d'un ton de malignité? *Mais*, repartit aussitôt Ciceron, *je l'ai laissé auprès de ton beau-père*. Quelques jours après Pompée ayant promis à un Gaulois de lui faire accorder le droit de cité romaine : *Le singulier homme*, ne put s'empêcher de s'écrier notre ami, *il promet aux Gaulois une patrie nouvelle, et il ne peut nous rendre la nôtre!* Des amis officieux rapportèrent cette plaisanterie à Pompée qui nous dit d'un ton irrité : *Je souhaiterais que Ciceron passât du côté de nos adver-*

saires, pour qu'il apprît à nous craindre. Le génie de Ciceron et ces mêmes talens qui le faisaient paraître avec tant d'éclat à la tribune, le rendaient deplacé au milieu d'un camp; il a été blâmé par Caton lui-même d'avoir quitté le rôle de médiateur, le seul qu'il pût remplir avec utilité pour son pays.

» Nos républicains ont fait un reproche à Pompée de n'avoir point rendu décisif l'avantage qu'il avait remporté à Dirrachium; mais lorsqu'il vit fuir devant lui les légions de César dont la valeur lui était si connue, ne dut-il pas supposer qu'une déroute aussi prompte n'était qu'une ruse? Il savoit que son ennemi avait fait des efforts plus qu'humains, pour engager une bataille; devait-il l'accepter, et mettre au hasard ce que lui assurait la simple exécution de ses plans?

» Lorsque dans les plaines de la Thessalie, on le vit s'obstiner encore à réduire les ennemis sans combattre, les murmures redoublèrent; les uns l'appelaient Agamemnon et roi des rois; d'autres lui reprochaient de ne pas vouloir vaincre dans la crainte de perdre son autorité. On prétend même que Caton dit assez indiscrettement: *Hâtons-nous de nous défaire de César, pour nous défaire ensuite de Pompée.* La confiance était telle qu'on se disputait déjà les places de consuls et de préteurs, et qu'il y avait des brigues très-

animées pour succéder à César dans la dignité de souverain pontife; on disposait des fruits de la victoire, en rejetant les seuls moyens de se l'assurer.

» Pompée cédant enfin aux cris d'une noblesse impatiente, remplit les vœux de ses ennemis, en leur offrant la bataille. Triste, rêveur et ne pouvant dissimuler son inquiétude, il se contenta de nous dire, en allant disposer son armée au combat : *Quel que soit le parti qui triomphe, cette journée sera bien fatale au peuple romain.* Il savoit quelle était la valeur des ennemis qu'il allait combattre : lorsqu'on eut appris qu'ils avaient détruit leur camp, plusieurs chevaliers s'empressèrent de lui annoncer cette nouvelle, comme faisant présumer qu'ils se préparaient à fuir. Je n'en crois rien, répondit notre général, nous avons à faire à des bêtes féroces qu'on ne saurait dompter, même par la faim qui apprivoise les animaux les plus sauvages.

» Son plan de bataille aurait confirmé encore la réputation que ses talens militaires lui avaient acquise, s'il y avait joint quelques mesures pour se mettre en garde contre des revers qui, étant toujours possibles, doivent être toujours prévus. Dès qu'il vit la fortune se déclarer contre lui, Pompée ne chercha point à se créer des moyens nouveaux pour rappeler la victoire, ou à réunir

les ressources immenses qui lui restaient, malgré sa défaite; il s'enfuit presque seul dans la vallée de Tempé. Hors d'haleine, altéré, n'ayant pas même un vase à sa disposition, j'ai vu le vainqueur des plus puissans monarques de l'Orient, abaisser sa tête sur un faible ruisseau pour y apaiser sa soif.

» Après avoir passé la nuit dans une cabane de pêcheur, nous nous sommes embarqués sur un bâteau qui nous a conduits à notre flotte, et nous avons pris la route de Lesbos, où se trouvait alors la femme de Pompée, cette vertueuse Cornélie, qui joint à la beauté et aux graces de son sexe les connaissances et les études qui n'appartiennent qu'au nôtre.

» Les lettres qu'elle avait reçues, lui montraient la défaite de César comme infaillible, et elle en attendait chaque jour la nouvelle, lorsqu'on vint lui annoncer l'arrivée de son mari; envisageant aussitôt toute l'étendue de ses malheurs, elle tomba évanouie, et ne reprit l'usage de ses sens que pour se livrer aux larmes. Elle se hâta de traverser la ville pour descendre sur le rivage; aussitôt qu'il l'aperçut de loin, Pompée courut au-devant d'elle pour la soutenir dans ses bras; après que ses sanglots eurent laissé un libre cours à sa voix : *C'est moi*, lui dit-elle, *c'est moi qui ai empoisonné ta brillante fortune par le malheur*

attaché à mon sort. Pourquoi unir ta destinée à la mienne? Que j'eusse été heureuse d'expirer avant que d'apprendre le sort qu'avait éprouvé mon premier mari! et pourquoi faut-il que j'aie porté dans la maison de Pompée l'infortune qui n'a cessé de me poursuivre? Croyais-tu, lui répondit alors Pompée, *que par un privilége unique, les dieux m'eussent accordé leurs faveurs sans mélange? Montrons-nous par notre courage au-dessus de nos revers; l'inconstance de la fortune est trop ordinaire pour nous étonner, et elle doit nous faire espérer que nous retrouverons un jour notre ancienne prospérité.*

» Dans l'accueil que nous firent les habitans de Lesbos, ils semblèrent oublier nos disgraces, et Pompée en partant, leur conseilla de se soumettre au vainqueur, dont il leur garantit la clémence. Ayant reconnu parmi ceux qui l'entouraient le philosophe Cratippe, il se plaignit de la providence, et engagea une discussion dans laquelle le philosophe, pénétré du respect dû au malheur, se contenta d'opposer à ses raisonnemens les espérances que lui présentait l'avenir.

» Quand Pompée eut appris que Caton, après avoir réuni les débris de l'armée républicaine, s'était réfugié en Afrique, et que sa flotte n'avait éprouvé aucun échec, il sentit quelle faute il avait faite en s'éloignant de ses forces de mer. Il cher-

cha aussitôt à réunir quelques moyens de résistance; mais connaissant l'activité de son ennemi, il crut qu'il lui fallait sur le champ chercher un asile, et qu'il n'en pouvait trouver un plus sûr que l'Égypte, où régnait un jeune roi, dont il avait long-temps protégé la famille. Un eunuque, un rhéteur de Chio et un général égyptien gouvernaient alors ce royaume sous le nom de Ptolomée; lorsque l'arrivée de l'illustre fugitif fut annoncée, ils délibérèrent long-temps sur l'accueil qu'ils devaient lui faire. *Les morts ne peuvent plus mordre*, dit le rhéteur, et ce mot détermina la perte du grand Pompée. Afin qu'on ne pût soupçonner leur perfidie, les ministres du roi choisirent pour en être les instrumens, des Romains corrompus par leur séjour dans cette contrée : le général égyptien avec cinq ou six d'entre eux monta sur une simple barque de pêcheur, et se présenta au-devant de notre flotte; un accueil aussi mesquin nous ayant inspiré de la défiance, nous engageâmes Pompée à ne point se livrer à eux; mais son courage l'emporta sur nos raisons. Lorsque Cornélie l'eut embrassé pour la dernière fois, il se tourna vers nous en nous récitant ce vers de Sophocle :

L'homme libre est esclave en entrant chez un prince.

Lorsqu'il fut monté sur la barque, il se vit en-

touré d'une garde sombre et silencieuse. Voulant rompre cette taciturnité, il dit à l'un des soldats qui avait servi autrefois dans son armée: *Je crois te reconnaître pour avoir combattu sous moi.* Un signe de tête affirmatif fut toute la réponse qu'il en reçut. Il se mit alors à lire le discours qu'il avait composé en grec pour l'adresser à Ptolomée. Nos frayeurs commencèrent à se dissiper, lorsque nous vîmes la barque approcher du rivage; Pompée s'étant levé, ce fut alors qu'on lui porta un premier coup par derrière; il fut suivi de vingt autres qu'il reçut sans opposer aucune résistance.

» Nous ne pûmes contenir notre douleur à cet aspect, et notre flotte fit retentir les airs des cris affreux du désespoir. Voulant du moins dérober à cette nation perfide la femme et les enfans de notre général, nous fîmes aussitôt force de voiles vers la pleine mer. Nous cinglions vers la Lybie, quand la tempête m'a séparé de mes compagnons d'infortune, et rejeté sur les côtes d'Égypte. Ayant alors appris ce qui s'y était passé, depuis l'arrivée de César, je ne crus pas devoir faire de nouveaux efforts pour échapper à la clémence d'un ennemi aussi généreux ».

CHAPITRE XX.

Événemens arrivés en Égypte, à Rome et en Afrique.

Presque aussitôt après notre entrée dans Alexandrie, j'appris que les suffrages des comices m'avaient élevé au tribunat, et je me hâtai de retourner à Rome pour y prendre possession de cette dignité. En descendant à Brindes, je vis Ciceron que les désastres de son parti avaient singulièrement abattu. Il s'ouvrit à moi sur les inquiétudes que lui causait sa position. « Tu sais, me dit-il, combien j'ai toujours été opposé à la continuation de la guerre civile; après la bataille de Pharsale, Caton ayant voulu me remettre le commandement des troupes, je lui ai répondu que, dans une situation aussi désespérée, il fallait non-seulement déposer les armes, mais les briser. Le jeune Pompée irrité de cette résolution, s'est écrié qu'il m'empêcherait bien de trahir la république, et il se serait emporté aux dernières violences, si Caton ne s'y fût opposé. Quelque temps après, les lettres de mon gendre Dolabella m'ayant assuré de l'indulgence du vainqueur, je suis passé dans cette ville, où tout ce qui m'en-

toure entretient ma tristesse. J'ai eu la douleur de me voir exempté nominativement de l'édit *qui ordonne à tous les pompéïens de sortir de l'Italie*, comme m'étant soumis à l'autorité du dictateur, quoiqu'Antoine eût pu m'épargner cette humiliation, en me mettant dans des exceptions générales.

» Tu ne dois pas ignorer les chagrins que je reçois de ma famille; mon frère m'accuse d'être la cause de tous ses malheurs, et mon neveu qui s'était déjà fait mon délateur, il y a deux ans, vient de passer en Asie, où il me menace d'une manière ouverte des ressentimens du vainqueur. César m'a fait remettre par Balbus les lettres injurieuses qu'ils lui ont écrites contre moi. Tu dois juger par là, lui dis-je, combien César est révolté de leur conduite. Non, interrompit l'orateur avec dépit, l'unique but de ton général est de me faire sentir toute mon infortune ».

Après avoir présenté à Ciceron un avenir plus rassurant, je hâtai mon départ pour la capitale que je trouvai en proie aux plus honteuses divisions. Tant que la victoire avait été incertaine, tous les citoyens s'etaient unis pour faire des vœux en faveur de César, ses ennemis plus hautement que les autres, afin d'échapper aux délateurs qui interceptaient tous les discours. Des bruits répandus sourdement faisaient néanmoins

passer tour à tour l'espérance de l'un à l'autre parti; mais aussitôt que l'on eut appris la défaite de Pompée, son vainqueur devint l'objet de l'adulation la plus exagérée, et les principaux de l'État furent les premiers à consacrer la servitude. Les statues de Sylla et de Pompée furent renversées, comme finiront toujours par l'être celles qui ne sont érigées qu'à la puissance. Je ne parlerai point des honneurs de tout genre, des statues, des couronnes qne l'on s'empressa de décerner; les décrets du sénat et du peuple, dépouillèrent à l'envi la république de tous ses droits, pour en faire hommage à César; il fut autorisé à faire à son gré la paix ou la guerre, et l'on remit à sa discrétion le sort des partisans de Pompée. La dictature lui fut déférée pour un an, le consulat pour cinq, et la puissance tribunitienne pour toute sa vie. La flatterie alla jusqu'à lui accorder le triomphe sur Juba, roi de Numidie, avant même qu'il fût instruit que ce monarque lui avait déclaré la guerre.

César avait pris possession de la dictature à Alexandrie; mais c'était Antoine qui jouissait à Rome de tout son pouvoir, sous le titre de général de la cavalerie. Il se conduisait en souverain plutôt qu'en magistrat; que ne devait-on pas craindre du dictateur, lorsqu'on voyait son lieutenant, environné d'une cohorte armée, présider aux jeux publics,

publics, l'épée au côté? La terreur était si forte qu'elle semait la défiance sur les liaisons les plus intimes: on affectait cependant de la joie au milieu des fêtes et des cérémonies publiques, on s'y livrait aux acclamations d'une manière bruyante; mais la haine était d'autant plus forte qu'elle était plus comprimée au fond des cœurs.

Ce n'était point assez du malheur d'avoir un tel magistrat; Dolabella vint y joindre les violences du tribunat le plus séditieux. Ce jeune patricien avait des qualités brillantes, mais elles étaient obscurcies par l'impétuosité de ses passions. Pendant l'absence de Ciceron en Cilicie, il avait réussi à plaire à sa fille Tullia, veuve déjà de deux maris, et le proconsul lui-même ne s'opposa point à cette alliance, malgré ses craintes sur le caractère de son nouveau gendre. Le désordre où était la fortune de ce turbulent patricien, l'engagea, dès l'origine de la guerre civile, à se jeter dans le parti de César qui prodiguait plus que son rival, l'argent et les espérances.

A l'exemple de Clodius, il se fit adopter dans une famille plébéïenne, afin de parvenir au tribunat; l'absence de César, les bruits sinistres qui se répandaient sur la guerre d'Égypte, les inquiétudes des citoyens lui parurent des circonstances favorables à une révolution. Accablé lui-même de dettes, il voulut mettre dans son parti tous les

débiteurs obérés, en proposant de nouvelles tables. Son collégue Trebellius, ayant alors embrassé la cause des créanciers, leurs dissentions firent naître des désordres sans nombre. Aussitôt après mon arrivée à Rome, je soumis cette affaire aux délibérations du sénat, et il y fut résolu qu'aucun décret nouveau ne pourrait être porté, avant le retour de César. Dolabella espérait faire appuyer par Antoine ses loix séditieuses, et y aurait sans doute réussi, s'il n'avait laissé échapper des preuves de son intrigue avec Antonia, épouse de ce dernier. Plus sensible que son maître à un pareil outrage, Antoine répudia sa femme d'une manière ignominieuse, et fit éclater toute sa haine contre ce téméraire tribun. En convoquant les comices pour faire passer son édit sur l'abolition des dettes, Dolabella prit un moyen infaillible de s'assurer de leurs suffrages; il garnit la place d'hommes armés, et plaça des tours qui défendaient l'entrée du forum à tout autre qu'à ses partisans. Mais le général de la cavalerie, autorisé par un sénatus-consulte, rassembla des forces nombreuses, força les barricades, détruisit les tours, et dispersa les factieux dont environ huit cents furent tués sur la place publique.

Cette exécution violente, mais nécessaire, aurait pu assurer le repos de l'Italie, si Antoine n'eût point dégradé son autorité en se livrant à des in-

trigues de femmes, et en s'abaissant au manége tout au plus permis à des amans vulgaires. Il était alors épris des charmes de Fulvie, veuve de Clodius, et digne par son caractère d'être l'épouse de ce tribun séditieux. Voulant lui causer une surprise agréable, le premier magistrat de Rome, entre la nuit dans la ville, se déguise en esclave et se fait présenter à Fulvie comme un courrier chargé de dépêches; elle ouvre la lettre qu'il lui remet, et où, au milieu des protestations les plus tendres, il l'assure qu'il a rejeté son ancienne affection pour Citéris; enfin lorsqu'il la croit attendrie, il retire son manteau de dessus sa tête, et se jette au cou de Fulvie à qui les désordres de l'amour plaisaient bien plus que l'amour même.

Peu de temps après, mon ami Messala revint à Rome avec des dépêches de César qui annonçaient son retour prochain, et il me fit espérer que la main ferme et prudente du dictateur raffermirait bientôt la tranquillité publique. Je l'engageai à me raconter les grands événemens qui s'étaient passés en Égypte et en Asie, depuis que nous nous étions séparés.

« Il me sera aisé de te satisfaire, me dit-il, puisque César, non content de m'assurer de sa clémence, m'a admis dans sa société intime; j'ai combattu presque toujours à ses côtés, et je ne

puis désormais sans ingratitude ne pas lui dévouer le reste de ma vie.

» Lorsque tu nous as quittés, la discorde commençait à éclater entre les Romains et les ministres du roi; malgré la prudence de notre général, elle dégénéra bientôt en guerre ouverte, et les Égyptiens ayant pris les armes, nous resserrèrent dans le quartier le plus étroit de la ville. Nous étions réunis auprès de César pour chercher les moyens de prolonger le siége juqu'à l'arrivée des auxiliaires de l'Asie, lorsqu'un homme fort et vigoureux, vêtu en esclave, s'avança au milieu de nous, malgré la garde qui s'opposait à son passage, et déposa sur un lit le paquet énorme qu'il avait sur les épaules. J'apporte, nous dit-il, le plus beau présent que l'on puisse faire au plus grand des Romains : il dénoue la courroie qui serrait son fardeau, et nous voyons paraître avec une surprise indicible une jeune déesse dont les charmes et la brillante parure semblent réaliser les merveilles de la fable. *C'est Vénus ou Cléopâtre,* s'écrie aussitôt César. *A la majesté de ses traits,* dit cette reine en se jetant à ses genoux, *comment ne pas reconnaître le vainqueur du monde.* Notre général voulant la relever : *cette posture,* ajouta-t-elle, *convient à l'infortune, et je ne la quitte point que tu ne m'ayes promis d'écouter ma prière. Est-ce,* lui répondit-il, *de celui qui*

se fait gloire de descendre de Vénus, que la beauté peut craindre d'essuyer un refus?

» Quel intérêt elle sut nous inspirer en nous peignant les vexations de son frère Ptolomée qui, pour l'écarter du trône auquel ils avaient un droit égal, la tenait reléguée dans une campagne éloignée. Elle nous raconta par quelle ruse elle était échappée aux espions du roi; l'ami fidèle qui l'accompagnait, ayant été instruit du projet de sa fuite, avait préparé une barque qui les avait portés jusqu'à l'entrée de la ville, et son adresse avait si bien éludé la vigilance de la garde égyptienne, qu'ils s'étaient glissés sans peine jusque dans le quartier des Romains. César lui promit d'embrasser sa cause, avec une chaleur qui le lui promettait encore davantage. Comme entraînée par la reconnaissance, nous la vîmes alors se livrer à toute la vivacité de son caractère, et son esprit enchanta ceux que sa beauté et ses malheurs avaient si fort intéressés.

» Notre position devenait de jour en jour plus critique; plusieurs vaisseaux égyptiens ayant été incendiés par nos troupes, le feu se communiqua au quartier où se trouvait la fameuse bibliothèque des Ptolomées, accident dont les sciences et les belles lettres gémiront à jamais.

» Quelques jours après, nous venions de nous rendre maîtres de l'île où se trouve la tour si cé-

lèbre du phare, lorsqu'une terreur panique fit fuir tous nos soldats dans les vaisseaux qui étaient à leur portée. César voyant sa galère prête à périr sous la foule qui l'encombrait, se jeta dans la mer, nageant d'une main, et de l'autre tenant ses papiers. Les traits des ennemis le poursuivirent à travers les flots, mais avant qu'ils aient pu l'atteindre, je le reçus dans mon vaisseau que je me hâtai de faire avancer au-devant de lui. Il envoya aussitôt des chaloupes pour recueillir ses soldats; elles étaient sur le point de joindre cette galère, lorsque nous eûmes la douleur de la voir s'enfoncer avec tous ceux qui y avaient cherché leur salut.

» Nous apprîmes enfin l'arrivée des troupes de l'Asie commandées par Mithridate de Pergame, élève du fameux roi de Pont; avec leur secours, nous réussîmes à forcer le camp des Egyptiens, et leur roi, en traversant le Nil, disparut sans qu'on ait pu découvrir son véritable sort. Cette victoire ayant soumis toute l'Egypte à notre général, il en a fait aussitôt proclamer reine cette Cléopâtre dont les faveurs lui ont inspiré une sorte d'ivresse. Oui, Pollion, le grand César s'est oublié auprès d'elle, c'est te peindre d'un seul trait tout ce que ses charmes ont de séducteur.

» Mais son activité première fut réveillée par la défaite honteuse que venait d'essuyer son lieutenant Domitius, en combattant contre le nou-

veau roi de Pont. Nous arrivâmes à la hâte avec une armée plus brave que nombreuse; un seul combat décida la victoire, et pour faire l'histoire de la conquête de ce royaume, il n'employa que ces trois mots à jamais célèbres : *Je vins, vis* et *vainquis*. Lorsqu'il fut maître du champ de bataille : *Que Pompée est heureux*, s'écria-t-il, d'*avoir acquis le titre de grand, en combattant de tels ennemis* » !

Je serais entraîné beaucoup trop loin, si je rappelais ici tous les détails qui me furent donnés par Messala sur les opérations militaires de ce général, sur l'art avec lequel il savait réprimer les vexations, deviner les ressources d'un pays, prévenir les besoins des peuples sans nuire aux revenus publics, imaginer et mettre en exécution les plans les plus compliqués; les citoyens et les sujets s'empressaient également d'applaudir à une conduite aussi utile à l'Etat que glorieuse pour lui-même.

A peine eut-on appris son arrivée à Tarente, qu'une foule de magistrats, de sénateurs et de citoyens de tous les ordres se précipitèrent au devant de lui. Ciceron alla également à sa rencontre, mais il paraissait humilié de cette démarche. Aussitôt que César l'aperçut, il descendit de cheval et l'embrassa d'une manière affectueuse. Quoique nous fussions encore à deux milles de Brin-

des, nous continuâmes notre route à pied jusque dans cette ville, en parlant de littérature et de philosophie.

Le retour du dictateur à Rome, fut signalé par une clémence égale envers tous les partis; il paraissait oublier plutôt que pardonner. Forcé de hâter les préparatifs de la guerre d'Afrique, il ne pouvait pas être très-délicat sur les moyens de réparer l'épuisement de ses trésors. Il voulut bien accorder le titre de volontaire aux emprunts qu'il fit aux plus riches particuliers de l'empire et à diverses cités. Afin d'accroître ses ressources il mit en vente les biens de ses principaux ennemis; mais par le bas prix des enchères, ce fut plutôt une véritable distribution de terres entre ses partisans. Cette même opération faite autrefois par Sylla, avait laissé une tache d'opprobre sur ceux qu'elle avait enrichis; on se défaisait à vil prix de ces sortes de biens, et néanmoins les concessionnaires avaient peine à trouver des acheteurs. César commença par ratifier les ventes et les donations faites par Sylla, afin de consolider les siennes (1), mais il ne put empêcher l'opinion publique

(1) Dans une harangue au peuple, prononcée peu de temps après la mort de Sylla, le consul Lépidus prétendit que la frayeur seule lui avait fait acheter des biens de proscrits, et qu'aucune personne riche n'était en sûreté, si

de se déclarer contre ceux qui se partageaient ainsi les dépouilles du parti vaincu. Plusieurs chevaliers romains, et même des nobles sortis des familles les plus illustres, ne rougirent cependant pas de se livrer à ce genre odieux de spéculation.

Après avoir tout préparé pour son expédition d'Afrique, César s'occupait des moyens d'affermir la tranquillité de l'Italie en son absence, lorsqu'il apprit que ses soldats demandaient à grands cris leur congé et les récompenses qui leur avaient été promises. Le préteur Salluste qu'il leur envoya n'en reçut que des outrages. Sourds à ses représentations, ils quittent leur camp et prennent le chemin de Rome; le désordre, le meurtre et le pillage accompagnent leur marche, ils n'épargnent pas même les citoyens du rang le plus distingué. Le dictateur alors fait fermer les portes de la ville qu'il met sous les ordres d'Antoine, et court au champ de Mars ou s'étaient réunis les séditieux. Aussitôt qu'ils l'aperçoivent à la tribune, les soldats le saluent comme leur général. Il leur demande d'un ton impérieux ce qui les amène auprès de lui; sans oser parler des récom-

---

elle en agissait autrement; il ajouta que, malgré le prix qu'il en avait payé, il offrait de les rendre aux véritables propriétaires. De Brosses, *auteur qui, pour le dire en passant, ne me semble pas estimé autant qu'il mérite de l'être.*

penses promises, ils réclament leur congé en lui représentant d'une manière tumultueuse leurs fatigues et leurs blessures. *Je vous le donne* est d'abord toute la réponse de César; puis après un assez long silence il ajoute : *Je vous accorderai les récompenses que je vous ai promises, aussitôt que j'aurai triomphé de mes autres ennemis.* Cet acquiescement si contraire à leur attente les consterne, et ses officiers se précipitent autour de lui pour l'engager à moins de sévérité envers les anciens compagnons de sa gloire. Se levant alors : *Citoyens*, s'écrie-t-il,... la clameur que produit ce seul mot ne permet pas d'en entendre davantage. Ils protestent à haute voix qu'ils sont ses soldats, qu'ils consentent à être punis, s'ils sont coupables, mais qu'ils ne cesseront point de servir sous ses ordres. Il paraît balancer; enfin se laissant vaincre par leurs prières, il leur dit qu'il ne les punira point et qu'il les reconnaît encore pour ses soldats, mais qu'il excepte de ce pardon ceux de la dixième légion qui, après avoir reçu tant de preuves de sa confiance, s'étaient montrés les plus ardens moteurs de cette sédition. Il finit en leur promettant de leur distribuer des terres, non, comme l'avait fait Sylla, en dépouillant les citoyens, mais par une sage répartition des domaines de la république.

Les soldats de la dixième légion furent à l'ins-

tant licenciés, et, malgré la défense que César leur fit de rentrer sous ses drapeaux, une partie d'entre eux ne laissa pas de le suivre en Afrique, où des débris du parti vaincu commençait à se former une puissance formidable, quoiqu'elle fût encore mal affermie. Soit effet du hasard ou de la malveillance, les auspices furent contraires à notre départ, et la victime qu'on devait offrir aux dieux pour les rendre favorables aux succès de la guerre, s'échappa des mains du sacrificateur au moment qu'il allait l'immoler, ce qui était un des présages les plus funestes.

Sans s'assujettir aux opinions superstitieuses, le dictateur était trop habile pour jamais les heurter. Lorsque nous abordâmes en Afrique, ayant fait une chute en sortant du vaisseau, il eut l'air de s'être précipité exprès, et il s'écria : *Afrique, je te tiens.* Les Scipions avaient eu en Afrique des succès si nombreux et si décisifs, qu'on y croyait la victoire pour ainsi dire attachée à leur seul nom, et le hasard voulait que ce fût un Scipion que le parti républicain eût alors à sa tête. César combattit par la ruse ce préjugé vulgaire, il avait dans son armée un Scipion descendu de cette illustre famille, et, quoiqu'il déshonorât sa naissance par son incapacité et par ses mœurs, il lui donna toutes les apparences du commandement militaire.

Je laisse à l'histoire le soin de peindre par quels

efforts de courage et de génie, il parvint à déterminer la victoire long-temps incertaine entre les deux partis. Je ne rappellerai qu'une seule circonstance qui prouve combien les incidens les plus légers disposent souvent du sort des armées. Après avoir donné pour la sûreté de notre camp les ordres qu'il crut nécessaires, César s'était éloigné avec quelques officiers, afin de reconnaître une position importante. Pendant son absence, un Africain qui dansait et jouait de la flûte dans les environs, attira autour de lui une quantité considérable de nos soldats. Les ennemis qu'on ne savait pas aussi près, les enveloppèrent par surprise, en tuèrent une partie et chassèrent l'autre jusque dans notre camp. J'étais auprès du général, lorsqu'on vint lui apprendre le danger où cet événement mettait notre armée. Il eut besoin de toute sa valeur et de toute sa prudence pour rétablir nos affaires qui, ce jour-là, furent un instant presque désespérées.

L'ardeur dont les deux partis étaient animés, annonçaient une bataille sanglante et décisive. L'armée républicaine s'étant avancée en ordre de bataille, César ne put contenir l'ardeur de ses troupes qui forcèrent un trompette à sonner la charge. Il céda enfin au mouvement général, mais à peine eut-il donné le signal du carnage, qu'un accès d'épilepsie nous obligea de le transporter

dans un château voisin. La fortune envieuse de sa gloire, ne lui en fut pas moins fidèle, et les ennemis étaient déjà ébranlés, lorsqu'il reparut pour achever leur défaite. La chaleur avec laquelle ils furent poursuivis, ne leur laissa aucune retraite. Nos troupes, irritées des fatigues qu'elles essuyaient depuis si long-temps, les égorgèrent sans pitié, malgré les ordres du général, et leur fureur enveloppa dans ce massacre plusieurs officiers qui s'étaient rendus odieux par leur sévérité.

La ville d'Utique où commandait Caton, renfermait les dernières ressources des républicains. César précipita sa marche vers cette place, afin d'empêcher les débris de l'armée vaincue de s'y réunir; nous espérions la surprendre dans cet état de stupeur où la défaite de Scipion avait dû la jeter, quand nous vîmes arriver au-devant de nous, Lucius César avec une députation des habitans d'Utique. Le dictateur voulut que tous ses officiers fussent présens à l'audience qu'il leur donna.

Lucius, dans une harangue étudiée, ayant fait valoir longuement toutes les raisons qui devaient engager le vainqueur à la clémence, César se contenta de lui répondre qu'il avait toujours pardonné par inclination, et qu'il n'avait jamais puni que par nécessité; que tout l'Univers savait com-

bien il était éloigné de la sévérité, et qu'on pouvait, quels que fussent ses justes motifs de ressentiment, s'en reposer sur son caractère bien connu.

Après avoir donné des ordres pour continuer la marche, notre général prit en particulier le philosophe Appollonides qu'il connaissait depuis long-temps comme l'ami de Caton, et lui demanda quelques détails sur les derniers instans de cet homme célèbre qui avait été l'ennemi dont son ambition avait eu le plus à se plaindre.

« Puisqu'il est mort, dit Appollonides, je puis maintenant, sans t'offenser, parler de Caton comme le fera la postérité. Il n'eut jamais qu'un seul but, la justice; qu'un seul désir, le bonheur général; mais ses rigides vertus, il faut l'avouer, importunaient ses amis presque autant que ses ennemis; aussi Pompée avait-il saisi le prétexte d'une commission honorable pour l'éloigner de son camp. Forcés de prendre la fuite après le combat de Pharsale, nous montâmes sur des vaisseaux qui nous conduisirent à Cyrène: cette ville instruite de nos malheurs avait jusqu'alors fermé ses portes à tous les fugitifs, mais la vénération qu'inspirait mon vertueux ami, les lui fit ouvrir à l'instant. Lorsqu'on nous eut appris que Metellus Scipion, joint à Juba, roi de Numidie, préparait dans la province d'Afrique de nou-

veaux moyens de résistance, Caton résolut de se réunir à eux, avec les républicains que l'enthousiasme de la vertu et de la liberté avait attachés à sa personne. La traversée par mer était incertaine et dangereuse; le désert offrait une route plus sûre, quoiqu'infiniment plus pénible, ce fut celle qu'il choisit.

» Malgré les mesures qu'il avait prises pour diminuer nos fatigues, elles surpassèrent tout ce qu'on peut imaginer; mais la manière dont ce grand homme les supportait, en allégeait le sentiment. Toujours à pied à la tête de notre petite armée, il ne semblait notre chef que pour nous apprendre par son exemple à vaincre la douleur, et à opposer la constance aux situations les plus pénibles. Après une marche de trente jours à travers des sables arides et brûlans, nous joignîmes enfin l'armée romaine dont nous trouvâmes les chefs assez peu corrigés par le malheur, pour s'en disputer le commandement. Varus comme gouverneur de la province, Metellus Scipion comme proconsul, prétendaient tous deux à la prééminence. Comment n'aurait-on pas admiré l'ascendant que la vertu donnait à Caton, en voyant ces deux rivaux lui offrir à lui-même l'autorité dont ils étaient si jaloux? Il répondit qu'il n'était armé que pour la défense des loix, que rien ne pouvait les lui faire violer, et que n'étant que propréteur

il devait se soumettre au proconsul Scipion. Celui-ci, d'après cette décision, prit le commandement de toutes nos troupes.

» La conduite des habitans d'Utique ayant fait craindre qu'ils ne se déclarassent en ta faveur, le nouveau général proposa de les chasser de leurs maisons, et de livrer aux flammes cette place importante : il fallut toute la fermeté de Caton pour empêcher cet avis cruel d'être exécuté; il se chargea de maintenir cette ville dans la soumission, et Scipion satisfait de tenir à l'écart un censeur importun, lui en laissa le commandement. C'est aux soins multipliés de Caton que notre armée a dû l'abondance dont elle n'a cessé de jouir. Parmi les citoyens romains que le commerce ou leurs affaires retenaient à Utique, il choisit trois cents personnes dont il forma un conseil qui servit non-seulement à maintenir le repos au sein de la ville, mais encore à assurer l'approvisionnement de nos troupes par leurs richesses et par leur crédit.

» Quoique ton armée fût bien moins nombreuse que la notre, mon ami savait trop tout ce que tes talens te donnaient de supériorité sur nos généraux, pour n'être pas effrayé de la conduite présomptueuse de Scipion; il lui écrivit de tirer la guerre en longueur, moyen presque infaillible de ruiner un ennemi dont toutes les ressources sont

sont éloignées. Le proconsul lui répondit qu'il devait lui suffire d'être en sûreté, dans une ville bien fortifiée, et qu'il ne devait pas empêcher les autres de suivre l'impulsion de leur courage. Combien il se repentit d'avoir confié en de pareilles mains le sort de la république! Regardant dès-lors sa cause comme désespérée, il s'attendait chaque jour à la nouvelle d'une défaite.

» Il avait mis Utique en état de faire une longue résistance; quand le bruit de ta victoire se fut répandu, il assembla le conseil des trois cents avec les sénateurs qui se trouvaient dans la ville. Il leur fit connaître l'état des provisions de tout genre dont nos magasins étaient remplis : *Soit que vous continuiez la guerre*, ajouta-t-il, *soit que vous imploriez la paix, votre salut dépend de votre union qui rendra le vainqueur moins redoutable ou plus modéré. Choisissez entre ces deux partis : si vous cédez à la fortune, je verrai dans votre conduite l'ouvrage de la nécessité : si vous persévérez à combattre le malheur, j'admirerai votre résolution, et je vous offre mon bras et mon conseil pour éprouver jusqu'au bout ce que la fortune décidera de notre sort. On a vu se relever la république, malgré des revers plus grands que ceux qu'elle vient d'essuyer. L'Espagne qui s'est soulevée, l'Italie indignée contre le joug qui l'opprime, réclament égale-*

ment la présence de César, et font des vœux pour notre triomphe. Ce n'est pas que je veuille vous dissimuler les périls que nous courons, mais ils ne présentent rien de plus pénible que les dangers et les travaux par lesquels nos ennemis ont préparé leur dernière victoire. Pourquoi le destin ne se montrerait-il pas aussi favorable à notre constance? Quel que soit l'événement, nos succès ou nos revers rendront également notre gloire immortelle. Délibérez sur le parti qu'il vous convient de prendre; et puissent les dieux, propices à vos vertus, vous faire choisir le plus salutaire!

» Échauffés par d'aussi généreux sentimens, tous s'écrièrent qu'il pouvait disposer de leur personne aussi bien que de leur fortune, et qu'ils préféraient périr que d'abandonner une si haute vertu. La réflexion refroidit bientôt leur enthousiasme, et lorsqu'il fut question d'armer les esclaves, les trois cents à qui cette mesure aurait été trés préjudiciable, cessèrent de croire la résistance possible.

» De leur côté, les habitans d'Utique qui craignaient d'être obligés de supporter les horreurs d'un siége, ne songeaient plus qu'aux moyens de s'y soustraire. Ils parlaient assez hautement de se saisir des sénateurs romains pour en faire le gage de leur réconciliation avec le parti victorieux. Caton ayant été instruit de leurs disposi-

tions nouvelles, ne craignit pas cependant de se présenter au milieu d'eux; sa présence fit l'effet d'un soleil pur sur une troupe d'oiseaux nocturnes, elle dissipa aussitôt toutes les idées ténébreuses de crimes et de trahison. Lorsqu'il reparut dans le conseil des trois cents, quoiqu'il ne leur adressât aucun reproche, la honte empêchait leurs yeux de se lever sur lui; ils le prièrent de pardonner leur faiblesse, et lui représentèrent qu'ils n'étaient pas des Catons, mais que pourtant ils étaient prêts à tout immoler pour son salut, si la députation qu'ils allaient envoyer au vainqueur, n'obtenait point de grace pour lui; ils promirent de n'en point recevoir pour eux-mêmes. Après les avoir remerciés de leur affection : *Que les vaincus*, ajouta-t-il, *recourent à la prière; que ceux qui sont en faute, implorent leur grace; pour moi, je me regarderai comme invincible, tant que je serai supérieur à mes ennemis en justice et en courage.*

» Il apprit en sortant du conseil que son armée s'approchait d'Utique; se tournant alors vers ceux qui l'entouraient : César, nous dit-il, vient contre nous, comme si nous étions des hommes. Il conseilla aux sénateurs de pourvoir à leur salut, et pendant le reste du jour, il ne cessa de s'occuper des intérêts de ceux qu'il ne devait jamais revoir.

» Sur ces entrefaites, Marcus Octavius s'étant approché de la ville avec les débris de deux légions, lui envoya un de ses officiers pour régler le degré d'autorité qui serait dévolu à chacun d'eux. Sans lui faire aucune réponse, il nous dit avec amertume : *Ne soyons plus étonnés de nos revers, puisque, dans l'état désespéré où nous sommes réduits, le désir de commander nous tourmente encore.*

» Nous soupçonnions qu'il pensait à sortir de la vie, mais la sérénité qui régnait sur sa figure, et son activité daus les affaires empêchaient qu'on ne crût ce dessein irrévocable. Il aida même Lucius César à composer la harangue suppliante qu'il vient de t'adresser : *Je ne craindrai pas*, lui dit alors ton parent, *de baiser les mains du vainqueur et d'embrasser ses genoux pour qu'il te pardonne. Si je voulais obtenir ma grace de César*, répondit Caton, *j'irais la demander moi-même; mais qu'il n'espère pas cette victoire sur moi; jamais l'injustice ne me verra soumise à son joug; et c'est violer tous les droits que d'accorder la vie à ceux sur qui l'on n'a aucune autorité légitime.*

» Il était le premier à conseiller la fuite à ceux qui s'obstinaient le plus à partager son sort, mais il chérissait trop son fils pour ne pas le retenir auprès de lui. Il lui recommanda de ne prendre

aucune part aux affaires publiques, parce qu'il ne pourrait le faire avec la dignité convenable au nom qu'il portait, et que l'honneur lui défendait de le faire autrement. *Tu pourras cependant*, ajouta-t-il, *implorer pour toi la clémence du vainqueur. Pourquoi donc*, observa ce jeune homme, *dédaignes-tu d'en profiter pour toi-même? Je suis né, pour la liberté*, reprit Caton, *et ma vieillesse ne saurait plus se plier à la servitude; mais puisque le destin t'a reservé pour ces temps déplorables, il faut te soumettre aux loix de la nécessité.*

» Vers la fin du jour, il prit un bain, selon sa coutume, et assista même à un festin où se trouvèrent tous les amis qu'il avait à Utique, ainsi que les principaux magistrats de cette ville. La conversation qu'on cherchait d'abord à égayer, s'engagea sur des matières philosophiques. On en vint à l'examen d'un des paradoxes des stoïciens, que le sage seul est libre, et que les méchans sont tous esclaves. Un péripatéticien qui était présent entreprit de le réfuter; mais Caton soutint avec véhémence les principes de sa secte, et les maximes dont il s'appuya ne nous permirent plus de douter qu'il ne fût déterminé à chercher dans la mort un asile contre la servitude. Cette idée ayant répandu la tristesse parmi les convives, Caton tourna la conversation sur le malheureux état de nos affaires,

et sur les dangers auxquels ses amis étaient exposés dans leur fuite.

» Après le repas, il continua de parler avec ses amis en se promenant ; quand il fut sur le point de se retirer dans sa chambre, il embrassa son fils, et il nous serra la main avec une telle effusion de tendresse, que nous sentîmes renaître nos premières craintes. Lorsqu'il fut sur son lit, il se mit à lire le dialogue de Platon sur l'immortalité de l'ame, et, pendant sa lecture, s'étant aperçu qu'on avait ôté l'épée suspendue au-dessus de son chevet, il appela un esclave pour lui demander ce que cette épée était devenue : l'esclave n'ayant rien répondu, il lui commanda de la lui rapporter, sans y mettre aucune chaleur ni aucun empressement qui pût réveiller nos soupçons. Lorsque sa lecture fut finie, voyant qu'on n'avait pas eu d'égard à ses ordres, il appela ses esclaves, et s'emportant contre leur désobéissance, il frappa l'un d'entre eux avec tant de violence qu'on vit sur sa main des traces de sang. *Oui*, s'écriait-il, *mon fils et mes serviteurs se sont concertés pour me trahir et me livrer à mes ennemis.*

» J'accourus alors avec son fils et ses autres amis; jetant sur nous des regards indignés : *Me regarde-t-on comme un insensé*, nous dit-il? *Si l'on désapprouve le parti que je prends, que n'emploie-t-on la raison pour m'en dissuader, au lieu*

d'enfreindre mon autorité et de me désarmer? Pourquoi mon fils ne me couvre-t-il pas de chaînes pour me livrer à César et me forcer de retenir la vie? car, pour me donner la mort, une épée n'est pas nécessaire, et je trouverai sans peine d'autres moyens aussi faciles et aussi prompts.

» A ces mots, son fils sortit en pleurant sur la funeste et désormais irrévocable résolution de son père. Lorsqu'il se vit seul avec moi et un autre philosophe, Caton nous dit d'un ton plus doux : *Est-ce pour me garder que vous vous tenez assis auprès de moi sans rien dire? Est-ce pour me persuader que Caton peut sans honte devoir la vie à son ennemi? Que n'exposez-vous ces argumens nouveaux qui détruisent les principes dont j'ai fait jusqu'ici la règle de ma conduite? Ce n'est pas que j'aye aucun parti arrêté, et c'est d'après les maximes que vous professez, que mes amis me verront agir. Cessez donc de m'outrager par vos craintes, et allez dire à mon fils que la force ne fera point faire à son père ce qu'il n'aura pu lui persuader.*

» Nous nous retirâmes en gémissant et sans lui répondre. Son épée lui fut portée par un esclave ; il l'examina, et l'ayant trouvée bien acérée : *Maintenant*, dit-il, *je puis disposer de moi.* Il la plaça près de lui, relut le dialogue de Platon en entier,

et s'endormit profondément. Vers minuit, il fit venir celui de ses affranchis qui lui servait de médecin, pour obvier à l'inflammation causée à sa main par le coup de poing qu'il avait donné, ce qui nous fit espérer qu'il avait différé le dessein de quitter la vie. Il envoya un autre de ses affranchis vers le port, pour s'informer si tous ceux qui s'étaient embarqués avaient mis à la voile; il lui rapporta que tous étaient partis, à l'exception d'un seul, mais que la mer était violemment agitée. Caton, en soupirant, jeta quelques mots de compassion sur le malheur qui poursuivait ces fugitifs, et il envoya de nouveau, avec ordre de voir si la tempête n'en avait fait relâcher aucun qui eût besoin de ses secours. Lorsque son affranchi lui eut assuré que tout était tranquille dans le port, il lui ordonna de se retirer et de fermer la porte de sa chambre : en même temps, il se replaça sur son lit, comme pour prendre un nouveau sommeil. A peine l'affranchi fut-il dehors, qu'il tira son épée, et s'en frappa au-dessous de la poitrine; mais la blessure qu'il s'était faite à la main, l'empêcha de l'enfoncer assez pour se donner une mort soudaine. Dans les convulsions que la douleur lui fit éprouver, il tomba de son lit et renversa une petite table qui lui servait à tracer des figures de géométrie. Ce bruit nous ayant attiré aussitôt auprès de lui, quel spectacle

pour les amis qui le chérissaient! Il était étendu sur le plancher baigné de son sang, et ses entrailles fumantes s'échappaient à travers de sa large blessure. Son médecin s'étant assuré que les intestins n'avaient point été touchés par le fer, entreprit de les replacer et de recoudre la plaie; mais aussitôt qu'il eut repris ses sens, Caton indigné le repoussa, rouvrit la plaie de ses propres mains, et expira en déchirant ses entrailles. Les cris de douleur qui s'élèvent aussitôt dans toute la maison, apprennent aux habitans d'Utique cet événement déporable; tous partagent nos regrets, et, ce qui fait à la fois le plus bel éloge du vaincu et du vainqueur, lorsque toutes nos ressources sont dans ta clémence, il n'est point d'honneur qu'on ne prodigue à la mémoire du plus vertueux de tes ennemis. *O Caton*, ne peut alors s'empêcher de s'écrier César, *j'envie la gloire de ta mort, puisque tu m'as envié celle de te sauver la vie»!*

Le dictateur qui voyait son autorité reconnue dans toute l'Afrique, parut empressé de pardonner à la plupart de ses adversaires. Quelque prix néanmoins qu'il attachât à la clémence, il faisait quelquefois des sacrifices secrets à la politique; mais s'il fit périr un petit nombre d'ennemis obstinés, dont la conservation lui paraissait dangereuse, du moins épargna-t-il toujours ceux

qui s'étaient distingués par de grandes vertus ou par de grands talens, et plusieurs sénateurs du parti de Pompée jouirent auprès de lui de plus de considération qu'ils n'en avaient eu auprès de son rival.

Le sénat et le peuple qui, en son absence, lui avaient prodigué les décrets les plus flatteurs, l'accueillirent à son retour par de bruyantes acclamations. Il leur protesta qu'il n'userait de sa puissance que pour le bonheur général, et s'occupa en effet des moyens les plus propres à faire jouir l'empire romain de toute sa prospérité. Sachant combien la pompe et la magnificence imposent à l'opinion publique, il employa les premiers momens de la paix qu'il venait d'établir, à célébrer les triomphes qu'il avait différés jusqu'à ce jour.

Ce brillant spectacle fut renouvelé quatre fois dans le cours du même mois. Il commença par le triomphe des Gaules qui fut le plus pompeux et le plus agréable aux Romains ; le Rhin, le Rhône et l'Océan captifs y étaient représentés par des figures symboliques en or. On remarquait parmi les prisonniers, ce Vercingentorix qui avait donné au dernier soulevement des Gaulois, un caractère si redoutable. Retenu depuis six ans dans les fers pour servir d'ornement à ce grand jour, il fut livré au supplice aussitôt après la cérémonie.

Tandis que la pompe triomphale passait vis-à-vis le temple de la fortune, l'essieu du char qui portait le dictateur, se brisa tellement qu'on eut besoin d'en faire venir un autre pour continuer la marche; événement qui amusa beaucoup les ennemis de César, et qui fit renaître leurs espérances. Quoique le sénat lui eût décerné le titre de demi-dieu, et qu'il se fût laissé ériger une statue, qui le représentait foulant aux pieds le globe de la terre, on le vit cependant, comme les autres triomphateurs, monter à genoux les degrés du capitole.

Parmi les captifs illustres qui ornaient le triomphe sur l'Égypte, on n'aperçut pas sans quelque étonnement Arsinoé, sœur de Cléopâtre qui la haïssait assez pour jouir de cette humiliation, et qui a été depuis la principale cause de sa mort.

Le troisième eut pour objet la conquête du Pont et la défaite de Pharnace. On y remarqua surtout une inscription portant les trois mots dont j'ai parlé plus haut : *Je vins, vis et vainquis.* Un tableau où l'on avait retracé la frayeur de Pharnace prenant la fuite devant l'armée romaine, excita un rire universel.

Dans le dernier triomphe, il célébra sa victoire sur Juba, roi de Numidie, sans aucune mention des exploits de la guerre civile, sur lesquels les Romains ont toujours pensé que les vainqueurs

eux-mêmes devaient verser des larmes, quelque brillans qu'ils eussent été. Il y fit paraître, comme captif, le fils du roi numide, jeune prince qui a réussi à se faire un nom dans la littérature. Au milieu de la pompe triomphale, César eut l'imprudence d'exposer les portraits principaux des Romains qu'il avait vaincus, à l'exception toutefois de celui de Pompée. Le peuple ne put contenir sa douleur, lorsqu'il vit passer l'image de Metellus-Scipion, qui se précipita dans la mer, après s'être percé le sein de son épée; celle de Petréius, se tuant au milieu d'un festin; surtout celle de Caton, déchirant ses entrailles; mais lorsqu'on aperçut la figure du général égyptien Achillas, et celle de l'eunuque Photin, on applaudit à la fin cruelle de ceux qui avaient traité Pompée avec tant de perfidie.

La gaieté des soldats ajoutait encore à la variété du spectacle. Les uns, dans des vers malins, rappelant les faiblesses de son jeune âge, chantaient :

Au grand César toute la Gaule cède,
Mais César a cédé lui-même à Nicomède.

D'autres lui reprochaient d'avoir séduit les femmes des sujets de la république, et de s'être laissé captiver par Cléopâtre. César ne se défendait pas d'aimer cette reine, mais il jura, à plusieurs reprises, n'avoir jamais donné lieu au premier repro-

che : ce serment ne fit qu'ajouter une nouvelle matière aux plaisanteries dont ses liaisons avec le roi de Bythinie étaient depuis long-temps le sujet. Voulant peindre les hommes et les mœurs sous tous les aspects, j'ai dû recueillir ces petites particularités, quoiqu'indignes de la majesté de l'histoire. Je ne dois pas, surtout, omettre ce vers qui fut si fort remarqué dans la bouche des soldats :

Sois juste, tu péris ; tyran, tu régneras.

Vers qui donne une leçon si terrible à tous ceux qui prétendent à une domination contraire aux loix de leur pays. Il est en effet presqu'impossible de faire un usage juste d'un pouvoir acquis injustement.

La somptuosité de ces triomphes était digne de celui qui jamais, en aucun genre, ne voulut reconnaître de supériorité. Il y eut des divertissemens de toute espèce, dans tous les quartiers et dans toutes les langues qui se parlent dans l'empire romain. Les jeux du cirque, les luttes, un combat naval, devinrent tour à tour l'objet de l'attention publique, qui fut ensuite occupée toute entière par un combat de cinq cents fantassins, de trois cents cavaliers, et de vingt éléphans, divisés en deux troupes. Des chevaliers romains ne rougirent pas de descendre dans l'arène, et de combattre comme gladiateurs ; un sénateur même

s'y serait montré avec eux, si un ordre du dictateur ne l'en eût empêché. Un voile de soie couvrait toute l'étendue de l'amphithéâtre, pour défendre les sénateurs contre l'ardeur du soleil.

Afin d'ajouter à l'éclat de ces fêtes, César invita Syrus et Laberius, nos deux plus fameux auteurs de mimes, à les embellir par quelques productions nouvelles, et il excita leur concurrence par le prix qui fut proposé à celui qui réussirait le mieux à égayer les spectateurs. Comme Laberius possédait à un très-haut degré le talent de déclamateur, il exigea que, malgré son âge avancé, il prît un rôle dans la représentation de sa pièce. Ce poëte s'y soumit avec peine, et ne craignit pas d'exposer ses regrets dans le prologue qu'il prononça.

Ses ennemis, et quel homme exposé aux regards publics n'en a point? se préparaient à le tourner en ridicule sur les prétentions tardives qui le faisaient paraître sur la scène; mais ils furent entraînés eux-mêmes par l'émotion qu'il fit naître, lorsqu'on l'entendit s'écrier, d'une voix à demi-cassée :

Où la nécessité, sourde à toute prière,
Réduit-elle un vieillard au bout de sa carrière?
Avant ce jour honteux, vous savez si jamais
L'espoir, l'ambition, la crainte ou les bienfaits

Ont de mes sentimens altéré la noblesse.
Et je vois aujourd'hui se ternir ma vieillesse !
Et toute ma raison cède aux discours flatteurs
D'un héros qui commande en séduisant les cœurs !
Quand les dieux sous ses loix semblent fléchir eux-mêmes,
Mortel, résisterai-je à ses ordres suprêmes ?
Sans tache, soixante ans, mes lares ce matin
En moi voyaient encore un chevalier romain,
Et c'est un histrion qu'ils verront reparaître !
J'ai trop vécu d'un jour. Quand le ciel m'a fait naître,
A quel destin bizarre étais-je condamné ?
Si, malgré les lauriers dont je fus couronné,
Ma renommée un jour devait être flétrie,
Que n'était-ce plutôt dans la fleur de ma vie,
Quand du peuple, et surtout du héros qui m'entend,
Je pouvais espérer un regard indulgent.
C'est en vain que je cède au pouvoir qui m'entraîne ;
Que puis-je en ce moment vous offrir sur la scène ?
D'un corps souple et nerveux, la grace et la vigueur,
Des gestes éloquens, un organe enchanteur.
Comme un lierre qui rampe autour d'un chêne immense,
L'étouffe en l'embrassant et ronge sa substance,
La vieillesse étendant sur moi son bras glacé,
Hors quelques vains lauriers, ne m'a plus rien laissé.

Laberius avait glissé dans sa pièce quelques vers, dont l'application, facilement saisie, offensa d'autant plus le dictateur qu'ils excitèrent de vifs applaudissemens.

Tout le monde le craint, qu'il craigne tout le monde.

Et cet autre :

Oui, Romains, on nous veut ravir la liberté.

César, pour s'en venger, donna la palme à son rival; il lui fit néanmoins présent d'un anneau d'or et d'une somme considérable. Laberius, en sortant de la scène, ayant voulu passer sur les bancs des chevaliers, pour entendre le reste du spectacle, ceux-ci, qui regardaient sa condescendance comme une tache pour leur ordre, se serrèrent, afin qu'il ne pût trouver place. Ciceron, voyant son embarras, lui dit : *Je te recevrais volontiers, si je n'étais aussi à l'étroit*, faisant allusion au grand nombre de sénateurs nouveaux qu'avait créés César, et qui remplissaient l'orchestre. *J'en suis surpris*, répondit Laberius, *puisque tu occupes toujours deux siéges à la fois ;* plaisanterie piquante et méritée, par laquelle il lui reprochait sa conduite vacillante pendant les dissentions du triumvirat.

Toutes ces fêtes furent terminées par un repas donné au peuple; vingt mille tables furent couvertes de mets de tout genre, et on y prodigua jusqu'aux vins les plus exquis. A l'entrée de la nuit César se montra aux citoyens, et traversa la ville, éclairé dans sa marche par les foyers de lumières

mières que portaient quarante éléphans. Il fit ensuite distribuer individuellement à cent cinquante mille Romains de la dernière classe, dix boisseaux de blé, dix livres d'huile, et quatre cents sesterces en argent (1).

C'est surtout envers les troupes qui avaient été les instrumens de ses victoires, qu'il se montra prodigue. Cette libéralité valut cinq mille deniers (2) à chaque soldat, le double aux centurions, le quadruple aux tribuns. Par quel moyen satisfaire jamais l'avidité de la soldatesque, puisque les légionnaires ne rougirent pas de se plaindre, et firent éclater des murmures assez vifs, à cause de la modicité de cette récompense (3).

Un seul trait de générosité servit plus à lui concilier les cœurs que tant de magnificence. Tous les Romains, d'une voix unanime, applaudirent à la magnanimité qui lui avait fait ordonner la restauration des monumens érigés en l'honneur de

---

(1) 90 liv.

(2) 4,500 liv.

(3 Il n'est pas hors de propos d'observer, qu'après tant de libéralités, César ne laissa pas de verser encore au trésor public 65,000 talens, ou 351,000,000 liv. et que les couronnes d'or données au vainqueur par les villes alliées ou vaincues, s'élevaient à 2,822, et pesaient 20,414 liv. ce qui fait environ 16,372,100 liv.

Pompée. Je passai sur la place publique avec Cicéron, lorsqu'un grand nombre d'ouvriers étaient occupés à replacer les statues de ce général, qui fut si souvent l'objet de ses éloges public et de ses censures secrètes; l'orateur nous dit, avec sa finesse ordinaire : *En rétablissant les statues de Pompée, César affermit les siennes.*

CHAPITRE XXI.

De l'éloquence romaine.

Depuis que César était devenu le monarque plutôt que le premier magistrat de notre empire, Ciceron préférait au séjour de Rome, celui des diverses maisons de campagne qu'il possédait dans les cantons les plus agréables de l'Italie. Les amis les plus intimes de César rendaient à ses talens les hommages les plus assidus, et cherchaient à lui faire oublier ses ressentimens contre les vainqueurs. De son côté, il se plaisait à leur exposer les principes d'un art qu'il avait élevé à un si haut point de perfection, et l'espèce d'empire que lui donnaient ses leçons, semblait le consoler de la perte de celui dont il avait joui si long-temps dans l'administration de l'État, et surtout au barreau. Lui-même ne dissimulait pas qu'il maniait à son gré l'opinion des juges. Numatius qu'il avait fait absoudre, n'ayant pas craint de se déclarer l'accusateur d'un ami de Ciceron, nommé Sabinus, cet orateur irrité lui dit : Oublies-tu donc, Numatius, que tu ne dois ton absolution qu'à la force de mon art qui a répandu tant

d'obscurité sur tes forfaits, qu'ils ont échappé aux yeux des juges.

Le repos que lui laissaient par intervalle les affaires publiques, était employé à corriger ses harangues ou à composer divers ouvrages sur la rhétorique; mais tels étaient alors les préjugés des Romains, qu'il craignait qu'une occupation si utile ne parût le dégrader. Aussi ne cessait-il de répéter, que la manière seule dont on enseigne dans les écoles, rend les leçons qu'on y donne indignes d'un homme grave, et que les connaissances qui sont honorables à ceux qui les acquièrent, ne doivent pas l'être moins à ceux qui les répandent.

Les sollicitations de ses amis le rappelèrent à Rome pour y défendre la cause de Ligarius, accusé d'avoir porté avec obstination les armes contre César. Cratès, célèbre rhéteur que j'avais connu à Alexandrie, était arrivé en Italie depuis quelques jours, par ordre de Cléopâtre. Lorsque je le rencontrai chez le dictateur, il me dit qu'il avait hâté son voyage pour entendre l'orateur romain dans une affaire qui faisait autant de bruit. J'appris au rhéteur combien les ressentimens de César laissaient peu d'espérance a l'accusé; je savais que l'arrêt qui condamnait Ligarius, était signé d'avance : Cicéron lui-même en fut instruit, et il ne laissa pas de se présenter. Lorsqu'il pa-

rut devant le tribunal, j'étais à côté de Cratès qui n'était pas moins inquiet que moi de la manière dont cet orateur, qu'il entendait pour la première fois, réussirait à défendre une cause aussi désespérée. César possédait trop bien lui-même l'art de la parole pour ne pas sembler à l'abri des prestiges de l'éloquence. Cependant, ô puissance sublime du génie! ce juge qui se croyait si impassible, est surpris, ému, entraîné; l'arrêt funeste tombe de ses mains, et l'agitation dont il ne peut se défendre ne laisse aucun doute au triomphe de l'orateur.

« Depuis trente ans, me dit Cratès transporté d'admiration, je croyais enseigner l'éloquence, je ne la connais que d'aujourd'hui; je renonce à mes inutiles leçons. Quelles règles, quelles études peuvent nous conduire à ces inspirations sublimes qui mettent le génie si fort au-dessus des vains efforts de l'art? J'ai entendu parler des conférences qu'il tient assez souvent dans ses maisons de campagne; je regarderai comme un des jours heureux de ma vie celui ou Pollion m'obtiendra d'en être le témoin.

» Ciceron se prêta volontiers à ses désirs, et quelques jours après, Cratès et moi nous nous rendîmes à Tusculum, où nous le trouvâmes se promenant avec Balbus, Hirtius et Pansa, dans cette partie de sa maison qu'il appelait son lycée.

Après avoir consacré quelques momens à lui témoigner son admiration, le rhéteur alexandrin parla de la décadence de l'art oratoire dans la Grèce, et marqua un vif désir de connaître par quels degrés l'éloquence était parvenue chez les Romains à une si haute perfection.

Hirtius. » Tes écrits ont fait négliger aux Romains eux-mêmes les harangues de nos premiers orateurs, depuis que tu nous as donné l'exemple d'une manière plus grande et plus ornée. C'est donc à toi, Ciceron, de les rappeler de l'oubli, et de nous faire connaître ce que nous en devons penser; et il n'est personne de nous qui ne soit empressé d'entendre de ta bouche l'histoire de notre éloquence, depuis son origine jusqu'au moment où tes travaux immortels ne nous ont plus rien laissé à envier à aucune nation.

Ciceron. » A la prière de Brutus, j'ai déjà préparé un ouvrage sur ce sujet; je vais vous en exposer ce que je crois de plus propre à intéresser votre curiosité.

» Dès les premiers temps de la république, l'histoire rappelle les grands effets que les Appius, les Junius Brutus, les Publicola produisirent par leurs harangues, quoique étrangers à toute espèce d'art oratoire. Mais excepté peut-être le discours de Claudius l'aveugle, pour s'opposer à la paix avec Pyrrhus, on ne cite point de discours véritable-

ment éloquens, antérieurs à ceux que prononça Céthégus qui fut consul cent quarante ans avant moi. On vantait le charme de son débit, talent si peu cultivé aujourd'hui par la plupart de nos orateurs (1). Malgré sa diction antique, négligée et un peu brute, on trouve dans les cent cinquante harangues de Caton des pensées de la plus forte éloquence. Il ne lui manque qu'une élocution plus moderne et plus harmonieuse pour être placé au premier rang. Quoique Galba par la chaleur qui animait son débit ait éclipsé tous ses rivaux et Caton lui-même, ses écrits ne conservent plus aucune trace de l'éclat dont brillaient ses discours. Tibérius et Caïus Gracchus déployèrent à la tribune des talens supérieurs, mais dont ils ne firent usage que pour jeter dans le sein de leur patrie le germe des dissentions qui l'ont conduite à sa ruine.

» Après leur chute aussi funeste que prématurée, on n'entendit plus que des orateurs médiocres, jusqu'à ce que Crassus et Antoine eussent élevé l'éloquence à un tel degré de perfection que nous avons presque égalé les Grecs dans l'art oratoire. Ce dernier semblait toujours parler sans

(1) Qui aboient plutôt qu'ils ne parlent. *Latrant, non loquuntur.* Cic.

être préparé; sa diction n'était pas d'une élégance soutenue; il cherchait plutôt à donner de la force et du poids à ses discours qu'à les orner d'un style pur et harmonieux, et pourvu qu'il agitât les cœurs, il s'inquiétait peu de flatter les oreilles. Admirable, surtout dans son débit, il avait soin que ses gestes fussent toujours d'accord avec sa pensée : sa voix était ferme, quoiqu'un peu enrouée, mais il sut tirer parti de ce défaut même pour se rendre plus pathétique.

» L'éloquence de Crassus était plus parfaite; il joignait la noblesse à l'enjouement, et plaisantait avec dignité; son élocution était nette, élégante et facile; il avait l'art de fixer l'attention dès son début : quoiqu'il donnât peu de mouvemens à son corps et à sa voix, son action n'en était pas moins véhémente et quelquefois passionnée. Il plaidait avec succès tous les genres de cause, et brillait surtout dans les débats.

» L'époque qui vit paraître ces deux grands orateurs, fut celle ou l'éloquence latine acquit sa première maturité. Pour la conduire au plus haut degré de perfection, il ne nous manque plus qu'un orateur qui joigne aux études philosophiques une connaissance approfondie de l'histoire et du droit civil. L'orateur que tu attends, dit en souriant Hirtius, doit paraître un jour, si même il n'existe

déjà. C'est ce que je ne puis dire, reprit Ciceron (1).

» Antoine et Crassus florissaient encore lorsqu'Hortensius, presque dès son début, vint se placer au premier rang. Doué par la nature d'un talent supérieur, il le fortifia encore par des travaux continuels; il ne passait jamais un seul jour sans parler au barreau, ou sans s'exercer en particulier. Sa voix était sonore et agréable, ses gestes peut-être un peu trop étudiés; mais sa mémoire tenait du prodige. J'ai été témoin d'un pari qu'il fit et qu'il gagna, de retenir le nom des objets qui seraient exposés dans une vente, le prix auquel ils seraient adjugés, et le nom des acheteurs. Il rappela tout ce qui s'y était passé avec autant d'exactitude que l'aurait fait le crieur avec son registre.

» Né en 640 d'une famille plébéïenne dont était sorti un de nos dictateurs les plus distingués, il commença son service militaire dans la guerre sociale, et fut nommé tribun dès la seconde année. Sylla le prit pour son lieutenant dans la guerre

---

(1) Faut-il l'avouer? cette manière modeste et délicate de faire entendre à Ciceron qu'il est le premier orateur des Romains, est prise littéralement dans un dialogue composé par Ciceron lui-même.

qu'il fit à Mithridate (1); il avait prouvé que la gloire militaire n'est point incompatible avec celle de l'éloquence, lorsqu'il fut nommé consul en 684, six ans avant moi.

» Ne voyant parmi les consulaires personne qu'on pût lui comparer, il ne sentit plus la même ardeur pour l'étude, et il crut vivre plus heureux en jouissant de son opulence. Il en était de son talent comme d'un vieux tableau dont le coloris s'efface chaque jour, quoique d'une manière peu sensible. Mais lorsqu'il m'eut vu monter au même rang que lui, réveillé par mes succès, il se livra au travail avec une chaleur nouvelle, pour n'être pas surpassé en réputation par celui qui venait de l'égaler en dignité. Chargés également des affaires les plus importantes, nous avons passé douze ans dans une liaison étroite, assurant, lui que je le surpassais, moi qu'il m'était supérieur; il finit même par se montrer l'admirateur sincère de mon consulat qui lui avait inspiré d'abord un peu de jalousie.

» Un an avant sa mort, il a défendu Messala son neveu avec autant d'éclat que de succès, et quoiqu'il ait publié son plaidoyer sans le retou-

---

(1) Il a paru douteux à plusieurs auteurs que l'orateur Hortensius fût le même que le lieutenant de Sylla.

cher; c'est un de ses meilleurs discours. *Si vous condamnez mon neveu*, disait-il aux juges, *il ne me restera donc plus de consolation dans ma famille, car vous savez tous combien peu j'ai à me féliciter d'avoir un fils.* Le jeune Hortensius avait en effet des mœurs extrêmement corrompues, et son père, pour y mettre un frein, le tenait éloigné de Rome; mais il ne voulut pas le déshériter, afin de ne pas proclamer lui-même le déshonneur de sa famille (1).

Pansa. » L'accusation contre Messala ayant été intentée pendant que tu administrais la Cilicie, tu ignores peut-être les désagrémens qui empoisonnèrent le triomphe de l'orateur. La cause de l'accusé était si odieuse qu'elle paraissait désespérée, même à ses amis. A peine son absolution fut-elle prononcée, qu'il s'éleva contre les juges des clameurs violentes qui prouvaient l'indignation des spectateurs. Le lendemain, Hortensius

(1) De Brosses. Nous verrons bientôt la fille d'Hortensius se montrer digne d'avoir eu pour père un des premiers orateurs de Rome. Son frère, après avoir occupé des dignités importantes, servit avec distinction sous Brutus, et fut tué par ordre d'Antoine. L'indigence où fut réduite sa postérité, devint sous Tibère le sujet de la scène la plus humiliante, peinte par Tacite, avec des couleurs qui n'ont été connues que de ce grand maître.

ayant paru au théâtre, on entendit tout à coup un bruit, un frémissement, des cris, une tempête enfin aussi bruyante que les éclats de la foudre; disgrace qui dut d'autant plus l'affliger, qu'il était parvenu à la vieillesse sans avoir jamais été en butte aux sifflets.

Balbus. » C'est sans doute par indulgence pour un ancien ami, que Ciceron n'a point parlé de la recherche affectée qui régnait sur sa personne et dans ses discours. Je sais qu'il est des rhéteurs qui ont poussé l'attention jusqu'à régler de quelle maniere l'orateur doit poser sa ceinture et former des plis dans ses vêtemens pour se draper avec dignité; mais personne n'a étendu ce soin aussi loin qu'Hortensius. Il se regardait long-temps au miroir pour arranger sa toge, dont les plis étaient arrêtés par des nœuds faits avec le plus grand art. Marchant avec une toilette ainsi *travaillée*, il eut le malheur d'être froissé par un de ses collégues, dans un passage étroit; il s'emporta, lui dit des injures, et on prétend qu'il vouloit lui intenter une affaire en forme.

» Je ne l'ai entendu que dans ses dernières années; il ne m'a point paru répondre à sa haute réputation. On remarquait dans ses discours un luxe d'expression peu convenable à la dignité d'un sénateur consulaire. C'étaient des sentences courtes et fréquentes, des traits continuels qui exci-

taient l'admiration des jeunes gens, mais dont les connaisseurs se riaient, et étaient quelquefois indignés.

» J'avoue, dis-je alors, que j'ai été du nombre des jeunes gens qui applaudissaient à l'éloquence d'Hortensius, mais j'étais séduit par le charme de son débit plus que par le brillant de son style, car, lorsque j'ai lu ses ouvrages, mon admiration s'est presque entièrement évanouie.

Ciceron. » Rien ne prouve mieux le principe de Démosthènes, que l'action est la partie principale de l'orateur; elle a des effets si puissans que des hommes médiocres se sont placés au premier rang par ce mérite seul. Quoique je n'aie point négligé les autres parties de l'art oratoire, pendant mon séjour en Grèce et en Asie, c'est surtout mon action que je me suis attaché à perfectionner. Je cherchais à réaliser, autant qu'il était en moi, l'idée que je m'étais faite d'un véritable orateur. Malgré mes succès, jugez combien je dois être peu satisfait de mes efforts, puisque je ne suis pas toujours content de Démosthènes, quoique personne n'ait joui plus pleinement de l'empire que donne l'éloquence.

» Pour être vraiment orateur, il faut avoir étudié les sciences et les arts, il faut posséder d'une manière plus ou moins approfondie toutes les connaissances humaines.

Cratès. » C'est borner ce titre à toi seul, car qui unira jamais l'étendue de ton génie à cette prodigieuse facilité dont tes ennemis ont été jusqu'à te faire un reproche. Tandis que nous admirons qu'au milieu d'occupations si multipliées, tu ayes pu paraître à la fois rhéteur, poëte, philosophe, orateur, historien, si distingué dans chacune de ces parties, ils t'accusent d'être tourmenté par une avidité insatiable de gloire; ils vont même jusqu'à supposer que tu voudrais faire commencer l'histoire du monde par ton consulat, pour la terminer par les siècles obscurs de la fable et de la mythologie.

Ciceron. » J'avoue que j'ai été frappé de l'idée de commencer l'histoire par le récit des événemens qui nous sont le plus connus, pour remonter par degrés vers ceux auxquels le temps et l'obscurité de la tradition donnent moins de certitude; cette marche, quoique moins naturelle, me paraissait susceptible d'intérêt et d'utilité. Je me suis entretenu de cette idée avec mes amis, mais sans aucun projet sérieux de la réaliser. D'ailleurs je n'ai jamais fait que des excursions passsagères dans les autres parties de la littérature, et l'éloquence a toujours été le sujet de mes études principales.

» Pouvais-je en choisir un plus noble ? Qu'il soit un don de la nature ou le fruit du travail, le ta-

lent de l'orateur est le plus grand et le plus difficile que l'esprit humain puisse acquérir, et celui qui le possède dans un degré supérieur me paraît l'emporter sur les généraux les plus illustres.

Pansa. » Ce n'est pas au moins sous le rapport de l'utilité.

Ciceron. » Il faudrait mettre un ignorant charpentier au-dessus de Miron et de Phidias, si c'était l'utilité qui réglât le degré d'éminence. L'admiration que les arts excitent en nous est en proportion de la force et de l'étendue d'esprit qui sont nécessaires pour les cultiver avec succès. Qui peut nier que sous ce point de vue l'art oratoire n'excelle sur tous les autres?

» Lorsqu'à mon retour de la Sicile, je parus au barreau, mon talent avait acquis la maturité dont il était susceptible. Qu'il me soit permis de remarquer que, parmi nos orateurs, il n'y en avait aucun qui eût approfondi l'art d'écrire qui est le fondement de la parfaite éloquence; qui se fût livré à la philosophie qui est la mère des beaux discours aussi bien que des belles actions; qui possédât l'histoire romaine et le droit civil; qui sût généraliser les questions, et faire ainsi d'une cause particulière celle de tous les hommes; qui eût l'art, par une digression adroitement ménagée, de faire succéder à la sévérité de la discussion, un style plaisant et enjoué : il n'y avait personne enfin qui con-

nût le secret d'inspirer à son juge l'indignation ou la pitié, et de diriger à son gré les passions, ce qui est pourtant la qualité distinctive d'un véritable orateur. Je voulus donner aux Romains, sinon des exemples, au moins des essais de tous les différens genres d'éloquence. J'étais chargé depuis cinq ans des causes les plus importantes, lorsque je fus choisi par les Siciliens pour les venger des vexations de Verrès. L'exil volontaire de cet accusé m'empêcha de donner à cette affaire les développemens dont elle était susceptible ; mais ayant trouvé qu'aucune cause n'était plus propre aux grands mouvemens de l'éloquence, et le rôle d'accusateur étant trop opposé à mon caractère pour le reprendre encore, j'ai donné à mes plaidoyers toute l'étendue qu'ils auraient dû avoir, si la discussion s'était prolongée devant les tribunaux, et j'y ai déployé tout ce que l'art ou la nature avaient mis en moi de moyens oratoires.

Hirtius. » Dis plutôt que tu nous as offert ce que l'éloquence romaine avait jusqu'alors produit de plus parfait. C'est ce qu'atteste César lui-même, dans le livre qu'il t'a dédié sur l'élocution latine, et où il t'adresse ces propres paroles : *L'étude et le travail ont instruit quelques auteurs à donner à leurs pensées une expression brillante ; mais c'est toi qui le premier nous as découvert toutes les richesses de notre langue, et la réputation*

tation du peuple Romain te doit une partie de son éclat.

» Quel éloge plus délicat et plus vrai, s'écria Balbus ! La Grèce subjuguée par nos armes triomphait de nous par son éloquence, et c'est toi qui lui as enlevé cette supériorité, ou du moins qui l'as obligée de la partager avec nous.

Cratès. » Les Grecs craignirent cette révolution, aussitôt qu'ils t'eurent entendu. Lorsque je passai à Rhodes, la mémoire de tes succès était encore vive et récente dans l'école d'Apollonius Molon. La première fois que tu y parus, m'a-t-on raconté bien souvent, ce rhéteur qui ignorait le latin, te pria de déclamer en grec, ce que tu fis avec une telle éloquence que les auditeurs frappés d'admiration, t'applaudissaient à l'envi. Le seul Apollonius ne montra aucun plaisir à t'écouter, et lorsque tu eus fini, il resta sur son siége, fortement préoccupé. S'aperçevant enfin que son silence t'affligeait, il te dit : *Je te loue et je t'admire, Ciceron, mais que je plains la Grèce, à qui il ne restait plus que sa supériorité dans les belles lettres, et qui la voit par toi transportée aux Romains.*

Ciceron. » Les paroles d'Apollonius m'ont trop flatté pour ne pas les entendre rappeler avec plaisir ; mais si le témoignage de César ne prouvait pas plutôt son amitié pour moi que l'importance de

mes travaux, je le mettrais au-dessus de tous les triomphes. Vous connaissez quelle réputation il s'est acquise lui-même dans l'art oratoire. Personne n'a parlé sa langue avec plus de pureté et d'élégance, moins par suite de son heureuse éducation, que par les recherches profondes qu'il a faites dans cette partie. Une élocution châtiée donne aux pensées un éclat qui les fait ressortir; elle produit l'effet d'un beau jour sur de belles peintures. On remarque dans ses gestes, dans sa voix, dans son action une franchise pleine de dignité, et il répand autant d'intérêt dans ses écrits que dans ses discours.

» Le rang qu'a occupé Crassus, plus que ses succès oratoires, m'oblige d'en dire un mot. Il avait des connaissances médiocres et des talens plus médiocres encore; le travail et l'activité y suppléèrent; son zèle et son assiduité au barreau le firent placer pendant quelques années parmi nos premiers orateurs. Son élocution était pure et judicieuse, mais elle n'avait rien de saillant; il ajoutait encore à ce défaut par la monotonie de sa prononciation.

» Pour n'omettre aucun des hommes qui ont joué de notre temps un rôle principal, je dois parler de Pompée qui semblait né pour toutes les grandes choses, et qui aurait acquis plus de gloire au barreau, si l'éclat des triomphes militaires

n'avait autant captivé son ambition. Il avait de la fécondité, une pénétration vive, et la noblesse de son action répondait à la beauté de sa voix.

Hirtius. » Crois-tu que nous ignorions que dans les causes importantes, il avait recours à ta plume, aussi bien qu'Appius et plusieurs autres personnages distingués de Rome. J'ai admiré plusieurs fois avec quel art t'appropriant en quelque sorte, leur fortune, leurs mœurs, leurs actions, tu avais su ne mettre dans leur bouche aucun sentiment qui ne fût adapté à leur caractère, et en leur prêtant ton génie, tu ne paraissais que développer leurs pensées.

Ciceron. » Je n'ait fait qu'imiter les orateurs de la Grèce, mais on ne me reprochera pas, comme on l'a fait à quelques-uns d'entre eux, que ma langue ni ma plume aient été vénales. Le célèbre Lisias savait ajuster ses plaidoyers à l'ignorance de ceux qui devaient les prononcer, et entrait dans les passions relatives à leur état. Peut-être pour l'honneur de l'éloquence ne devrais-je pas rappeler que Démosthènes, dans la même affaire, fit les discours des deux parties. Parmi nous, Cœlius, chevalier romain d'un mérite distingué, avait, long-temps avant moi, composé des plaidoyers pour d'autres orateurs. Pompée d'ailleurs aimait les lettres et avait des connaissances étendues. Tout le monde sait la

faveur dont jouissait auprès de lui le philosophe Théophane. Vous avez pu voir dans ma bibliothèque la lettre qu'il écrivit pour venger Platon des critiques de Denys d'Halicarnasse, et la réponse de ce rhéteur, où se trouve établie d'une manière incontestable la prééminence de Démosthènes sur le chef de l'académie (1).

» Il était impossible que notre éloquence n'eût pas les plus grands rapports avec celle des Grecs, puisque c'est chez eux que nous en avons puisé le goût et que nous continuons de chercher des modèles. C'est sous des maîtres grecs que se forment nos orateurs, et avant mes ouvrages sur la rhétorique, il n'en existait aucun dans notre langue où cette matière fût approfondie; car je ne crois pas que ce qu'a écrit le vieux Caton, et le traité imparfait qu'a laissé Marc-Antoine sur ce sujet, doivent être comptés parmi nos richesses littéraires.

» Entre l'éloquence grecque et l'éloquence latine, on remarque cependant une différence qui doit être examinée avec attention. Pour en bien discerner la cause, il ne faut point s'arrêter seulement aux mœurs; les formes du gouvernement pour les harangues publiques, les formes judi-

(1) Des fragmens de cette correspondance existent encore.

ciaires pour l'éloquence du barreau ne sont pas d'une considération moins importante. A Athènes où les affaires principales dépendaient entièrement du peuple, et où les décisions étaient souvent l'ouvrage d'un moment d'enthousiasme, il fallait une éloquence forte et véhémente qui entraînât les suffrages des citoyens, et qui échauffât assez leurs passions pour ne pas leur permettre de discuter. La grande autorité du sénat parmi nous, avait donné aux délibérations du peuple la forme la plus imposante. Excepté dans nos dernières années, lorsque les cris des factions ne laissaient plus aucune liberté sur la place publique, nos magistrats, soit par les auspices, soit par l'opposition tribunitienne, ont toujours empêché qu'on ne prît des décisions trop rapides. Les argumens de nos orateurs devant être examinés et discutés à de longs intervalles, ce n'était pas assez d'enflammer les citoyens, il fallait leur présenter des raisonnemens qui résistassent à la réflexion.

» Aucun peuple n'a montré autant de douceur que celui de Rome dans ses décisions judiciaires; il a souvent pris contre ses tribuns le parti des accusés, et la compassion lui a fait épargner même des coupables avérés : une circonstance légère suffit pour changer sa haine en pitié. Jamais cette révolution ne fut plus remarquable que dans l'af-

faire de Gabinius : ce déprédateur de l'Asie, odieux à tous les citoyens, était poursuivi devant les comices et sur le point d'être condamné; son fils alors embrassa les genoux de l'accusateur qui le repoussa sans pitié, et qui le fit rouler à ses pieds. A cette vue le peuple fut si indigné qu'il prononça aussitôt l'absolution de l'accusé.

La lenteur avec laquelle se prennent les suffrages a plus d'une fois permis au peuple de revenir sur les impressions qu'on lui avait fait prendre. Valerius avait mis tant de force et de vraisemblance dans l'accusation qu'il avait intentée contre Flavius, qu'il ne paraissait plus exister d'espérance pour l'accusé. Voyant quatorze tribus donner successivement leurs suffrages contre lui, Flavius s'écrie qu'il périt innocent. Il ne m'importe, lui répond Valerius, que tu sois innocent ou coupable, pourvu que tu périsses. Cette repartie que l'indignation de ceux qui l'entendent fait aussitôt circuler sur la place, change tellement les esprits, que tous les autres tribus votent unanimement en faveur de l'accusé.

Les vices reconnus d'un orateur peuvent nuire beaucoup à l'effet de ses plaidoyers. Cosconius mis en cause, pour je ne sais quel crime, était sur le point d'être condamné, lorsqu'on lut des vers de son accusateur où il se peignait, séduisant une jeune vierge et un adolescent de famille distin-

guée : celui-ci allégua en vain que c'était un badinage poétique ; les juges, pour l'empêcher de triompher, renvoyèrent l'accusé absous.

Même après la perte de nos mœurs, nous voulons encore qu'on ne leur fasse point de blessures publiques, et nous remarquerons en passant que la langue latine est si chaste, que ce n'est point assez de rejeter toute expression un peu équivoque ; elle veut que l'on évite avec un égal soin de joindre deux mots dont le rapprochement pourrait blesser notre délicatesse, peut-être un peu excessive, surtout si la dernière syllabe de l'un formait un sens obscène, étant réunie avec la dernière syllabe de l'autre (1). Il ne

---

(1) C'est une attention que recommande également Quintilien, et, quoique la langue française passe en France pour la plus chaste des langues, nos oreilles ne sont cependant pas aussi faciles à blesser que celles des Romains. Boileau a dit :

Le latin dans les mots brave l'honnêteté.

Et tous les littérateurs n'ont cessé de le répéter après lui, quoique la raison et toute l'antiquité déposassent contre ce jugement. Les poëmes licencieux de Catulle, d'Horace, de Martial, ne font pas plus d'autorité à cet égard que la *Pucelle*, la *Guerre des dieux*, et les épigrammes de Rousseau : si les Romains ont eu des spectacles indécens, la gaieté de notre carnaval s'accorde-t-elle toujours avec la pudeur ? Comment ne pas reconnaître que l'esprit humain

faut donc pas que Cratès s'étonne de l'effet défavorable qu'ont produit quelques vers licencieux.

Hirtius. » Puisque ton nom est tellement as-

---

a eu de tout temps une marche uniforme, et que la civilisation produit partout les mêmes effets? Le développement des qualités morales se fait chez les peuples comme dans les individus, par des gradations à peu près semblables. Dans les actions de l'enfance, tout est libre et rien n'est obscène. On peut dire la même chose du style de la Génèse, et de celui de quelques-uns de nos vieux romanciers; mais toute nation où l'on trouvera les lettres et les arts aussi avancés qu'ils le sont parmi nous, aura nécessairement des idées de pudeur et d'*honnêteté* analogues aux nôtres.

Tout homme qui a l'esprit sain, dit Ciceron, ne nommera jamais sans détour ce que la pudeur engage à cacher. Une preuve que le théâtre romain était bien moins licencieux que Bayle le prétend, c'est qu'on obligeait les comédiens à mettre des caleçons, pour que la chute d'un acteur ne pût amener d'accident qui blessât la pudeur.

Le même Ciceron nous apprend que le mot *bini* était banni de la conversation, parce que *binein* en grec est un mot très-obscène; et c'est une langue qui rejette des expressions qui ne sont indécentes que par leur rapprochement avec un idiome étranger qu'on accuse de braver l'honnêteté! Les Romains s'exprimaient comme nous à mots couverts, *tectis verbis*, dit Ciceron. Selon Martial, celui qui veut exprimer une idée qui n'est pas décente, cherche des détours, *loquitur per circuitus*. On avait honte de lire des ouvrages licencieux. *Rubuit posuitque meum Lucretia*

socié à l'éloquence romaine qu'il est impossible de les séparer, pourquoi ne nous parles-tu pas de l'effet qu'ont produit tes harangues sur l'esprit

---

librum, dit Martial; lorsqu'on était obligé de se servir d'une expression un peu libre, il fallait en demander excuse auparavant, comme nous l'apprennent Sénèque le père, et Ciceron : *Honos præfandus est.*

Pourquoi donc l'opinion sur la licence de la langue latine s'est-elle si généralement établie, que jusqu'à ce moment personne n'avait même songé à la mettre en doute? D'abord il faut avouer que les idées de pudeur, pour être les mêmes chez toutes les nations civilisées, ne sont point incompatibles avec certaines bizarreries dont il est impossible de rendre compte : ces mêmes Romains, si délicats sur les expressions, souffraient qu'on promenât des phallus en cérémonie, qu'il y en eût de sculptés sur les murs des maisons de plaisirs, et que la location d'un *veneréum* fût annoncée par affiche comme celle d'une maison ordinaire. C'est ainsi que les Anglaises ne souffrent point qu'on prononce devant elles le mot *culotte*, ni qu'un homme entre dans leur chambre à coucher, et voient avec indifférence des enseignes non équivoques de certains endroits publics.

Le vers de Boileau est vrai néanmoins en un sens. Les idées les plus obscènes peuvent être présentées en donnant le change à notre esprit par quelque détour, ou en les exprimant dans un idiome étranger; usage non moins familier aux Romains qu'il l'est parmi nous. Ainsi les mêmes mots qui retraçaient aux Romains les images les plus licencieuses, sont employés par les modernes comme un voile jeté par la pudeur; et à cet égard, le latin dans les mots brave l'honnêteté pour nos oreilles, à peu près comme

du peuple et du sénat? Qu'un orateur, entrant dans les passions des citoyens auxquels il s'adresse, les porte aux résolutions les plus extrêmes, un

---

le grec la bravait pour les Latins, un peu plus délicats cependant à cet égard, parce que le grec était devenu pour eux, en quelque sorte, une seconde langue vulgaire.

Nos médecins aujourd'hui ne craignent pas d'offenser la pudeur en exprimant sans aucun détour leurs idées en latin. Celse, qui vivait à la fin du beau siècle d'Auguste, trouvait cependant la chose très-difficile. *Apud nos fœdiora verba ne consuetudine quidem aliquâ verecundius loquentium commendata sunt; ut difficilis hæc explanatio sit simul et pudorem et artis præcepta servantibus.* Il n'aurait pas éprouvé le même embarras, s'il se fût exprimé en grec. *Proxima quæ ad partes obscenas pertinent quarum apud Græcos vocabula, ut tolerabilius, se habent et accepta jam usu sunt.*

Loin de juger des mœurs des Romains par les ouvrages de leurs poëtes, on doit juger rarement par là celles des poëtes eux-mêmes. Catulle se défend comme d'une injure d'avoir jamais été adonné à un genre d'amour qu'il a souvent décrit. « Parce que mes vers sont un peu libres, dit-il à ses censeurs, vous dénigrez mes mœurs. Pourvu que le poëte mette de la décence dans sa conduite, peu importe qu'il en ait dans ses écrits. Il faut que des vers érotiques échauffent non-seulement le jeune homme imberbe, mais ceux que l'âge a glacés ».

Quelqu'enraciné que soit le préjugé sur la licence de la langue latine, j'espère qu'il ne survivra pas à des preuves aussi positives.

tel effet prouve moins son talent que l'irritation publique ; mais lorsqu'une multitude est échauffée par ses démagogues, lorsque l'intérêt personnel, l'amour propre, la vengeance l'aveuglent au point de lui faire compromettre le salut de l'État, se faire applaudir en lui parlant le langage de la raison, et faire rejetter par ses propres suffrages les décrets qui flattent ses passions, c'est un triomphe qui n'appartenait qu'à toi seul. A ta voix, le peuple renonce au partage des domaines de la république : à ta voix, il cesse de regarder comme déshonorante la séparation qu'un de ses tribuns avait mise entre les chevaliers romains et le dernier ordre de l'État : à ta voix, les enfans des proscrits approuvent eux-mêmes les mesures qui perpétuaient leurs disgraces. Ce qu'on n'a peut-être pas assez remarqué, et ce qui rend à mes yeux ton éloquence sans rivale, c'est que personne n'a été comme toi l'orateur de la raison. Exciter dans les ames des mouvemens vifs et passionnés, y faire naître à son gré la haine, la vengeance, la pitié, l'amour de la gloire, c'est sans doute la preuve d'un talent supérieur; mais employer l'impulsion de l'éloquence pour rappeler les esprits vers l'ordre, les émouvoir pour les rendre plus calmes, forcer les passions à se mettre d'elles-mêmes sous le joug, voilà le chef-d'œuvre du génie, voilà ce qui assure à tes ou-

vrages aussi bien qu'à ton administration, une gloire immortelle.

Ciceron. » C'est peut-être moins mon éloge que tu fais en ce moment que celui du peuple romain. Les traits que tu viens de citer prouvent qu'il existait encore dans les cœurs, des passions généreuses qu'il ne s'agissait que de réveiller, et que le sentiment du bien public a manqué bien moins aux citoyens qu'aux magistrats qui les ont gouvernés.

» Lorsqu'un orateur voit ses moyens manquer leur effet, qu'il n'en accuse point la disposition de son auditoire; c'est qu'il n'a point su conformer ses discours aux mœurs, aux habitudes, aux préjugés de ceux qui l'écoutaient. Le peuple est le juge des harangues dont il est l'auditeur, et le seul avantage de l'homme instruit sur celui qui ne l'est pas, c'est de connaître par quelle raison un discours produit ou manque son effet.

Cratès. » La gravité qui règne dans vos mœurs se fait également remarquer dans votre langage. La gaieté et la vivacité d'esprit forment, au contraire, le trait principal qui distingue les Athéniens; pourquoi cependant les orateurs les plus illustres de ces deux cités, semblent-ils avoir un caractère opposé à celui de leur nation?

Ciceron. » Il faut que notre manière soit relative à l'esprit national, mais non pas qu'elle y soit

conforme. S'il m'était permis de me citer moi-même, je vous dirais : Comparez mes harangues à celles de Démosthènes, son style vif et serré à la facile abondance du mien, qui ne croirait que tous deux nous avons manqué notre but, si nos succès n'attestaient que nous avons employé le seul moyen d'y atteindre. Plus l'impression qu'on nous fait éprouver est opposée à notre état ordinaire, plus elle jette d'agitation dans nos ames. La sévérité d'un orateur, parmi des citoyens naturellement austères, ajouterait encore à leurs dispositions sombres et mélancoliques. Des discours énervés et délicats feraient naître la langueur chez un peuple efféminé; mais lorsque les traits énergiques de Démosthènes tombaient sur les Athéniens, lorsque mon éloquence facile et insinuante attendrissait les cœurs des Romains, la nouveauté du sentiment ajoutait à son effet, et leur émotion était d'autant plus vive qu'ils y étaient moins préparés.

Balbus. » Tes succès, Ciceron, doivent effrayer tous ceux qui se hasarderont après toi dans la carrière de l'éloquence. Est-ce par des travaux, des études, des exercices multipliés, qu'on peut espérer de recueillir quelque gloire dans le champ que tu as si bien moissonné? Le génie même le plus heureux a besoin que les circonstances se prêtent à son développement.

Cratès. » Le génie manque bien plus que les circonstances. N'était-ce pas un princip eparmi les rhéteurs, qu'à la cour des rois l'art de persuader se réduit à l'art de flatter, et que l'éloquence ne peut exister, ou il n'y a point de liberté d'opinion? Je le croyais moi-même, illustre Ciceron, lorsque je t'ai vu faire des obstacles qui circonscrivaient tes moyens, le sujet d'un triomphe plus éclatant.

Ciceron. » Si le sort avait fait vivre Démosthènes dans une république moins orageuse, croyez-vous qu'il se fût rendu aussi célèbre? Sans les guerres de Macédoine, nous n'aurions pas ses immortelles Philippiques. Lorsque l'orateur délibère sur le salut d'un État, notre imagination ne s'inquiète pas s'il est vaste ou resserré; elle trouve toujours assez de grandeur aux objets qui l'attachent et qui l'intéressent, et l'on peut être aussi éloquent dans une simple bourgade que dans une cité qui commande à l'Univers. Les harangues adressées au peuple de Rome et à celui d'Athènes nous intéressent, non-seulement en raison de l'art et du génie qui y règnent, mais encore de la situation difficile où elles nous représentent ces deux républiques, sans aucun égard à la disproportion qui existe entre leur étendue et leur puissance.

» Au reste, il est très-difficile de parler à la multitude, et les orateurs les plus habiles y échouent

quelquefois. Rien de si mobile que ses dispositions; un trait heureux suffit pour changer son aigreur en gaieté, et sa sévérité en indulgence. Il faut suivre avec adresse cette succession rapide de mouvemens, faire revenir le peuple de ses préventions, s'en faire écouter, en lui présentant des opinions contraires aux siennes, l'intéresser en défendant des hommes qui excitent la haine et l'envie : quelle différence de l'empire d'un orateur à celui d'un conquérant! L'un ne peut obtenir qu'une obéissance servile, l'autre séduit, entraîne, subjugue jusqu'à la volonté même.

» Au barreau, il faut, pour nous attacher, de grands dangers, de grands crimes ou de grands revers. La constitution des républiques de la Grèce, et la manière dont leurs tribunaux sont organisés, n'ont presque jamais permis de donner un vif intérêt aux discussions judiciaires; mais parmi les Romains, cette suite continuelle d'accusations, auxquelles les succès les plus éclatans, et même les plus grandes vertus ne pouvaient soustraire personne, ouvrit à l'éloquence la carrière la plus vaste. Aussi est-ce dans cette partie, que nos orateurs se sont fait la plus haute réputation. C'est dans le genre judiciaire également, interrompit Cratès, que sont les deux plus belles harangues qui existent dans notre langue.

Ciceron. » Tu pourrais dire les deux plus belles

qui existeront jamais dans aucune langue humaine. Il ne pouvait arriver qu'une seule fois qu'Eschines et Démosthènes s'accusassent réciproquement, et cet exemple même ne prouve-t-il pas que l'éloquence du barreau n'est vraiment intéressante que lorsqu'elle est animée par les dangers d'un personnage éminent?

» Les passions ont toujours eu parmi nous la plus grande influence dans les discussions judiciaires : c'est un malheur sans doute, mais c'est ce malheur même qui a élevé si haut l'éloquence romaine. Jusque dans les causes civiles, les défenseurs croient qu'il leur suffit de consulter un jurisconsulte pour connaître les moyens de droit, et que leur principale fonction est d'émouvoir les passions des juges en faveur de leurs cliens. Plus l'art oratoire a de puissance, plus l'abus en devient dangereux; lorsqu'il est employé dans une cause injuste, je trouve l'éloquence plus coupable que la corruption, parce qu'elle peut séduire les hommes vertueux eux-mêmes.

» Ce que je viens de dire suffit pour faire concevoir à Cratès, quelle véhémence doivent mettre nos orateurs dans leur manière d'établir ou de repousser les accusations. Ce n'est point assez pour eux de frapper les oreilles, ils cherchent encore à séduire les yeux.

» On dit bien qu'un orateur grec, n'ayant plus d'autre

d'autre expédient pour défendre la beauté célèbre dont il s'était déclaré le patron, fit tomber son voile, et que ses juges éblouis n'osèrent la condamner; mais à cet exemple unique et peu certain, notre barreau pourrait en opposer des milliers, plus ou moins frappans, et je commence à craindre que ces moyens oratoires, employés avec trop peu d'art, ne dégénèrent en scènes ridicules et grotesques.

» Nos pères ont vu Sulpicius Galba s'entourer des larmes et de la douleur de ses enfans, ce qui excita une émotion si vive, que les juges, attendris, le renvoyèrent absous, quoiqu'il fût poursuivi par les tribuns et par Caton l'ancien, pour avoir tué, en trahison, une troupe de Lusitaniens.

» J'ai entendu la harangue pathétique que prononça Marc-Antoine pour la défense d'Aquilius: malgré son adresse à atténuer l'accusation, je regardais la condamnation comme certaine; mais tout à coup ce célèbre orateur abandonna la discussion des faits, pour ne plus s'occuper qu'à exciter la pitié; et lorsqu'il s'aperçut que l'émotion des auditeurs était assez profonde, comme entraîné par sa propre émotion, il prit la main de l'accusé, déchira ses vêtemens, et montra au tribunal les cicatrices de ses blessures. L'attendrissement fut général; Antoine lui-même éclatait en

sanglots, et quoiqu'évidemment coupable, Aquilius échappa ainsi à la condamnation.

» De tels moyens ne produisent d'effets, qu'autant qu'ils paraissent improvisés; autrement, on risque de se trouver dans la situation de cet avocat, qui avait fait passer une petite fille dans le banc de celui contre qui il plaidait pour l'obliger à la reconnaître pour sa sœur, afin qu'elle se jetât dans ses bras à l'entrée de sa péroraison; mais le prétendu frère s'étant éloigné à dessein, l'avocat, qui fondait le succès de sa cause sur ce moyen pathétique, fut dans l'embarras le plus plaisant.

» Quelque temps après, un vieillard, afin d'attendrir ses juges, parut au tribunal, entouré de ses petits enfans, qui étaient en grand nombre. Pour détourner la pitié, l'avocat qui plaidait contre lui, leur jeta des osselets, qu'ils ramassèrent à l'envi, ce qui produisit une scène tout-à-fait inattendue. Dans une accusation d'assassinat, l'accusateur montrait aux juges une épée ensanglantée; le défenseur de l'accusé fit semblant de fuir, puis, avançant doucement la tête, comme un homme qui ne veut pas être aperçu, il demanda si l'épée était remise dans le fourreau. Cette frayeur comique fit beaucoup rire, et déconcerta entièrement l'autre orateur. Il me serait facile de rappeler un grand nombre d'autres traits également ridicules;

car, je ne sais par quelle fatalité, tandis que les modèles du vrai beau sont si rares, les exemples du mauvais, en tout genre, sont multipliés à l'infini.

» Dans les discussions judiciaires, les Grecs se livraient beaucoup moins que nous aux mouvemens passionnés; avec un style plus harmonieux, leurs orateurs ont cependant plus de sécheresse dans les idées, et donnent plus que nous à l'argumentation.

Cratès. » Cette manière est due peut-être aux leçons de nos philosophes, dont la plupart ont fréquenté les écoles avant de monter à la tribune.

Ciceron. » Cette discussion nous entraînerait trop loin. Nous pourrons examiner demain en quel état se trouve la philosophie à Rome, et quelle a été son influence sur l'art oratoire ».

CHAPITRE XXII.

De la philosophie chez les Romains.

Ciceron nous avait invités à passer la nuit à sa campagne; la grace, la dignité, l'enjouement qui régnaient dans sa conversation furent un nouveau sujet de surprise pour le rhéteur alexandrin. Comment le même homme, me dit-il le lendemain, peut-il réunir tant de talens divers? Sublime orateur, il est de plus, m'a-t-on assuré, le meilleur poëte que vous ayez en ce moment à Rome. Notre poésie, lui répondis-je, est encore bien imparfaite, et il sera aisé de faire oublier ses vers; mais je doute qu'on puisse nous offrir rien de supérieur à ses ouvrages philosophiques. Si l'on n'y trouve pas cette foule d'idées neuves et brillantes qui distinguent les dialogues de Platon et les écrits d'Aristote, peut-être l'emporte-t-il sur eux par la clarté de son style et la justesse de ses pensées. Entre la sécheresse du second et le sublime quelquefois obscur du premier, il a su choisir une route moyenne, et donner aux matières philosophiques un intérêt dont on ne les croyait pas susceptibles.

Cratès allait me répliquer, lorsqu'on nous an-

nonça l'arrivée du célèbre Varron. Nous rencontrâmes Ciceron qui allait le recevoir et qui lui dit, après s'être informé des nouvelles de Rome : J'ai promis à Cratès de lui exposer l'origine et les progrès de la philosophie parmi les Romains; tu ne saurais venir plus à propos pour m'aider à tenir un engagement que j'ai pris peut-être avec imprudence. Tes ouvrages, lui répondit Varron, ont assez prouvé que tu n'eus jamais besoin de ressource étrangère, mais je consens néanmoins à apporter dans cette conférence mon faible tribut.

Hirtius, Balbus et Pansa étant alors survenus, Cratès impatient de voir la discussion s'entamer, nous vit à peine assis qu'il prit la parole. « Il serait difficile à aucune nation, nous dit-il, de contester la supériorité des Grecs dans les sciences morales et philosophiques. Les Romains, sans rien ajouter aux opinions qu'ils ont puisées dans leurs ouvrages, se sont contentés de s'attacher à quelques-unes des sectes qui sont en honneur parmi nous. Quelque révolution qui puisse arriver, la Grèce sera toujours regardée comme le foyer d'où sont parties les lumières qui ont éclairé l'Europe et l'Asie.

Hirtius. » C'est ce que je ne puis t'accorder. Nous ne voyons plus aujourd'hui sur la terre qu'un mélange de diverses nations qui, en se répandant tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre, ont

confondu leurs opinions, leurs habitudes et leurs connaissances. Les Grecs désavoueraient-ils ce qu'ils doivent aux Pélages qui ont laissé en tant de contrées des traces de leur ancienne puissance, aux Égyptiens qui ont établi plusieurs colonies parmi eux, aux Phéniciens à qui l'on attribue l'honneur d'avoir, par l'invention des lettres, assuré une durée immortelle aux ouvrages de l'esprit humain?

Cratès. » Pourquoi donc les sciences que je veux bien supposer avoir été cultivées avec le plus grand succès chez ces nations, paraissent-elles s'y être entièrement perdues? C'est que la politique les avait mystérieusement resserrées entre les mains d'un petit nombre d'initiés qui, par la succession des temps, ont fini par en oublier presque jusqu'à la langue. Les Grecs ont la gloire d'avoir les premiers réduit en système les principes de nos connaissances, et de les avoir mis à la portée du plus grand nombre des hommes.

Varron. » Le mystère dont les sciences furent si long-temps enveloppées, empêche que nous puissions juger aujourd'hui quels progrès ils avaient faits en Italie, avant la fondation de Rome. C'est à tort, selon moi, que l'on regarde Pythagore comme l'inventeur de la doctrine secrète; dans ces siècles reculés, il n'y avait point de pays où l'on ne regardât la sagesse comme l'apanage d'un petit nombre d'êtres privilégiés, qui tenaient cour-

bée, sous le joug de l'erreur, la multitude ignorante. Les loix de Numa prouvent qu'il existait en Italie, cent ans avant Pythagore, un corps de doctrine, qui se sera perdu au milieu des dissentions dont cette contrée était alors la proie. On l'aurait sans doute retrouvé dans les livres qui ont été découverts dans le tombeau de ce prince, si le sénat, n'y voyant que des traités de philosophie, et craignant que les principes qu'ils contenaient ne fissent une révolution dangereuse, ne les eût fait brûler sur la place publique. Les auteurs de ces temps-là prétendent qu'ils étaient écrits sur le papyrus, et que pourtant ils existaient sous terre depuis près de cinq cents ans. Peut-être y eût-on reconnu la source où Pythagore avait puisé la plus grande partie de ses maximes.

» Nigidius Figulus s'était attaché à recueillir les idées de ce philosophe, et s'était acquis une assez grande réputation par ce genre d'étude ; je regrette beaucoup que son exil le retienne loin de nous, et l'empêche de nous faire part de ses découvertes.

Ciceron. » Nigidius, en effet, a des connaissances qui ne sont point méprisables, et il a mérité, par ses talens, d'être élevé à la préture ; mais le désir de se singulariser lui a fait embrasser des opinions bizarres, qu'il a répandues dans des ouvrages trop obscurs pour qu'on puisse les com-

prendre et les réfuter. Il s'est livré, en outre, aux mathématiques et à l'astrologie; on a même cru qu'il avait des secrets pour retrouver les choses perdues; il a tiré l'horoscope de plusieurs personnes, et le succès de quelques prédictions l'a fait passer pour magicien. Il a cru trouver dans les étoiles l'annonce des maux dont nous menaçait l'association des trois princes de la république: ce que je voyais sur la terre, me rendait le pronostic bien plus certain.

Hirtius. » Je dois trop à ses savantes conversations, pour en perdre jamais le souvenir. Dans aucun être créé, me disait Nigidius, il ne peut exister de principe actif, c'est-à-dire, qui communique le mouvement qu'il n'aurait pas reçu auparavant; le premier moteur peut seul le créer et l'anéantir. L'homme lui-même n'est qu'une machine où la nature a accumulé une certaine quantité de mouvement, et qui se dissout, lorsqu'il est épuisé, ou lorsque sa surabondance fait briser les ressorts sur lesquels il se déploie.

Ciceron. » Ces principes, que je n'approuve ni ne conteste, sont eux-mêmes une preuve de l'obscurité que j'ai reprochée à la doctrine de leur auteur.

Varron. » Les premiers siècles de la république n'offrent aucune apparence de philosophie. Quoique l'existence des dieux et les premiers principes

des choses soient une de ses parties principales, il faut bien se garder de la confondre avec l'étude de la religion, qui n'est jamais plus florissante qu'à ces époques anti-philosophiques, où toute discussion sur les choses consacrées par un culte public est sévèrement interdite.

» Ce fut en 598, que Rome entendit, pour la première fois, le langage de la philosophie. Les Athéniens ayant été condamnés à une amende de cinq cents talens, comme coupables d'avoir violé les droits d'une des cités de la Grèce, envoyèrent à Rome, pour y discuter leurs intérêts, les chefs des trois principales sectes philosophiques : Carnéade, qui présidait à l'académie; Diogène, au portique; et Critolaüs, au lycée. Arrivés dans la ville, ils y professèrent leurs opinions, avec un éclat qui attira l'admiration des jeunes Romains, et les murmures des vieux sénateurs. Caton, alors au déclin de son âge, blâmait hautement les magistrats de ne point expédier promptement l'affaire relative à cette ambassade, *afin*, disait-il, *de les renvoyer enseigner leurs vaines sciences aux enfans des Grecs. La jeunesse romaine*, ajoutait-il, *sera toujours assez instruite, tant qu'elle saura obéir aux loix; et, je vous le prédis, l'époque où les arts de la Grèce fleuriront parmi nous, sera celle de la décadence de la république.* Les censeurs voulurent en vain mettre

des bornes aux progrès de la philosophie; l'éducation de la jeunesse romaine fut dès-lors regardée comme imparfaite, si l'on n'y joignait les connaissances en honneur parmi les Grecs, et nos familles les plus distinguées choisirent dans cette nation les précepteurs chargés de former les futurs arbitres de l'empire romain.

Ciceron. » Les principes des Carnéade, des Diogène, des Critolaüs, n'avaient fait cependant sur l'esprit des Romains qu'une impression assez légère, et les succès des rhéteurs ont bien surpassé ceux des philosophes. L'art de la parole a une si grande influence dans une république, qu'il ne faut pas s'étonner que l'éloquence y soit la principale étude de la jeunesse. On s'y est livré avec tant d'ardeur parmi nous, qu'elle a presque absorbé tout autre objet d'instruction. La philosophie n'a été bien connue à Rome que de notre temps, et, à l'exception de quelques traités traduits littéralement du grec, nous n'avions encore aucun ouvrage philosophique, lorsque les miens ont paru.

» Comme Cratès a eu raison de l'observer, nous nous sommes contentés de nous attacher aux opinions produites par les Grecs, sans y rien ajouter. Les Romains instruits se sont presque tous déclarés pour la secte académique, plus favorable aux discussions du barreau, parce que, ne connais-

sant pas de vérités certaines, elle permet de soutenir et d'attaquer toutes les opinions. La secte stoïque a été approuvée par tous ceux qui aimaient la sécheresse et l'austérité, surtout par des jurisconsultes qui y ont trouvé des principes rigoureux de droit; mais le péripatétisme a eu très-peu de partisans, les ouvrages d'Aristote ne nous ayant été connus qu'après la prise d'Athènes, quand Sylla nous en a apporté la volumineuse collection. Au reste, les principes de ce philosophe étaient alors négligés, même dans sa propre patrie.

» Je ne parlerai pas des sectes qui ont dû à l'amour de la nouveauté un moment de vogue, mais que l'opinion publique a repoussées dans un oubli mérité, comme celle d'un Pirrhon qui ne doit être étudiée que par ceux qui sont curieux de connaître, jusqu'à quel degré d'absurdité le désir de se singulariser peut entraîner un homme de beaucoup d'esprit. Dédaignant de paraître comme le disciple de ceux qui l'avaient précédé, Pirrhon substitua au doute philosophique le doute absolu, et on le laissa professer une doctrine aussi contraire à la morale qu'à la raison. Il eut un grand nombre de disciples; l'opinion publique s'égara même jusqu'à lui faire ériger des statues. Mais le règne de l'absurdité est toujours de peu de durée, quand elle n'est protégée par aucune combinaison religieuse et politique : il n'est plus question

aujourd'hui de cette secte que pour tourner en ridicule son extravagance.

» Les préjugés les plus défavorables à la philosophie, sont nés de la conduite même de ceux qui la professaient. Avides de gloire et d'argent, esclaves de leurs plaisirs, quel contraste entre ce qu'ils disent et ce qu'ils font! En trouve-t-on beaucoup qui fassent de leurs maximes la règle de leur conduite? Jamais leurs discussions n'ont eu pour véritable but de rendre la vie humaine plus conforme à l'intérêt général et particulier. En soutenant avec tant de vivacité leurs opinions sur le bonheur, ils ne songeaient pas à en rendre la route plus facile, mais à occuper leurs loisirs et à étendre leur réputation : depuis tant de siècles, on n'en a point encore vus qui aient vécu selon les principes qu'ils avaient établis. C'est en vain que dans leurs discussions ils ne cessent de nous occuper de sagesse et de vertu, puisqu'ils se contentent de les faire servir à un babil oisif, sans qu'elles aient d'influence sur leurs actions (1).

» Plût au ciel encore que nos prétendus sages se fussent contentés d'enseigner une doctrine inutile; mais plusieurs d'entre eux y ont joint les principes les plus bizarres, et quelquefois les plus

---

(1) Lactance.

dangereux. Grace en soit rendue à Épicure, mépriser les fonctions publiques, se livrer aux plaisirs des sens, oublier l'Univers entier pour ne s'occuper que de soi-même, s'appelle maintenant philosopher. Et l'on me reproche d'avoir été injuste envers cette secte! Si je me suis déclaré si fortement contre elle, c'est que je n'en connais point de plus dangereuse. J'ai renouvelé bien souvent le souhait de Fabricius, lorsqu'il entendit pour la première fois professer de si étranges opinions : Que les dieux écartent loin de nous une semblable doctrine, et puisse-t-elle être toujours celle des ennemis de Rome!

Pansa. »La pureté de sa morale et la sainteté de sa vie suffisent pour justifier Épicure. Ennemi de la sévérité des stoïciens, il conduit les hommes par une route plus riante et plus fleurie; mais la vertu en est-elle moins le but qu'il veut leur faire atteindre? Quelle doctrine fondée sur une connaissance plus approfondie du cœur humain! Tandis que les autres philosophes mettent en avant des principes en contradiction avec la nature, c'est sur l'intérêt personnel bien entendu qu'il établit les siens. Loin de crier à ses disciples : défendez-vous des illusions des sens, faites la guerre à vos passions, il leur prouve que si nos sens étaient susceptibles d'erreur, il n'y aurait plus rien de vrai, rien de certain sur la terre; il nous invite

au plaisir, il est vrai, mais à celui que la douleur ou le repentir ne doivent jamais accompagner, ni suivre; il donne pour sauvegarde à la volupté la vertu elle-même. Ce qui prouve combien cette doctrine est conforme à la nature de l'homme, c'est que toutes les autres sectes ont éprouvé des désertions; jamais ceux qui ont goûté une fois les principes d'Épicure ne les ont abandonnés.

» Sublime dans son exposition de la nature, il semble que son génie ait présidé à la formation des mondes, et il n'est aucune des merveilles dont nos regards sont étonnés, qui ne reçoivent une explication dans ses ouvrages. N'eût-il fait que dissiper les terreurs de la superstition, détruire la confiance dans les présages, démontrer l'absurdité des aruspices et des augures, n'en serait-ce pas assez pour mériter notre reconnaissance? N'était-ce pas faire une injure aux dieux que de les implorer dans nos besoins, comme s'ils étaient capables de s'amuser à penser à nous (1)? Ecartant avec une égale force les erreurs de la gloire et de l'ambition, il a voulu que son sage trouvât son bonheur, en ne s'occupant que de lui-même.

Ciceron. » L'excellent moyen de former des

(1) Pascal.

hommes utiles à la prospérité de leur patrie ! Il ne faut pas s'étonner si, parmi ses disciples, on compte aussi peu d'hommes d'État et de généraux célèbres. Ne jugeons point sa doctrine par quelques maximes isolées, mais par l'effet que leur ensemble doit produire snr les mœurs. En vain Épicure se pare d'un respect hypocrite envers les dieux. Lorsqu'il en a fait des êtres à figure humaine, relégués dans les intervalles des mondes, qui n'ont contribué en rien à la formation de l'Univers, et qui sont absorbés dans un repos immuable, n'a-t-il pas en effet détruit leur culte et leurs autels ?

» D'après ses sages maximes, on ne doit rien faire pour lcs autres et l'on doit tout rapporter à soi-même. S'il veut qu'on observe les loix, ce n'est point parce que la conscience l'ordonne, mais parce qu'il serait dangereux de les violer : toutes les vertus vont ainsi se réduire à la seule prudence.

» Au reste ses principes s'accommodent à toutes les passions nuisibles à l'ordre social. Ceux qui préfèrent à tout une molle oisiveté y trouveront des raisons pour s'éloigner de l'étude des lettres, de l'administration publique et des fonctions militaires ; l'avare, pour être insensible aux besoins de ceux qui l'environnent, et se contenter de la nourriture la plus grossière ; les parens dénaturés, y verront que les liens du sang ne sont qu'un pré-

jugé; les méchans, que les dieux n'abaissent point leurs yeux sur la terre, et que le sage ne connaît d'autres intérêts que les siens. Si l'on déduisait toutes les conséquences qui découlent de son principe favori, que l'on doit rapporter uniquement ses actions à son utilité personnelle, on y verrait la doctrine qu'un chef de pirates et de brigands doit enseigner à ses complices (1).

» Quelle idée respectable Épicure donne de la vertu, lorsqu'il en fait la protectrice et la suivante des plaisirs! Qu'on ne croie pas qu'il entende parler des plaisirs purs que peut goûter un esprit délicat et cultivé, il n'en excepte pas même les plus sensuels; et son disciple chéri affirme plusieurs fois dans ses ouvrages, que le bonheur se calcule d'après la facilité de digérer. Comment placerez-vous sur une pareille base les devoirs d'ami, de père, de citoyen? Lorsqu'on fait tout pour soi-même et rien pour les autres, de quelle utilité peut-on être pour sa patrie? Que devient la justice, lorsque la volupté est la règle de nos actions? Se fiera-t-on aux sermens de ceux qui ne croient point que les dieux les entendent! Selon Épicure, la suprême puissance n'est pour le sage qu'un moyen de sûreté de plus; et dans cette vue,

(1) Lactance.

elle

elle est un bien par quelque voie qu'on y arrive (1).

» Je sais combien la conduite de la plupart de nos épicuriens (2) a peu de rapport avec les conséquences que je tire des maximes de leurs maîtres; et ils en font ainsi la meilleure réfutation.

Varron. » Je me rappelle le plan qu'un épicurien faisait un jour d'un gouvernement parfait; il voulait de la subordination entre les pauvres et les riches, mais les premiers régleraient leur obéissance d'après leur intérêt, et les seconds feraient de leur autorité la jouissance de leur orgueil. On y applaudirait, non au zèle pour le bien public, mais à la proposition de nouveaux plaisirs; on n'ordonnerait rien de difficile; on ne s'inquiéterait en rien des mœurs. Le souverain s'occuperait moins d'avoir des sujets vertueux que d'en avoir un grand nombre, et il s'en ferait craindre plutôt que respecter. On n'aurait le droit d'appeler devant les tribunaux que celui qui aurait eu l'intention de nuire; du reste il serait permis de faire dans l'in-

(1) Le Batteux, morale d'Epicure.

(2) Les disciples d'Epicure étaient assez nombreux à Rome; ils mettaient son portrait dans leur chambre, célébraient chaque année le jour de sa naissance, et lui consacraient le vingtième jour de chaque mois.

térieur de sa maison et au dehors, tout ce que la volonté inspirerait, lorsqu'elle serait d'accord avec celle des autres. Les endroits destinés aux plaisirs des sens seraient nombreux; de vastes et magnifiques palais serviraient à des festins souvent répétés; il y aurait partout des salles de danse; on multiplierait les théâtres de tout genre où la volupté serait appelée, tantôt par les spectacles les plus barbares, tantôt par les plus obscènes; enfin on ne connaîtrait d'ennemi que celui à qui un tel bonheur déplairait (1).

Ciceron. » Ce tableau des souhaits de nos épicuriens, prouve assez la pernicieuse influence de leurs maximes. Je mettrai en opposition le trait de ce pythagoricien, qui avait acheté une paire de souliers sans avoir d'argent sur lui. Il revint au bout de quelques jours; voyant la boutique fermée, il s'informa dans le voisinage, et apprit que le cordonnier était mort. Notre philosophe fort content de conserver ses quatre deniers, les faisait sonner de temps en temps; mais réfléchissant au plaisir secret que lui donnait ce gain fortuit, il se le reprocha et retourna vers la boutique, en disant : *Il vit pour toi, paye ta dette.* En même temps à travers les fentes de la porte,

(1) S. Augustin.

il fit entrer ses quatre deniers dans la maison. Si vous n'admettez un droit indépendant de toute convention humaine, vous détruisez la morale publique et privée. Dans nos relations avec nos amis, nos parens, notre patrie, il est aussi une voix secrète qui nous crie : *paye ta dette;* malheur à ceux qui refusentde l'entendre.

Varron. » Tandis qu'Épicure sacrifiait la vertu aux affections des sens, Zénon au contraire réduisait l'homme aux facultés de l'ame, ne voyait de bonheur que dans leur perfection, de mal que dans ce qui les dégradait. Tout ce qui est sous la puissance de la fortune ne peut, selon ce philosophe, être un bien aux yeux du sage. L'homme n'a d'ennemis à craindre que ses passions, et son souverain bien consiste dans la pleine jouissance de la vertu. Le sage est le vrai roi, puisque le premier empire est celui que l'on a sur soi-même; le vrai riche, puisque tout appartient à celui qui qui sait le mieux user de tout; il sera véritablement beau, de cette beauté de l'ame si fort au-dessus de celle du corps; vraiment libre, puisqu'il ne sera soumis à aucun vice ni à aucune autorité; vraiment invincible, puisqu'aucune puissance ne peut atteindre jusqu'à son ame. En un mot, dans quelque fâcheuse position que se trouve le sage, il ne peut cesser d'être heureux, et il n'y a que lui seul qui le soit.

» Malgré le faste de ces maximes, la nature entière réclame contre une prétendue perfection qui ôte à l'homme la moitié de son être. En changeant le sens des mots, les stoïciens n'ont rien changé à l'essence des choses, et le bien-être de l'homme n'en exige pas moins impérieusement que les facultés du corps soient aussi saines que celles de l'ame. Ces principes ont précipité ces philosophes dans des erreurs que Ciceron a tournées si agréablement en ridicule dans son plaidoyer pour Muréna. *Le sage est insensible à la pitié et au désir d'obliger. Pardonner est une marque d'inconstance qu'il ne donnera jamais. Il ne peut se tromper, donc il ne peut changer d'avis ni se repentir. Céder à la compassion, est un crime bien léger sans doute? Non, toutes les fautes sont égales. Étrangler son père n'est pas un forfait plus noir que d'égorger un poulet sans nécessité.*

Ciceron. » Malgré ses erreurs, respectons une secte dont les rigides principes seront peut-être un jour le seul contre-poids de la corruption que nous voyons s'étendre avec tant de rapidité sur toute la république.

Varron. » On trouve en effet, dans leurs maximes, une exaltation de vertu qui entraîne ceux qui s'y livrent, et qui m'a séduit moi-même quelquefois. Les principes des péripatéticiens, moins

exagérés, me paraissent se rapprocher davantage de la vérité. Ils prétendent que le bon ou le mauvais usage de nos passions en fait des vertus ou des vices, et que la nature ne peut rien produire de dépravé. Ce n'est point la passion qui est jamais à blâmer, mais seulement la cause qui la fait naître. Lorsque l'amour repose sur un sujet légitime, bien qu'il soit extrême, peut-on en faire un sujet de honte? Mais un amour modéré ne laisse pas d'être un très-grand vice, quand il ne peut être satisfait qu'en violant les loix. Quoique l'ambition et l'emportement n'aient rien de mauvais en eux-mêmes, on a raison de craindre un tempérament colère qui nous irrite sans sujet, et un caractère ambitieux qui emporte nos désirs vers des objets qui ne devraient pas les arrêter. Les passions nous ayant été données comme des mobiles qui doivent nous conduire au but que la nature s'est proposé en nous accordant la vie, nous devons employer tous nos efforts pour empêcher qu'elles ne dévient, et qu'elles ne jettent dans nos ames la honte ou le remords.

» Je me suis senti quelques instans entraîné vers l'opinion de ceux qui ont soutenu que tout est bien sur la terre (1); mais nos souffrances et

(1) Arnobe.

tout ce qui se passe sous nos yeux réfutent l'optimisme avec trop de force, pour qu'il soit permis de s'y arrêter.

» Quelque brillantes que soient les théories philosophiques, comment peut-on se livrer sans défiance aux systèmes des sages les plus vantés, lorsque leurs ouvrages nous prouvent qu'il n'en est aucun qui n'ait choqué la raison par quelque absurdité. Si la Grèce s'honore du génie d'un grand nombre de philosophes, combien n'en compte-t-on pas qui semblent avoir voulu effacer cette gloire par l'extravagance de leurs opinions!

Cratès. » Ce reproche même est une preuve de la fécondité de leur imagination, tandis que les Romains ne peuvent citer aucune opinion qui leur soit propre.

Varron. » Peut-on regarder comme un titre de gloire cette multitude de systèmes bizarres qui a fait dire qu'on ne rêve rien de si extravagant qui ne puisse être soutenu par un philosophe? L'imagination trop vive des Grecs nuisit beaucoup à la perfection de leurs principes moraux, et il n'est point de sectes auxquelles on ne puisse adresser de justes reproches à cet égard. C'est au génie de Ciceron qu'il appartenait de construire un édifice régulier de ces matériaux imparfaits. En traduisant les ouvrages des philo-

sophes grecs, il a éclairci, développé, épuré leurs principes. Il est le premier qui ait donné à la morale cet ensemble majestueux qui fait briller ses préceptes de tout l'éclat de la vérité. J'espère qu'il ne refusera pas de nous exposer les principes généraux d'après lesquels il a fondé parmi les Romains un nouvel empire à la philosophie.

Ciceron. » Je ne puis me refuser à tes instances, quoique mes travaux soient bien au-dessous des éloges que leur prodigue ton amitié.

» Mon attachement à la secte académique, ne m'a pas empêché de prendre dans les autres ce que j'ai cru de plus conforme à la raison. J'ai mis souvent à profit les leçons du portique, et je m'accommode assez de celles du lycée. Quoiqu'ennemi du scepticisme qui livre tout à l'incertitude, je ne veux pas que la raison se presse d'affirmer. Je ne vois dans toutes nos idées que des choses probables ou improbables, et il n'est pas d'opinions à l'examen desquelles je ne sois prêt à revenir.

» Je commençai par l'etude de moi-même; je vis que j'étais un composé d'esprit et de matière, et que je ne pouvais être heureux que par les biens qui appartiennent à l'ame et au corps. Quoique la nature du principe intellectuel échap-

pât à mes recherches, je reconnus en lui une substance qui ne tient en rien de la matière et qui lui est bien supérieure. L'examen me conduisit à penser que l'ame est un être simple, qui n'admet point de mélange ni de composition; d'où il s'ensuit qu'elle est indivisible, et par conséquent immortelle (1). Si c'est une erreur, je me plais à l'entretenir et je ne veux pas qu'on me l'enlève, tant que je vivrai. La véritable vie ne doit même commencer qu'après notre mort. A cet instant, qu'un philosophe doit moins craindre que désirer, prend son essor vers sa patrie naturelle, cet esprit que le destin avait un moment exilé

---

(1) Il faut avouer que la notion de l'immortalité de l'ame était extrêmement obscure chez les Romains; et il n'y a rien qui a dû les surprendre, lorsque l'épicurien César s'est écrié au milieu du sénat, que la mort était le terme de l'espérance et de la crainte. Pline le philosophe, assure que la mort ne laisse pas plus de sensibilité à l'ame et au corps qu'ils n'en avaient avant de recevoir l'existence. Le stoïcien Sénèque dit dans le même sens : La mort nous replonge dans l'état où nous étions avant que de naître. Ciceron lui-même ne craignit pas d'avancer dans une harangue publique, que si les tourmens des enfers ne sont que des fictions, comme personne n'en doute, la mort ne fait qu'ôter au coupable la possibilité de souffrir.

de son céleste domicile, pour l'assujettir aux entraves corporelles. C'est ce qui rend si tranquilles les derniers momens du sage, qui sait qu'en quittant la terre, il va se trouver transporté dans la société des grands hommes qui sont depuis si long-temps l'objet de son respect et de son admiration.

» Il n'y a rien dans l'ame qui vienne de la terre, de l'air, du feu ou de l'eau ; tous ces élémens n'ont rien de commun avec la mémoire et la réflexion. Cette partie intellectuelle de notre être est néanmoins soumise à toutes les impressions, soit agréables, soit douloureuses qu'éprouve le corps ; elle est heureuse de son bien-être et souffre de ses privations, tant que leur destinée les tient unis ensemble. Mais placerons-nous notre félicité dans les biens corporels sujets à tant d'incertitude? Si nous voulons une base solide au bonheur de l'homme, nous ne pouvons en choisir d'autre que la vertu ; on doit la regarder comme une qualité permanente de l'ame, d'où sortent les désirs et les actions honnêtes. Par elle-même, elle mérite nos éloges indépendamment de toute utilité ; en un mot, elle est l'exactitude constante à suivre la raison. Son principal mérite est dans l'action et dans l'amour des hommes ; il ne faut pas que la crainte lui serve d'aiguillon : un principe aussi pur ne peut naître d'une terreur servile, et l'homme

cesserait alors d'être juste, aussitôt qu'il cesserait de craindre.

» Mais où sont les règles qui doivent diriger l'homme? Dans son propre cœur. La droite raison est la véritable loi, conforme à la nature, constante, immuable, éternelle, commune à tous les hommes : celui qui la viole, échappât-il à toute autre peine, trouve son premier châtiment dans son infraction même. Les loix naturelles existent indépendamment des conventions humaines, et la violence de Sextus Tarquin n'en était pas moins un crime, quoique la loi contre l'adultère ne fût pas encore écrite. L'opinion générale doit avoir la plus grande influence sur notre manière de penser et d'agir. Se mettre au-dessus de ce que les hommes penseront de nous, prouverait un esprit présomptueux et insensible aux charmes de la sociabilité.

» Si les semences de vertus que nous apportons en naissant, pouvaient croître à l'abri des passions, la nature nous conduirait d'elle-même au bonheur. Les passions sont un trouble violent opposé à la raison et à la nature. Nous en avons quatre principales; deux qui viennent d'un bien qu'on désire ou dont on jouit, la cupidité et la joie; deux qui viennent d'un mal qu'on ressent ou qu'on prévoit, l'affliction et la crainte. Pour que l'homme soit heureux, il faut

qu'il soit exempt de leurs agitations, aussi funestes au corps qu'à l'esprit; ce sont des maladies de l'ame avec lesquelles il ne faut pas composer. On dit que la colère aiguise le courage, mais le courage n'est que la conservation d'un jugement sain et ferme au milieu des dangers. Est-il rien qui y soit plus opposé que le tumulte et le bouillonnement de la colère? Prescrire des bornes aux vices, c'est en admettre une partie. De toutes les passions, la plus orageuse est l'amour; il produit une agitation d'esprit et un bouleversement qui doivent nous faire honte; il irrite notre imagination par des songes et par des espérances, et il nous laisse l'ennui, la lassitude, le dégoût à la place des plaisirs qu'il nous avait promis. Si cette passion était dans l'ordre de la nature, tous les hommes aimeraient, ils aimeraient toujours. L'amour n'approche-t-il pas de la folie, ou plutôt n'en devient-il pas une, lorsqu'il fait dire à Médée :

Qu'est-ce qu'un père au prix de mon amant?

» Qu'on ne dise pas qu'on est entraîné par les passions, malgré sa volonté; il n'en existe pas qui puissent naître dans notre ame sans notre aveu, et la faiblesse qui leur cède est toujours volontaire. L'ame a reçu avec ses autres facultés une force

à laquelle tout ce qui tient à l'homme doit obéir. Notre conscience est un guide qui ne peut nous tromper. Tous les principes de la morale ont été gravés dans notre cœur par l'auteur de la nature (1), et si nos remords sont quelquefois si déchirans, c'est parce qu'il nous est impossible de nous dissimuler que notre volonté était coupable, avant que le crime fût commis.

» Les vertus essentielles à l'homme sont la prudence, la justice, la force et la tempérance. La nature nous les a données en quelque sorte pour nos souveraines; et afin que notre obéissance à leurs loix fût toujours volontaire, elle nous a fait présent de la raison, cette faculté qui fait à la fois la gloire de l'homme, par ses brillantes prérogatives, et sa honte par ses fréquens écarts. Elle diversifie ses conseils, selon les circonstances; mais quels que soient les temps et les climats, les principes de nos devoirs ne cessent point d'être uniformes.

» Destinés à vivre en société, nous apportons en naissant un principe de bienveillance envers nos semblables, qui nous fait partager leurs intérêts et leurs affections. L'homme généreux sent au dedans de lui-même un élan qu'il ne peut

(1) Lucain.

comprimer, et qui l'entraîne au secours du malheureux et à la défense de l'opprimé. Ce n'est point par un effet de l'opinion que l'injustice nous révolte, mais par un sentiment inné et indépendant de toute volonté humaine. De ce principe de bienveillance qui repose principalement sur les êtres qui nous entourent, nous nous élancons ensuite vers l'amour de la patrie et de l'humanité entière.

» Combien les hommes se sont écartés de la vérité en séparant l'honnête de l'utile! Séduits par l'attrait des biens corporels, ils ont négligé les jouissances plus pures et plus durables qui proviennent des facultés de notre ame. C'est du bon usage de notre raison que naît ce noble sentitiment qui élève l'homme si fort au-dessus du reste de l'Univers; il n'est point de souvenir que l'on puisse rappeler avec plus de charmes que celui des sacrifices que l'on a faits à l'intérêt des autres. On ne peut estimer bon celui qui, dans une conduite généreuse en apparence, ne s'est proposé que son propre avantage. Se contenter d'obéir aux loix civiles, c'est agir en esclave soumis à la chaîne qui l'attache : la vertu consiste dans des actions libres et désintéressées.

» De tous les sentimens que la nature a placés dans notre ame, il n'en est point de meilleurs, de plus avantageux, de plus sublimes que ceux

qui nous mettent en relation avec nos semblables, et que cette philantropie qui embrasse l'humanité entière. Loin de blâmer les larmes que cette affection fait couler, la sagesse qui rend insensible à toutes les pertes me paraît ressembler moins à la vertu qu'à une véritable stupeur.

» De l'examen de mes facultés intellectuelles, si je passe à celui de mes sens, ces canaux par lesquels mon ame communique avec l'Univers, quel vaste sujet n'offrent pas à notre admiration et à nos inépuisables recherches, des instrumens si délicats et si solides, où rien n'est épargné, où rien cependant n'est superflu! Lorsqu'ensuite j'etends mes regards sur le globe que j'habite, quelle immense variété de productions, toutes plus étonnantes les unes que les autres, se disputent mes regards et mon attention! Parmi la multitude d'animaux qui habitent la terre, les airs et les mers, je n'en vois aucun qui ne reconnaisse mon empire, ou du moins ma supériorité. Lorsque dans cette économie inconcevable, je m'aperçois enfin que tant de merveilles semblent se rapporter à moi, comment la reconnaissance ne me forcerait-elle pas d'avouer que je suis sous la main d'une providence aussi étonnante par sa bienfaisance que par son pouvoir ?

» Quoi qu'en dise Epicure, le hasard n'est pour

rien dans la production de l'Univers; partout où j'aperçois l'ordre, je dois reconnaître l'intelligence. Quand je vois une machine qui se meut artificiellement, une sphère, une horloge, je ne doute pas que l'esprit n'ait part à ce travail; comment douterais-je donc qu'un Dieu ait présidé à la formation de l'Univers? Comment me refuser à une telle vérité, lorsque je la vois admise par tous les hommes? Cette opinion n'a point été établie par les loix, ni par la politique: il n'y a pas de peuple qui, s'il ignore quel Dieu il doit reconnaître, ne sache au moins qu'il en existe un.

» L'intelligence éternelle ne peut avoir rien de commun avec les combinaisons inconstantes de la matière. Dieu est un esprit pur, dégagé de tout assemblage corruptible, qui connaît tout, qui meut tout, et qui a en soi un éternel mouvement. Souverain du monde, il examine et juge les actions des hommes, et il met une différence entre le juste et le méchant.

» Si les divinités que nous adorons étaient insensibles à nos vœux et à nos sacrifices, quelle raison pourrait nous obliger à leur en offrir? Dois-je penser que l'Être qui a versé tant de bienfaits sur mon existence, puisse me repousser ensuite dans un éternel oubli? Pour moi, je me plais à me voir sans cesse sous sa main. Com-

bien une telle pensée doit élever l'ame! Que de vertus doivent régner dans une société, où chacun croit avoir pour témoins et pour juges les dieux immortels » !

AVERTISSEMENT.

AVERTISSEMENT

DE L'ÉDITEUR.

Le manuscrit original de cet ouvrage m'a été remis dans un état si défectueux, qu'il m'a obligé à un travail très-difficile et très-pénible, pour réparer les lacunes que le temps y avait faites. Mais je n'ai pu suppléer aux articles sur lesquels je n'ai trouvé aucun renseignement dans les auteurs anciens. Je me suis contenté alors de resserrer les chapitres, afin que le vide fût moins sensible. Tous mes efforts néanmoins n'ont pas toujours réussi à lier ces divers fragmens; pour leur donner plus d'ensemble, il m'aurait fallu supprimer plusieurs particularités qui m'ont paru intéressantes, et j'ai préféré les laisser dans leur état d'imperfection.

Il y avait d'assez longs chapitres relatifs à la vie privée de Pollion et à sa famille, mais le temps n'en a presque rien laissé subsister. Ce que j'en ai pu tirer de satisfaisant a été fondu dans d'autres articles. J'ai trouvé celui de la Grèce traité d'une manière assez étendue, mais j'ai retranché avec soin tout ce qui avait déjà été présenté par Barthelemi, dans son Voyage du jeune Anacharsis, persuadé qu'on ne pouvait rien ajouter à l'exactitude, et surtout à l'intérêt qu'a su mettre cet illustre savant jusque dans ses disser-

tations académiques. Par le même motif, j'ai pris soin de présenter d'une manière très-resserrée ce que les Romains pouvaient avoir eu de commun avec les Grecs dans les mœurs, dans les usages, dans les opinions. Comme la lecture aussi utile qu'intéressante de l'ouvrage de ce respectable académicien, ne peut avoir été négligée de ceux qui liront celui-ci, ils y auront vu d'avance ce qu'étaient la philosophie et les arts chez les Romains. Je me suis attaché uniquement à faire connaître quels avaient été leurs progrès depuis le siècle d'Alexandre.

Plusieurs personnes auraient désiré peut-être que j'eusse imité le savant Barthelemi, dans sa manière scrupuleuse de citer les auteurs qui ont servi à la composition de son ouvrage. Mais combien peu de lecteurs sont à portée de vérifier les citations, et combien moins encore en ont le goût. Je me suis trouvé d'ailleurs dans l'impossibilité de le faire par des circonstances indépendantes de ma volonté. J'aurais désiré qu'elles me permissent au moins de citer les auteurs dont il m'est arrivé de prendre littéralement quelque phrase. Loin de m'en faire un scrupule, je me reproche de ne l'avoir fait que très-rarement, et je crois qu'il vaut mieux copier d'une manière franche, que de tourmenter les idées d'autrui pour déguiser ses plagiats.

Au reste, loin de vouloir cacher les obligations que j'ai à une foule d'écrivains de tous les âges et de toutes les nations, je déclare haute-

ment n'avoir hasardé mes propres pensées qu'avec la plus grande défiance, et lorsque ma mémoire ou les livres que j'avais sous les yeux, ne me fournissaient rien de satisfaisant.

Je me contenterai d'exposer une des raisons principales qui m'ont fait supprimer les citations; c'est que les idées qui paraissent s'y rapprocher de celles de quelques auteurs anciens ou modernes, n'y sont pas toujours considérées sous le même jour, et qu'il aurait fallu, sous peine de passer pour avoir fait un contresens, expliquer pourquoi nous n'avions pas pris telle idée dans le sens de l'auteur que nous aurions cité; pourquoi tel auteur ancien paraît suivi dans quelques circonstances et abandonné dans quelques autres. Quand les critiques apercevront dans notre ouvrage des contradictions avec le texte des écrivains anciens les plus accrédités, qu'ils ne se hâtent donc point de supposer que ce passage n'a pas été compris; mais c'est que la discussion des faits, les éclaircissemens que nous avons trouvés dans d'autres auteurs, ou enfin une manière différente d'envisager les choses, nous ont fait croire le sens adopté, plus vrai, plus conforme aux mœurs des Romains. Les discussions où nous aurions été engagés, auraient fourni la matière d'un second ouvrage, presque aussi volumineux que le premier, et auquel il aurait été bien difficile de donner quelqu'intérêt.

Je dois avouer encore qu'il y a plusieurs faits qui ne sont point conformes aux témoignages des

auteurs anciens, et que je n'ai pas cherché à rectifier. Il ne paraît pas qu'Antoine ait jamais servi sous son oncle en Macédoine, ni que le riche Crassus ait habité dans la maison de l'orateur de ce nom. Il est certain que l'aventure de Clodius est arrivée avant le triomphe de Pompée, et que la harangue pour Marcellus a été prononcée avant celle qui fit obtenir la grace de Ligarius. Il y a vingt autres circonstances aussi peu importantes que j'aurais pu relever, et que j'ai laissées à dessein, parce que c'est moins l'histoire du siècle d'Auguste que l'on prétend retracer ici, que le tableau des mœurs des Romains, et le portrait des principaux personnages qui ont illustré cette grande époque. Avec un pareil but, on est quelquefois obligé de s'éloigner de la tradition commune, pour mettre certaines parties sous un jour plus frappant, et pour donner aux autres plus d'ensemble.

J'avais voulu éviter de faire une préface, et sans m'en apercevoir, je viens presque d'en faire une; quel soin plus inutile! Malgré les meilleures raisons, un auteur a toujours tort, lorsqu'il échoue, et le succès justifie souvent jusqu'à ses erreurs.

APPENDICE

Du Chapitre sur les Vestales.

PLUTARQUE se contente de rapporter que Fabia, belle-sœur de Ciceron, fut accusée par P. Clodius, et défendue par Caton d'Utique. Les autres circonstances ajoutées dans cet ouvrage, offrent un tableau assez fidèle de la position des vestales à l'époque où ce trait a eu lieu. J'ai cru cependant y trouver quelques omissions qui devaient être réparées, au moins dans une note.

Le *Fanum* de Vesta n'était pas un temple consacré; la plupart des auteurs supposent que c'était pour empêcher qu'il ne servît aux asssemblées du sénat, un usage immémorial ne lui permettant de se réunir que dans les lieux dont la consécration avait été faite par les augures. Les parois de ce *Fanum* étaient anciennement d'osier entrelacé, et le chaume le couvrait aussi bien que la plupart des maisons des Romains.

La loi Papia ordonnait que, lorsqu'il y aurait une place vacante parmi les vestales, le grand pontife choisirait dans les familles romaines, vingt personnes qui eussent les conditions requises; qu'il les ferait tirer au sort, et qu'il *saisirait* celle qui aurait été ainsi désignée. Si les parens présentaient leur fille volontairement, on devait la rece-

voir, pourvu qu'elle eût l'âge prescrit, c'est-à-dire, de six à dix ans; mais on répugnait d'exposer ses enfans à des honneurs qu'accompagnaient tant de dangers. Les nobles voyant avec peine leur filles dévouées à ce ministère sacré, il fut statué en 758, que les filles d'affranchis pourraient être admises parmi les vestales, et que le tirage au sort aurait lieu dans le sénat, en présence des parens. On vit, sous les empereurs, accorder jusqu'à deux millions de sesterces (1) à une vierge qui entrait dans le collége des vestales.

Elles avaient en outre des revenus considérables, jouissaient d'une grande liberté, et se promenaient au milieu de Rome dans de riches litières. Une place distinguée leur était réservée à tous les spectacles, même à ceux de gladiateurs. Elles ne furent accompagnées d'un licteur que depuis les troubles qui suivirent la mort de César, parce que l'une d'elles avait été violée la nuit par des inconnus.

Ce qui balançait tant de priviléges était le danger auquel les exposait une seule démarche hasardée. Le riche Crassus fut accusé d'un commerce défendu avec une vestale, parce qu'ayant envie d'acheter une maison de campagne dont elle était propriétaire, il avait eu plusieurs entretiens secrets avec elle. Une autre vestale fut mise en cause pour avoir laissé échapper quelques plaisanteries un peu libres; elle fut absoute, et le grand pontife l'avertit de n'être pas moins chaste dans ses discours que dans ses mœurs.

(1) 450,000 liv.

Du temps de Pline, on croyait encore que par une simple formule d'invocation, ces vierges sacrées pouvaient retenir un esclave fugitif, s'il n'était pas hors des murs de Rome.

Pendant les dix siècles que dura cette institution, voici les noms de celles qui périrent pour avoir été infidèles à leurs vœux. Pinaria, Popilia, Minutia, que son goût excessif pour la parure rendit suspecte et fit convaincre de crime; Opimia, Floronia, séduite par un sécretaire des petits pontifes; Caparonia, Urbinia, Licinia, Émilia; ces deux dernières eurent quelque temps le frère l'une de l'autre pour amant; mais ayant changé d'inclination, leur brouillerie décela toute l'intrigue. Cette affaire enveloppa beaucoup de personnes et mit toute la ville en rumeur. Les recherches que l'on fit alors occasionnèrent la découverte d'une autre intrigue, conduite par un chevalier romain avec Marcia qui fut également condamnée au supplice. Le féroce Domitien fit lui seul périr quatre vestales comme coupables, Varonilla, Cornelia et les deux sœurs Ocellates.

Si l'on songe que ces vestales étaient toujours au nombre de six, que leur inclination ne pouvait être consultée dans la consécration que l'on faisait à Vesta, de leurs plus belles années, et que la liberté dont elles jouissaient, les exposait à beaucoup de séductions, on s'étonnera peut-être qu'il y ait eu un si petit nombre de coupables. Elles ne remplissaient le ministère sacré que pendant trente ans, après lesquels il leur était permis de se marier, liberté dont leur âge, et les préjugés leur ont rarement permis d'user.

Lorsqu'une maladie violente forçait une vestale d'habiter hors du temple de Vesta, on la confiait à la surveillance et aux soins d'une des femmes les plus distinguées de la ville; quelquefois elles s'en chargeaient volontairement, mais le plus souvent, c'était par un ordre exprès des pontifes.

APPENDICE

Du chapitre sur la Philosophie.

J'AI cru nécessaire d'ajouter à ce chapitre quelques éclaircissemens sur deux objets qui ne manqueront pas d'exciter de vives réclamations. Quoique les effets du mouvement soient une des matières qui ont été traitées par les physiciens de la manière la plus satisfaisante, il n'en est point qui ayent plus fourni au déraisonnement, lorsqu'on a voulu approfondir ce que l'esprit humain ne peut connaître.

Voici quelques principes qu'il est impossible, je crois, de contester. 1°. La matière peut exister sans mouvement, elle peut le quitter et le reprendre; donc il ne lui est pas essentiel.

2°. Il ne peut y avoir de mouvement sans cause, ni plus fort que l'impulsion qui a été donnée. Il n'est pas moins impossible que le corps mu, communique son mouvement entier au corps à mouvoir; donc, quel que soit le principe du mouvement, il doit s'affaiblir; donc toute espèce de mouvement perpétuel est impossible (1). Afin d'empêcher les mécaniciens

(1) Aucune machine, quel qu'en soit le moteur, ne peut créer de mouvement : je ne sais comment un principe aussi évident peut encore être un objet de contestation. Que vous appliquiez votre machine à élever un fardeau

de s'épuiser en tentatives nouvelles, on ne saurait trop leur répéter qu'il n'y a de mécanisme possible que celui dont le mouvement est renouvelé, à de plus ou de moins longs intervalles, par un agent extérieur.

3°. Les corps étant indifférens au mouvement et au repos, il est impossible qu'un corps mu s'arrête, si d'autres corps ne lui enlèvent son mouvement. Le corps qui fait obstacle doit nécessairement se mou-

---

solide ou de l'eau, la conséquence est la même. Un prétendu mécanicien du roi de Pologne, vers le milieu du siècle passé, fit publier dans le Mercure, qu'il avait découvert un moyen d'élever une eau tranquille par son propre poids. Aujourd'hui un autre mécanicien qu'on nous donne pour ignorant, annonce la même découverte : ou il emploie un agent secret et inaperçu, ou elle n'aura point d'autre résultat que la première. Il n'est pas moins ridicule de prétendre élever une masse d'eau par son propre poids, qu'une carrière de pierres, en se servant du poids même des pierres. En un mot, loin qu'il puisse y avoir une machine qui ajoute un nouveau degré de mouvement à celui qu'elle a reçu, c'est une vérité de fait et de raisonnement, qu'une machine, quelque parfaite qu'elle soit, fait toujours perdre une portion plus ou moins considérable du mouvement qui lui a été donné par l'agent extérieur. Comment donc une eau sans mouvement entretiendra-t-elle le mouvement d'un mécanisme quelconque? C'est une contradiction dans les termes; ce n'est pas le fait qu'il s'agit de vérifier, mais l'imposture. Je suis loin cependant de prétendre qu'on ne puisse pas découvrir un agent nouveau, ou donner une nouvelle direction aux agens déjà connus : voilà les seules découvertes qui méritent l'attention des physiciens.

voir à son tour, ou retenir le mouvement, ou le communiquer au corps qui lui fait obstacle à lui-même. Je n'ai rien vu dans les auteurs anciens, qui soit relatif au mouvement qui s'anéantit dans les chocs contraires (1). Cet effet paraît avoir échappé

---

(1) J'ai toujours été étonné que ceux qui ont écrit si longuement sur l'existence de Dieu, ayent négligé l'argument qui me semble prêter le moins aux objections des athées. La matière ne peut pas créer de mouvement, c'est une vérité reconnue de tout le monde; il n'est pas moins évident que le choc contraire des corps anéantit chaque jour du mouvement. Si vous refusez d'admettre un principe moteur différent de la matière, un petit nombre de siècles suffira pour réduire l'Univers à une masse inerte.

On s'est épuisé en raisonnemens, selon moi, assez peu concluans, sur la possibilité d'un certain ordre dans l'Univers par le seul concours du hasard. Au lieu de s'arrêter à réfuter les athées sur cet article, qu'on admette toutes leurs suppositions, il deviendra bien plus aisé de les obliger à reconnoître leur erreur. J'admettrai, si l'on veut, qu'il est possible qu'une immense quantité de caractère d'imprimerie nous donne, par le seul effet du hasard, une Iliade complète; mais si, deux mille fois par jour, ces caractères d'imprimerie changent de position, et continuent à fournir des pensées suivies et bien ordonnées entre elles, à moins d'être insensé, ne suis-je pas forcé de croire que cet arrangement successif est l'effet d'une intelligence. Comment donc l'Univers qui change, à chaque instant de position et avec plus de rapidité que n'en a la pensée même, pourrait-il, à chacun de ces jets infinis de la matière, se retrouver dans un ordre intelligent, si aucune intelligence n'y présidait? Il n'est aucun de ceux qui refusent de croire à une providence, à qui l'on persuadât, quand ils jouent à

à Aristote lui-même qui a traité cette matière fort au long; du moins je ne me rappelle pas d'y avoir rien aperçu qui y soit relatif.

4°. Si le mouvement donné est toujours en raison du mouvement reçu, comme on n'en peut douter, il me semble qu'on ne doit plus voir dans les forces animales ou végétales que des mouvemens accumulés, des ressorts de montre qui se déploient; et nos ames ne sont pas des principes actifs dans le sens qu'on donne ordinairement à cette expression. On doit les considérer, s'il est permis de s'exprimer ainsi, comme la détente qui laisse échapper le mouvement nécessaire aux actions humaines.

Je ne devine point par quelle bizarrerie les spiritualistes, qui prétendaient que nos ames étaient différentes de la matière, et supérieures à cette inerte substance, voulaient cependant leur donner une action immédiate sur elle, tandis que leurs antagonistes, en les supposant de la même nature que le corps, restreignaient leur action sur lui. Les principes que je viens d'établir sont loin d'être favorables à ces derniers. Le mouvement passe des corps animés dans les corps brutes, et réciproquement, en raison de la quantité qui en existe dans chacun. Mais les phénomènes du principe vital dans l'homme n'ayant rien d'analogue avec ceux du mouvement,

---

un jeu de hasard, que les mêmes coups puissent, par un effet indépendant de toute volonté, revenir toute une soirée dans un ordre constant; je ne leur demande que d'être conséquens.

ils ne peuvent pas ne pas être d'une nature absolument différente. Dans ce cas, me diront les matérialistes, le principe vital dans la bête, et même dans la plante, doit être aussi par la même raison d'une autre nature que le mouvement. Qu'auront-ils gagné sur moi, quand je leur en aurai fait l'aveu? Je juge par les différences qui existent entre le principe vital et le mouvement, qu'ils sont d'une nature différente; et je juge également par les différences qui existent entre le principe vital de l'homme et celui des autres êtres organisés qu'ils sont d'une nature différente. Je ne sais pourquoi les spiritualistes sont si souvent embarrassés des objections que l'on tire de la ressemblance que l'on peut remarquer entre nous et les autres animaux. Les effets ne prouvent-ils pas assez qu'ils ont une manière d'être et de sentir à laquelle il nous est impossible de rien comprendre: quelles conséquences raisonnables pourrait-on tirer d'une manière d'être à laquelle notre esprit ne peut rien concevoir?

5°. Si l'ame n'est que le directeur du mouvement corporel et non son principe, il faut donc que ce mouvement existe dans les parties matérielles de notre être. La nécessité de se nourrir vient sans doute de l'obligation où sont les corps organisés, de renouveler sans cesse les parties actives de la matière qui s'échappent ensuite, lorsqu'elles sont devenues inertes. Découvrir quelles sont les substances les plus actives et les moyens de les assimiler à notre corps, ce serait faire le plus grand pas possible à l'art de prolonger la vie. Il paraît certain que le

mouvement est le meilleur moyen d'absorber en nous les parties actives des substances alimentaires. En effet, on peut remarquer dans les artisans, que les membres qui sont exposés à un mouvement continu, dès qu'il n'est point excessif, sont toujours les plus forts. La lumière paraît être le corps qui contient le plus de parties actives; c'est sans doute pour cette raison que les êtres organisés qui vivent loin de son influence, ont un principe vital si faible.

Peut-être un jour viendra, que la médecine se réduira à la science des mouvemens dans le corps humain, et à l'art d'en maintenir l'équilibre. Déjà l'on sait qu'en général les maladies sont un effort très-salutaire que fait la nature pour dégager notre corps d'un obstacle qui lui nuit; aussi la plupart des médecins préfèrent-ils ne point aider son action, que de s'exposer à la contrarier.

Il paraît prouvé aujourd'hui, que les parties de notre corps où il y a corruption deviennent aussitôt le domicile d'une infinité d'animalcules. Doit-on croire que la nature favorise l'existence de l'homme aux dépens de celle de ces animalcules? Des substances qui les empoisonneraient seraient-elles des moyens curatifs, ou au contraire, l'existence de ces animalcules est-elle, du moins en quelque circonstance, favorable aux progrès de la maladie? La résolution de ces trois questions influerait peut-être plus qu'on ne pense sur l'art de guérir.

Dans l'admiration où nous sommes des connaissances actuelles, quel mépris ne témoigne-t-on pas souvent pour celles des anciens! Mais nos neveux

feront retomber cet injuste mépris sur nous-mêmes, lorsqu'ils trouveront dans nos ouvrages les plus vantés, la preuve de l'incertitude avec laquelle nos plus habiles médecins flottaient entre des théories entièrement opposées.

Si nos progrès dans l'art de guérir sont loin de nous mettre, autant que nous le croyons, au-dessus des anciens, nous avons été peut-être moins heureux encore en morale; je n'en veux d'autres preuves que les inconséquences dans lesquelles sont tombées tous les philosophes qui se sont écartés de la religion chrétienne.

Jamais philosophie ne fut peut-être mieux adaptée au caractère français que celle de Descartes. Plût au ciel que nous n'eussions point remplacé ses brillantes erreurs par la philosophie quelquefois non moins erronée de nos tristes voisins. Les grandes vérités que la physique doit au génie de Newton sont loin de réparer le mal que les principes secs et froids de Loke ont fait à la morale (1). C'est depuis que ces

(1) J'ai relu les écrits de Loke depuis que cet ouvrage est achevé. J'y ai reconnu un savant qui cherche sincèrement la vérité, qui pose rigoureusement ses principes, et que sa méthode conduit quelquefois de la manière la plus heureuse; mais je n'ai rien trouvé qui serve à rendre l'homme meilleur. La morale qu'il y professe annonce néanmoins un ami de la vertu, et s'ils renferment quelque chose de dangereux, c'est moins Loke qu'il faut accuser, que les conséquences très-souvent forcées que ses disciples, surtout ses disciples français, ont tirées de ses principes.

principes ont prévalu dans nos académies, que l'on a confondu les sentimens avec les idées, soumis les passions à l'analyse, et cherché les preuves de l'existence de Dieu dans un calcul algébrique.

Depuis que cet exécrable principe, qu'il n'y a rien d'inné dans l'homme, est devenu un axiome de philosophie, toutes nos idées, tous nos sentimens ont été regardés comme des combinaisons du hasard, de l'éducation et de la politique ; la pudeur et la pitié ont pris le nom de préjugés, et l'on a prétendu reduire tout à l'intérêt personnel.

Si les sentimens existent dans l'ame indépendamment des sens, il faut les regarder comme les organes par lesquels le Créateur nous instruit de ses loix : voilà bien ce qu'ont senti ceux qui ne veulent point de droit naturel, et ils sont parvenus à faire illusion par la malheureuse équivoque du mot sentir qui s'applique également aux sensations et aux sentimens. Entraîné par cette doctrine, on a vu un des hommes les plus vertueux du siècle passé, établir ses principes sur la ruine de tous les sentimens nobles et généreux, et en faisant chaque jour des sacrifices à l'amour des hommes, prétendre qu'il ne peut exister d'autres principes d'action que l'amour de soi-même. Après avoir si souvent éprouvé que nulle satisfaction des sens n'est égale au plaisir que nous donne le bien que nous avons fait à nos semblables, comment Helvétius pouvait-il nier que ce fût là un sentiment inné? Quel est celui qui n'a pas reconnu, par sa propre expérience, que l'amour des hommes

avait

avait quelquefois plus d'empire sur notre propre cœur, que l'amour de nous-mêmes.

Resserrer au dedans de nous toutes nos affections, nous faire haïr tout ce qui nuit à nos jouissances personnelles, nous mettre en défiance contre tout le genre humain, voilà les conséquences nécessaires des principes d'Helvétius aussi bien que de ceux d'Épicure. Pouvait-on les combattre avec trop de force? Les ouvrages philosophiques de Cicéron prouvent combien ce grand homme d'État les trouvait opposés à toute bonne police : de tels principes ont néanmoins des partisans et des défenseurs, non-seulement dans cette classe d'êtres corrompus, dont les vices fatiguent la société, et qui sont les véritables héros d'une pareille morale; mais encore parmi des hommes estimables dont les vertus semblent incompatibles avec ces opinions erronées. Quelle preuve plus éclatante de la puissance des loix naturelles, puisque ceux mêmes qui les méconnaissent ne laissent pas d'agir d'après leur impulsion!

FIN DU PREMIER VOLUME.

NAPOLI
644533
SBN

TABLE

DES MATIERES

Contenues dans ce Volume.

INTRODUCTION. Page vij

CHAPITRE Ier. *De l'orateur Marc-Antoine et de sa famille. Voyage à Athènes. Des philosophes grecs sous les Romains. Premières armes de Pollion.* 1

CHAPITRE II. *Mort du père de Pollion. Retour à Rome.* 27

CHAPITRE III. *Caractère de Pompée. Visite chez Crassus.* 35

CHAPITRE IV. *Caton. Entretien sur César.* 54

CHAPITRE V. *Visite chez Lucullus. Luxe et ameublement des Romains.* 68

CHAPITRE VI. *Quelques particularités de la vie de Ciceron.* 86

CHAPITRE VII. *Des Vestales.* 103

CHAPITRE VIII. *Accusation contre Clodius.* 118

CHAPITRE IX. *Naissance du triumvirat. Consulat de Jules César.* 128

CHAPITRE X. *Exil et rappel de Ciceron.* 144

CHAPITRE XI. *Suite du triumvirat.* 159

CHAPITRE XII. *Pollion accompagne Q. Ciceron*

dans les Gaules. Exposé succinct des mœurs et du gouvernement des Gaulois. Page 171

CHAPITRE XIII. *De l'Art militaire chez les Romains.* 197

CHAPITRE XIV. *Mort de Julie, fille de César et femme de Pompée. Défaite de Crassus.* 266

CHAPITRE XV. *Arrivée d'Antoine au camp de César. Détails sur les troubles de Rome et sur la mort de Clodius.* 275

CHAPITRE XVI. *Proconsulat de Ciceron.* 287

Lettre d'un affranchi de Quintus, à Pollion. 290

Lettres de Quintus Ciceron. 291

CHAPITRE XVII. *Derniers exploits des peuples de la Gaule. Conseil de Guerre. Dissentions à Rome.* 300

CHAPITRE XVIII. *Passage du Rubicon. Commencement de la guerre civile.* 322

CHAPITRE XIX. *Suites de la guerre civile jusqu'à la mort de Pompée.* 345

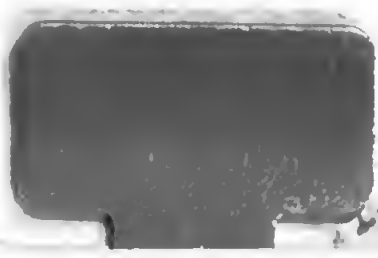
CHAPITRE XX. *Événemens arrivés en Égypte, à Rome et en Afrique.* 366

CHAPITRE XXI. *De l'éloquence romaine.* 403

CHAPITRE XXII. *De la philosophie chez les Romains.* 436

Avertissement de l'éditeur. Page 465
Appendice du chapitre sur les Vestales. 469
Appendice du chapitre sur la Philosophie. 473

Fin de la table du premier volume.



Google